John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No
ADAMS
164.5
v.1

MEMOIRES,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

D'ANNE D'AUTRICHE,

EPOUSE DE

LOUIS XIII.

ROI DE FRANCE.

PAR MADAME DE MOTTEVILLE,

Une de ſes Favorites.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION

M. DCC. XXIII.

ADAMS 164.5
v.1

AVERTISSEMENT
AU
LECTEUR.

ON recevra, sans doute, avec plaisir, ces *Mémoires de la Vie* D'ANNE D'AUTRICHE, puisqu'ils sont composez par une Personne qui ne l'a presque jamais quittée, & qui possedoit absolument l'honneur de sa confiance.

Cette Personne est Madame DE MOTTEVILLE, Niéce du fameux *Bertaut*, Evêque de Séez, fort estimé pour ses Poësies vers le commencement du dernier siécle, & Veuve d'un Président au Parlement de

Rouën, nommé Mr. *de Motteville.* Peu après la mort de ſon Mari, avec lequel elle ne vêcut que fort peu de tems, elle retourna demeurer à la Cour, & s'y attacha tout-à-fait à la Reine, auprès de laquelle elle avoit été élevée. Elle ne s'en retira qu'après la mort de cette Princeſſe ; & ce fût pour aller s'enfermer dans le Couvent des Filles de Ste. *Marie* de *Challiot*, où elle s'occupa à revoir & retoucher ces *Mémoires*, dont elle avoit recueilli les Evenemens à meſure qu'ils s'étoient paſſez.

On connoiſſoit aſſez depuis longtems les Affaires générales de la Régence d'ANNE d'AUTRICHE, tant par les *Mémoires du Duc de la* ROCHE-FOUCAULT, que par divers autres Ecrits, où elles ſont aſſez amplement détaillées; &, depuis peu, les *Mémoires du Cardinal de* RETS, & ceux de Mr. JOLY nous ont fait connoitre les Intrigues de la Fronde, & les divers Reſſorts qui faiſoient mouvoir tout ce dangereux Parti. Mais nous ne connoiſſions pas encore aſſez quelles étoient alors les Vûes de la Cour, ni les

Raiſons

Raiſons qui faiſoient agir le Cabinet pendant tout ce tems de Diviſions & de Troubles.

C'eſt ce que Madame *de Motteville* nous développe dans ces *Mémoires* d'une maniere non ſeulement fort curieuſe & fort intéreſſante, mais même qui jette beaucoup de lumiere ſur les Ouvrages dont on vient de parler: Ouvrages, dans leſquels leurs Auteurs ont ſans doute eu leurs raiſons, pour ne pas éclaircir certains Faits autant qu'il auroit été à ſouhaiter pour l'entiere ſatisfaction des Lecteurs.

Elle y découvre, de plus, beaucoup de particularitez de l'Adminiſtration des Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*, dont il n'eſt point du tout parlé ailleurs; & elle y raconte les Intrigues des prémieres Amours du feu Roi LOUIS XIV. beaucoup plus naturellement, & d'une maniere bien plus conforme à la Vérité, que tout ce qu'on en a débité jusqu'à ce jour, tant dans les Hiſtoires de ce Prince, que dans une infinité de ſots Libelles. C'eſt ce dont on pourra ſe convaincre aiſément, en conſultant les Endroits de

ces

ces *Mémoires*, auxquels renvoye l'Article de la Table intitulé, *Maitresses de* LOUIS XIV.

On verra plus particuliérement dans la Piéce suivante, quel est le caractére de ces *Mémoires* & quelles raisons a eu de les donner au Public celui à qui nous en sommes redevables.

Il y a quelques années que l'on me fit dépositaire de ces Memoires; *& quoi que l'on m'eût engagé à les tenir secrets, je ne me suis pas fait un scrupule de les mettre au jour. Si c'est manquer à sa parole, & une espece de Vol, l'un & l'autre me paroit excusable. On n'abuse pas de la confiance de ses Amis, lors qu'on leur rend service, malgré qu'ils en aient. Le public même se trouve intéressé dans le Cas; puis que ces sortes d'Ouvrages perdent beaucoup de leurs graces & de leur mérite, quand le tems de leur naissance est trop eloigné de celui de leur publieation.*

D'un autre côté le plaisir de voir revivre ses Amis dans leurs Ouvrages est si touchant, que je ne doute pas que ceux qui s'intéressent le plus au sort de ces Mémoires *ne l'éprouvent,*

&

& qu'ils ne se félicitent de les voir à l'abri du danger qu'ils conroient d'être ensevelis avec leurs cendres. Le peu de Personnes qui les ont lûs en Manuscrit, & qui sont très-capables d'en juger, les ont trouvez si bons & si utiles, que leur approbation a contribué à me rendre infidéle.

En effet on y découvre par tout un air de sincerité qui ne peut que plaire, & qui faisoit le principal Caractere de la Dame qui les a composez. Sa franchise alloit même si loin, qu'elle la tournoit quelquefois à son desavantage; &, si l'on ne craignoit de manquer de respect pour l'Oracle de la Vérité, on diroit qu'il ne lui est jamais arrivé de mentir. Ses Amis, qui étoient en grand nombre & d'un rang fort distingué, l'estimoient beaucoup, & je ne doute pas que ceux qui liront ces Mémoires *ne la trouvent digne de cette estime. Les fréquentes Reflexions qu'elle y fait, quoi que concises, pourroient bien n'être pas du goût de tout le monde, parce que chacun en veut faire à sa guise, & que l'Amour propre se mêle par tout. Cependant on ne sauroit disconvenir que les siennes ne partent d'un grand fond de Vertu, de bon-*

bon-Sens & de Pieté; & qu'elles ne méritent l'atention de tous les honêtes-Gens, quand même ils ne les aprouveroient pas à tous égards.

PREFACE.

LA grandeur des Rois, qui les éleve au deſſus de leurs Sujets ne les expoſe pas ſeulement à leurs yeux, mais à leur cenſure: Il n'y a perſonne, qui ne s'en prenne à eux du mauvais état de ſes affaires particulieres; & il y a peu de gens qui leur ſachent gré de toutes les peines qu'ils ſe donnent pour le bien public. Au contraire, on ne leur pardonne pas les moindres fautes qu'ils commettent, quoi qu'elles ſoient toutes plus excuſables, que celles des autres Hommes, par la difficulté qu'ils ont à décou-

vrir la Vérité, que la plûpart de ceux qui les approchent leur déguiſent d'une telle maniere, qu'ils ôtent à ceux qui la ſavent le tems & la hardieſſe de la leur dire.

Je ne prétends pas que la Reine ANNE D'AUTRICHE, dont je parle dans ces *Mémoires*, n'ait eu aucun défaut. Elle étoit née, comme nous, avec les foibleſſes auxquelles la Nature Humaine eſt ſujette. Non ſeulement elle ne s'eſt pas cruë parfaite; mais elle a paſſé à une autre extremité; & s'eſt trop défiée de ſon Eſprit & de ſa Raiſon.

Il ſera difficile á ceux qui écriront l'Hiſtoire de nôtre tems, de ne pas louër le bon-

ſens, & le grand courage qu'elle a fait paroître dans une longue Régence, où elle a été reduite à ſoutenir une Guerre étrangere & deux Guerres civiles. Mais j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de joindre aux grands Evénemens, qu'ils ne manqueront pas d'apprendre à la poſterité, le Particulier de ſa vie, dont ils ne ſont pas peut-être ſi bien inſtruits que moi, qui l'ai étudiée avec beaucoup d'aplication, par le zêle & la tendreſſe que j'avois pour elle. Obligée de ne me pas contenter de ce qu'on met dans les Gazettes, & hors d'Etat de lui témoigner autrement la reconnoiſſance que j'ai pour toutes ſes bontés & de la payer (ſi

cela ſe peut & ſe doit dire) de la familiarité dont elle a bien voulu m'honorer, j'ai mêlé, dans ſon Hiſtoire, quelques-unes de ſes Paroles, de ſes Penſées, & de ſes Actions, qui méritent d'être ſuës de tout le monde, & qu'on ignoreroit, ſi je ne les avois écrites ſur le champ. C'eſt parlà que je ferai voir la beauté de ſes ſentimens & la droiture de ſes intentions, bien mieux que dans un Panegirique.

Je me ſuis occupée d'ailleurs à dreſſer ces *Mémoires*, dans l'eſperance qu'ils ſerviroient, un jour, à me rapeler mille particularités, qui me feroient plaiſir, & qui me donneroient, pour ainſi dire, une ſeconde vie.

En

En effet, j'y ai remarqué, non ſeulement ce qui s'eſt paſſé de plus conſiderable depuis mon retour auprès de la Reine, mais auſſi ce qui étoit arrivé durant mon Exil, qui m'avoit éloignée de ſa Perſonne preſque dès mon enfance. Lors que je n'ai pû ſavoir les choſes par moi-même, je les ai apriſes des vieux Seigneurs de la Cour, & de la Reine même, qui a eu la bonté de m'en inſtruire, de répondre à mes Queſtions, & de me confier quelques-uns de ſes ſecrets. Tout cela m'a ſervi à remplir les vuides de mon abſence. J'ai donné à cette Occupation les heures que les Dames ont accoûtumé d'employer au Jeu

& aux Promenades. Je ne ſai ſi j'ai mieux fait que les autres; mais il me ſemble qu'on ne ſauroit plus mal employer ſon tems que de le paſſer à ne rien faire.

Je commence par un Abregé de la Vie de cette grande Reine depuis l'année 1615. qu'elle vint en *France*, juſqu'à la mort du feu Roi arrivée en 1643. Abrégé, où l'on peut voir les effets de ſa Beauté, les amuſemens de ſa Jeuneſſe & les Perſecutions qu'elle a ſouffertes pendant le Miniſtere du Cardinal de *Richelieu* : Et ce que j'en ai écrit, avec les heureux commencemens de ſa Régence, juſques à la fin de l'année 1647. fait le I. Tome de ces

ces *Mémoires*. Le II. le III. & le IV. contiennent les Troubles des deux Guerres Civiles & leurs ſuites juſqu'en 1659. & le V. enfin contient le Mariage du Roi avec l'Infante d'*Eſpagne*, la maladie de la Reine-Mere, & ſa mort.

Separée de la Reine, pour quelques tems, à l'occaſion des Voyages, auxquels la ſeconde Guerre civile l'expoſa, je fus ſur le point de renoncer à mon travail. Mais l'envie de ſavoir ce qui ſe paſſoit, & la reſolution que cette Princeſſe avoit formée de ſe retirer au *Val de Grace*, après qu'elle auroit fait la Paix générale & donné à la *France* une Reine digne du Roi ſon Fils, m'engagerent à le continuer

tinuer jusques au bout. La part que je pris à la joie qu'elle eut d'obtenir de Dieu ce qu'elle lui avoit demandé me confirma dans le même dessein, & c'est ce qui a produit le V. Tome Je n'ai pû m'empêcher de le grossir de tous les accidens de sa Maladie, qui dura depuis le 10. Avril 1663. jusques au 20. de Janvier 1666. J'ose dire qu'au milieu de toutes les revolutions, dont la France fut agitée, & de ses plus grands triomphes, cette Princesse parut toûjours la même: Heureuse & malheureuse, respectée & méprisée, aimée & haïe, elle ne se démentit jamais. Quoi que sensible à l'ingratitude & aux outrages de ses Créatures elle

elle ne s'en servit que pour s'humilier, & pour mettre toute sa confiance en Dieu, qui sait tirer le bien du mal & la lumiere des ténébres.

MEMOIRES
Pour ſervir à l'Hiſtoire
D'ANNE
D'AUTRICHE
EPOUSE DE
LOUIS XIII.
Roi de France & de Navarre.

LE Roi Louis XIII. n'avoit que neuf ans huit jours, quand il vint à la Couronne; mais le Roi Henri lui avoit laiſſé un Roiaume ſi floriſſant & ſi paiſible, de ſi bonnes Troupes dans ſes Armées, de ſi habiles Miniſtres dans ſes Conſeils, & de ſi grandes Sommes de deniers dans ſes Coffres, que ſi la Reine Marie de Medicis avoit voulu ſuivre l'ordre que ce Grand Prince avoit établi dans l'Etat, ſa Régence auroit été bien plus glorieuſe, & le reſte de ſa

vie bien plus heureux. Mais aiant laiſſé prendre une trop grande Autorité au Marquis d'Ancre, qu'elle avoit fait Maréchal de France, il la conſeilla d'éloigner les anciens Serviteurs du feu Roi, & particulierement ces grands Hommes qui avoient vieilli dans les premieres Charges, & ménagé les plus importantes Négociations, pour en mettre d'autres à leurs places qui fuſſent tout à fait dépendans d'elle. Cela lui attira la haine de tous les Princes du Sang, & des autres Princes & grands Seigneurs, qu'elle traittoit avec tant de hauteur, qu'ils ſe retirerent de la Cour: & les Traitez de Ste. Menehout, & de Loudun, que ce Maréchal avoit faits, n'aiant point eu d'effet, le nombre des mécontens, qui augmentoit tous les jours, le fit réſoudre, pour rompre toutes les meſures qu'il voioit bien qu'ils prenoient contre lui, de faire arrêter le Prince de Condé; lequel, comme prémier Prince du Sang, pouvoit être Chef du Parti qui commençoit à ſe former. Elle envoia en même tems ordre aux deux Armées deſtinées pour agir hors du Roiaume, en execution des grands deſſeins de celui qui les avoit levées, de ſe tenir prêtes à ſoutenir l'Autorité

rité Roiale qui lui avoit été confiée, au cas qu'elle fut attaquée au ſujet de la détention de ce Prince; & en fit lever encore une troiſiéme, pour être en état de marcher plus promptement contre les prémiers qui oſeroient ſe déclarer.

Une Action auſſi hardie que celle là, & de ſi grands préparatifs, confirmerent la Reine dans les grandes opinions qu'elle avoit de celui dont elle ſuivoit aveuglément les conſeils, & lui firent croire qu'elle alloit être bientôt Maitreſſe de la Cour & de toute la France ſans aucune contradiction : & ce fut ce qui la perdit, auſſi bien que celui qu'elle avoit choiſi pour ſon prémier Miniſtre. Car, comme elle étoit perſuadée que perſonne ne lui pouvoit réſiſter, elle s'imagina qu'elle n'avoit plus beſoin de ménager perſonne, pas même le Roi ſon fils ; & elle ne prenoit pas garde qu'il avoit un Favori, qui avoit autant d'ambition que le ſien, & que s'inſinuant de plus en plus il travailloit ſi fortement à le détâcher de la tendreſſe qu'il avoit pour elle, qu'il le fit enfin reſoudre à s'en ſéparer tout à fait. Ce Favori étoit de Luines, lequel, pendant qu'il étoit ſon Page, trouva le moien de ſe rendre ſi agreable & ſi né-

ceſſaire à tous les Plaiſirs, tous les Exercices, & tous les Divertiſſemens de ce jeune Prince, & particuliérement à toutes ſortes de Chaſſes où peu de perſonnes avoient acoutumé de le ſuivre, que la liberté avec la quelle il vivoit avec lui l'eleva enfin à la dignité de Conétable.

La Nobleſſe Françoiſe, naturellement affectionnée aux Princes du Sang, aiant pris les armes dans les Provinces, y groſſiſſoit tous les jours le Parti du Prince de Condé, pendant que le deſordre regnoit dans Paris, où le peuple avoit pillé la Maiſon du Maréchal d'Ancre, contre lequel on crioit hautement; comme contre l'Auteur de la maniere violente du Gouvernement de la Reine, & du mauvais emploi, vol, & diſſipation des Treſors que Henri IV. avoit amaſſez. Les Séditions devenoient tous les jours plus fréquentes; & perſonne n'aiant la force ni l'envie de les apaiſer, la populace enfin l'attaqua le 24. Avril 1617. comme il ſortoit du Louvre: & les Braves, qui l'accompagnoient partout. ne lui aiant donné aucun ſecours, non plus que les Gardes qui n'étoient pas loin lorſqu'il mit l'épée à la main, ou qu'il l'y voulut mettre, pour ſe deffendre, croiant

ant que le Marquis de Vitry leur Capitaine, qui parut dans le même tems, y venoit pour le tirer de ce péril, au lieu qu'il venoit pour l'arrêter, on douta d'abord si sa mort se devoit attribuer à la fureur du Peuple, ou à sa rebellion aux ordres du Roi.

Depuis sa Majorité, il avoit témoigné en tant d'occasions qu'il avoit dessein de prendre connoissance des Affaires, que la Reine s'étant retirée à Blois, il ne fut pas long-tems sans faire revenir le Chancelier de Sillery, & mettre le Prince de Condé en liberté. Ce n'étoit pas veritablement assez, pour mettre la Paix dans le Roiaume, que tous ces changemens avoient troublez; mais, comme je n'ai pas entrepris de décrire la Vie de cette malheureuse Princesse, je ne parlerai point de la Guerre de ceux qui prirent son Parti. Ils le firent, non pas tant pour la servir, que par la jalousie de la grande faveur de Luines, lequel après la mort du Maréchal d'Ancre étant devenu tout puissant avoit épousé la fille du Duc de Monbazon, ce qui l'avoit fait Connêtable. Je laisse à ceux qui écriront l'Histoire de ce tems-là le soin de faire le récït de ses avantures jusques à sa reconciliation avec le

Roi, par la Paix du Pont de Cé; ce qui la fit revenir à la Cour, avec ceux qui l'avoient ſuivi, entre leſquels étoit le Cardinal de Richelieu, qui n'étoit alors qu'Evêque de Luçon. Mon deſſein n'eſt que de marquer ce qui peut regarder la Reine Anne d'Autriche, dont on ne commença de parler que dans les Negotiations de la Paix générale, que ſon Mariage devoit donner à toute l'Europe.

Je dirai donc ici, que le Grand Duc de Toſcane, étant naturellement obligé de travailler à maintenir la Reine Marie de Medicis dans le crédit qu'elle avoit eu d'abord auprès du Roi, lequel quoique devenu Majeur vouloit bien partager ſon Autorité avec elle; & aiant grand intérêt au repos de la France, qui ne pouvoit être alteré, que l'Italie & l'Eſpagne ne fuſſent troublées; le Marquis Borri, ſon Ambaſſadeur, fut le prémier qui dans les Conferences qu'il avoit à Madrit avec les Miniſtres Eſpagnols, jetta les premiéres paroles d'un double Mariage entre les deux Princes & les deux Princeſſes de France & d'Eſpagne.

Ces Alliances étoient ſi convenables, que

que ses paroles ne tomberent pas à terre : les propositions, qui en furent faites aussi-tôt, furent bien reçues de côté & d'autre : & en France particuliérement avec tant de joie, qu'on songea à faire un Carrousel à la Place Royale, pour la témoigner ; & on y travailla avec tant d'empressement, qu'il sembloit qu'on eut peur qu'il ne fut pas assez tôt prêt pour ces deux Mariages. Ce Carrousel dura trois jours ; ce qui fut cause que plusieurs Ruës de Paris, par lesquelles il falloit faire entrer & sortir le grand nombre d'Acteurs & de Machines, qui étoient nécessaires à ce spectacle, eurent part aux plaisirs d'en voir la beauté & la magnificence. Et, ce qui est remarquable, est que ces trois jours dans la Relation qui en a été imprimée en 1612. sont dans le mois d'Avril de cette année. Cependant il est certain que les Epousailles ne se firent qu'en 1615,. Elles penserent même ne se pas faire, à cause que les Hugnots, prenant ombrage de la grande liaison que l'on proposoit de faire entre la France & l'Espagne, demanderent qu'elles fussent surcises jusqu'à ce que les Etats Généraux fussent assemblés, dans lesquels ils esperoient qu'il se trouveroit tant de

difficultés qu'il seroit aisé de rompre ces deux Mariages. Cependant, les Etats s'étant séparés plûtôt qu'on ne pensoit, & sans qu'on en eut tiré aucune utilité, comme il arrive ordinairement dans de pareilles assemblées, on songea tout de bon à les conclure.

Pour cela, le Duc du Maine s'en alla en Espagne, & le Duc de Pastrana vint en France. Les Epousailles de Philippe IV. fils du Roi d'Espagne Philippe III. avec Madame Elisabeth de France, furent solemnisées à Burgos ; & celles du Roi Loüis XIII. avec Anne d'Autriche, Infante d'Espagne, à Bordeaux. le Duc de Guise, qui avoit mené Madame Elisabeth jusqu'au milieu de la petite Riviere de Bidassoa, qui sépare les deux Royaumes, prit congé d'elle, pour la laisser aller à Fontarabie, & conduisit l'Infante d'Espagne à St. Jean de Luz, où le Duc de Luines lui donna une Lettre de la part du Roy duquel on dit qu'il lui rapporta Réponse écrite de sa main. On s'étoit imaginé que l'Armée des Huguenots s'opseroit au voyage. Il est vrai qu'elle étoit si proche de celle du Roi qu'elle sembloit cotoier celle qui l'accompagnoit; mais elle ne servit qu'à leur faire voir

sa

ſa Puiſſance, & à rendre l'Entrée de l'Infante en France plus belle.

Comme le Roi étoit né le 27. Septembre 1601. & la Reine le 22. du même mois, elle étoit âgée de quatorze ans, quand elle ſa maria, & de quinze ans, quand elle fut amenée au Roi ſon Mari, n'ayant que cinq jours plus que lui. Je ſçai de la vieille & illuſtre Marquiſe de Morny, qui eut l'honneur de l'approcher familierement en ce tems-là, & d'en être eſtimée, qu'elle étoit extrêmement belle. La premiere fois qu'elle la vit, elle m'a dit qu'elle étoit aſſiſe ſur des Carreaux, à la mode d'Eſpagne, au milieu d'un grand nombre de Dames, habillée à l'Eſpagnole d'un Satin vert en broderie d'or & d'argent, ſes manches pendantes & renouées ſur les bras avec de gros Diamants qui lui ſervoient de boutons. Elle avoit une fraize fermée, avec un petit bonnet ſur la tête, de même couleur que la robe, où il y avoit une plume de Héron, qui augmentoit par ſa noirceur la beauté de ſes cheveux, qui étoient fort blonds & friſez à groſſes boucles. Le jeune Roi étant bien fait, & ſa beauté brune ne déplaiſant pas à cette jeune Reine, je lui ai oui dire qu'elle l'avoit trouvé aimable & qu'elle

l'auroit aimé, si le malheur de l'un & de l'autre, si cette fatalité presque inévitable à tous les Princes, n'en eut disposé autrement. On lui ôta peu après toutes les Dames Espagnoles qui étoient venuës avec elle, dont elle eut beaucoup de douleur ; & il ne lui resta qu'une nommée Dona Estefania, qu'elle aimoit tendrement, à cause qu'elle l'avoit élevée, & qui étoit auprès d'elle comme on dit en France sa premiere Femme de Chambre. Feu ma Mere, qui avoit été plusieurs années en Espagne, où la seconde Femme du Sieur de Saldagne son Ayeule maternelle, dont il n'avoit point d'Enfans l'avoit menée à l'âge de six ans, pour recueillir une succession dont elle lui avoit promis la meilleure part, lui fut d'un grand secours dans les premieres années de son arrivée en France, dans lesquelles elle ne prenoit plâisir qu'à tout ce qui lui representoit l'Espagne. Car aiant fait d'abord une grânde Amitié avec cette Dame, qui commençant à être infirme avoit besoin de se décharger sur quelque personne fidelle, qui sçut non seulement parler Espagnol, mais le lire & l'écrire, & connoître la Cour de Madrid, la Reine, qui trouvoit en ma Mere toutes ces choses avec beaucoup d'Es-

d'Esprit & d'Agrément n'eut pas de peine à prendre confiance en elle, non-seulement par le commerce innocent, mais néanmoins secret, qu'elle entretenoit avec le Roi son Frere, qui faisoit toute sa joie, & fit aussi tout son Crime; mais encore pour se consoler avec elle des chagrins qu'elle ne pouvoit dissimuler que lui donnoit la grande faveur du Duc de Luines, qu'on a dit avoir eu l'audace de proposer au Roi de la répudier, pour lui faire épouser une parente de sa Femme, qui a été depuis la Princesse de Guimené, que nous avons vûë la plus belle Femme de la Cour. Mais, s'il est vrai que cette pensée lui soit venue dans l'esprit, il faut qu'elle n'y soit demeurée qu'un moment, & comme une vision ridicule; car la Duchesse de Luines, qui étoit fort bien avec son Mari, ne fut pas long-tems sans être Favorite de la Reine, qui veritablement eut de la peine à souffrir d'abord son amitié à cause de l'aversion qu'elle avoit pour le Duc; & ne s'accoûtuma que par la complaisance qu'elle étoit bien aise d'avoir pour le Roi, qui ne la haïssoit pas, & pour être de toutes les parties de Promenades & de Chasses. C'est ce qui fit qu'elle goûta quelque tems du

plaisir sans autre amertume que celle d'être devenue grosse, comme elle le crut quelque tems, & de s'être blessée pour avoir trop couru après la Connêtable. D'où l'on peut juger, que si cette Cour manquoit de prudence, elle ne manquoit pas de joye, puisque la jeunesse & la beauté y avoient une autorité souveraine. Le Connêtable de Luines étant mort en 1621. ce petit Empire finit avec lui; car la Reine Marie de Medicis s'étant accommodée avec le Roi, la Paix entre la Mere & le Fils brouilla le Mari & la Femme; & la Reine Mere étant persuadée que pour être absolue sur ce jeune Prince, il falloit que cette jeune Princesse ne fut pas bien avec lui, elle travailla avec tant d'application & de succès à entretenir leur intelligence, que la Reine sa belle-fille n'eut aucun crédit ni aucune douceur depuis ce tems-là. Toute sa consolation étoit la part que la Duchesse de Luines qui étoit remariée avec le Duc de Chevreuse, Prince de la Maison de Lorraine, prenoit à ses chagrins, qu'elle tachoit d'adoucir par tous les diverissemens qu'elle proposoit, lui communiquant autant qu'elle pouvoit son humeur galante & enjouée, pour faire servir les choses les

plus

plus ſerieuſes, & de la plus grande conſéquence, de mariere à leur gayeté & à leur plaiſanterie. *A giovine cuor tutto e guioco.*

Quelques années ſe paſſerent ſans qu'on puiſſe expliquer à quoi elles s'étoient paſſées quand on y auroit été preſent, n'en ſachant rien que ce que la Reine m'a dit elle-même depuis, ſe divertiſſant quelques fois à me les conter. Je puis dire néanmoins, qu'elle a été aimée, & que malgré le reſpect que ſa Majeſté inſpire, ſa beauté n'a pas manqué de toucher des gens qui ont fait paroître leur paſſion. Le Duc de Mommorency, Frere de Madame la Princeſſe, recommandable par ſa valeur, ſa bonne mine, & ſa magnificence, a été mis de ce nombre. Son cœur avoit été occupé d'une forte inclination pour la Marquiſe de Sablé, qui étoit une de celles dont la beauté faiſoit le plus de bruit quand la Reine vint en France; mais ſi elle étoit aimable, elle deſiroit encore plus de le paroître: l'amour que cette Dame avoit pour elle-même la rendit un peu trop ſenſible à celui que les hommes lui témoignoient. Il y avoit encore en France quelque reſte de la Politeſſe que Catherine de Medecis y avoit apporté d'Ita-

lie ; & on trouvoit une si grande délicatesse dans les Comedies nouvelles, & tous les autres Ouvrages en vers & en prose qui venoient de Madrid, qu'elle avoit conçû une haute idée de la galanterie que les Espagnols avoient aprise des Mores. Elle étoit persuadée que les hommes pouvoient sans crime avoir des sentimens tendres pour les femmes, que le desir de leur plaire les portoit aux plus grandes & plus belles actions, leur donnoit de l'esprit & leur inspiroit de la liberalité & toutes sortes de vertus ; mais que d'un autre côté les femmes, qui étoient l'ornement du monde & étoient faites pour être servies & adorées des hommes, ne devoient souffrir que leurs respects. Cette Dame, aiant soûtenu ses sentimens avec beaucoup d'esprit & une grande beauté, leur avoit donné de l'autorité dans son tems ; & le nombre & la consideration de ceux qui ont continué à la voir ont fait subsister dans le nôtre ce que les Espagnoles appellent *facezas* : jusqu'à ce qu'à force de vouloir rendre l'amitié des hommes & des femmes parfaites, elle a trouvé qu'on ne pouvoit réparer leurs deffauts, que par la connoissance qu'elle

a

a eu de ce qu'en qualité de Chrêtienne elle devoit estimer & croire. Je lui ai ouï dire lorsque je l'ai connuë, que sa fierté fut telle à l'égard du Duc de Mommorency, qu'aux premieres démonstrations qu'il lui donna de son changement, elle ne voulut plus le voir ; ne pouvant recevoir agréablement des respects qu'elle avoit eu à partager avec la plus grande Princesse du monde. La Reine m'a fait l'honneur de me dire, se mocquant alors de sa vanité passée, qu'elle n'avoit jamais fait de refléxions sur les sentimens que le Duc de ommorency pouvoit avoir pour elle, & qu'elle n'avoit remarqué & pris tout ceque disoit la voix publique de lui, que comme un tribut qu'elle croioit être dû par tout le monde à sa beauté ; étant persuadée que cette passion avoit été médiocre à son égard.

Le Duc de Bellegarde, quoyque vieux, fut aussi un de ceux qui aimerent cette Princesse. Celui-là avoit été Favori de deux Rois. La renommée en faisoit encore tant de bruit, que la Reine ne refusa point d'en recevoir de l'encens dont la fumée ne pouvoit noircir sa réputation, & souffrit qu'il en usât avec elle à la mode du siécle où il avoit vécu,

cu, qui avoit été le regne de la galanterie, & celui des Dames. On a dit depuis, que la Princeſſe de Conti, & les autres Favorites de la Reine, avoient conſeillé cette folie à cet antique Galant, & que la Reine, quand il eut la hardieſſe de lui en parler, en fut en colere; mais, enfin la choſe ſe tourna en plaiſanterie, de ſorte que le Roi même, quoique d'humeur jalouſe, y entra ſans peine.

Le Duc de Bokingham fut le ſeul qui eut l'audace d'attaquer ſon cœur. Il vint de la part du Roi d'Angleterre ſon Maître pour épouſer Madame Sœur du Roi. Il étoit bien fait, beau de viſage, il avoit l'ame grande; il étoit magnifique liberal, & Favori d'un grand Roi. Il avoit tous ſes Treſors à dépenſer, & toutes les Pierreries de la Couronne d'Angleterre pour ſe parer. Il ne faut pas s'étonner ſi avec tant d'aimables qualités il eut de ſi hautes penſées; de ſi nobles, mais ſi dangereux & blamables déſirs: & s'il eùt le bonheur de perſuader à ceux qui en ont été les témoins que ſes reſpects ne furent point importuns; mais il eſt à préſumer que ces vœux furent reçûs comme on feint que les Dieux ſouffroient les offran-

offrandes des hommes, c'est-à-dire, sans pouvoir deviner par leurs Oracles, si leur destinée, étoit bonne ou mauvaise. La Reine, n'en faisant point un secret, n'a pas fait de difficulté de me conter depuis (fort détrompée de ces dangereuses illusions) qu'étant jeune, elle ne comprenoit pas que la belle conversation, qui s'appelle ordinairement l'honnête Galanterie, où on ne prend aucun engagement particulier, pût jamais être blamable, non plus que celle que les Dames Espagnoles pratiquent dans le Palais, où vivant comme des Religieuses, & ne parlant aux hommes que devant le Roi & la Reine d'Espagne, elles ne laissent pas de se vanter de leurs Conquêtes, & d'en parler comme d'une chose qui bien loin de leur ôter leur réputation leur en donne beaucoup. Elle avoit, en la personne de la Duchesse de Chevreuse, une Favorite qui se laissoit entierement occuper de ces vains amusemens; & la Reine, par ses conseils, n'avoit pû éviter, malgré la pureté de son ame, de se plaire aux agrémens de cette Passion dont elle recevoit en elle-même quelque legere complaisance, qui flattoit plus sa gloire, qu'elle ne choquoit sa vertu. On a fort parlé d'une

ne Promenade qu'elle fit dans un Jardin du Logis où elle logea, lorſqu'elle alla conduire la Reine d'Angleterre à Amiens. Elle le fit en preſence de toute la ſuite qui d'ordinaire accompagnoit cette Princeſſe. Et j'ai vû des perſonnes qui s'y trouverent, qui m'ont inſtruite de la vérité. Le Duc de Bokingham, qui y fut, la voulant entretenir, Putange, Ecuyer de la Reine, la quitta pour quelques momens, croyant que le reſpect l'obligeoit de ne pas écouter ce que ce Seigneur Anglois lui vouloit dire. Le hazard alors les aiant menés dans un detour d'allée, où une Palliſade les pouvoit cacher au public, la Reine dans cet inſtant ſurpriſe de ſe voir ſeule, & apparemment importunée par quelque ſentiment trop paſſionné du Duc de Bokingham, elle s'écria, & appellant ſon Ecuier le blâma de l'avoir quittée. Par ce cris, elle fit voir ſa Sageſſe & ſa Vertu; préferant la conſervation de ſon innocence interieure à la crainte qu'elle devoit avoir d'être blâmée, & que ce cris allant aux oreilles du Roi ne lui coûtât beaucoup d'embarras. Si en cette occaſion elle montra que ſon cœur pouvoit être ſuſceptible de quelque impreſſion de tendreſſe, qui la convia d'écouter

couter les discours fabuleux d'un homme qui l'aimoit;il faut avoüer aussi en même tems, que l'amour de la pureté & ses sentimens honnêtes l'emporterent sur tout le reste, & qu'elle préféra à une Réputation apparament soupçonnée de peu de chose, une Gloire réelle & véritable, sans melange d'aucun sentiment indigne d'elle. Lors que ce Duc prit congé de la Reine Mere, qui étoit venue conduire la Reine d'Angleterre sa Fille hors de la ville d'Amiens, la Reine m'a fait l'honneur de me dire, que quand il vint lui baiser la Robe, elle étant au devant du Carosse, & la Princesse de Conti auprès d'elle, il se cacha du rideau, comme pour lui dire quelques mots, & beaucoup plus pour essuier les larmes qui lui tomberent des yeux dans cet instant. La Princesse de Conti, qui railloit de bonne grace, & qui à ce que j'ai oüi dire avoit beaucoup d'Esprit, dit sur ce sujet en parlant de la Reine, qu'elle pouvoit répondre au Roi de sa vertu, mais qu'elle n'en feroit pas autant de sa cruauté, par ce que sans doute les larmes de cet Amant qu'en cette occasion elle avoit apperçues, pour être assise auprès d'elle, avoient dû attendrir son cœur,& qu'elle avoit soupçonnée
ses

ſes yeux de l'avoir du moins regardé avec quelque pitié.

La Paſſion du Duc da Bokingham lui fit faire encore une action bien hardie, que la Reine m'a appriſe, & que la Reine d'Angleterre m'a depuis confirmée, qui le ſçavoit de lui même. Ce celebre Etranger étant parti d'Amiens, pour retourner en Angleterre mener Madame Henriette de France à ſon oi régner ſur les Anglois ; occupé de ſa Paſſion, & forcé par la douleur de l'abſence, voulût revoir la Reine, quand même ce ne ſeroit que pour un moment. Quoi qu'il fut prêt d'arriver à Calais, il fit deſſein de ſe ſatisfaire en feignant d'avoir reçû des Nouvelles du Roi ſon Maître, qui l'obligeoient d'aller à la Cour. Il laiſſa la future Reine à Boulogne, & revint trouver la Reine Mere, pour traitter de cette Affaire ſimulée, qui n'étoit que le prétexte de ſon retour à la Cour Après avoir parlé de ſa chimérique Negociation, il alla chez la Reine, qu'il trouva au lit aſſez ſeule. Cette Princeſſe ſavoit par des Lettres de la Ducheſſe de Chevreuſe, qui accompagnoit la Reine d'Angleterre, qu'il étoit arrivé. Elle en parla devant Nogent en riant, & ne s'étonna point, quand elle le vit ; mais elle

elle fut ſurpriſe de ce que tout librement il vint ſe mettre à genoux devant ſon lit, baiſant ſon drap avec des tranſports ſi extraordinaires qu'il étoit aiſé de voir que ſa Paſſion étoit violente, & de celles qui ne laiſſent aucun uſage de raiſon à ceux qui en ſont touchez. La Reine m'a fait l'honneur de me dire qu'elle en fut embaraſſée; & cet embarras, mêlé de quelque dépit, fut cauſe qu'elle demeura long-tems ſans lui parler. La Comteſse de Lannoi, alors ſa Dame d'Honneur, ſage, vertueuſe, & âgée, qui étoit au chevet de ſon lit, ne voulant point ſouffrir que ce Duc demeurât en cet état, lui dit avec beaucoup de ſévérité, que ce n'étoit point la coutume en France, & voulut le faire lever. Mais lui, ſans s'étonner, combattit contre la vieille Dame, diſant qu'il n'étoit pas François, & qu'il n'étoit pas obligé d'obſerver toutes les Loix de l'Etat. Puis s'adreſſant à la Reine, lui dit tout haut les choſes du monde les plus tendres; mais elle ne lui répondit, que par des plaintes de ſa hardieſſe, & ſans peut-être être trop en colére lui ordonna ſévérement de ſe lever & de ſortir. Il le fit; &, après l'avoir vue encore le lendemain en préſence de toute la Cour,

il

il partit, bien résolu de revenir en France le plûtôt qu'il lui seroit possible.

Après que les Ambassadeurs Anglois eurent repassé la Mer, les deux Reines revinrent trouver le Roi, qui les attendoit à Fontainebleau.

Toutes les choses qui regardoient Bokingham lui furent dites, au desavantage de la Reine; si bien que quelques Domestiques, en furent chassés, Putange, son Ecuier, fut exilé : Datal, que Madame de Vernel, Dame d'Atour de la Reine, & Belle-Sœur de Madame de Chevreuse, avoit enoié en Angleterre; la Porte, & le Médecin de la Reine; furent traitez de la même maniére.

Le Pere Seguirent, Confesseur du Roi, venant trouver la Reine un jour de grand matin, pour lui dire de la part du Roi, qu'il avoit éloigné de son service certaines personnes qui ne lui plaisoient pas, qui sont les mémes dont je viens de parler, Dona Estefania, Espagnole, la premiére Femme de Chambre de la Reine, qui avoit eu l'honneur de la servir dès son enfance, dit, en regardant le Pere Jesuite : *Teatino, tan de mannana à visitar esta Sennora, non es buena sennal, ny por bien.*

La Reine d'Angleterre m'a conté depuis,

puis, que dans le commencement de ſon Mariage elle eut quelque dégout du Roi ſon Mari ; & que Bokingham les fomentoit, en lui diſant a elle même librement, qu'il les mettoit mal enſemble s'il pouvoit. Il y réuſſit en effet ; & par un ſentiment de chagrin, elle ſouhaita de revenir en France voir la Reine ſa Mere & comme elle ſavoit le deſir paſſionné qu'avoit ce Duc Anglois de revoir la Reine, elle lui parla de ſon deſſein. Il y entra avec ardeur ; & la ſervir puiſſamment, pour lui en faire obtenir la permiſſion du Roi ſon mari. Cette Princeſſe l'ayant ſu, elle en écrivit à la Reine ſa Mere, la ſuppliant de trouver bon qu'elle pût mener avec elle le Duc de Bokingham, ſans qui elle ne pourroit faire ce voyage. Elle fut réfuſée de la part de la Reine ſa Mere, de la part du Roi ſon Frere: & ſon Projet, à cauſe de celui de ce Favori, ne put avoir ſon effet. Il ne faut pas s'en étonner; le bruit de ſes ſentimens en devoit être un obſtacle invincible. Cet homme, qui ſelon les deſcriptions qui m'en ont été faites, avoit autant de vanité que d'ambition, brouilla les deux Couronnes, pour revenir en France, par la néceſſité d'un Traité de Paix, lors que ſelon ſes intentions

tions il auroit fait éclater sa reputation par les Victoires qu'il prétendoit remporter sur notre nation. Il vint sur ce fondement amener une puissante Armée navalle au secours des Rochelois assiegés par le Roi Louis XIII. montrant publiquement la passion qu'il avoit pour la Reine, & dont il faisoit Gloire; mais cette ostentation fut enfin punie par un malheureux succès, & par la honte d'avoir mal reussi dans tous ses desseins. Madame de Chevreuse, qui suivoit aprement ses inclinations, & qui aimoit le Duc d'Hotlant ami du Duc de Bokingham, étant alors revenue d'Angleterre, vit avec quelque complaisance la Flotte de Bokingham,& son retour en France,qui d'abord parut accompagné d'une haute Réputation. Elle ne cessoit d'en parler à la Reine. La Maîtresse, & la Favorite haïssoient le Cardinal de Richelieu, à cause qu'il étoit Créature de la Reine Mere & du Roi, & qu'elle l'avoit mis dans le Ministere. Elles ne trouvoient rien de plus agréable, que de lui faire depit, d'autant plus que la Reine étoit persuadée qu'il lui rendoit de mauvais offices auprès du Roi: si bien qu'elle ne faisoit pas de difficulté d'écouter avec plaisir les souhaits que sa Favorite faisoit pour la prosperité des

An-

Anglois. Elle me l'a conté souvent elle-même s'étonnant de l'erreur où engageoit alors la gaieté & la folie d'une jeune innocente, qui ne connoissoit point encore dãs toute son étenduë à quoi l'obligeoient la vertu, la raison, & la justice. La Duchesse de Chevreuse etoit sans doute la cause de cet aveuglement, qui n'étoit pas en effet si blamable qu'il paroissoit, puisque l'intention & les sentimens de l'ame font en nous le bien ou le mal. Mais, dans un tems où la Reine a pu être plus éclairée, elle en a senti de la peine Madame de Chevreuse m'a dit depuis elle même, me contant les égaremens de sa jeuness, qu'elle forçoit la Reine au Bokingham, lui parlant toûjours de lui, & lui ôtant le scrupule qu'elle en avoit, par la raison du dépit qu'elle faisoit au Cardinal de Richelieu. Je lui ai encore oui dire, & avec exclamation sur ce sujet, qu'il étoit vrai que la Reine avoit l'ame belle, & le cœur bien pur; & que malgré le climat où elle avoit pris naissance, comme je l'ai dit le nom de Galant est à la mode, elle avoit eu toutes les peines du monde à lui faire prendre quelque goût à la gloire d'être aimée La Marquise de Sablé, en qui j'ai toûjours reconnu beaucoup de lumiere & de sincerité, m'a confirmé la mê-

me chose ; m'ayant dit que la Reine, dans cette premiere jeunesse, étoit rude pour les Dames galantes, & qu'elles la craignoient beaucoup. Toutes celles qui en ce tems-là étoient de sa confidence y ont toûjours parlé de la même sorte. La Marquise de Senecé, qui a eu l'honneur de la servir presque toute sa vie, & de plus a passé des tems auprès d'elle où elle n'a pas toûjours cru en être aimée, a été en tout tems témoin irréprochable de la vertu de cette Princesse. Quand elle en parloit, aimant à dire la verité, & quelques fois même la blâmant sur le malheur qu'elle avoit eu de se laisser trop gouverner, elle éxageroit la pureté de sa vie & de ses sentimens en des termes si forts & si éloquens, qu'il est impossible de ne pas donner à la Reine toute l'estime qui est dûë à la solidité de sa vertu, en excusant les foiblesses que l'amour propre fait commettre aux plus sages, qui veulent presque toûjours que leur beauté leur apporte de la gloire. La Reine parloit elle même de ces choses avec une simplicité si libre & si honnête, qu'il étoit aisé de voir qu'elles ne pouvoient avoir été en elle que de legeres imperfections : aussi ont-elles servi à lui faire connoître en d'autre tems ce qu'elle devoit à Dieu, qui l'avoit

l'avoit maintenuë dans une si véritable pureté, lors même que cet amour propre la faisoit écarter des maximes qu'une si sage Princesse vouloit & devoit observer, Son malheur fut de n'avoir point été assez aimée du Roi son Mari, & d'avoir été comme forcée d'amuser son cœur ailleurs, en le donnant à des Dames, qui en avoient fait un mauvais usage, & qui dans ses premieres années, au lieu de la convier à rechercher de lui plaire, & à desirer d'en être considerée, l'en éloignerent autant qu'il leur fut possible, afin de la posseder davantage.

Outre ces petites Avantures, il en arriva une fort fâcheuse à la Reine au voiage de Nantes, qui lui fut suscitée par la Reine Mere, & par le Cardinal de Richelieu, pour avoir sujet de la renvoyer en Espagne. Elle fut soupçonnée d'avoir eu quelque connoissance de l'affaire de Chalais, Grand Maître de la Garderobe, qui fut accusé, à ce que beaucoup croient, injustement, d'avoir voulu conspirer contre l'Etat. Ceux de ce tems-là m'ont dit que ce fut tout au plus une Intrigue formée contre la fortune du Cardinal de Richelieu, dont étoit Monsieur Frere du Roi. Beringhen, qui de tout tems àvoit été confident du feu Roi &

de la Reine, qui les avoit vus marier, & qui n'étoit pas accoûtumé de mentir, m'a dit que Louvigni, amoureux de Madame de Chevreuse, plein de jalousie & de ces sortes de Passions que l'Ambition & la Galanterie produisent, accusa faussement Chalais d'avoir eu le dessein d'attenter à la vie du Roi : & me parlant de toutes ces choses qu'il avoit vûës, il m'a assûrée qu'il n'étoit point criminel, & que sa seule faute étoit d'avoir voulu empêcher le Mariage de Monsieur avec Mlle. de Monpensier, de même que les autres Serviteurs de ce Prince, qui, par des raisons chimeriques, croioient qu'il leur étoit plus utile qu'il épousât une Princesse étrangere ; que Chalais, aimant follement la Favorite de la Reine, ce grand attachement fit croire qu'il étoit de cette intrigue, puisque celle qu'il aimoit y avoit part ; & que le Cardinal de Richelieu, qui se sentoit haï des Favoris de Monsieur, pour mettre le Roi dans ses interêts, lui avoit persuadé que cette Caballe sous le nom de ce Prince, avoit voulu former un parti dans le Roiaume. La Reine même m'a fait l'honneur de me dire, qu'il étoit vrai qu'elle avoit fait alors tout ce qu'elle avoit pu pour empêcher le Mariage de Monsieur
avec

avec cette Princesse, qu'il épousa peu après ; & qu'elle employa à ce dessein le Marêchal d'Ornano, qui étoit son Serviteur ; qu'elle le fit, parce qu'elle croioit que ce Mariage, que la Reine Mere vouloit, étoit tout-fait contre ses intérêts, étant certain que cette Princesse venant à avoir des enfans, elle qui n'en avoit point ne seroit plus considerée : & ce fut par ce seul endroit, que l'on la soupçonna d'avoir part à cette Intrigue. D'autres m'ont dit, que certains Astrologues, ayant publié que le Roi ne vivroit pas long-tems, pour embellir l'Histoire, on accusa la Reine d'avoir eu la pensée qu'elle pourroit épouser Monsieur après la mort du Roi son Mari, si par malheur les Etoiles eussent rendu cette Prophétie veritable. Le Cardinal de Richelieu, pour la perdre entierement, & donner sujet au Roi de la croire coupable de quelque crime, fit esperer à Chalais dans sa Prison, qu'on lui sauveroit la vie pourvû qu'il voulut dire que la Reine étoit de concert avec lui sur toutes ces chimeres. Il le fit, non comme on vouloit, mais comme il s'imagina le pouvoir faire selon la verité ; & le Roi, trompé par les artifices du Ministre, qui amplifia les paroles du Prisonnier, crut

quelques jours qu'il avoit épousé, au lieu d'une Chrêtienne, une personne infidelle. Des soupçons de cette nature le troublerent avec raison. Il la fit venir au Conseil, où il lui reprocha qu'elle avoit conspiré contre sa vie, pour avoir un autre Mari. La Reine, à qui l'innocence donna des forces, outrée de douleur de cette accusation, lui parla avec fermeté & une hardiesse génereuse, & lui dit, à ce que j'ai sçu par elle-meme, qu'elle auroit trop peu gagné au change, pour vouloir se noircir d'un crime pour un si petit intérêt, Elle reprocha à la Reine sa Belle-Mere toutes les persécutions qu'elle & le Cardinal de Richelieu lui faisoient, avec la hauteur d'une Princesse de sa naissance, qui étoit faussement accusée. Mais, comme son ressentiment ne l'avoit pas entierement justifiée à l'égard du Roi & du Public, Dieu permit que Chalais se voyant sur l'échaffaut, trompé par le Ministre, se repentit d'avoir laissé entendre des choses qui de soi n'étant point blamables pouvoient néanmoins étant mal expliquées devenir dangereuses. Il pria son Confesseur d'aller trouver le Roi, pour lui en dire la verité, & d'aller de sa part demander pardon à la Reine ; s'excusant de ce que le desir de la vie & la crainte

de la mort l'avoient persuadé avec raison qu'il pouvoit dire ce qu'il sçavoit, puisqu'il ne sçavoit rien d'elle qui pût déplaire au Roi. Outre ces grandes paroles, sorties d'un homme qui alloit mourir, & qui deshonoroient sa memoire par sa foiblesse, la Meré de Chalais vint trouver la Reine, pour lui en faire satisfaction. Cette verité m'a été dite par des personnes qui étoient presentes quand elle fit cette déclaration si autentique, & si nécessaire à la gloire de cette Princesse. Elle-même, me faisant l'honneur de me confirmer long tems, aprês tant de douloureuses Avantures, me dit aussi de quelle maniere elle s'étoit servie du Marêchal d'Ornano pour empêcher le Mariage de Monsieur: Elle me protesta qu'elle lui en avoit fait parler par une tierce personne, sans qu'il parût que ce fût de sa part, seulement pour lui montrer qu'il lui feroit plaisir d'y mettre de l'obstacle ; & que c'étoit la seule intelligence qu'elle eut eu avec les gens de Monsieur. Chalais étoit aimé de Madame de Chevreuse : il pouvoit sçavoir par elle, que la Reine n'avoit pas d'envie de voir à ses côtez Madame, qui l'auroit précedé dans la faveur ; & il ne crut pas peut-étre lui faire un grand mal, en voulant se sauver de la mort par un si

petit ſecret, que la Reine, pour peu qu'on l'eut voulu ſçavoir, n'auroit pas deſavoué. Ce ſentiment en elle étoit borné par la Raiſon & la Juſtice; par cette Juſtice du moins que l'Amour propre forme en nous tous: mais, j'oſe aſſurer qu'elle n'auroit pas voulu empêcher le Mariage, ſi en s'y oppoſant elle eut cru manquer à ce que l'equité demandoit d'elle. Il y parut peu après; car Monſieur aiant enfin épouſé Mademoiſelle de Monpenſier, la Reine l'eſtima; & je lui ai oui dire depuis, que ſa mort précipitée lui avoit fait pitié. Le Cardinal de Richelieu, qui ſe ſentoit alors hâï par cette Princeſſe & par ſa Favorite, voulut perdre Chalais, qui avoit une belle Charge chez le Roi, qui ſe trouvoit lié aux Favoris de Monſieur, & à tout ce qui lui étoit oppoſé. Il joignit beaucoup de petites choſes enſemble, pour en faire une fort grande, qui donna de la peine à la Reine, & beaucoup de mauvaiſes heures au Roi. Les Courtiſans de ce tems là diſoient que les Serviteurs de Monſieur vouloient en faire un Chef de Parti, autant par la folle haine qu'ils avoient contre la faveur du Miniſtre, que pour faire leurs Affaires par cette voie. Pour ſatisfaire leur fauſſe Politique, ils le portoient à ſe marier hors du

du Roiaume, afin d'avoir une retraite assurée chez les Etrangers. Ils auroient mieux fait de lui donner les conseils qui seuls pouvoient le rendre heureux, en se tenant uni au Roi, en lui obéïssant, & vivant bien avec le Cardinal de Richelieu, sans bassesse, ni lâcheté. Ce Prince y auroit rencontré ce qu'il ne pouvoit trouver ailleurs, & eux auroient eu l'avantage d'avoir satisfait à leur devoir, en recevant peut-être les récompenses qu'ils en auroient mérité.

Toutes ces choses firent qu'on ôta à la Reine Madame de Chevreuse, qu'elle aimoit toujours infiniment & qui dans le vrai étoit la seule cause de ses malheurs. Elle le sentit, par l'interêt de son plaisir, & par l'amitié qu'elle avoit pour elle. Cette Princesse ne connoissoit pas alors les dangers qui se rencontrent dans la société des personnes remplies de passions & de vanité; cette ignorance eut le pouvoir de lui cacher combien l'absence de sa Favorite lui étoit avantageuse. Elle augmenta aussi dans son cœur la juste aversion qu'elle a toujours euë contre le Cardinal de Richelieu, dont la faveur dès son commencement avoit celui sembloit interrompu le repos de sa vie. Mais, comme sa conduite, malgré ces inno-

centes intentions, ne ſe put pas entierement juſtifier, & qu'elle avoit donné quelque pretexte à ſes ennemis de la perſecuter, il faut demeurer d'accord qu'elle n'avoit pas pris aſſez de ſoin de faire connoitre au Roi la droiture de ſes ſentimens; ce qu'elle auroit fait, ſans doute, avec ſuccès. Ce grand Roi avoit de la vertu, & les raiſons de la Reine étant fondées ſur la vérité, elles auroient eu vrai ſemblablement leur effet ordinaire, qui eſt de perſuader ceux qui n'ont pas renoncé au bon-ſens & à l'equité. La jeuneſſe, qui fait manquer de prudence aux plus vertueuſes, rendoit le procedé du Roi excuſable envers elle; & la Reine, qui ſe jugeoit elle-méme, & qui ſe connoiſſoit ſans tache, ne trouvoit pas qu'elle fut traitée comme elle méritoit de l'être. L'Orgueil humain, qui regne toujours trop fortement dans l'ame des Grands, la rendoit en ſa propre cauſe un juge trop favorable; & ſentant les diſgraces de Madame de Chevreuſe comme un outrage qu'elle avoit de la peine à ſupporter, elle faiſoit voir qu'elle ne comprenoit pas aſſez qu'il faut que les volontez d'un Mari, quand elles ſont accompagnées de la raiſon, ſoient à une honnête Femme des Loix qu'elle doit obſerver & recevoir avec

ſou-

ſoumiſſion. La véritable ſcience pour nous rendre heureux, c'eſt d'aimer ſon devoir, & d'y chercher ſon plaiſir ; mais la Reine ignorant cette Maxime, & ſe laiſſant conduire par ſon propre dépit, ſe priva de ce bonheur pour pluſieurs années de ſa vie.

On veut auſſi que le Cardinal de Richelieu ait eu pour la Reine plus d'Amour que de Haine ; & que ne la voiant pas portée à lui vouloir du bien, ſoit par vengeance, où par la neceſſité à s'en ſervir, il lui rendit de mauvais offices auprès du Roi. Les premieres marques de ſon Affection furent les perſecutions qu'il lui fit. Elles éclaterent aux yeux de tous ; & nous verrons durer cette nouvelle maniere d'aimer, juſqu'à la fin de la vie du Cardinal. Il n'y a pas d'apparence de croire que cette Paſſion tant vantée par les Poetes cauſât de ſi étranges effets dans ſon ame : mais, la Reine m'a conté qu'un jour il lui parla d'un air trop galand pour un ennemi, & qu'il lui fit un diſcours fort paſſioné ; mais, qu'aiant voulu lui répondre avec colere & mépris, le Roi dans ce moment étoit entré dans le Cabinet où elle étoit, qui par ſa preſence interrompit ſa réponſe ; que depuis cet inſtant, elle n'avoit jamais ôſé recom-

mencer cette Harangue, craignant de lui faire trop de grace, en lui témoignant qu'elle s'en souvenoit. Mais elle lui répondit tacitement par la haine qû'elle eut toujours pour lui, & par le refus continuel qu'elle fit de son amitié, & de ses assistances auprès du Roi. Ceux qui avoient du crédit auprès d'elle, & qui n'aimoient point le Cardinal, pour l'attirer dans leur parti, ne manquérent pas de la fortifier dans cette aversion. Elle lui acquit beaucoup de Serviteurs; car le Cardinal de Richelieu étoit haï: mais par cette conduite, dont le fondement étoit juste, elle se mit beaucoup plus mal avec le Roi. On peut juger par les sentimens de cette Princesse, & par ceux de ce Ministre, si c'étoit avec raison.

La Reine, & quelques particuliers qui avoient senti les rudes effets des cruelles maximes de ce Ministre, avoient sujet d'avoir de la haine pour lui; mais, outre qu'il étoit aimé de ses amis, parce qu'il les consideroit beaucoup, l'envie certainement étoit la seule qui pût avoir part à la haine publique, puis-qu'en effect il ne la méritoit pas; &, malgré ses deffauts, & la raisonnable aversion de la Reine, on doit dire de lui qu'il a été le prémier homme de son tems, & que les siecles pas-

passez n'ont rien pour le surpasser. Il avoit la maxime des illustres Tirans : il régloit ses desseins, ses pensées, & ses résolutions sur la Raison d'Etat, & sur le Bien public, qu'il ne considéroit qu'autant que ce même Bien public augmentoit l'Autorité du Roi, & ses Trésors. Il vouloit le faire régner sur ses Peuples & lui-même régner sur son Roi. La vie & la mort des hommes ne le touchoient que selon les intérêts de ses Grandeurs, & de sa Fortune, dont il croioit que celle de l'Etat dépendoit entierement. Sous ce prétexte de conserver l'un par l'autre, il ne faisoit pas difficulté de sacrifier toutes choses pour sa conservation particuliere; & quoi qu'il ait écrit la Vie du Chretien, il étoit néanmoins bien éloigné des Maximes Evangeliques. Ses ennemis se sont mal trouvez de ce qu'il ne les a pas suivies; & la France en a beaucoup profité; pareille en cela à ces Enfans heureux, qui jouissent ici bas d'une bonne Fortune où leurs Peres ont travaillé en se procurant peut-être à eux mêmes un malheur éternel. Ce n'est pas que je veuille faire un mauvais jugement de ce grand homme : il faut avoüer qu'il a augmenté les bornes de la France, & par la prise de la Rochelle diminué les forces de l'Hérésie, qui ne

laiſſoient pas d'être encore conſidérables dans toutes les Provinces, où les reſtes des guerres paſſées les faiſoient ſubſiſter. Sa grande attention à découvrir les cabales qui ſe faiſoient dans la Cour, & ſa diligence à les étouffer dans le commencement, lui a fait maintenir le Roiaume. C'eſt enfin le prémier Favori qui a eu le courage d'abaiſſer la Puiſſance des Princes, & des Grands, ſi dommageable à celle de nos Rois, & qui peut-être dans le deſir de gouverner ſeul à toujours détruit ce qui pouvoit être contraire à l'Autorité Roiale, & perdu ceux qui pouvoient l'éloigner de la faveur par leurs mauvais offices.

La Reine étoit aimable, le Roi étoit porté a la Piété; & ſi la Politique du Miniſtre n'eut point mis d'obſtacle à leur union, il eſt vrai-ſemblable que ce Prince ſe ſeroit attaché à l'Amitié de la perſonne du monde qui en étoit la plus capable par la douceur de ſon naturel, & la plus digne par ſon mérite & ſa beauté. Quelques uns ont voulu dire que le Roi n'avoit jamais eu d'inclination pour cette Princeſſe; & la Reine même l'a cru, qui en jugeoit par l'indifference qu'il avoit eu pour elle: mais, je ſçai d'un des Favoris de ce Prince inférieur en puiſſance au Cardinal

dinal de Richelieu, mais qui néanmoins a eu assez de part dans l'inclination du Roi pour sçavoir ces petites particularitez, que le Roi la trouvoit belle, & qu'un jour lui faisant quelque confidence à l'avantage de sa beauté, il lui dit qu'il n'osoit lui montrer de la tendresse, de peur de déplaire à la Reine sa Mere, & au Cardinal, dont les Conseils & les Services lui étoient plus nécessaires que de se plaire avec sa femme.

Les ennemis de la Reine, pour réussir encore mieux dans le dessein qu'ils avoient de la faire haïr du Roi son Mari, se servirent fortement contre elle des Intelligences qu'elle avoit en Espagne. Ils lui faisoient des crimes envers le Roi des moindres marques qu'elle donnoit d'aimer le Roi son Frere : elle eut quelque sujet de craindre d'être répudiée ; & pour toute consolation, elle espéroit qu'après la mort de sa Tante l'Infante Isabelle Clara Eugenia, elle iroit gouverner les Pais-Bas, où feu ma Mere, qui passoit toujours pour Espagnole, à cause du nom de Louise de Saldagne, qu'elle avoit porté en Espagne, étoit résolue de me mener. La succession de la Dame Du-Fai, & celle de feu mon Oncle Evêque de Seez ne s'étant pas trouvée si bonne qu'on s'etoit

ima-

imaginé; la Pension de 600. l. qu'elle me donnoit depuis 1622. n'aiant que sept ans; & le Brévet qu'elle m'avoit donné en 1627. qui m'obligeoient indispensablement de suivre sa fortune, donnerent lieu au Cardinal de Richelieu, qui sçavoit que lâ Reine avoit une grande confiance en feu ma Mere, & qui voioit qu'elle commençoit à prendre plaisir à m'entretenir & me parler Espagnol, me fit donner ordre de la part du Roi de me retirer d'auprès d'elle. On en avoit donné un pareil à Me. Du Fargis sa Dame d'Atour, qui ne l'avoit pas tant surprise: mais elle ne put pas s'empêcher de se plaindre de ce qu'on lui ôtoit jusques à une Enfant; car je ne pouvois avoir alors que neuf à dix ans. Feu ma Mere, voiant bien que cela la regardoit autant ou plus que moi, me mena en Normandie d'où je ne laissai pas de venir un jour avec une Dame de mes parentes, avec laquelle je m'en retournai, après y avoir passé quelques jours, pendant lesquels ma Mere aiant trouvé le moien de me faire voir à la Reine en particulier, elle me témoigna qu'elle étoit bien-aise de me revoir, & fit paier à ma Mere, quand elle le put, la Pension qu'elle m'avoit donnée.

Depuis que je fus retournée en Normandie;

die, la Guerre aiant été déclarée contre l'Espagne en 1635. la Reine souffrit une seconde persecution, qui obligea feu ma Mere à paroitre encore moins qu'elle n'avoit fait, & qui me donna beaucoup de douleur pendant mon exil, que je ne puis m'empécher de placer dans ces Memoires; mais je ne le puis faire, sans remonter à la source par l'établissement de l'Abbaie du Val de Grace, qui se fit le 7. Mai 1621. La Reine, quoi que fort jeune alors, desirant de penser à son salut préférablement à toutes choses, voulut choisir dans ce Monastére un lieu de retraite, où elle put aller gouter la Paix qui se trouve toujours aux pieds de Dieu. Elle fit acheter la place où ce Monastere a été bati, & en fit paier trente six mil livres. Elle en fut la Fondatrice: elle y mit la premiere piere le 1. de Juillet 1624. La Mere d'Arbouze, que la Reine estimoit, & qui est morte en odeur de Sainteté, en fut Abbesse, & y mit la Réforme. Cette Abbaïe fut tirée de la Campagne, pour être établie à Paris, & s'appelloit le Val profond. La Mere d'Arbouze fut peu après appelée par ses Directeurs pour aller mettre la Réforme à la Charité; & la Mere de St. Etienne, Louïse de Milli, fut eleuë Abbesse du Val de

Grace

de Grace à la place de la Mere d'Arbouze.

Le Cardinal de Richelieu, toujours fort diſpoſé à rendre de mauvais offices à la Reine, fondé ſur l'attachement & l'amitié qu'elle avoit pour le Roi d'Eſpagne ſon Frere, à qui elle écrivoit le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible, & perſuadé par ſes ſoupçons, conſeilla le Roi d'envoier fouiller dans le Val de Grace, où il crut qu'il ſe trouveroit des marques criminelles des Intelligences de la Reine avec l'Eſpagne. L'Archevêque de Paris y fut par ordre du Roi, avec le Chancelier Seguier. En entrant dans cette Maiſon, ils deffendirent aux Religieuſes de ſe parler les unes aux autres, ſur peine d'être excommuniées. Ils demandérent toutes les clefs, & fouillerent dans toutes les Cellules & les lieux où ils crurent pouvoir trouver quelques papiers; & n'oubliérent pas celle de la Reine, où elle couchoit: mais ils ne trouvérent en tout, que des Diſciplines, des Ceintures avec des pointes de fer, & des Haires; ce qui fit dire au Chancelier avec une exclamation, accompagnée de reſpect & de vénération, *Helas! nous avons trouvé tout le contraire de ce que nous cherchions.* Une Fille de la Reine fut accuſée d'avoir raporté au Cardinal de Richelieu, qu'elle avoit

avoit rapporté une caſſete fermée dans la Cellule de la Reine. Elle s'y trouva en effet, remplie de Gans d'Angleterre, que la Reine d'Angleterre avoit envoyés à la Reine. Cette grande Princeſſe ne pouvoit entendre parler de cette étrange viſite, ſans en être encore ſenſiblement touchée long-tems après. Et je n'aurois pas crû que ces choſes euſſent pu s'être paſſées de cette maniere, ſi je ne les avois trouvées enſuite dans la vie de la Mere d'Arbouze, que les Filles du Val-de-Grace ont écrite.

En l'Année 1639. aiant épouſé Mr. de Motteville, premier Préſident en la Chambre des Comptes de Normandie, qui n'avoit point d'enfans, & avoit beaucoup de biens, j'y trouvai de la douceur, avec une abondance de toutes choſes; & ſi j'avois voulu profiter de l'amitié qu'il avoit pour moi, & recevoir tous les avantages qu'il pouvoit & vouloit me faire, je me ſerois trouvée riche après ſa mort: mais n'étant occupée que de l'eſperance que tout le monde avoit en ce tems-là de la mort prochaine du Cardinal de Richelieu, qui me donneroit lieu de m'en retourner à la Cour, je fus bien aiſe de faire un Voiage de mon chef en la même année 1639; croiant bien qu'étant mariée

&

& établie en Normandie, ma preſence ne pouvoit plus donner de l'inquiétude au Cardinal de Richelieu. Je fus donc ſans aucun ſcrupule faire la reverence a la Reine, qui me reçut fort bien; & me donna des Lettres d'une de ſes Dames, avec un Brevet de 2000. liv. de penſion: & feu Mr de Motteville, auſſi-bien que feu mon Pere & ma Mere, étant morts peu après en même tems que le Cardinal de Richelieu, je me préparai à venir avec ma Sœur m'établir à Paris, où mon Frere achevoit ſes études. L'ordre, qu'elle m'en fit donner, me fut bien plus agréable que celui que j'avois eu de la quitter. Elle nous reçut avec beaucoup de bonté; & dit le même jour à un des Amis de feu ma Mere que les Enfans de ſon Amie étoient revenus, & qu'elle avoit été bien-aiſe de les voir.

Etant donc revenuë à la Cour, d'où j'étois ſortie fort jeune, je voulus rappeller à mon ſouvenir l'état où elle étoit quand je l'avois quittée, pour la comparer à celui où je la trouvois; & je ne ſçai ſi la Regence donnoit un air plus grand & plus majeſtueux à la Reine que celui qu'elle avoit étant malheureuſe; mais elle me parut plus aimable qu'elle n'étoit autrefois, & auſſi belle qu'aucune de celles qui

qui composoient son Cercle. Dans le tems que je fus chassée, elle se coiffoit selon la mode d'une coiffure ronde frisée clair, & beaucoup de poudre ; & ensuite elle prit celles des boucles. Ses cheveux étoient devenus de couleur un peu plus brune, & elle en avoit une grande quantité. Elle n'avoit pas le teint délicat, aiant même le deffaut d'avoir le nez gros, & de mettre à la mode d'Espagne trop de rouge ; mais elle étoit blanche, & jamais il n'y a eu une si belle peau que la sienne. ses yeux étoient parfaitement beaux : la douceur & la Majesté s'y rencontroient ensemble. Leur couleur mêlée de vert rendoit leurs regards plus vifs, & remplis de tous les agrémens que la nature leur avoit pû donner. Sa bouche étoit petite & vermeille, les souris en étoient admirables, & ses lévres n'avoient de la Maison d'Autriche que ce qu'il en falloit pour la rendre plus belle que plusieurs autres qui prétendoient être les plus parfaites. Elle avoit le tour du visage beau & le front bien fait. Ses mains & ses bras avoient une beauté surprenante, & toute l'Europe en a oüi publier les loüanges : leur blancheur, sans exageration, égaloit celle de la neige ; & les Poëtes ne pouvoient en trop dire, quand ils vouloient

les

les loüer. Elle avoit la gorge fort belle, ſans être toute parfaite. Elle étoit grande, & ſa mine haute, ſans être fiere. Elle avoit dans l'air de ſon viſage de grands charmes, ſa beauté imprimoit dans le cœur de ceux qui la voioient une tendreſſe qui ne manquoit jamais d'être accompagnée de veneration & de reſpect. Outre ces perfections, elle avoit la pieté de la Reine Marguerite d'Autriche ſa Mere, morte en odeur de Sainteté, qui, aiant eu ſoin de ſon éducation, avoit imprimé en ſon cœur des ſentimens conformes aux ſiens; & c'eſt ce qui avoit produit en elle cette grande inclination à la vertu qui lui a attiré la grace, que Dieu lui a faite toute ſa vie de le préferer à toutes choſes.

La Cour alors etoit remplie d'un grand nombre de belles Dames. Parmi les Princeſſes, celle qui en étoit la premiere, avoit auſſi le plus de beauté; & ſans jeuneſſe elle cauſoit encore de l'admiration à ceux qui la voioient. Elle avoit partagé le don de la beauté avec Mlle. de Bourbon ſa Fille, qui commençoit, quoique fort jeune, à faire voir les premiers charmes de cet angelique viſage, qui depuîs a eu tant d'éclat, & dont l'éclat a été ſuivi de tant d'évenemens fâcheux,

& de souffrances salutaires. Je laisse au Cardinal Bentivoglio, qui a publié par ses Ecrits les loüanges dé Madame la Princesse, ses Avantures & la Passion que le Roi Henri IV. a eu pour elle : je veux seulement servir de témoin, que sa beauté étoit encore grande quand dans mon enfance j'étois a la Cour, & qu'elle a duré jusqu'à la fin de sa vie. Nous lui avons donné des loüanges, pendant la Regence de la Reine, a cinquante ans passés; & des loüanges sans flatterie. Elle étoit blonde & blanche. Elle avoit les yeux bleux & parfaitement beaux. Sa mine étoit haute & pleine de Majesté ; & toute sa personne, dont les maniéres étoient agréables, plaisoit toûjours, excepté quand elle s'y opposoit elle-même, par une fierté rude & plein d'aigreur contre ceux qui osoient lui déplaire. Alors, elle se changeoit entierement, & devenoit l'aversion de ceux pour qui elle en avoit. Nous n'aimons naturellement que ce qui nous flatte ; jamais qui nous méprise, ou qui nous offense, ne nous Peut être agréable.

Et ristrosa Belta ristroso Cuor non prende.

Après Madame la Princesse, telle que je

je la repréſente, la Cour étoit pleine de pluſieurs autres belles Perſonnes. Madame de Montbazon étoit une de celles qui faiſoient le plus de bruit. Elle avoit l'extreme beauté, avec l'envie de plaire. Elle étoit grande, & dans toute ſa perſonne on voioit un air libre, de la gaieté, & de la hauteur; mais ſon eſprit n'étoit pas ſi beau que ſon corps: ſes lumieres étoient bornées par ſes yeux, qui commandoient imperieuſement qu'on l'aimât. Son front étoit ſi bien taillé & ſi parfait, qu'elle le portoit toujours à découvert,& ſans y donner aucun agrément par ſes cheveux; & le tour de ſon viſage aſſez beau pour l'obliger, afin de le laiſſer voir, de ne compoſer ſa coiffure que de peu de boucles. Ses levres n'étoient pas aſſez groſſes, & ſa bouche par cette raiſon paroiſſoit un peu moins relevée qu'il ne convenoit pour rendre ſa beauté toute parfaite. Elle avoit de belles dents, & ſa gorge étoit faite comme celles que les plus habiles Sculpteurs nous veulent repréſenter des anciennes Beautez Romaines & Grecques. Elle prétendoit à l'admiration univerſelle: & les hommes lui rendoient ce tribut toujours vain & défectueux dans ſa ſuitte, & ſouvent criminel dans ſa ſuitte & ſes effects. Je veux néanmoins douter

ſur

ſur le chapitre de la Galanterie, de ce qu'on ne doit jamais croire, & de ce qui n'a point paru avec évidence ; mais, pour montrer le caractére de ſon ame, ſur cette matiére, elle m'a dit depuis, lors que je l'ai vuë pendant la Régence, un jour que je loüai devant elle une de mes Amies d'être vertueuſe, que toutes les Femmes l'étoient également ; & ſe mocquant de moi, elle me fit entendre qu'elle n'eſtimoit gueres cette qualité.

Madame de Guimené, ſa belle-fille étoit auſſi une des plus belles perſonnes du monde, & ne lui cédoit gueres en la quantité d'Amans, & en l'eſtime de ces ſortes de biens que les Dames s'imaginent être de grands triomphes. Elle avoit le viſage fort beau : les traits en étoient tous également parfaits. J'ai oüi dire à la Reine long tems après, que les jours de Bal, que les unes & les autres travailloient avec ſoin pour être les plus belles, elle & Madame de Chevreuſe la craignant, faiſoient ce qu'elles pouvoient par mille inventions pour empêcher qu'elle ne vint effacer leur beauté. & que ſouvent, quand elle arrivoit en état de donner de la jalouſie aux plus parfaites, elles alloient de concert lui dire qu'elle avoit mauvais viſage. Sur quoi, ſans

conſulter ſon miroir, elle s'en alloit toute effraiée d'elle même, ſe cacher; & que par cet artifice ſouvent elles avoient évité la honte de n'être pas les plus belles.

Du rang de celles qui alors paroiſſoient plus jeunes que Madame de Chevreuſe, Madame de Montbazon, & Madame de Guimené, étoit Madame la Princeſſe Marie, dont Monſieur, Frere unique du Roi avoit été amoureux, & que la Reine ſa Mere Marie de Medicis, de crainte qu'il ne l'épouſât, avoit fait mettre quelque tems au Bois de Vincennes. Elle a été depuis mariée au Roi de Pologne. Il y avoit auſſi Mademoiſelle de Rohan, qui étoit fort belle. Elle paroiſſoit vouloir faire profeſſion d'une extrême vertu, & d'une grande fierté. Elle a maintenu l'un & l'autre juſqu'au tems de la Régence, que nous avons vû ſa fierté changée en Paſſion; & ſa Vertu, ainſi que je le dirai ailleurs, la força d'épouſer un Gentilhomme de qualité, mais fort inferieur à ceux qu'elle auroit pû choiſir.

Il y avoit encore d'autres belles perſonnes, & particuliérement Mademoiſelle de Guiſe, eſtimable en tout, & dont la beauté étoit grande & toute parfaite

faite. Mademoiselle de Vendôme étoit aussi une belle personne. Elles meriteroient, avec beaucoup d'autres, chacune un Panegirique en leur faveur; mais je m'arrêterai seulement à Mademoiselle d'Hautefort, qui fit, aussi-tôt qu'elle fut à la Cour, de plus grands effets que toutes les beautez dont je viens de parler. Ses yeux étoient bleus, grands, & pleins de feu: ses dents blanches, & égales; & son teint avoit le blanc & l'incarnat nécessaire à une beauté blonde. Le nombre de ceux qui l'aimerent fut grand, mais leurs chaines furent dures à porter. Car quoi qu'elle fut bonne, elle n'étoit pas tendre; & plûtôt severe que dure, & naturellement railleuse. Dès que le Roi la vit, il eut de l'inclination pour elle. La Reine, à qui elle fut donnée d'abord pour Fille d'honneur, voiant naitre dans l'ame de ce Prince si farouche pour les Dames, cette passion tâcha de l'allumer plûtôt que de l'éteindre, pour gagner ses bonnes graces par cette complaisance; mais la dévotion du Roi fit qu'il s'y attacha si peu, que j'ai oüi dire depuis à la même Dame de Hautefort, qu'il ne lui parloit que de Chiens, d'Oiseaux, & de Chasse. Et je l'ai vûe avec toute sa Sagesse, en me contant son Histoire, se moquer de lui,

de ce qu'il n'osoit s'approcher d'elle ; quand il l'entretenoit. Cette passion n'étoit pas bien forte, pour le porter à être aussi souvent dans l'appartement de la Reine, comme il l'auroit fait, s'il avoit été véritablement amoureux d'une de ses Filles ; & au lieu de rendre sa Cour plus belle ni plus galante, il augmenta plûtôt le crédit de la Reine Mere du Roi que de le diminuer. Elle étoit maitresse absoluë de la France, & son bonheur paroissoit être sans amertume ; mais voici un changement de Theatre, qui doit faire voir à tout le monde, que nulle créature n'est exempte des coups de la Fortune, & que les têtes Couronnées, pour être au-dessus des autres hommes, y sont les plus exposez.

La Reine Mere aiant élevé à la Dignité de prémier Ministre le Cardinal de Richelieu, son Favori ensuite du Maréchal d'Ancre, elle le regarda comme sa Créature, & crut qu'elle regneroit toûjours par lui ; mais, elle se trompa, & fit une experience cruelle du peu de fidelité qui se rencontre en ceux qui ont une ambition démesurée. Je ne sçai quels sujets elle eut de se plaindre de lui, & peu de personnes les ont sçus. J'ai oüi dire seulement que n'en étant pas

pas ſatisfaite, elle voulut le perdre, & crut que ce lui ſeroit une choſe aiſée; & que perſonne ne trouveroit à redire qu'étant maitreſſe de ſon ouvrage, elle le detruiroit quand elle le voudroit: mais, tout ce qui nous paroit juſte quand nous le voulons, bien ſouvent ne le doit pas être ſuivant l'ordre impénétrable de Dieu, qui ne veut pas que la Prudence humaine ſoit ſuivie d'Evenemens, qui puiſſent l'autoriſer. J'ai ſçû de la Reine, laquelle n'aimant pas le Cardical de Richelieu étoit bien aiſe de ſçavoir tout ce qui ſe faiſoit contre lui, quand je l'ai miſe ſur ce chapitre, que dans le Voyage de Lion où le Roi fut ſi malade qu'il penſa mourir, & que ce Cardinal crût être perdu, la Reine Mere, qui commençoit à ne le plus ſoutenir contre ceux qui lui rendoient de mauvais offices auprès d'elle afin de ſe mettre à ſa place, pria le Roi de l'éloigner; & que ce Prince, après lui avoir promis de le chaſſer, & offert de le faire quand elle le voudroit, la pria de lui laiſſer encore quelques tems, à cauſe des deſſeins qu'il avoit pour l'Italie; que la Reine Marie de Medicis, ſe ſatisfaiſant de cette bonne volonté, ne voulut point preſſer le Roi ſon Fils de s'en

defaire, depeur de l'incommoder en ses affaires, & se contenta de la promesse qu'il lui avoit faite de le chasser quand il lui plairoit. Par cette bonté, qui la priva de ce bonheur pour le reste de sa vie, elle lui donna lieu de l'éloigner elle même, quoi que sa Mere, & belle Mere des plus grands Rois de l'Europe. Marie de Medicis avoit donné une Reine à l'Espagne, une Souveraine à la Savoye, une Reine à l'Angleterre, & un Roi à la France; mais toutes les grandeurs dont elle étoit environnée ne la purent garantir de son malheur. La Cour étant de retour à Paris, elle voulut presser le Roi d'executer sa promesse; &, comme elle croioit cette affaire sans difficulté, elle fut étonnée de voir que le Roi y resista. Il lui demanda non seulement du tems, mais il la pria instamment de pardonner au Cardinal de Richelieu. La Reine Mere surprise & fâchée de cette proposition, eclata contre le Roi son Fils, répandit des larmes, & lui fit des reproches, & n'oublia rien pour obtenir la victoire en ce combat; mais, bien loin de réussir en son dessein, elle trouva que son Fils, & son Juge, étoit en Confidence contr'elle avec son ennemi, & qu'il étoit quasi sa Partie.

Elle

Elle vit entrer le Cardinal de Richelieu dans le lieu où ils étoient enſemble, qui de concert avec le Roi étoit venu lui-même plaider ſa cauſe. Il leur dit froidement, addreſſant ſes paroles à tous les deux, qu'il étoit entré parce qu'il croioit qu'ils n'étoient pas là ſans parler de ſes Affaires. La Reine Mere, toute en larmes, & piquée de ce qu'il étoit venu dans ce Cabinet contre ſon gré, l'appella Traitre, & lui dit qu'il étoit vrai qu'elle ſe plaignoit de lui au Roi, & s'emporta contre lui avec la grande ſenſibilité qui accompagne les grandes offenſes & les grandes haines. Elle fit encore davantage à ſa Niéce la Ducheſſe d'Aiguillon, qui entra ſur la fin de la converſation, & qu'elle traitta avec grand mépris; mais lui ſans s'étonner, ſe jetta à ſes pieds, & lui demanda pardon à genoux, & fit à ce qu'on dit tout ſon poſſible pour l'obtenir. La Reine Mere, outrée contre le Roi ſon Fils de ce qu'il l'avoit refuſé, & pleine de colere contre ce Serviteur qu'elle croioit infidéle, ne voulut jamais lui pardonner. Elle n'accorda pas ce pardon au Roi même, qui ſe mit auſſi à genoux devant elle pour l'obtenir, & qui parut en ſentir de la peine. le Roi ſe

voiant refusé, sans dessein de ce qui arriva depuis, mais par un sentiment de chagrin de brouillerie, s'en alla à Versailles penser à ce qu'il avoit à faire. Le Cardinal de Richelieu tout interdit, ne sachant s'il devoit tout quitter, par le conseil du Cardinal de la Valette, le suivit, & se servit si adroitement en cette occasion des avantages que la presence donne, qu'il se rendit en peu de tems, ou plûtôt en peu d'heures, Maître de l'esprit du Roi. Il fut resolu d'arrrêter le Garde des Sceaux de Marillac, & sans doute que le Cardinal de Richelieu commença dès ce jour à premediter ce qui s'éxécuta depuis à Compiegne contre la Reine Mere sa bienfaitrice. Cette journée si terrible en ses effets & en ses changemens a été fort renommée, parce que beaucoup de gens, qui étoient d'accord avec cette Princesse pour chasser le Cardinal de Richelieu, furent pris pour Duppes, & traittez comme tels *. La Reine Marie de Medicis étant demeurée à Paris, en sa Maison de Luxembourg, & ne suivant point le Roi, gâta ses affaires entiérement. Elle les abandonna par cet-

* Pour cette raison ce jour est appellée la journée des Duppes.

cette voye aux artifices de ſon ennemi, & perdit en même tems les plus grands du Royaume, qui haïſſant le Miniſtre s'étoient joints à ſes intérêts. On a dit que toute la Cabale avoit tenu certains Conſeils contre le Cardinal de Richelieu, où chacun avoit dit ſon avis ; & qu'il traitta dépuis ces mêmes perſonnes de la maniére qu'ils avoient été d'avis qu'il fût traitté : que le Marêchal de Marillac, qu'il fit mourir dépuis, & fort injuſtement, à ce que j'ai oui dire, avoit dit qu'on le tuât auſſi-tôt que le Roi l'auroit abandonné : que le Marêchal de Baſſompiere n'avoit propoſé que la Priſon, & qu'il y fut mis auſſi, où il demeura douze ans : & ainſi des autres : ce que ce même Marêchal, que j'ai vû pendant la Regence de la Reine, m'a dépuis lui-même confirmé. Voilà la prémiere cauſe de tant de perſecutions & de proſcrits, & ce qui a fait dans ce ſiécle là tant d'illuſtres malheureux. Monſieur Frere du Roi, Gaſton de France, qui étoit toûjours à la tête de toutes les Cabales, fut avec raiſon de celle là, par l'intérêt de la Reine ſa Mere.

Quelque tems après cette journée des Duppes, la Cour s'en alla à Compiegne, les deux Reines dans la meilleure

intelligence du monde, à cause de la haine qu'elles se rencontrerent avoir alors contre le Cardinal de Richelieu, & parce que leur destinée commençoit d'être égale. Le Roi, dans le dessein d'arrêter la Reine sa Mere étoit fort inquiété ; & quoique déja il eut fait une fois la même chose, l'impression de la nature qu'il falloit vaincre dans un tems où il connoissoit mieux son devoir, affoiblissoit quelques fois sa resolution & la rendoit plus incertaine. D'autre côté le Ministre, dans l'impatience de se venger, se satisfaire, & se maintenir, rouloit beaucoup de desseins dans sa tête ; & la Reine Mere maltraittée de son Fils, & mal assûrée de pouvoir parvenir à ses desseins, n'avoit pas l'ame tranquile. Enfin, peu de jours après leur arrivée, celui auquel la destinée de tant d'illustres personnes se devoit accomplir, on vint de grand matin heurter à la porte de la Chambre de la Reine *. Elle, qui entendit ce bruit, s'éveilla avec étonnement, & appella ses Femmes pour sçavoir si peut-être ce ne seroit point le Roi, qui par hazard vint à sa porte. Il étoit le seul qui eut droit d'en user avec cette familiarité. Et dans cet instant, aiant

* A Compiegne en l'année 1631. en Février

aiant elle-même ouvert ſon rideau, & vû qu'à peine il faiſoit un peu de jour, elle ſe troubla par mille penſées qui lui paſſerent dans l'eſprit. Comme elle doutoit toûjours, & avec raiſon, des bonnes graces du Roi, elle crut aſſûrement qu'on venoit lui apporter quelque funeſte nouvelle, qui tout au moins la devoit éloigner de France; & regardant ce moment comme celui qui alloit decider de toute ſa vie, elle tâcha de ramaſſer ſes forces, pour ſoûtenir ce coup avec plus de courage qu'il lui ſeroit poſſible. Elle avoit naturellement l'ame ferme & l'eſprit aſſez reſolu, & je ne doute point de ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire dépuis en me contant toutes ces particularités, que le premier moment étant paſſé elle ſe reſolut ſans beaucoup de peine à recevoir avec ſoûmiſſion ce que le Ciel ordonneroit d'elle. Elle fit donc ouvrir la porte, & ſa premiere Femme de Chambre, lui venant dire que c'étoit le Garde des Sceaux qui demandoit à parler à Sa Majeſte de la part du Roi, elle fut alors confirmée dans ſa premiere créance. Cette apprehenſion fut néanmoins bien-tot diſſipée par la Harangue de l'Ambaſſadeur. Il lui dit ſeulement que le Roi lui mandoit que pour

certaines raiſons, qui regardoient le bien de ſon Etat, il étoit obligé de laiſſer ſa Mere en ce lieu, à la garde du Marêchal d'Etrée, qu'il la prioit de ne la point voir, de ſe lever, & de le venir trouver aux Capucins, où il étoit allé devant avec intention de l'attendre. A cette nouvelle, la Reine demeura ſurpriſe, comme le devoit être toute perſonne qui aime la juſtice & la droite raiſon; mais, elle fut conſolée en quelque façon, de voir que cet avanture ne la touchoit pas par la compaſſion qu'elle devoit au malheur de la Reine ſa Belle-Mere. Elle ne répondit au commandement du Roi que par une prompte obéiſſance, & ſe leva le plus diligemment qu'elle put pour l'aller trouver. Ce ne fut pas ſans aller trouver la Reine diſgraciée. Elle crut que le Roi lui pardonneroit cette petite déſobéiſſance, que la pitié ſeule l'obligeoit de commettre; mais par le conſeil de la Marquiſe de Senecé, ſa Dame d'honneur, elle envoya dire à cette Princeſſe malheureuſe; le deſir qu'elle avoit de l'aller voir, pour lui parler d'un affaire de conſéquence; & que, pour certaines raiſons, elle n'oſoit entrer chez elle que premierement elle n'envoya prier d'y aller. La Reine

Mere,

Mere, qui ne ſçavoit rien de cette reſolution, mais qui dans l'état qu'elle ſe ſentoit craignoit le retour de tous les maux qu'elle avoit déja éprouvée, envoya promptement Mademoiſelle Catherine ſa premiere Femme de Chambre faire ce que la Reine avoit deſiré d'elle: & cette fineſſe fut faite ſeulement, afin de ſatisfaire le Roi. La Reine prit ſeulement une robe de Chambre, & toute en chemiſe paſſa chez la Reine ſa Belle-Mere, qu'elle trouva dans ſon lit aſſiſe ſur ſon ſéant. Elle tenoit ſes genoux embraſſés; & ne ſachant que deviner de ce miſtere, elle s'écria en voyant la Reine, & lui dit, *ha! ma fille, je ſuis morte, ou priſonniere. Le Roi me laiſſe-t'il ici: & que veut-il faire de moi?* La Reine, touchée de compaſſion, ſe jetta entre ſes bras, & quoique du tems de ſa faveur elle en eut été quelques fois maltraittée, l'état preſent où elle étoit effaçant le ſouvenir, elle pleura ſa diſgrace, la reſſentit, & lui témoigna un regret ſenſible de la reſolution du Roi, qu'elle lui apprit avec l'ordre de ſa détention. Ces deux Princeſſes ſe ſeparerent ſatisfaites l'une de l'autre, mais toutes deux bien touchées de ſe voir les victimes du Cardinal de Richelieu leur Ennemi com-

mun. Ce fut la derniere fois qu'elles se virent; car la Reine Mere, effraiée de la prison de Compiegne, se sauva de nuit, & s'en alla en Flandre, où l'Infante l'illustre clara Eugenia, petite-Fille de Charles-Quint, & Tante de la Reine, la reçût & la traitta parfaitement bien. Elle reçût de la même maniere Monsieur, Frere unique du Roi, Gaston de France, qui aprés avoir menacé le Cardinal de Richelieu s'en alla aussi partager avec la Reine sa Mere les douceurs de cette grande Princesse. Elle gouvernoit les Païs bas avec tant de prudence & de gloire, qu'elle pouvoit égaler celle que Marguerite de Parme & son admirable Fils ont merité tous deux ensemble. Et si Alexandre Farneze par sa valeur a pris plus de Villes, elle a aussi obtenu plus de victoires sur elle-même. Elle vivoit comme une Sainte; & sa bonne conduite & sa justice la faisoient regner dans le cœur des Flamans; mais enfin sa mort obligea la Reine Marie de Medicis de passer en Angleterre. Elle n'y trouva pas la Paix qu'elle y étoit allé chercher. Elle fut d'abord bien reçûë du Roi d'Angleterre, & cordialement traittée de la Reine sa Fille; mais la Religion & les premiers troubles de ce Peuple

re-

rebelle l'en chaſſerent. Puis elle alla en Hollande, & enfin à Cologne, où elle mourut à la honte du Cardinal de Richelieu, accablée de miſeres & de douleurs.

La Reine, ayant ſatisfait par ſa pitoyable viſite à ce qu'elle devoit à celle qui peu auparavant paroiſſoit avoir une entiere puiſſance, vint trouver le ROI aux Capucins qui l'attendoit pour la ramener avec lui à Paris. Là il lui fit present de Mademoiſelle de Hautefort, dont j'ai déjà parlé, qu'il avoit ôtée à la REINE ſa Mere, & de Madame de la Flotte ſa Grand-Mere pour Dame d'Atour. Quelque tems après, il donna à cette belle perſonne la ſurvivance de cette Charge, afin qu'elle pût avoir le titre de Dame. Le ROI, la preſentant à la REINE lui dit qu'il la prioit de l'aimer & de la bien traitter pour l'amour de lui. Elle étoit ſous Dame d'Atour, dépuis la diſgrace de Madame du Fargis qu'elle aimoit, & n'avoit point voulu, par vengeance & par depit, recevoir perſonne à ſa place; mais elle fut contrainte alors d'accepter tout ce que le ROI lui voulut donner: il n'étoit pas tems de dire, *je ne veux pas.* Elle les reçût toutes deux faiſant la meilleure mine du mon-

monde ; & quoique tels presens ne plaisent d'ordinaire pas beaucoup aux Femmes, il est pourtant vrai que la Reine aima Madame de Hautefort pour l'amour d'elle-même, & que cette belle & sage fille estimant les belles qualités de la REINE, & assez dégoutée de l'humeur du ROI, se donna entierement à elle, & lui fut fidelle dans tous ses malheurs. Le ROI, quelques années après, fâché de ce changement, lui en voulut du mal : il cessa de l'aimer beaucoup, quand elle commença d'aimer la REINE ; & quand il vit qu'elle étoit entierement à elle, il ne l'aima plus du tout. Son ressentiment enfin alla jusqu'à la disgracier & la renvoyer dans sa Province où elle étoit quand il mourut.

Le ROI, depuis ce grand coup de Compiegne, pour adoucir en quelque façon l'aigreur que ses peuples pouvoient avoir contre lui par la prison de la REINE sa Mere, & de toutes les rigueurs qui furent ensuite éxécutées contre plusieurs particuliers, traitta un peu mieux la REINE sa Femme ; & la voyoit plus souvent ; ce qui plaisoit à tout le monde ; car elle étoit fort aimée. Le Cardinal de RIchelieu, pour la gagner, fit revenir Madame de Chevreuse de Lorraine où elle

avoit été paſſer ſon éxil : ſans doute elle lui promit tout ce qu'il deſireroit d'elle. Ce Miniſtre, malgré la rigueur qu'il avoit euë contre elle, ne l'avoit jamais haïe. Sa beauté avoit eu des charmes pour lui, & comme elle ſe trouva liée avec la Reine, & qu'elle étoit une perſonne de contrebande à l'égard de la Reine Mere, l'ambition, qui l'emporte preſque toûjours ſur l'amitié, l'avoit éloignée par force des bonnes graces du Miniſtre; mais, après qu'il fut lui-même brouillé avec cette Princeſſe ſa bienfaictrice, pour tâcher de ſe raccomoder avec la Reine, & prendre liaiſon avec elle par ſa Favorite, il la remit auprès d'elle. Il fit revenir auſſi le Chevalier de Jars d'Angleterre, où il avoit paſſé le tems de ſa diſgrace agréablement, que le même Cardinal avoit auſſi éloigné d'auprès de la Reine; mais toutes ces douceurs ne ſervirent qu'à lui faire perdre ſon Ami le Garde des Sceaux de Châteauneuf; & il fut contraint d'éloigner Madame de Chevreuſe, & de faire aller le Chevalier de Jars ſur l'Echaffaut, dont il ſe ſauva avec beaucoup de gloire & d'honneur. Madame de Chevreuſe à ſon retour parut avoir de grandes confidences avec le Cardinal de Richelieu.

El-

Elle ne laiſſa pas de demeurer toûjours liée a la Reine ; & même elle lui attira par ſon intrigue le Garde des Sceaux de Châteauneuf, qui étoit amoureux d'elle.

La Caballe de la Reine, compoſée de toutes ces perſonnes que je viens de nommer devint donc une ſeconde fois odieuſe au Miniſtre. Il chaſſa tout de nouveau ceux qui en étoient, & les traitta de la maniere qu'il traittoit ceux qu'il ne croioit pas être de ſes amis. Madame de Chevreuſe s'en alla alors en Eſpagne, ou a cauſe de la Reine, ou à cauſe de ſa qualité. Elle fut bien reçûë : on lui fit une Entrée ſolemnelle dans Madrid ; on lui fit des grands preſens. Le Roi d'Eſpagne parut un peu attendri pour elle ; & quoi qu'elle m'ait dit dans le tems de la Regence, où je l'ai vuë, que ce Prince ne lui avoit jamais dit de douceurs qu'une ſeule fois, & encore en paſſant, la Renommée parle differamment de cette hiſtoire & toutes ces avantures ſe paſſerent à l'avantage de ſa beauté qui en tant de païs lui acqueroit des amis. Le Garde des Sceaux de Chateau-Neuf fut envoié dans Angouleſme, ou il paſſa ſon tems deſagreéablement, & où il ſouffrit, pendant quelques années, les amertumes

que

que la fortune fait ſentir à ceux qui pour recevoir quelques graces de ſa liberalité veulent ſe ſoumettre à la tyrannie. Le Chevalier de Jars * fut le plus mal traité & comme il a été depuis tout à fait de mes Amis, & que dans ſa perſecution il y a quelques choſes qui ſont dignes de l'eſtime des honnêtes gens, je veüx en marquer les principaux endroits, qui pourront faire voir de quelle trempe étoit ſon ame, quelle étoit ſa probité, la vigueur de ſon eſprit, & la grandeur de ſon courage. Il fut onze mois à la Baſtille, enfermé dans un Cachot. Il fut pris en hyver, & l'habit de velours noir qu'il y porta demeura toujours ſur ſon corps, tant qu'il habita cette effroyable demeure. On l'interrogea quatre vingt fois, avec toute la ſévérité poſſible, & il repondit toûjours avec bon ſens & fermeté, ſans ſe laiſſer entamer ſur aucun chapitre, ſans ſe couper en ſes reponſes, ni ſans embaraſſer perſonne. On l'en fit ſortir pour le mener à Troies, avec toutes les rudes apparences d'un homme qu'on alloit mener à la mort. En ſortant de la Baſtille, comme il paſſa dans la Cour, il vit ſur un peron le Maréchal de Baſſompierre, le Marquis

*Le Chevalier de Jars, de la Maiſon de Roche-Chouart

quis de la Viéville, Parens du Garde des Sceaux de Châteauneuf, Vautier premier Médecin de la Reine Mere, & quelques autres qui étoient prisonniers, mais qui avoient été traités plus humainement que lui; car il ne sçavoit où il alloit, ni ce qu'il alloit devenir. Il se tourna devers eux, & s'écria, *A Dieu, je ne sçai où je vais; mais assurez vous, quoi qu'il m'arrive, que je suis homme d'honneur, & que je ne manquerai jamais à mes Amis, ni à moi-même.* A Troye, on lui donna pour Juge Laffemas celui qui l'avoit déja tourmenté à la Bastille, qu'on appelloit *le Bourreau du Cardinal.* On accompagna celui-là d'un nombre suffisant de Juges pour lui faire son Procès, qui ne furent pas plus honnêtes gens que lui. Il y travailla par toutes les voies que ces sortes de gens savent pratiquer; & il fut fortement secondé des autres. Ils voulurent lui acheter de faux témoins; mais le Prévôt de l'Ile, qui avoit accompagné le Chevalier de Jars de Paris à Troyes, & qu'on voulut obliger de dire que sur les chemins ce Gentilhomme avoit fait quelques discours contre l'Etat, ne voulut point entrer dans cette malice, & nia absolument de le vouloir faire. Laffemas savoit le secret du Cardinal de Richelieu;

qui étoit de ne pas faire mourir le Chevalier, étant certain de son innocence, & qu'il n'y avoit nul sujet de le condamner; mais il vouloit en tirer par la peur, par les tourmens, & par l'apparente certitude de sa mort, les secrets de l'Intrigue de la Reine, de Madame de Chevreuse, & du Garde des Sceaux de Chateauneuf. Laffemas avoit promis au Ministre qu'il le tourmenteroit si bien, qu'il en tireroit à peu près ce qu'il en desiroit sçavoir, & que sur peu de mal il trouveroit les moiens de lui faire son procès selon les maniéres mêmes du Cardinal: qui, à ce que j'ai oüi conter à ses amis, avoit accoutumé de dire, qu'avec deux lignes de l'écriture d'un homme, on pouvoit faire le Procès au plus innocent; parcequ'on pouvoit sur cette matiére ajuster si bien ses Affaires, que facilement on y pouvoit faire trouver ce qu'on voudroit. Sur ce fondement, Laffemas travaille au jugement du Chevalier de Jars: il le menace, il l'interroge, & fait tout ce qu'une ame pleine de lâcheté est capable de faire. Un jour qui étoit la Fête de tous les Saints, ce méchant Juge voulant montrer à cet innocent criminel, qu'il avoit quelque douceur pour lui, lui permit d'entendre la Messe. Il le fit mener avec une bande d'Archers, & une bonne garde, aux Ja-

cobins de cette Ville. Le Chevalier de Jars, qui de soi étoit violent dans ses passions & hardi à parler, vit Laffemas avec sa Femme qui vinrent communier au grand Autel. Il étoit Intendant de la Province & craint de tous; mais le Chevalier qui ne craignoit personne, attentif & occupé de son affaire ; voiant que cet homme venoit de recevoir le Saint Sacrement, tout d'un coup s'échape de ses Gardes, & comme il se trouva proche de Laffemas, il saute sur lui, le prend à la gorge, & lui dit; *qu'ayant sur les levres son Dieu & son Créateur vivant, il étoit tems de dire la vérité, & de le justifier devant Dieu & devant les hommes, & d'avoüer son innocence & son injustice à le persecuter*: ajoûtant, que *puisqu'il faisoit mine d'être Chrêtien, il falloit dans cet instant se rendre à la vérité qu'il étoit un Scelerat; & qu'il le renonçoit pour son Juge, & prenoit à temoins tous les assistans qu'il le recusoit pour tel.* Le Peuple à ce cri s'assemble autour d'eux, chacun hausse les épaules, & tous commencerent à murmurer contre ce Juge inique. Le Prévôt de l'Ile, qui se trouva du nombre des Spectateurs, les voulut séparer; mais le Chevalier de Jars ne quitta point cet homme, & le pressant à répondre, il le

fit

fit en ces termes, avec une froideur toute entiére. *Monsieur*, lui dit il, *ne vous plaignez point. Je vous assure que Monsieur le Cardinal vous aime.* Il ajoûta sur ce que le Chevalier le pressa de répondre sur son innocence, *qu'il en seroit quitte pour aller en Italie; mais que cependant il vouloit bien qu'on lui montrât de petites Lettres écrites de sa main, qui lui feroient voir qu'il étoit plus coupable qu'il ne s'imaginoit.* Le Chevalier ne comprenant rien dans ce galimatias, & voiant qu'on le poursuivoit vivement, se crut mort. Il résolut du moins de paier de courage, & de faire tout ce qui convenoit à un homme d'honneur tel qu'il étoit. En effet, il fut mené sur la selette, où fort constamment il recusa pour Juge Laffemas, lui reprocha toutes ses lâchetez, l'appela une seconde fois Scélérat, & avertit ses autres Juges de ce que Laffemas avoit promis au Cardinal contre lui. Il fut interrogé tout de nouveau, & demeura trois heures en cet état. Il se deffendit si courageusement, qu'il confondit ceux qui le vouloient perdre, & qui avoient du moins le dessein de lui faire trahir ses Amis. Sortant de là, le Prévôt de l'Ile s'approcha de lui & lui dit, *Monsieur, bon courage : j'espere bien pour vous; car on m'a dit*

dit de vous remener dans la priſon, ou vous êtes: & c'eſt l'ordinaire de mener ceux qu'on va condamner à mort dans un autre lieu. Le Chevalier lui dit du même ton dont il avoit accoutumé de cenſurer les choſes qu'il n'approuvoit pas, *Mon Ami, ces Pendars me vont condamner: je le vois bien à leur mine. Il faut avoir patience, & le Cardinal enragera de voir que je me moque de lui & de ſes tortures.* Auſſi-tôt qu'il fut parti, Laffemas montra aux Juges une Lettre du Cardinal, ou plûtôt du Roi, parlant ainſi de ce Chevalier: *S'il eſt condamné à la Genne, qu'on lui montre, & qu'on ne lui donne pas. S'il eſt condamné à mort, qu'on ſurſeoie l'exécution.* Ayant été condamné, on le mena ſur l'échaffaut. Il y parut plein de courage & d'honneur. Il ſe mocqua de ſes Juges & de ſes Ennemis, montrant de recevoir la mort avec une grande fermeté. Il m'a dit depuis, qu'il y avoit ſouffert; mais que Dieu lui avoit fait de grandes graces, & qu'il avoit reconnu par expérience qu'il avoit ſoin de ſes Créatures. Etant prêt d'avoir la tête tranchée, on lui vint apporter ſa grace † &

† J'ai ouï dire à d'autres qu'à lui, qu'après avoir reçu ſa grace, il fut long-tems ſans pouvoir parler, & privé de ſentiment; tant la Nature à de peine à ſouffrir ſa deſtruction.

& aprés la mort du Cardinal de Richelieu, lors que sa haine pour lui étoit assoupie, je lui ai oüi dôner des loüanges à son équité, disant enfin qu'il lui devoit la vie, & que s'il eut voulu, les Juges entre les mains desquels il étoit l'auroient sans doute fait mourir. Aprés cette Avanture, il s'en alla en Italie, où il fut aimé & consideré des Cardinaux neveux, & où il passa son tems agréablement. Madame de Chevreuse passa d'Espagne en Angleterre, où elle fut bien reçüë & bien traitée de la Reine d'Angleterre: puis de là elle repassa en Flandre, où elle demeura jusqu'à la Régence de la Reine, où d'autres Avantures l'attendoient plus fâcheuses que les premiéres,

Aprés toutes les Persecutions qui furent faites à plusieurs particuliers, le Roi, suivant son naturel, s'abandonna tout entier au pouvoir de son Favori. Il se vit réduit à la vie la plus mélancolique & la plus misérable du monde, sans Suite, sans Cour, sans Pouvoir, & par conséquent sans plaisir & sans honneur. Ainsi se sont passées quelques années de sa vie à Saint Germain, où il vivoit comme un particulier; & pendant que ses Armées prénoient des Villes & gagnoient des Batailles, il s'amusoit à prendre des Oiseaux.

Ce Prince étoit malheureux de toute maniere; car il n'aimoit point la Reine & avoit pour elle de la froideur; & il étoit le Martir de Madame de Hautfort, qu'il aimoit malgré lui, & qu'il ne pouvoit se résoudre de chasser de la Cour, l'accusant de se moquer de lui avec la Reine. Il avoit quelque scrupule de l'attachement qu'il avoit pour elle ; & il ne s'aimoit pas lui même. Jaloux de la grandeur de son Ministre, quoi que ce ne fut que la part qu'il lui donnoit de la sienne, il commença de le haïr dès qu'il vit l'extreme Autorité qu'il avoit dans son Roiaume: & ne pouvant vivre heureux sans lui, ni avec lui, il ne le put jamais être. La Reine s'accoutuma à cette solitude du mieux qu'elle put, menant une vie dévote & particuliére, & ne vivant que de quelques Nouvelles que ses créatures & ses amies lui faisoient savoir. Elle faisoit aussi quelques petites Intrigues contre le Cardinal ; ou tout au moins desiroit d'en faire qui eussent réüssi à sa ruine. Il s'en moquoit, & sa Puissance augmentoit toûjours par la necessité que le Roi avoit de ses Conseils. Il se faisoit adorer de toute la France, & obéïr de son Roi même, faisant de son Maitre son Esclave, & de cet illustre Esclave un des

plus grands Monarques du Monde. Parmi tant de ſombres vapeurs & de facheuſes fantaiſies, il ſembloit qu'une belle Paſſion ne pouvoit pas avoir de place dans le cœur du Roi. Elle n'y étoit pas auſſi à la mode des autres hommes, qui en font leur plaiſir ; car cette ame, accoutumée à l'amertume, n'avoit de la tendreſſe que pour ſentir d'avantage ſes douleurs & ſes peines. Mais enfin, laſſée de tant ſouffrir, il chaſſa comme je l'ai déja dit Madlle. de Hautefort & ſon inclination ſe tourna vers un objet nouveau, dont la Beauté brune n'étoit pas ſi éclatante, mais qui avec de beaux traits de viſage & beaucoup d'agrémens, avoit auſſi de la douceur & de la fermeté dans l'Eſprit. La Fayette, Fille d'honneur de la Reine, aimable & fiére tout enſemble, fut celle qu'il aima; & ce fut elle auſſi à qui il ſe découvrit d'avantage ſur le ſujet du Cardinal de Richelieu, & ſur les chagrins que ſa Puiſſance lui donnoit. Comme cette Fille avoit le cœur bien fait, (quoi qu'elle vit en cette confiance la perte de ſa fortune toute aſſurée,) elle ne laiſſa pas de garder le ſecret qu'elle devoit à ce Prince. Elle le fortifia dans cette averſion, par l'Amitié qu'elle avoit pour lui, voiant qu'il en étoit deshonoré, pour

se laisser trop bassement gouverner à ce Ministre. Le Cardinal fit son possible pour la gagner, comme toutes les Personnes qui aprochoient du Roi; mais elle eut plus de courage que tous les hommes de la Cour, qui avoient la lacheté de lui aller rendre compte de tout ce que le Roi disoit contre lui. Ils eussent eu peur s'ils eussent été fideles de manquer de bienfaits, & leur interêt leur paroissoit quelque chose de meilleur que la probité: ils craignoient aussi que le Roi, par timidité, ne les trahit, & ils aimoient mieux le trahir les prémiers; mais une fille eut l'ame plus ferme & plus belle qu'eux: elle eut le courage de se mocquer de la mauvaise fortune, par une resolution secrette qu'elle fit dans son cœur de se faire Religieuse. Le Roi trouvant en elle autant de seureté & de vertu que de beauté, l'estima & l'aima; & je sçai qu'il eut des pensées pour elle fort audessus des communes affections des hommes. Le même sentiment, qui obligea cette fille généreuse à refuser tout commerce avec le Cardinal de Richelieu, la fit vivre avec assez de retenuë avec la Reine. Comme la Sagesse du Roi, qui égaloit quasi celle des Dames les plus modestes, l'obligeoit à beaucoup de reconnoissance, elle croi-

oit

oit devoir paier cette Amitié vertueuſe par une grande fidelité pour ſes ſecrets. Un Attachement ſi grand & ſi parfait ne pouvoit qu'il ne plut a ce Prince, mais ne pouvoit qu'il ne déplût à la Reine, quoi qu'elle fut accoutumée au malheur de n'être pas aimée du Roi ſon Mari. Cette privation d'un bonheur qu'elle deſiroit & qu'elle croioit lui être dû, de quelque maniére qu'elle fût aſſaiſonnée, ne laiſſoit pas de lui être fort déſagreable & fort dure. La Fayette avoüant tout haut qu'elle l'aimoit, & de la maniére qu'il ſembloit vouloir l'être, devoit faire le bonheur de ſa vie; mais ce Prince n'étoit point deſtiné pour être heureux. Il ne garda guére ce Tréſor. On a dit que le Cardinal s'étoit ſervi de ſa dévotion pour l'en priver; & que ne pouvant avoir la Fayette à ſes gages, il ſe ſervit en même tems de ſon Confeſſeur pour lui donner des ſcrupules de la complaiſance qu'elle avoit pour le Roi: ce qui fut conduit ſi finement par leurs Directeurs, que l'Amour de Dieu triompha de l'humain. La Fayette ſe retira dans un Couvent, & le Roi ſe réſolut de le ſouffrir. La vérité eſt que Dieu la deſtinoit à ce bonheur; car, malgré la malice & les faux raiſonnemens des gens de la Cour, le Pere Cauſ-

ſin Confeſſeur du Roy, comme lui-même l'a écrit dans de Memoires qu'il a faits, & que le Comte de Maure, à qui il les avoit confiés, m'a fait voir; au lieu d'adhérer au Cardinal de Richelieu, comme il en fut ſoupçonné, la conſeilla, vu les intentions iñocentes qu'il lui croioit, de ne ſe point faire Religieuſe; dans la penſée qu'il avoit de ſe ſervir d'elle pour inſpirer au Roi de faire revenir la Reine ſa Mere, & de gouverner lui-même ſon Roiaume: mais elle, qui étoit preſſée par celui qui donne le vouloir & le parfaire, ne balança pas long-tems entre Dieu & les Créatures. Peut-être auſſi qu'elle vit avec quelque dépit l'intrigue qui ſe forma contre elle, que la fierté meſlée avec la vertu eut quelque part à ſa retraite. On a même ſoupçonné Madame de Senecé, ſa parente, de l'avoir voulu confier au Cardinal de Richelieu. J'ignore le fond & le détail de cette accuſation: je ſçai ſeulement qu'elle pria le Pere Confeſſeur du Roi d'aller lui demander la permiſſion de quitter la Cour, pour ſe mettre dans un Couvent. Ce Pere décrit dans ſes Memoires les peines qu'il eut à examiner la Vocation de la Fayette, & à donner au Roi le conſeil qui lui demandoit en cette occaſion. Il rapporte

que

que ce Prince parut sensiblement affligé de la résolution de cette vertueuse Fille; qu'il retomba sur le lit dont il ne faisoit que de sortir quand il avoit commencé à lui en parler; qu'il pleura, & qu'il se plaignit de ce qu'elle le vouloit quitter; mais qu'enfin aiant surmonté par sa pieté les tourmens de sa douleur, il lui fit cette Réponse : *Il est vrai qu'elle m'est bien chere; mais si Dieu l'appelle en Religion, je n'y mettrai point d'empêchemens.* Sa Permission étant obtenuë, on la vit tout d'un coup sortir de la Cour, malgré les larmes du Roi, & la joie de ses ennemis; qui fut, à ce qu'elle m'a dit depuis, la seule chose à vaincre. Il falloit en effet une grande force d'esprit, pour se mettre au dessus de cette foiblesse; car, encore que le Roi ne fut pas galant, les Dames ne laissoient pas d'être bien aise de lui plaire. Entr'autres, Madame de Hautefort ne fut pas fachée de sa retraite : elle n'avoit pas de honte qu'on la crut sa Rivale; & il n'y avoit point de prude qui n'aspirât à la gloire d'être aimée du Roi comme l'étoit la Fayette: tout le monde étant persuadé que la Passion qu'elle avoit pour lui n'étoit point incõpatible avec sa vertu. Quand elle se separa de lui, elle lui parla long-tems devant tout le monde, chez

la Reine, où elle monta auſſi-tôt après avoir eu ſon congé. Il ne parut aucune altération ſur ſon viſage;elle eut la force de ne pas donner une de ſes larmes à celles que ce Prince répandit publiquement. Après l'avoir quitté, elle prit congé de la Reine, qui ne la pouvoit aimer; ce qu'elle fit avec cette douceur & cette ſatisfaction que doit avoir une Chrétienne qui cherche Dieu, & qui ne veut plus aimer que lui ſur la terre, & deſirer que l'Eternité. Elle ne fit pas néanmoins toutes ces choſes ſans beaucoup ſouffrir. J'ai ſçu depuis de la Comteſſe de Flex, Fille de la Marquiſe de Senecé, & par conſéquent Parente de la Fayette, qu'au ſortir de la chambre du Roi, où elle avoit dit adieu à ce Prince, elle deſcendit dans ſon appartement, dont les fenêtres donnoient ſur la Cour du Chateau, & que cette aimable & vertueuſe Fille aiant entendu le caroſſe du Roi, qu'il avoit fait venir pour diſſiper le chagrin où il étoit; preſſée de la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, elle courut le voir au travers des vitres. Quand il fut entré, & qu'elle l'eut vu partir, elle ſe tourna vers la Comteſſe de Flex qui étoit encore Fille, & lui dit touchée de douleur, *Helas! je ne le verrai plus.* Le Roi ne fut pas long-

long-tems ſans l'aller voir dans le Couvent des Filles de Ste. Marie de la Ruë Saint Antoine, qu'elle avoit choiſi pendant toute ſa vie pour le lieu de ſon repos & le port où elle devoit trouver ſon ſalut. Les prémieres fois qu'il y fut, il demeura ſi long-tems attaché à ſa grille, que le Cardinal de Richelieu, tombant en de nouvelles fraieurs, recommença ſes intrigues pour l'en arracher tout-à-fait. Elles lui réüſſirent enfin, & il trouva moien d'ôter à ſon Maitre la conſolation qu'il avoit de faire part des chagrins qu'il avoit cõtre lui à la ſeule Perſonne qu'il avoit trouvée aſſez ſecrette & aſſez fidelle pour les lui confier, & d'un eſprit aſſez doux & aſſez agréable pour le ſoulager. Je ne puis cependant, au ſujet de cette Amitié ſi belle & ſi pure, qui a été entre un Prince ſi pieux & une Fille ſi ſage, m'empêcher de rapporter une preuve bien forte de la corruption qui ſe rencontre toûjours dans les attachemens ſenſibles qui ſe peuvent compter pour honnêtes. Je la tiens de La-Fayette même, qui étant à Chaillot, & mon Amie, m'en a parlé depuis avec confiance. Elle m'a dit que dans les derniers jours qu'elle fut à la Cour, avant qu'elle fut tout-à-fait reſoluë de ſe mettre en Religion, ce grand Roi, ſi ſage & ſi

si constât dans la vertu, avoit néanmoins des momens de foiblesse, dans lesquels cessant d'être modeste, il l'avoit pressée de consentir qu'il l'a mit à Versailles, pour y vivre sous ses ordres, & être toute à lui; & que cette proposition si contraire à ses sentimens ordinaires l'aiant effraiée, fut cause qu'elle se determina plus promtement à sortir de la Cour, pour prendre des engagemens qui pussent lui ôter des sentimens de cette nature. La vertu des plus parfaits n'est pas toûjours également forte, les Justes tombent quelques fois, & trop souvent, pour se fier aux résolutions qu'ils croient les plus fermes. Ce grand Prince, qui avoit eu le Nom de Juste, pour avoir paru fidéle à Dieu toute sa vie, ne le fut pas dans ces occasions. Il eut des instans où il lui fut infidele; mais cette infidelité, qui ne dura pas, ne fit que l'avertir de se tenir sur ses gardes en lui faisant remarquer le péril qu'il avoit couru. Dès qu'il s'en fut apperçu, il résolut de l'eviter. Le refus de la Fayette lui fit ouvrir les yeux. La honte qu'ils eurent de ce petit déreglement rapella leur vertu, & leur pieté; & la peur qu'ils eurent tous-deux, elle de lui, & lui d'elle, leur fit prendre la résolution de se quitter. La Nature combatit quelque tems contre

la Grace ; mais enfin la Grace fut victorieuſe. Sans cela, il n'auroit pas conſenti ſi aiſement qu'elle ſe mit dans un Couvent ; & dès qu'elle y fut, comme ils étoient dans les mêmes ſentimens, le Roi n'eut point de peine à lui voir l'habit de Religieuſe ; & elle n'en eut point de levoir à la grille ; l'un & l'autre étoient bien éloignés du deſir d'entretenir un commerce dont ils puſſent avoir du ſcrupule. Il approuvoit ſi fort la retraite de cette vertueuſe Fille, que ſa dévotion étant fortifiée par la peine qu'il avoit naturellement à s'appliquer aux Affaires ; comme il y avoit eu des momens où elle avoit été cauſe qu'il n'avoit pas été tout-à-fait ſage ; il y en eut auſſi à ſon exemple où il voulut pouſſer ſa devotion, & le mépris du monde trop loin : & s'il l'alloit voir quelque fois, c'étoit pour lui parler de ſes deſſeins, qu'il n'y avoit qu'elle qui ſeut, & qui auroient étonnez toute l'Europe, s'il les avoit executez : mais Dieu ſe contenta de ſon intention ; & , pour le recompenſer du Sacrifice qu'il vouloit lui faire, éxauça les Prieres de ſes Sujets, lui otant ſes penſées mélancholiques, qui l'empêchoient de bien vivre avec la Reine, qui devint enfin groſſe. On crut même que ce fut un jour qu'é-

tant demeuré tard à ce Couvent il fit un ſi mauvais tems, qu'il fut obligé de demeurer au Louvre, où il n'y avoit point d'autre lit que celui de la Reine. Quoi qu'il en ſoit, ce fut alors * que Dieu donna à la France le Roi regnant aujourd'hui, cet auguſte Prince Louïs XIV. qui fut nommé du Peuple, *Dieu-donné.*

Quand la Reine reçût cette grace du Ciel, elle en avoit beſoin pour la ſauver de tous les maux dont apparemment elle étoit alors menacée, par une fâcheuſe affaire qui lui étoit arrivée il y avoit peu de tems, dont j'ai déja parlé. J'ajouterai ſeulement ici ce que j'en ai apris depuis, qu'elle avoit enfin été réduite à ce point de ne pouvoir obtenir de pardon, qu'en ſignant de ſa propre main, qu'elle étoit coupable de toutes les choſes dont elle étoit accuſée; & le demanda au Roi en des termes fort humbles & fort ſoumis; ſe confeſſant elle-même indigne de l'obtenir ce qu'elle fit avec beaucoup de larmes & qu'on la força de faire avec beaucoup de rudeſſe, qui ſcandaliſerent toute la France. Elle étoit infiniment aimée, & chacun étoit dans cette croiance qu'elle étoit innocente. Elle l'étoit, en effet, autant qu'on le croioit à l'égard du Roi; mais elle étoit coupable, ſi c'étoit un crime

* Le 5. Sept. 1638.

d'avoir écrit au Roi d'Espagne son Frere, & à Madame de Chevreuse. La Porte, Domestique de la Reine, m'a conté lui-même toutes les particuliaritez de cette Histoire. Il me les a aprises dans un tems où il étoit disgracié & mal satisfait de cette Princesse; & ce qu'il m'en a dit doit être crû. Il fut arrêté prisonnier dans le même tems que le Chancelier fut au Valde-Grace, comme étant le porteur de toutes les Lettres de la Reine, tant pour l'Espagne, que pour Madame de Chevreuse. Il fut interrogé par trois fois dans la Bastille, par la Poterie. Il nia toutes choses constamment, & signa toutes ses Interrogations. Le Cardinal de Richelieu le voulut interroger lui même en présence du Chancelier. Il le fit venir chez lui dans sa chambre, là où il fut questionné & pressé sur tous les Articles, sur quoi on desiroit de pouvoir confondre la Reine. Il demeura toûjours ferme sans rien avoüer, disant qu'il ne sçavoit point qu'elle eut écrit en Espagne, ni à Madame de Chevreuse en particulier, car elle avoit permission de lui écrire par les voies publiques. Le Cardinal lui dit qu'il l'avoit trouvé saisi d'une Lettre pour Madame de Chèvreuse, & qu'il avoit dit qu'il avoit dessein de la porter à la

Poste ; ce que le Cardinal sçavoit être faux, parce que la Thibaudiere, qui la devoit porter pour la faire aller par les voies secrettes, sachant que la Porte étoit arrêté, s'en alla tout découvrir au Roi & au Cardinal de Richelieu. La Porte, qui sur cet Article n'avoit pas voulu nommer la Thibaudiere, de peur de lui nuire, demeura un peu embarassé. Il s'excusa sur ce qu'il n'avoit point voulu perdre la Thibaudiere ; mais il ne laissa pas sur le sujet de la Reine de demeurer ferme & constant sur le negative : refusant les biens & les recompenses qu'on lui promettoit; & acceptant plûtôt la mort, que d'accuser la Reine des choses dont il disoit qu'elle étoit innocente. Le Cardinal de Richelieu admirant sa fidelité, & persuadé qu'il ne disoit pas vrai, souhaitta d'être assez heureux pour avoir un homme à lui aussi fidele que celui-là. On avoit surpris aussi une Lettre en chifre de la Reine qu'on lui montra. Elle ne put qu'elle ne l'avoüât; & pour ne pas montrer de dissemblance, il falut faire avertir la Porte de ce que la Reine avoit dit, afin qu'il en fit autant. Ce fut en cette occasion que Madame de Hautefort, qui étoit encore à la Cour, voulant généreusement se sacrifier pour la Reine, se déguisa

guisa en Demoiselle suivante, pour aller à la Bastille faire donner une Lettre à la Porte; ce qui se fit avec beaucoup de peine & de danger pour elle, par l'habilité du Commandeur de Jars, qui étoit encore Prisonnier. Comme il étoit créature de la Reine, & qu'il avoit gagné beaucoup de gens en ce lieu là, ils la firent tomber entre les mains de la Porte. Elle lui apprenoit ce que cette Princesse avoit confessé; si bien qu'étant tout de nouveau interrogé par Laffemas, & menacé de la question ordinaire & extraordinaire, même elle lui fut montrée, il fit semblant de s'en épouvanter, & dit que si on lui faisoit venir quelque Officier de la Reine, homme de créance, qu'il avoueroit tout ce qu'il sçavoit. Laffemas, croiant l'avoir gagné, lui demande qu'il nomme celui qu'il voudra, & que sans doute on lui fera venir. Il lui demanda un certain nommé la Riviere, Officier de la Reine, qu'il sçavoit être des amis de Laffemas, & dont il n'avoit pas bonne opinion; ce que cet homme accepta avec grande joie. Le Roi & le Cardinal firent venir ce la Riviere. On lui commanda d'aller voir la Porte, sans voir la Reine: & gagné par les promesses qu'on lui fit, il s'engagea de faire tout ce qu'on vou-

droit. Il lui fut mené & il lui commanda de la part de la Reine, de dire tout ce qu'il sçavoit de ses affaires. La Porte fit semblant de croire que c'étoit la Reine qui l'envoioit, & lui dit aprés bien des façons ce que la Reine avoit déja avancé, & protesta n'en pas savoir davantage. Le Cardinal de Richelieu fut alors confondu, & malgré ses artifices, le Roi demeura satisfait. La Porte, homme de bien & sincère, m'a assuré, qu'aiant vu ces Lettres dont il étoit question, & sachant ce qu'elles contenoient, il y avoit lieu de s'étonner qu'on en eut pu former des Accusations contre la Reine; qu'il y avoit seulement des Railleries contre le Cardinal de Richelieu; & qu'assurement elles ne parloient de rien qui fut contre le Roi, ni contre l'Etat. Cette tempête passée, le Roi & la Reine se racommoderent; mais avant que la Paix se fit, le Roi commanda à la Reine d'écrire de sa main à La-Porte, pour lui commander de dire tout ce qu'il sçavoit, & comme il crut qu'elle avoit été forcée pour écrire ces Lettres, il ne changea rien en sa conduite. Il lui répondit par l'ordre du Cardinal de Richelieu, & lui manda qu'il s'étonnoit que Sa Majesté lui commandât de dire ce qu'il sçavoit, veu qu'elle avoit vu ses Interro-

terrogations, & que par là elle pouvoit voir qu'il avoit dit tout ce qu'il sçavoit; que si il y alloit de son service de dire des faussetez, quand même elles devroient le faire aller sur l'Echaffaut, qu'il le feroit. Cette réponse confirma le Roi dans l'opinion qu'il commençoit d'avoir que la Reine n'étoit pas si coupable qu'il l'avoit crû, & l'habile fidelité de cet homme acheva de les remettre bien ensemble; c'est à-dire, autant que la froideur du Roi, & les traitemens que cette Princesse avoit reçus de lui, ou plûtôt de son Ministre, leur pouvoit permettre de s'aimer.

Ce fut à Chantilli que cette grande querelle se passa, & dont le souvenir faisoit toûjours horreur à la Reine. On disoit que le Cardinal l'avoit voulu réduire à cette extrêmité, afin de la pouvoir renvoier en Espagne, comme il en avoit eu souvent le desir; ou du moins la réduire dans la necessité de s'accommoder avec lui, & que le craignant, elle se mit de son parti. Mais enfin, comme je viens de le dire, elle devint grosse, & le Roi dans le commencement de sa grossesse lui en témoigna beaucoup de satisfaction, & même de la tendresse pour sa personne. Cette douceur ne dura guéres, & quand elle accoucha, il fallut l'exciter de s'aprocher d'elle

d'elle pour l'embraſſer. On crut qu'après avoir donné un Dauphin au Roi ſon Mari, elle auroit quelque crédit, & qu'elle entreroit au Conſeil ; mais comme le Miniſtre n'étoit pas de ſon côté, & qu'elle étoit trop genéreuſe pour l'aller chercher, elle demeura dans le même état qu'elle étoit auparavant. Pour augmentation de graces, Dieu lui donna ſon ſecond Fils*, dont le Roi, à ce que j'ai ouï dire à la Reine, témoigna plus de joie que du premier, parce qu'il ne s'attendoit pas à un ſi grand bonheur, que de ſe voir Pere de deux Enfans, lui qui avoit craint de n'en point avoir du tout ; mais Monſeigneur le petit Dauphin n'eut pas trois ans, qu'il ſembloit que déja il lui donnoit du chagrin & de l'ombrage. La Reine m'a fait l'honneur de me dire depuis, qu'un jour, au retour de quelque voiage de Chaſſe, ce petit Prince le voiant avec un bonnet de nuit, il ſe mit à pleurer, à cauſe qu'il en eut peur, & qu'il n'avoit pas accoûtumé de le voir en cet état ; que le Roi s'en fâcha comme d'une choſe de grande conſéquence, & s'en plaignit à la Reine, lui reprochant que c'étoit elle qui nourriſſoit ſon Fils dans l'averſion de ſa Perſonne ; & la menaça

* Philippe de France, 21. Septembre 1640.

naça avec beaucoup de rudeſſe de les lui ôter tous deux. Quand le feu Roi partit pour aller au voiage de Narbonne, il avoit avec lui Cinq Mars ſon grand Ecuier qui étoit un homme fort bien fait, que le Cardinal de Richelieu lui avoit donné pour Favori depuis la perte de la Fayette. Soit que ce fût par ſon conſeil, ſoit que ce fût par ſon propre mouvement, il parla à la Reine d'une autre maniére: en lui diſant adieu, il lui dit aſſez cordialement, qu'il la prioit d'avoir bien ſoin de ſes Enfans, & de ne les point quitter; ce qu'elle obſerva religieuſement. Outre l'interêt qu'elle avoit en leur conſervation, elle avoit attaché tous ſes plaiſirs à l'agréable occupation de les voir & de les careſſer.

Le Grand Ecuier, qui prétendoit que ſon Bienfaiteur, jaloux de la bonne volonté que le Roi avoit pour lui, l'avoit voulu perdre, lui en aiant parlé comme d'un homme n'aiant point de cœur, & l'aiant empêché de le faire Duc & Pair, & de l'admettre au Conſeil, crut être en droit de ſe revolter contre lui. Ouvrant ſon cœur & ſes oreilles aux chagrins que ſon Maitre avoit contre ſon Miniſtre, il anima ſa jalouſie juſqu'au deſir de le perdre; & ſe joignant à ſes ennemis, le fit à ce

qu'on

qu'on prétend réſoudre à ſe défaire de lui. Je n'entreprens point de juſtifier, ni les plaintes du Cardinal, ni le procedé du Grand Ecuier. Le prémier étoit un homme, qui malgré ſes défauts avoit merité l'eſtime de ſes ennemis, & par conſéquent ſes Amis ne lui devoïent pas manquer. La grandeur de l'entrepriſe de celui qui lui avoit l'obligation de tout ce qu'il étoit ne pouvoit pas l'excuſer de ſon ingratitude; & le conſentement qu'on a prétendu que le Roi y avoit donné, ne pouvoit pas juſtifier une Conjuration contre l'Etat, qui a été à cauſe de cela une des plus grandes, & en même tems des plus extraordinaires que nous puiſſions lire dans les Hiſtoires. Car, le Roi en étoit tacitement le Chef, le Grand Ecuier en étoit l'ame, le nom dont on ſe ſervoit étoit celui du Duc d'Orleans, Frére unique du Roi, & leur Conſeil étoit le Duc de Bouillon, qui s'y engagea à cauſe qu'aiant été dans le Parti du Comte de Soiſſons, il étoit fort mal à la Cour. Ils firent tous de beaux Projets ſur le changement à l'avantage de leur grandeur & de leur fortune ſe perſuadant que le Cardinal ne pouvoit vivre que peu de jours, pendant leſquels il ne pouvoit pas ſe remettre bien avec le Roi. Mais leur fauſſe

pru-

prudence leur fit rencontrer leur perte dans les choſes mêmes qui devoient leur ſervir de ſureté. Le Grand Ecuier, ne ſe fiant pas tout-à-fait à l'amitié ni à la force du Roi, voulut avoir une Armée pour deffendre Sedan, que le Duc de Bouillon leur donna pour place de ſureté. Il ſe laiſſa perſuader de faire un Traité avec le Roi d'Eſpagne, dans le deſſein d'en tirer du ſecours au cas que le Cardinal de Richelieu, qui avoit toutes les Places fortes ſous ſa Domination, ſe portant mieux, ſe voulut cantonner contre eux: ou plûtôt, ils firent ce Traité, pour ſeulement ſatisfaire à leur deſtinée, qui vouloit que leur ennemi triomphât de leur malheur & de leur faute. Monſieur Frere unique du Roi, après avoir fait la Guerre civile en France pour s'être mis du Parti de la Reine ſa Mere, avoit perdu le Duc de Montmorenci, qui avoit eu la tête tranchée pour ſa querelle; & aprés avoir été en Flandres & après en Lorraine où contre le gré du Roi il s'étoit marié, il étoit enfin revenu en France depuis quelques années. Mais, comme le Cardinal de Richelieu le tenoit humilié, ce Prince ſouhaitoit la mort de ce Miniſtre à l'égal de ſa propre vie; ſi bien que ce fut pour lui une choſe agréable de trouver un jeune Favori

Favori dont le cœur plein de feu ne respiroit que l'honneur de faire parler de lui par quelque action éclatante, qui pût lui donner de la gloire. Le Cardinal de Richelieu étoit alors malade & négligé du Roi, & paroissoit au jugement de tous tombé de ce haut degré d'honneur où la faveur de son Maitre & sa capacité l'avoient élevé ; ce que toute la France regardoit avec joie, par le desir naturel que les François ont pour le changement, & parce que ce Ministre avoit été cruel à beaucoup de particuliers qui le haïssoient. Cet habile homme, aiant découvert le secret de toute cette Négotiation, & sçu par Chavigni, que le Grand Ecuier avoit fait un Traité avec le Roi d'Espagne, envoia le même Chavigni, qu'il aimoit & qu'il avoit mis dans les Affaires, trouver le Roi †, pour lui parler de cette Conjuration; non pas pour lui persuader la conservation de sa personne ; il sçavoit que cette raison ne pouvoit plus le toucher ; mais pour lui montrer les mauvais desseins des conjurez & que le bonheur de son Etat étoit attaché à la ruine des Auteurs de ce Traité. Comme Chavigni étoit habile, il sçut si aisement persuader le Roi, en lui représentant les dangereuses suites de

† Le Roi étoit à Narbonne.

de cette Affaire, qu'il le fit résoudre d'abandonner le Grand Ecuier, non seulement à la severité des Loix, mais encore à la haine du Cardinal, pour recevoir par lui le châtiment de son crime contre l'Etat, & de ses infidelitez particuliéres envers lui. En peu d'heures, la Cour changea de face, le Cardinal de Richelieu rentra dans les bones graces du Roi par l'habilité de son Ami, & le Favori les perdit avec la douleur de se voir abandonné de celui qui avoit aidé à le mettre dans le précipice, & qui en un instant favorable de sa bonne volonté l'en pouvoit tirer aisément. En quittant le Roi qui l'avoit traité à son ordinaire, il eut quelques avis qu'il falloit penser à la retraite. Il envoia un des siens savoir si les portes de la Ville étoient ouvêrtes. Cet homme se contenta d'en demander des nouvelles aux passans, qui lui dirent par hazard que non; ce qui n'étoit pas: & par cette méprise il l'empêcha de penser d'avantage à se sauver. Il se cacha dans du foin, chez une Femme de sa connoissance, où il demeura quelque tems, dans la crainte de son malheur, & dans l'espérãce que l'affection que son Maitre avoit pour lui le porteroit à lui faire grace; mais on le vint arrêter de la part de ce même Maitre dont il attendoit son salut.

Il

Il fut mis en priſon ; où il ſouffrit tout ce qu'on a coutume de ſouffrir quand on eſt coupable & Malheureux. Mr. de Thou, ſon Ami, fut auſſi arrêté, pour avoir ſçu le ſecret du Traité d'Eſpagne ; non pas comme participant à ce deſſein : car il l'avoit même tout-à-fait deſaprouvé ; mais ſeulement pour l'avoir ſçû par confiance, & pour ne l'avoir pas revélé ; & pour principale raiſon, parce qu'il n'étoit pas des Amis du Cardinal de Richelieu.

Le Miniſtre, qui étoit malade à Taraſcon, à quelques lieuës du Roi, qui paroiſſoit le négliger, voiant qu'il triomphoit de ſes Ennemis, voulut auſſi triompher de ſon Roi, l'obligeant de Narbonne à le venir trouver là où il étoit. Ce Prince honteux de l'avoir voulu perdre, voulant faire amande honorable, quoi que malade, ſe fit porter dans ſa Chambre auprès de lui, où ils paſſérent pluſieurs heures enſemble. Là ſe fit une reconciliation en apparence toute entiére ; mais dans le cœur elle fut feinte. On ne ſauroit oublier de telles offenſes ; & celui qui les a faites doit ſavoir qu'elles ne ſauroiẽt s'effacer du ſouvenir de celui qui les a reçûës. Les marques en furent ſi belles & ſi extraordinaires, que le Roi aban-

abandonnant tout à ce Cardinal, non-seulement lui sacrifia cet aimable criminel qu'il accabloit de caresses deux jours auparavant, & tous ceux qui étoient de la partie ; mais, pour lui témoigner une plus grande confiance, il voulut que ce Ministre eut ses propres enfans en otage, & lui offrit d'envoyer un ordre à la Reine de les remettre entre ses mains. Il le fit enfin ; &, sans que la Reine y resista, on eut vû, à la honte de la Royauté, le sang de France foulé aux pieds par cet audacieux Vassal, & faire servir le Pere & ses enfans à son élevation & à sa sûreté. Il fit de meme servir à sa vengeance le malheur de ses ennemis, qui l'amena prisonniers du lieu où ils étoient à Lion. Il attacha leur batteau au sien, quand il remonta le Rhône, malade & mourant; de la même maniere, & non pas avec la même gloire, que les Consuls Romains attachoient à leur char les Rois prisonniers qu'ils avoient vaincus. Cette action qui tenoit d'un Payen, & qu'un Payen qui auroit suivi les loix de la vertu morale n'auroit pas faite, deshonnora sa vie par sa cruauté; & fit voir en lui le mépris qu'il faisoit de la loi de Dieu, qui deffend au Chrêtien, non-seulement la vengeance, mais encore de goûter le plai-

ſir de ſe venger, quand même on ſe vengeroit avec juſtice. Après avoir fait parade de cette barbare vanité juſqu'à Lion, il les fit mourir tous deux ſur un Echaffaut Le Grand Ecuier eut la foibleſſe à la vuë des tourmens de confeſſer queMonſieur de Thou avoit ſçu le Traité ; dont il fut blamé de tout le monde ; mais, à cela près, il alla à la mort ſans qu'on s'apperçût d'aucune émotion. Il s'habillia le jour de ſon ſuplice comme s'il eut voulu aller chez le Roi, & ſa fermeté parut à la ſérénité de ſon viſage. Il écrivit une Lettre à ſa Mere, qui marquoit ſon bon naturel & ſa pieté ; & après l'avoir priée de païer ſes Domeſtiques & ſes Créanciers, & s'être recommandé à ſes Prieres, il la finit en lui diſant que rous les pas qu'il va faire ſont autant de pas qui le conduiſent à la mort. Depuis la lecture de ſon Arrêt,il parut encore plus rranquille qu'auparavant. Il ſe confeſſa avec une application qui fut admirée de ſon Confeſſeur. Il lui dit comme en converſation familiere, que rien ne l'avoit plus étonné que de ſe voir abandonné de tous ſes Amis ; que depuis avoir eu les bonnes graces du Roi, il avoit toujours tâché d'en faire, & s'éroit perſuadé qu'il y avoit réuſſi ; mais qu'il voioit bien qu'il

ne

ne falloit pas s'y fier. Et plusieurs fois, en se consolant avec Dieu, & parlant au Pere Jésuite qui l'assistoit, il s'écria, *Ha! qu'est ce que le monde!* Le Roi avoit eu dessein de le sauver, & s'en étoit d'abord déclaré, disant que le Duc de Bouillon l'avoit gâté; & que lui seul méritoit la mort. Cependant, il n'en fut pas le Maitre, & il abandonna son Favori à la sévérité des Juges qui ne pouvoient s'empêcher de le condamner. Il fut regrétté de toute la France, qui, le trouvant digne d'une fin plus heureuse, avoit excusé son dessein, & souhaitté qu'il réussit. Les Dames pleurérent sa perte, & avec raison; car il avoit eu beaucoup de veneration pour le Sexe: & parmi celles qui le regrettérent le plus une grande Princesse, qu'on avoit accusée de l'aimer eut besoin de prier la Duchesse d'Aiguillon, Niece du Cardinal de Richelieu, de lui faire redonner ses Lettres Quoi que Cinq Mars ne fut qu'un simple Gentil-homme, on avoit cru qu'elle auroit été capable de l'épouser, si par la mort du Ministre il fut devenu Maitre du Cœur du Roi, qui l'eut fait Connêtable, & peut-être un petit Souverain; mais quand il lui parla de la pensée qu'avoit sa Mere de faire ce Mariage, il la traita de folle, & lui d'extravagant

& de ridicule, de songer à une Princesse qu'on avoit proposée à Monsieur. Il étoit Fils du Marêchal d'Effiat, élevé à cette dignité & à celle de Sur-Intendant des Finances par le Cardinal de Richelieu. Le Président de Thou mourut aussi avec beaucoup de fermeté; mais, il ajoûta la dévotion à la constance: ce qui augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour lui. il n'étoit ni jeune, ni beau; mais j'ai oüi parler de lui comme d'un homme d'un merite extraordinaire. Il eut besoin d'écrire à une Dame de naissance illustre, dont l'amitié lui étoit chere, une ou deux lettres qu'on envoya à Monsieur le Chancelier. Il dit à ses Juges, qu'il pouvoit chicaner sa vie, n'étant coupable que parce qu'il avoit eu des oreilles; car il lui étoit aisé de justifier qu'il n'avoit point eu de part au Traitté d'Espagne, qu'un homme de bien n'avoit pas pu approuver; qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu, pour détourner son Ami de ce malheureux projet; & comme sa probité l'avoit fait être d'avis contraire à ceux qui le proposoient, cette même probité l'obligeoit à se taire, afin de ne les pas perdre; & que quand il auroit été capable de cette perfidie, il n'y auroit pas eu de sûreté pour lui d'accuser Monsieur Frere du Roi d'un crime

dont

dont il n'avoit aucune preuve avant le retour de Fontrailles ; & il n'y avoit aucune néceſſité d'aller découvrir le Traitté qu'il avoit rapporté, voyant qu'on ne vouloit point l'écouter : c'eſt pourquoi il paroiſſoit reſolu d'attendre patiemment tous les effets de la haine du Cardinal de Richelieu, qu'il n'auroit jamais pu éviter, & qui ne feroit autre choſe que le faire aller plûtôt joüir de Dieu.

Pendant ſa priſon à Pierre-enciſe, il avoit fréquenté les Sacremens & s'étoit occupé à l'Oraiſon, & méditoit des livres de l'Ecriture Sainte. Il dit à ſon Confeſſeur après ſa condamnation, qu'il penetroit bien plus en cette affliction la vanité des perſonnes qu'auparavant. Etant prêt d'aller à la mort, il recita tout haut le *Credidi*, en le parafraſant avec de grands ſentimens de dévotion, & des endroits des Epitres de Saint Paul, dont il paroiſſoit recevoir de la conſolation. Ils s'embraſſerent tendrement Cinq Marcs & lui; &, & par un motif fort contraire à celui-là, il en fit autant à ſon Bourreau, comme à celui qui alloit lui ouvrir le Ciel. Ils furent éxécutés le douziéme Decembre mil ſix cens quarante deux. Fontrailles étoit le plus criminel de tous : il avoit été en Eſpagne, faire le Traitté de la part de

Monsieur Frere du Roi, Duc, de Bouillon, & du Grand Ecuier ; mais il se sauva de la mort fort habilement. Il sçut du Grand Ecuier la veille de sa détention, que Chavigni avoit été enfermé avec le Roi, & qu'il ne sçavoit point le sujet de cette Conférence, si ce n'étoit sur l'extremité où étoit le Cardinal. Sur quoi, après lui avoir dit que cette conversation lui étoit fort suspecte, & que c'étoit à lui à voir s'il étoit bien assuré du Roi, sans s'amuser plus long-tems avec lui, il lui dit, *Monsieur, vous êtes de belle taille : quand vous seriés plus petit de toute la tête, vous ne laisseriés pas de demeurer fort grand; pour moi, qui suis déja fort petit, on ne pourroit me rien ôter sans m'incommoder, & sans me faire de la plus vilaine taille du monde. Vous trouverez bon s'il vous plait, que je me mette à couvert des Couteaux.* Il monta ensuite à cheval, & s'en retourna en Espagne, d'où il ne faisoit que de revenir. On dit même qu'il avoit ce Traité dans sa poche : & il y en avoit tant de copies, que tous ceux qui étoient de ce grand Parti avoient si peu de soin de le cacher, qu'il étoit impossible que celui contre lequel il étoit fait n'en pût avoir une.

Leur aveuglement à tous, & particulié-

liérement celui de Cinq Mars fut étrange; car il commençoit à voir que le Roin e le traittoit pas de la maniere qu'il avoit fait par le passé : & pendant que Chavigni étoit enfermé avec lui, au lieu de s'amuser dans la Garderobe à lire un Roman, pour ne pas faire connoître qu'il étoit en tiers avec eux, & pour voir après qu'il seroit sorti ce que le Roi lui diroit, il devoit, ou suivre sans balancer l'exemple de Fontrailles, ou du moins ne pas attendre que le Roi donnât aucun ordre. Et sans se fier trop à lui, comme faisoit le Cardinal, qui faisoit semblant d'être encore plus malade qu'il ne l'étoit, jusqu'à ce qu'il eut pris ses sûretés, ne pas demeurer un moment à la Cour, après le départ de Chavigni, & prendre les siennes. Le Président de Thou, qui sçavoit le malheur qui étoit arrivé à tous ceux qui s'étoient embarqués avec Monsieur, & voyoit la mauvaise conduite de son Ami, devoit le laisser là, s'il vouloit demeurer, & s'en aller en Italie, où il lui avoit dit qu'il vouloit aller. Enfin, ces deux qui furent moins défians payerent par leur mort leur manque d'habileté.

Il est à croire que le malheur qui les fit perir fut une protection de Dieu toute particuliere qui sauva la France des desor-

dres qu'un changement de cette nature y pouvoit apporter, si son ennemi le Roi d'Espagne profitant de l'infirmité du Roi conduit par un jeune Favori sans prudence, le Duc d'Orleans Frere unique du Roi & le Duc de Bouillon, qui sans doute n'avoient pas de petits desseins, en étoient les Maitres. Peu auparavant que le Roi partit pour ce petit voiage, Monsieur avoit voulu parler de cette entreprise à la Reine, & lui avoit nommé le nom des Conjurez, desirant qu'elle eut part à ce dessein, qui alors étoit bien innocent, puisque le Roi étoit de la partie. La Reine, qui craignoit de tomber dans quelque misere, & qui avoit peur de la puissante etoile du Cardinal de Richelieu, n'y voulut point entrer. Elle conjura Monsieur, qu'elle avoit toujours cru assez de ses amis, de ne point dire aux autres qu'elle le sçut: il lui promit de le faire : & il l'observa religieusement. Elle lui en sçut gré, & le loua de son secret, quand elle vit que la Conjuration étoit découverte. Il avoit tout avoüé au Cardinal, sans la nommer. Le Grand Ecuier de même, à ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire, avant que de partir, lui demanda si elle n'avoit point de nouvelles du Roi son Frere. Elle a cru depuis, qu'il vou-

voulut alors entrer en matiere avec elle ; mais, pour s'en deffaire promptement, elle lui dit qu'elle n'avoit garde d'y conſerver des intelligences, puiſqu'elles lui étoient ſi expreſſement deffendues ; &, changeant de diſcours, lui parla d'autre choſe.

Pendant, que toute cette Tragedie ſe paſſa à Narbonne, Monſieur étoit à Bourbon, faiſant le malade, & montroit de ne penſer à rien. Mais, il fut trompé par ceux qu'il croïoit tromper. Auſſitôt qu'on ſçut à la Cour qu'il avoit part au deſſein de Cinq Mars Grand Ecuier, le Roi, conſeillé par le Cardinal de Richelieu, voulut l'envoier arrêter priſonnier ; & peu s'en fallut qu'il ne le fût. Il eut des avis de la priſon de Mr. le Grand, qui le firent retirer en Auvergne. Il y demeura, jusqu'à ce que ſa Paix fut faite avec le Roi, caché dans des Montagnes, où il changeoit ſouvent de lieu, pour éviter le péril dont il étoit menacé. Il envoia l'Abbé de la Riviere [illegible] Cardinal. C'étoit un homme [illegible] Affaires, & qui avoit de l'e[illegible] dit depuis, qu'il avoit ignoré [illegible] d'Eſpagne, & que Monſieur ne [illegible] ſervi de lui dans cette Négotiat[illegible] que Montreſor & Saint-Ibal, ce[illegible]

nes extraordinaires, qu'on appelloit alors des esprits forts, étoient en faveur auprès de lui, & l'avoient engagé à cette injuste & ridicule chimere. L'Abbé arriva à Tarascon, où étoit alors le Cardinal de Richelieu, dans la même heure que le Roi s'y faisoit porter, pour l'aller voir, pour lui demander pardon & se reconcilier avec lui. Le Roi étoit outré de colere contre Monsieur, à cause de ce Traitté : mais, outre ce juste ressentiment, cette Avanture l'avoit remis dans les chaînes du Cardinal de Richelieu ; & n'aiant pas le courage de s'en ôter lui-même, il falloit qu'il haït & qu'il aimât tout ce qu'alors le Cardinal de Richelieu lui ordonnoit d'aimer ou de haïr. Après cette conversation du Roi avec son Ministre, l'Abbé fut appellé par le dernier, pour sçavoir ce que Monsieur lui vouloit dire par lui. D'abord les complimens & les protestations qui marquoient le repentir de ce prince, servirent seulement pour entrer dans des matieres plus fortes ; & sur tout il s'attacha, (à ce qu'il m'a dit depuis lui-même, à faire croire au Cardinal de Richelieu, que les oreilles seules de son Maître avoient peché contre lui ; & que par son cœur & ses intentions il n'avoit point eu dessein de le tuer, comme il di-
soit

ſoit que le projet en étoit fait. Le Miniſtre avoit ſçu que le Grand Ecuyer devoit faire ce coup en preſence de Monſieur ; & cet article ne lui avoit pas été agréable ; mais l'Abbé de la Riviere lui maintint le contraire. Il prouvoit ſon dire par de certains rendez-vous que le Grand Ecuyer avoit donné à Monſieur pour cet effet, quil avoit évité avec ſoin ; & peut-être qu'il l'avoit fait auſſi pour ne pouvoir contribuer à une action de ſang & d'horreur que la vertu chrêtienne & morale lui pouvoient faire haïr. Le Cardinal de Richelieu ne ſe laiſſa pas adoucir par toutes ces raiſons ; mais après que l'Abbé de la Riviere fut parti, il dit à quelques-uns de ſes amis, que s'il ne l'avoit entiérement perſuadé, qu'au moins il l'avoit mis en état de douter de la choſe. De là le Cardinal deſira qu'il allât trouver le Roi, qui étoit à Beaucaire, de l'autre côté de l'eau, quoiqu'il n'eut pas ordre de ſon Maître de le voir. Le Roi lui fit pluſieurs queſtions ſur le chapitre de Monſieur, & le preſſa d'avoüer qu'il étoit coupable. Quand il lui fit le compliment ordinaire de la part de Monſieur, & qu'il l'aſſura de ſa fidelité, le Roi l'interrompit bruſquement, & lui deffendit de parler de fidelité, lui diſant que c'étoit

une chose trop connuë qu'il n'en avoit point pour lui. Après l'avoir excusé du mieux qu'il put, le Roi lui commanda d'écrire tout ce qu'il venoit de lui dire de la part de son Maitre. Ces paroles n'alloient qu'à confesser que Monsieur avoit aimé le Grand Ecuier, & qu'il étoit vrai encore qu'il avoit écouté quelques discours contre la fortune de Monsieur le Cardinal, & non pas contre sa Personne. L'Abbé, qui crut que c'étoit mauvais signe pour son Maitre, de ce qu'on lui demandoit de tels ecrits quels qu'ils puissent être, refusa constamment de rien écrire, & souffrit d'être menacé de Prison, & d'y être même tenu une heure, plutôt que de faire espérer qu'il fût capable de rien écrire. Pour se deffaire de cet embaras, & embrouiller le Roi & ses Ministres, qui avoient ordre du Cardinal de Richelieu de lui faire peur, il dit au Roi tout librement & par une finesse loüable, qu'il n'avoit garde d'écrire d'avoir dit quelque chose en présence de Sa Majesté, parce qu'il étoit contraint de lui avouer qu'il n'avoit point eu d'ordre pour la voir, & qu'il n'y étoit venu que parce que Mr. le Cardinal l'avoit desiré Le Roi, qui n'avoit point eu de leçon sur cet article; fut entiérement déconcerté,

certé. Chavigni & des Noiers, qui étoient les Agens du Miniſtre, le furent auſſi. Par cette hardieſſe, il échappa habillement d'une mauvaiſe Avanture, & retourna trouver le Cardinal de Richelieu. Ce Miniſtre ſe plaignit à lui d'avoir dit au Roi qu'il n'avoit point eu d'ordre de le voir. L'Abbé de la Riviere lui reprocha auſſi qu'aiant été ſur ſa parole trouver le Roi, il eut été ſi mal traitté & mis dans un tel embarras, que pour s'en tirer il avoit fallu jouër de ſon reſte. Après les plaintes qui furent faites de part & d'autre, ils rentrerent en conférence douce & amiable, & tout fut oublié. Le Cardinal lui demanda s'il ne ſçavoit point ce que Monſieur avoit fait, il lui repondit que non, & qu'il ne connoiſſoit que les complaiſances qu'il avoit eu pour les plaintes de Mr. le Grand. Le Cardinal lui repartit, *Et bien, penſez tout ce que vous pourrez imaginer de pis* por acertar * *& ſouvenez-vous qu'il a fait une choſe infame à un Fils de France, & qui mérite la mort. Comment ?* dit l'Abbé de la Riviere, *Vous m'étonnez, & je ne ſçai que penſer ; car Monſieur n'eſt pas capable d'attenter, ni à la vie du Roi, ni à celle de ſes Enfans : il n'a point traitté avec*

* *Acertar*, pour rencontrer la verité.

les Etrangers ; & par conséquent je ne sçai que deviner. Non, lui repartit le Cardinal de Richelieu, *il n'a rien fait de tout cela ; mais ce qu'il a fait le Roi vous le dira lui-même. Allez le trouver, & assûrez vous sur ma parole, que presentement vous en serez bien reçû.* Il y alla, & le Roi, ayant eu de son Ministre de differens conseils, l'Abbé de la Riviere fut traitté de differente maniere ; & le Roi enfin lui montra le Traitté d'Espagne, & lui fit voir les sujets qu'il avoit de se plaindre de Monsieur, puis le congedia pour retourner le trouver. L'Abbé de la Riviere apprit à Monsieur, que toutes choses étoient découvertes, & lui montra la copie du Traitté que le Roi lui avoit commandé de lui porter. Ce Prince fut infiniment surpris de ce que sa faute étoit sçûë du Roi, vû le secret qui avoit été observé en la faisant ; car il n'y avoit eu que Fontrailles qui avoit signé ce pernicieux Ecrit, & encore avoit-il pris un autre nom. Monsieur, sans faire plus de façon, avoüa qu'il étoit vrai, & pressé de douleur, de dépit, ou de honte, il pleura & renvoya la même personne demander misericorde, ce qu'il fit avec le moins de desavantage qu'il put pour son Maitre : & la Paix se fit entre ces deux

Princes ;

Princes; ou plûtôt le Cardinal la donna liberalement à Monsieur, qui se trouva trop heureux de demeurer en repos avec un espoir, que bien-tôt la mort du Roi son Frere, ou celle de son Ministre changeroit sa destinée.

Le Duc de Bouillon commandoit les Armées en Italie avec beaucoup de réputation & attendoit alors de la Fortune des plus éclatantes marques de sa faveur. Le Grand Ecuyer étant arrêté, un Gentilhomme qui étoit à la Cour pour apporter au Duc de Boüillon les nouvelles de la mort du Cardinal de Richelieu, qu'on disoit qu'ils avoient dessein de tuer, partit aussi-tôt pour lui aller annoncer le bouleversement de ses esperances. Cet homme, ne voulant pas aller par des chemins connus, passa par chez le Vicomte de Turenne, Frere de son Maître, pour prendre des chevaux; & sans lui parler du sujet qui le faisoit courir si vîte, lui apprit comme une nouvelle publique, que le Grand Ecuyer venoit d'être arrêté. Le Vicomte de Turenne, qui étoit Ami du Cardinal, & qui n'étoit pas éloigné du lieu où il étoit malade, crut lui faire plaisir de lui apprendre une nouvelle si avantageuse pour l'état present de ses affaires, & lui de-

dépêcha un Courier pour l'avertir de ce qui étoit arrivé à Narbonne, lui mandant que c'étoit un Gentilhomme de ſon Frere le Duc de Bouillon, qui le lui avoit apris. Le Cardinal de Richelieu, qui ſçavoit le fond de cette affaire, qui avoit envoié Chavigni au Roi pour cela, mais qui n'en ſçavoit pas encore alors le ſuccés, voiant de qui cette nouvelle venoit, ne douta point qu'elle ne fut vraie. Il fit diſtinction de l'innocent & du coupable : il traita le Vicomte de Turenne comme ſon Ami, qui, ſans le ſçavoir comme il faut croire, le ſervoit en perdant ſon Frere. Il envoia courir aprés le Gentilhomme, afin de l'empêcher d'avertir ſon Maître ; & en même tems il envoia un ordre au Marquis du Pleſſis-Praſlin, depuis Maréchal de France, & à Caſtelan, pour ſe ſaiſir de la perſonne du Général. Il étoit ſigné d'un Secretaire d'Etat, & de la propre main du Roi. Il y avoit ces deux mots, *Ceci eſt ma volonté de le prendre mort ou vif.* Le Comte du Pleſſis & Caſtelan furent bien embarraſſez comment ils pourroient obéir au Roi, pour prendre le Duc de Bouillon au milieu de ſes Troupes. Il s'aviſa heureuſement pour eux d'aller voir Cazal, pour quelque deſſein qu'il avoit en tête. En partant pour cet-

te promenade, il laiſſa le ſoin de ſon Armée au Comte du Pleſſis ſon Lieutenant Général, lui ordonnant de ne la point quitter pendant ſon abſence, & mena Caſtelan avec lui. Eux, de leur côté, voiant que l'occaſion étoit belle, jugerent qu'il falloit que le Comte du Pleſſis allât à Cazal incognitò, lorſque le Duc de Bouillon y ſeroit, ce qui ſe fit. Etant arrivé & rejoint à ſon confident, ils ſûrent que Connonges qui y commandoit étoit occupé à lui montrer la Citadelle. Ils l'envoierent avertir qu'ils deſiroient parler à lui, pour une choſe de conſequence. Connonges quitta le Duc de Bouillon le plûtôt qu'il lui fut poſſible, & s'en alla trouver le Comte du Pleſſis & Caſtelan. Ces deux perſonnes lui montrerent l'ordre du Roi, & lui dirent qu'il falloit que ce fut lui qui l'executât, puiſqu'il en avoit les moiens. Il s'en chargea, & aiant donné à ſouper au Duc de Bouillon, il voulut l'aller arrêter dans ſon Cabinet; mais ce Général, qui avoit ſçû que le Comte du Pleſſis-Praſlin étoit l'à contre l'ordre qu'il lui avoit donné, & qu'il ſe cachoit de lui, ſe douta du péril où il étoit. Connonges le vint trouver avec quelque ſuite, qui, pour le faire ſortir de ce Ca-
bi-

binet où il y avoit cinq ou six Gentilshommes des siens avec lui, lui dit qu'il y avoit des gens qui demandoient à parler à lui. Le Duc de Boüillon lui répondit qu'il voyoit bien ce que c'étoit ; mais qu'il ne se tiendroit point pour arrêtté qu'il ne vit l'ordre du Roi. Connonges alors sortit de ce lieu, pour l'aller querir. Aussi-tôt aprês, le Duc de Boüillon le suivit, & souflant les bougies se sauva avec un des siens, & s'en alla courant, quoique boiteux alors ; vers un certain endroit de la Ville qu'il avoit remarqué être plus bas que les autres : & quoiqu'il n'eut fait que jetter les yeux en se promenant de ce côté là, il en avoit aussi-tôt apperçû le deffaut, & vû à peu prés par où il y falloit aller. Il y seroit arrivé, sans qu'il prit une ruë pour l'autre ; & comme il voulut retourner sur ses pas, il entendit le grand bruit que faisoient ceux qui le cherchoient. Ce bruit l'obligea d'entrer chez un Cabaretier de cette petite ruë, où il y avoit un cul de sac ; & là il se mit dans du foin pour se cacher. Ce fut en cet endroit que des Suisses le trouverent, qui le maltraitterent fort. Quand Connonges & le Comte du Plessis furent averis qu'il étoit trouvé, ils le furent ti-

tirer de leurs mains ; & ſans s'étonner, il leur dit qu'il avoit mal paſſé ſon tems en la puiſſance de ces gens-là. Il fut gardé dans la Citadelle, & de la mené à Lion, où, pour ſauver ſa vie, quand tout fut découvert, il fallut qu'il donnât au Roi ſa Ville de Sedan. Mademoiſelle de Bouillon ſa Sœur, & le Comte de Rouſſi, étoient venus à la Cour ſolliciter ſa grace, & avoient trouvé le Roi fort aigri contre l'Auteur de tous les Partis qui avoient été formez contre lui, & le Protecteur de tous les Rebelles: mais le Cardinal de Richelieu ne put refuſer au Prince d'Orange de ſervir le Duc de Bouillon ſon Neveu, après les ſervices qu'il venoit de lui rendre à lui-même ; car ſe voiant abandonné du Roi par le crédit de Cinq Mars, & par la Conjuration de tant d'Ennemis, contre leſquels il ne croioit pas ſe pouvoir ſoutenir, il avoit eu recours à ce Prince, qu'il avoit prié de repréſenter au Roi, qui avoit une grande eſtime pour lui, de qu'elle importance il lui étoit de ſe deffendre contre tous ſes Ennemis, qu'il devoit conſidérer comme les Ennemis de ſa Perſonne & de ſon Etat. Il ne manqua pas de le faire, & de lui rendre témoignage du zele qu'il avoit toujours remarqué en lui pour ſon ſervice, & de l'aſ-

ſurer

ſurer que c'étoit ſa ſincerité & ſon habilete, qui tenoit tous ſes Alliés attachés à la France, & qui lui faiſoit refuſer les offres avantageuſes que les Eſpagnols lui faiſoient. Mais voyant le danger où étoit le Duc de Boüillon, il ne ſe contenta pas d'écrire, il fit partir en diligence le Comte d'Eſtrades, pour aller de ſa part demander ſa grace au Roi, & la négocia avec le Cardinal, lequel étant content de la mort de ſon Ennemi fut bien aiſe de reconnoître les obligations qu'il avoit à ſon Ami, en ſauvant la vie à celui pour qui il la demandoit.

Ces deux Criminels, qui payerent pour tous les autres, furent bien malheureux, de ne s'être pas derobés pour deux à trois mois à leur mauvaiſe deſtinée : ils auroient eu leur grace comme le Duc de Boüillon, après la mort du Cardinal de Richelieu, arrivée en Décembre mil ſix cens quarante-deux ; ou du moins après celle du feu Roi, arrivée en mil ſix cens quarante-trois: comme Fontrailles, & tous ſes Complices que nous avons depuis vus à la Cour. On diſoit en ce tems-là, que le Roi & le Cardinal attendoient à qui mourroit le premier, & que chacun de ſon côté faiſoit de grands deſſeins pour le reſte de ſa vie. Le Roi avoit deſſein de gou-

gouverner lui-même ſon Etat ; & le Cardinal faiſoit des projets dignes de ſon ambition : Comme il mourut le premier, il donna au Roi une partie de ſes biens, pour reconnoître à ce que l'on diſoit envers le Fils, les obligations qu'il avoit à la Reine Mere. Il paroiſſoit ſi content d'avoir triomphé de ſes Ennemis, que ſon Curé ne put s'empêcher de le preſſer de pardonner à ſes Ennemis, à quoi il répondit qu'il n'en avoit point eu d'autres que ceux de l'Etat. Il avoit fait des Livres de l'Inſtruction & de la Perfection du Chrêtien. C'eſt pourquoi il devoit ſçavoir en quoi elle conſiſtoit. Cependant, l'Evéque de Nantes Coſpean, qui fut depuis Evêque de Lizieux, l'etant allé voir ſur les fins de ſa vie, après l'avoir entretenu, dit tout haut en ſortant, que ſa ſeverité l'étonnoit : & on dit que le Pape Urbain VIII. qui aimoit à dire de bons mots, dit, *Se gli e un Dio, lo pagara ; ma veramente, ſe non ci e Dio, galantbuomo.*

La Reine, après cette mort, dont elle ne fut pas fort affligée, commença de preſſentir ſon pouvoir à venir par la foule qui l'environnoit. Ce n'étoit pas que le Roi la conſiderât davantage. Le Cardinal avoit travaillé avec tant de ſoin à la détruire

truire dans son esprit, qu'elle ne put jamais y prendre une meilleure place. Ce Prince même étoit naturellement si chagrin & si accablé en ce tems-là de ses maux, qu'il n'étoit plus capable d'aucun sentiment de tendresse pour elle, qu'il n'étoit pas accoutumé de bien traitter. Mais enfin, la sérénité étant revenüe sur le visage des Courtisans, & ce changement aiant donné de l'esperance & par conséquent de la joie à tous, on commençoit à regarder la Reine comme Mere de deux Princes, & Femme d'un Roi infirme. Elle approchoit d'une Régence, qui devoit être longue, & chacun en son particulier esperoit en recevoir à son tour quelque grace. Le Roi, quoi que malade, faisoit lui-même toutes ses Affaires & publioit hautement qu'il ne vouloit plus de Gouverneur. Il envoia des Abolitions aux Criminels, fit ouvrir les Prisons, permit aux Exilés leur retour, & fit tout ce qui ètoit nécessaire pour persuader à ses Peuples, que les cruautez passées n'avoient pas été faictes par lui, & que ses inclinations en étoient fort éloignées. Les Maréchaux de Vitri & de Bassompiere, & le Comte de Cramaille, sortirent de la Bastille. autier, Médecin de la Reine-Mere, eu sortit aussi. Le Cardinal, quand il

l'y

l'y mit, n'avoit pas voulu le faire mourir, parce qu'il voulut, à ce que dit le même Cardinal à un de ſes Amis, qu'il ſentit ſon mal plus long-tems. Les Princes de Vendôme, le Pere & ſes Enfans, revinrent de leur exil, dans lequel ils avoient toujours conſervé des intelligences avec la Reine, qui les conſidéroit beaucoup. Le Duc d'Elbeuf, qui avoit été proſcrit, revint de même que quelques autres particuliers, dont le nombre ſeroit trop grand ſi on les vouloit nommer. Toutes ces douceurs & ce calme faiſoient benir le Regne préſent & déteſter la ſévérité paſſée; mais il ne dura guerres, parce que le Roi mourut peu après.

Le Roi appella au Miniſtere le Cardinal Mazarin, Italien de naiſſance, mais à demi Eſpagnol, par les années qu'il avoit paſſées en Eſpagne, & Ami du Cardinal de Richelieu. Il eſt à croire qu'il auroit eu du pouvoir auprès du Roi, s'il eut vêcu d'avantage; car on ſait aſſez qu'il ſçavoit plaire quand il le vouloit. La Cour étoit en cet état, lors que la France perdit le feu Roi. Il étoit ſi caſſé de ſes fatigues, de ſes chagrins, de ſes remedes, & de ſes chaſſes, que ne pouvant plus vivre il ſe réſolut à bien mourir pour vivre éternellement. Il le fit d'une maniére tou-

toute extraordinaire. Jamais personne n'a témoigné tant de constance à souffrir, tant de fermeté dans la pensée certaine de sa fin, ni tant d'indifference pour la vie. Il avoit toujours éte malheureux, parce qu'il s'étoit trop assujetti à ses Sujets; suivant plûtôt les passions de ses Favoris, que ses propres sentimens. Cette soumision l'avoit porté à faire des fautes, dont il se repentoit en lui-même. On a eu lieu de croire que les passions innocentes qu'il avoit euës pour Madame d'Hautefort & la Fayette ne lui avoient causé que du chagrin, & quelques momens de foiblesse, que Dieu lui avoit fait la grace de surmonter: car, il a toûjours paru craindre Dieu: & toutes deux l'ont cru fort scrupuleux: digne en cela d'une grande louange, si en toutes choses il avoit eu la même force. Ce fut dans ces derniers tems, à la vûë des jugemens de Dieu, qu'il se repentit vivement d'avoir manqué à l'observation d'un de ses premiers Commandemens. Il n'avoit plus le Cardinal de Richelieu pour lui maintenir l'éxil de la Reine Mere nécessaire à l'Etat, & s'éxaminant lui même sincerement sur cet article, ce qu'il avoit fait contre elle lui parut aussi terrible qu'il l'étoit en effet. Il en demanda pardon

don à Dieu publiquement avec de grands témoignages d'un véritable repentir, & fit apparemment tout ce qu'un bon Chrétien est obligé de faire, avec des sentimens de piété & des marques d'une foi parfaite. Le Roi avoit dit à Chavigni, au commencement de sa maladie, qu'il avoit un cruel déplaisir de deux choses: la premiere, d'avoir maltraitté sa Mere, qui étoit morte dépuis peu; & la seconde de n'avoir point fait la Paix. Il voulut l'envoyer en Espagne la traitter. Chavigni accepta cette Commission, comme honnorable pour lui, & avantageuse au Public; mais sa Femme ambitieuse & politique l'en détourna, lui representant l'état de la Cour, & qu'il perdroit la Place qu'il y tenoit, s'il l'abandonnoit dans le tems de la mort de ce Prince. Suivant ce conseil, il y demeura, avec dessein de se procurer une grande puissance, qu'il n'obtint, ni de la fortune, ni de ses soins. Dieu seul, qui la donne, l'avoit condamné pour le reste de sa vie au martire des ambitieux, qui est de desirer toujours la faveur sans l'avoir. Le Roi en mourant déclara la Reine Régente; & Chavigni, qui eut plus de part à cette déclaration que le Cardinal Mazarin, prétendit l'avoir utilement servie, & crut pouvoir esperer

quelque part à ſa confiance. Il ſe trompa : Elle ne l'aimoit pas ; & ceux, qui étoient bien auprès d'elle, avoient déjà reſolu ſa perte. Auſſi-tôt aprés, la Reine entra au Conſeil, & le Roi fit lire la Déclaration faite par le Chancelier, dont le plan avoit été écrit par Chavigni, & arrêté par le Roi. Elle fut luë en preſence du Parlement,& de tous les grands du Royaume. Le Roi fit jurer la Reine qu'elle l'obſerveroit inviolablement. Elle fut obligée de le faire ; mais ce fut avec un deſſein contraire aux volontés de ce Prince, & ce qui regardoit certaines perſonnes, dont les uns avoient part à ſa haine, & les autres à ſon amitié ; le Roi avoit voulu y mettre que le Garde des Sceaux de Châteauneuf, & Madame de Chevreuſe,demeureroient toujours éloignés de la Cour, comme des perſonnes dangereuſes, & dont l'eſprit étoit à craindre. Il en fut détourné par ceux qui voulurent plaire à celle qui alloit être Regente, & qui n'oſoient plus agir que de concert avec elle. Quand ce Prince voioit le Duc de Beaufort auprès de lui, & quelques autres, il diſoit à ſes Confidens, *Ces gens viennent voir ſi je mourrai bientôt* : & ce ſentiment, à ce que j'ai oui dire à la Reine même, lui faiſant oublier l'en-

l'envie qu'il avoit d'aller chercher un meilleur Pays que celui qu'il laissoit, il lui arriva de dire avec emportement, *Ha! si je n'en puis revenir, je leur vendrai bien cher le desir qu'ils ont que je meure.* Il recommanda ses Enfans a la Reine & demeura six semaines & davantage mourant tous les jours sans pouvoir achever de mourir. Il parla toujours de la certitude de sa mort, comme d'une chose indifferente, & de l'Eternité comme d'un voiage plaisant & agréable, qu'il devoit faire bien-tôt. Il y eut des personnes à qui leur dureté & l'envisagement de leurs esperances firent dire, qu'il étoit trop long à mourir, & qu'il ennuyoit les Spectateurs. Un jour, il fit ouvrir les fenêtres de sa Chambre du côté de St. Denis, & tournant sa tête vers ce lieu, il dit d'un visage tranquille, *Voilà où je demeurerai long-tems. Mon corps sera bien baloté; car les chemins sont mauvais.* Seguin, prèmier Medecin de la Reine, m'a dit que deux heures âvant sa mort, comme il passoit devant son lit, il lui fit signe de la tête & des yeux de s'approcher de lui, & lui tendant la main lui dit d'une voix ferme, *Seguin, tâtez mon poulx, & dites moi, je vous prie, combien j'ai encore*

 d'heures

d'heures à vivre ; mais, tâtez bien, car je serai bien aise de le sçavoir au vrai. Le Médecin, voyant sa fermété, & ne voulant pas déguiser une verité qu'il voyoit ne lui point faire de peur, lui dit tout froidement, *Sire, Vôtre Majesté peut avoir encore deux ou trois heures tout au plus.* Alors, ce Prince joignit les mains, & tenant les yeux tournés vers le Ciel, répondit doucement, & sans montrer nulle alteration, *He bien, mon Dieu, j'y consens, & de bon cœur :* & peu après il les ferma pour jamais, le 14. Mai 1643. âgé de 42. ans. La Reine parut sensiblement affligée. On la fit retirer de la ruelle du lit du Roi, où elle avoit toûjours été à prier Dieu. Elle souffrit dans le moment de la mort de ce Prince, à ce qu'elle m'a fait l'honeur de me conter, une veritable douléur : & m'en aiant parlé souvent, elle m'a toûjours dit qu'il lui sembla quand elle le vit expirer, qu'on lui arracha le cœur ; ce que sa sincerité ne lui auroit point permis de dire, si elle ne l'avoit senti de cette maniere. La tendresse fut donc pour lui plus forte & plus grande qu'elle ne l'auroit pû imaginer ; mais je ne m'en étonne pas, vû l'honnêteté de ses sentimens, & des es obligations.

tions. Dès cet instant, elle alla trouver le petit Dauphin, ou plûtôt le Roi, qu'elle salua & qü'elle embrassa les larmes aux yeux, comme son Roi & son Enfant tout ensemble. On peut croire qu'elle & toute la France devoit pleurer ce Roi, & que selon ses sentimens & ses lumieres, il auroit alors gouverné son Roiaume glorieusement. Il avoit des deffauts, qui l'ont effacé des cœurs de ses sujets, & de toute sa Famille; mais il avoit aussi de grandes vertus, qui pour son malheur n'ont point été assez connuës: & l'assujettissement de ses volontés à celle de son Ministre avoit étouffé toutes ces belles qualités. Il étoit plein de piété & de zele pour le service de Dieu, & pour la grandeur de l'Eglise; & sa plus sensible joie en prenant la Rochelle & les autres Places qu'il prit, fut de penser qu'il chassoit de son Royaume les Héretiques, & qu'il le purgeroit par cette voie des differentes Religions qui gâtent & infectent l'Eglise de Dieu. Il étoit, à ce que j'ai oüi dire à un de ses plus intimes favoris, un des meilleurs Capitaines de son Roiaume. Il sçavoit la Guerre, & il étoit vaillant. Je le sçai de ceux qui dans leurs jeunesse ont été avec ce Prince dans le peril sans montrer de le craindre. Il aimoit les

 gens

gens de service, c'étoit la seule chose qu'il n'avoit pas abandonnée à son Ministre. Lui-même connoissoit les gens de cœur, ceux qui avoient fait de belles actions, & il prenoit un fort grand soin de les en recompenser. Ses plus sensibles chagrins contre le Cardinal étoient de ce qu'il vouloit aller souvent commander son Armée, & que le Cardinal pour ne se pas commettre dans une si grande foule d'Ennemis s'y opposoit toûjours, & par mille inventions l'en empêchoit. Il avoit beaucoup d'esprit, & de connoissance; & le Cardinal de Richelieu lui-même a dit plusieurs fois de lui, que dans son Conseil il étoit toûjours du meilleur avis, & trouvoit souvent des expediens sur les choses les plus embarrassantes. J'ai oüi dire au Duc de Saint-Simon, qui étoit auprès de lui, quand il se brouilla avec la Reine sa Mere, qu'il ne voulut point lui abandonner le Cardinal de Richelieu, par principes d'équité, parce qu'il étoit persuadé qu'il ne lui avoit point manqué de fidelité; que c'étoit le Marêchal de Marillac, & le Marêchal de Bassompiere, & plusieurs autres, qui aiant fait une Cabale avec la Princesse de Conti contre le Cardinal de Richelieu, vouloient pour leur interêt particulier se servir de la Rei-
ne

ne sa Mere comme de bouclier contre lui, & que connoissant les services qu'il venoit de lui rendre, il avoit cru être obligé de le maintenir; qu'il n'avoit eu aucune pensée de perdre la Reine sa Mere, pour sauver le Cardinal; mais, qu'il avoit eu dessein de conserver l'un sans manquer au respect qu'il devoit avoir pour celle dont il avoit reçû la vie, que la premiere chose qui commença de l'aliéner de cette Princesse, fut quand elle le pressa de chasser le Cardinal, & que s'étant mis à genoux devant elle pour la fléchir elle n'eut aucun égard, ni à cette soumission, ni à ses prieres; qu'il est vrai que cela lui fit un peu de depit, ce qui fut cause qu'il s'en alla à Versailles, où le Cardinal le suivit par le conseil de ses Amis; car d'abord il voulut se retirer: mais ce Prince lui dit, *Non, Monsieur le Cardinal, je ne le veux pas: vous n'avez point manqué à la Reine ma Mere car si vous l'aviez fait, je ne vous verrois jamais: mais voiant que toutes ces choses se font par Cabale, & vous m'aiant bien servi, je ne serois pas juste, si je vous abandonnois.* D'autres gens de ce tems m'ont encore assuré qu'il n'eut point de dessein de ce qui àrriva dépuis à Compiegne; mais, peu après ce Cardinal lui fit

comprendre qu'il falloit détruire toute cette Caballe qui portoit la Reine sa Mere à brouiller l'Etat ; & que pour ce fait, il falloit l'arrêter quelque tems après lequel tous ceux de son Parti étant morts ou prisonniers, on la feroit revenir; mais cette Princesse aiant passé en Flandre, ce qui fut à ce qu'on dit pratiqué par lui-même, il lui fut aisé de déguiser la vérité au Roi son Fils, & lui persuader que l'absence de la Reine sa Mere étoit nécessaire au Repos de son Roiaume. Voilà ce qui se peut dire pour excuser la plus grande faute qu'il ait faite ; car pour la mort du Maréchal d'Ancre, il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait ordonné, non plus que toutes les indignitez dont elle fut accompagnée, qu'il faut attribuer au peu de circonspection de ceux qui eurent l'ordre de l'arrêter, à la résistance de ceux de la suite de ce Maréchal, & à la haine que le Peuple avoit pour lui. Aussi, cela n'a pas empéché qu'on ne lui ait donné le nom de *Juste*. Personne n'a douté non plus qu'il ne fut brave, & qu'il ne sçût mettre une Armée en Bataille, aussi-bien qu'aucun de ses Généraux. Mais, outre ces grandes qualitez, si nécessaires aux grands Rois, il sçavoit mille choses auxquelles les Esprits mélancoliques ont

ac-

accoutumé de s'adonner, comme la Musique & tous les Arts méchaniques, pour lesquels il avoit une grande addresse, & un talent particulier.

REGENCE DE LA REINE, LE QUINZE MAY MDC. XLIII.

LE lendemain de la mort du Roi Loüis XIII, le Roi Loüis XIV, la Reine, Monsieur le Duc d'Anjou, le Duc d'Orleans, & le Prince de Condé, partirent de Saint-Germain, pour venir à Paris; & le Corps du feu Roi demeura seul à Saint-Germain sans autre presse que celle du Peuple, qui courut le voir par curiosité, plûtôt que par tendresse. Le Duc de Vendôme y resta, pour faire les honneurs, & le Marquis de Souvrai, Gentilhomme de la Chambre en année, pour y faire sa Charge. De tant de gens de qualité, qui lui avoient fait la cour la veille, personne ne demeura, pour rendre ses devoirs à sa memoire: tous coururent à la Regente.

Pen-

Pendant les derniers jours de la maladie du feu Roi, le Duc d'Orleans & le Prince de Condé se regarderent avec quelque défiance l'une de l'autre. On vit beaucoup de visages nouveaux, & chacun avoit plus de suite qu'à l'ordinaire. La Reine ne manqua pas de faire doubler ses Gardes, & de prendre ses précautions contre les Princes du Sang, quoique ses soupçons fussent mal fondés. Sa Caballe pour lors étoit celle de Messieurs de Vendôme, ausquels la disgrace avoit donné du lustre & des amis. Le Pere avoit beaucoup d'esprit; & c'étoit tout le bien qu'on en disoit. Pour les deux Princes ses Enfans, ils n'en avoient pas tant que lui: mais ils étoient tous deux bien-plus estimés par la profession qu'ils faisoient l'un & l'autre d'être fort hommes d'honneur, quoique d'une maniere fort differente, le Duc de Mercœur aiant une douceur naturelle qui faisoit croire qu'il avoit pour tout le monde quelque bonté, & le Duc de Beaufort aiant une mine plus haute, ou pour mieux dire plus fiere, qui faisoit imaginer qu'il avoit quelque chose de grand dans l'ame, quoique au fond il y eut bien autant d'ostentation que de generosité; car il n'y eut aucune éminente qualité capable de le soûtenir dans

un prémier dégré de faveur. L'Evêque de Beauvais, Grand Aumonier de la Reine, étoit à elle depuis longtems; & la place qu'il tenoit dans sa confiance le faisoit regarder comme celui qui étant ami de Mr. de Vendôme devoit gouverner pendant la Régence, Il avoit de la pieté, & la Reine paroissoit l'estimer & le considérer. Cette grande Caballe étoit composée de tous ceux qui étant mal contens du Regne précédent desiroient de se venger des maux que le Cardinal de Richelieu leur avoit faits sur ce qui restoit des ses Parens & de ses Amis; & ne doutoient pas que la Reine, qui en avoit souffert autant & plus qu'eux, n'en eut la pensée. Mais, ils trouvérent en elle le même changement qu'on loüa tant autrefois en Louis, XII. qui étant devenu Roi ne voulut point venger les querelles du Duc d'Orleans; & c'est ce qui a causé la plus part des desordres qui ont troublé sa Régence.

La Reine, en arrivant à Pariss, y trouva une aussi grande foule de Peuple & de gens de qualité, qu'il y en a dans les Entrées pour lesquelles on fait les plus grāds préparatifs. Depuis Nanterre jusqu'aux portes de cette grande Ville, toute la campagne étoit remplie de Carosses; & ce n'étoit par tout qu'aplaudissement & béné-

nédictions. Elle fut ſaluée à l'ordinaire par les Cours ſouveraines, qui la regardoient comme celle qui par ſa pieté & ſa bonté naturelle alloit rendre à la France le bonheur après lequel il y avoit longtems qu'elle ſoupiroit, & dont elle avoit grand beſoin. Ils voioient entre les bras de cette Princeſſe, qu'ils avoient vuë ſouffrir de grandes perſécutions avec beaucoup de fermeté, leur jeune Roi enfant, comme un préſent du Ciel donné à leurs vœux; ce qui augmentoit en eux l'amour & la fidélité que les François ont naturellement pour leurs Princes, & l'affectionqu'ils avoient pour elle: ſi bien qu'on peut dire, que jamais Régence n'a eu de ſi heureux commencemens, & que jamais Reine de France n'a eu tant d'autorité ni tant de gloire. Monſieur ne lui conteſta point la Régence, plûtôt par impuiſſance, que faute de bonne volonté. On venoit de voir une Régence ſous Marie de Medicis, & l'on n'avoit point encore oublié celle de Chaterine du même Nom, auxquelles on ne l'avoit point conteſtée. Le feu Roi ſon Mari, malgré le peu d'amitié qu'il avoit eu pour elle, l'avoit déclarée Régente, & elle avoit l'amitié des peuples. Sa Naiſſance étoit plus illuſtre que celle des deux Princeſſes qui l'avoient precedée.

Elle avoit beaucoup de créatures que ses malheurs avoient mises dans ses intérêts. Cela fit que le Duc d'Orleans n'osa pas seulement former des souhaits contre une Puissance si légitimement établie. Le Prince de Condé, par son inclination, n'auroit pas été si docile. Il étoit jaloux de la Maison de Vendôme, qu'il n'aimoit pas, & qu'il croioit avoir mis dans l'esprit de la Reine les soupçons qui lui avoient fait doubler les Gardes lors de la mort du feu Roi, & fait empresser le Duc de Beaufort de paroître veiller à la sûreté de la Famille Royale. Mais, l'exemple du Duc d'Orleans l'obligea d'être sage; & comme il eut peur de n'être pas aussi consideré qu'il le desiroit, il pria une personne qui pour lors étoit bien dans son esprit, de parler de lui à la Reine, & en l'assurant de ses bonnes intentions, & de sa fidelité, lui faire voir qu'il étoit facile & en même tems nécessaire de l'entretenir dans ses intérêts. La Reine, qui lui avoit fait bonne mine, dans son ame ne l'aimoit pas. Il avoit beaucoup d'esprit & de sçavoir; mais, outre qu'il étoit fort desagréable de sa personne, on l'accusoit de n'avoir pas trop de bonté, & d'avoir une grande avarice. La Princesse sa Femme, qui le haïssoit, & qui avoit une espece

pece d'aſcendant ſur la Reine qui l'aimoit fort, l'avoit entretenuë dans l'averſion de ſon Mari, juſqu'au point de travailler auprès d'elle à lui faire perdre ſon eſtime.

La prémiere action de Regente que fit la Reine fut de mander la Dame de Senecey, ſa Dame d'honneur, qui avoit été éxilée par le feu Roi pour des raiſons que je n'ai point ſçûës. Elle traitta de même Madame de Hautefort, que le Roi avoit chaſſée pour avoir donné à la Reine une préferance dans ſon cœur qu'il croioit lui ſeul pouvoir poſſéder. Cette Princeſſe, pour lui faire goûter ſon retour avec plus de plaiſir, en lui envoiant ſa litiere du Corps, voulut lui écrire de ſa propre main; & le fit en des termes ſi obligeans & ſi tendres, qu'il étoit impoſſible de pouvoir rien ajoûter de plus agréable à la maniere dont elle étoit traittée. Elle devoit ſeulement ſouhaiter la durée de ces ſentimens dans le cœur de ſa Maîtreſſe, qui n'ayant point encore choiſi de Miniſtre ſuivoit librement ſes inclinations & les conſeils de ceux qui paroiſſoient avoir plus de crédit auprès d'elle.

Outre les Princes de Vendôme, & l'Evêque de Beauvais, le Prince de Marſillac, Fils du Duc de la Rochefoucault, avoit quelque part à ſes bonnes graces.

Les

Les aſſiſtances qu'il avoit données à la Ducheſſe de Chevreuſe dans les diſgraces qu'elle avoit ſouffertes pour la Reine,perſuadoient le Public qu'il étoit deſtiné à ce qui pouvoit être de plus grand & de plus éclatant. Il y avoit encore beaucoup d'autre perſonnes dans cette Cabale, dont la Reine avoit été juſqu'alors le Chef, qui s'attendoit à avoir part à ſes bienfaits. Elle avoit des creatures dans le Parlement; & entr'autres le Préſident Barillon avoit été de tous tems attaché à ſon ſervice. Tous furent d'avis que la Reine ne ſe devoit point contenter d'uneRégence bornée, & qu'il falloit ſe ſervir du Parlement pour la rendre Maitreſſe de toutes choſes. Elle goûta avec plaiſir cette propoſition, qui la mettoit en état de rompre ſes chaines, en éloignant les perſonnes que le Roi avoit établies pour avoir part à toutes les délibérations. Chavigni & ſon Pere étoient ceux qu'elle avoit le plus envie de chaſſer, comme créatures du Cardinal de Richelieu, & haïs de ceux qui alors étoient les plus puiſſans auprès d'elle; & toute cette Cabale avoit peur que le Fils,qui avoit eu le maniment de toutes les Affaires ſous un ſi habile Miniſtre, & qui avoit été fort bien auprès du feu Roi après ſa mort, n'acquit
auſſi

auſſi bien-tôt quelque crédit auprès de la Reine. Il fut donc ſervi à la mode de la Cour, & ſes Ennemis ne ſongérent qu'à l'en faire ſortir.

Le Parlement deſiroit de trouver une occaſion qui lui pût redonner l'autorité qu'il avoit perduë du tems du feu Roi ; & les habiles gens de cette Compagnie l'eſtimoient heureuſe que la Reine, qui trouvoit qu'il ne l'avoit pas bien traitée par ſon Teſtament, ſe voulut ſervir d'eux pour recevoir de leurs mains la Puiſſance Souveraine, qu'il lui ſembloit qu'on lui eût ôtée, en ordonnant que dans le Conſeil établi pour ſa Régence, les Affaires paſſeroient à la pluralité des voix. Elle avoit peine à ſouffrir cette contrainte ; & ceux qui eſpéroient avoir part à ſa confiance vouloient qu'elle fut en pouvoir de chaſſer ceux qui y avoient été établis, afin de pouvoir entrer en leur place.

Les offres que Meſſieurs du Parlement lui faiſoient de caſſer cette Déclaration dans la forme qu'elle étoit furent acceptez ; & j'ai depuis oüi dire au Cardinal Mazarin, qu'elle leur avoit fait trop d'honneur de les mettre au deſſus des volontez du feu Roi, & de leur donner le pouvoir d'ordonner d'une choſe de ſi grande conſéquence. Elle alla donc au Parlement,

ment, où, du consentement de Monsieur Duc d'Orleans, & du Prince de Condé, on la déclara Régente, sans lui prescrire aucun Conseil. La Reine y fut en grand deuil, & y mena le Roi, qui étoit à la bavette, porté par le Duc de Chevreuse son grand Chambellan, accompagné du Duc d'Orleans son Oncle, & du Prince de Condé prémier Prince du Sang, des Ducs & Pairs, des Maréchaux de France, & de tout le Conseil. Le Chancelier Seguier fit une Harangue digne de l'estime qu'il avoit aquise; & après avoir éxalté les vertus de la Reine, il rendit graces au Ciel d'avoir donné à la France une Régente de qui on devoit espérer la Paix générale, & le repos de l'Etat. Il demanda ensuite les voix sur l'article de la Régence. Monsieur, Oncle du Roi, tout d'un coup & sans hésiter, donna la sienne en sa faveur; déclarant de sa propre volonté, qu'il remettoit à la Reine tout le pouvoir que comme Frere unique du feu Roi, il avoit pu prétendre dans le Roiaume; pour rendre sa Régence plus absolue, & ses volontez sans bornes. Le Prince de Condé dit à son tour, que puisqu'on le desiroit de cette maniére, il y consentoit aussi. J'ai oüi dire à la Reine sur ce consentement, qu'il n'avoit pas

été

été si franc que celui de Monsieur, qu'elle avoit remarqué sur son visage, qu'il avoit eu de la répugnance à le donner : & la difficulté qu'il parut avoir à se résoudre lui fit avoir plus d'obligations à Monsieur, dont la puissance auroit été beaucoup plus grande, si celle de la Reine avoit été bornée, comme elle l'auroit été, s'il avoit voulu, & comme le Prince de Condé le vouloit. Beaucoup de gens attribuérent cette facilité du Duc d'Orleans aux intérêts de l'Abbé de la Riviére son Favori, qu'on accusoit de l'avoir detourné les sentimens ambitieux qu'il avoit eus tant de fois, bien plus mal à propos que dans cette conjoncture, où il avoit raison de faire ses conditions meilleures qu'il ne les fit ; car il se contenta de la qualité de Généralissime des Armées de France, qui ne laissa pas de lui donner une grande puissance dans le Roiaume. Enfin, soit que cette facilité fut un effet de la considération qu'il avoit eue pour elle dans les tems où il avoit pu lui nuire plûtôt que la servir, dans lesquels il ne lui avoit jamais manqué ; soit qu'elle lui fut inspirée par ceux qui étoient près de lui, & dont il pouvoit prendre conseil, qui lui avoient dit sans doute qu'il lui auroit été difficile, quand il l'auroit voulu, dans

la

la disposition où étoient les esprits dans le Parlement, d'empêcher que la Regence de la Reine n'y fut confirmée & enrégistrée, sans aucunes bornes; il se déclara pour cela de la meilleure grace du monde.

Si tôt que la Reine se vit indépendante & Maîtresse absoluë, elle chassa Chavigni du Conseil, & ôta les Finances à Boutiller son Pere, pour les donner au Président de Bailleul, en qui elle connoissoit beaucoup de probité, sans sçavoir s'il avoit du talent pour cette Charge. En même tems, elle envoya à Rome demander le Chapeau de Cardinal pour l'Evêque de Beauvais, rappella la Duchesse de Chevreuse de son éxil, & fit des graces à plusieurs particuliers, sans y observer la juste mesure que les grands sont obligez d'éxaminer, & qu'elle ne garda pas trop éxactement; parce qu'elle ne connoissoit pas encore le prix de ses liberalités, que chacun se pressoit de lui demander trop hardiment, & qu'elle avoit trop de peine à refuser. Le Duc de Vendôme, & toute sa Famille, avoit jusques là gagné plus que personne à la mort du feu Roi, & particulierement le Duc de Beaufort son Cadet; car la Reine dans les derniers jours de la maladie du Roi, lui

avoit

avoit confié la garde de ses Enfans. l'éclat de cette confiacce attira tant de gens à sa suite, qu'il parut quelque tems le Maître de la Cour.

La Reine eut intention en ce tems-là d'ôter le Gouvernement du Havre à la Duchesse d'Aiguillon, & de le donner au Prince de Marsillac, ami de Madame de Chevreuse & de la Dame d'Hautefort, qui étoit fort bien fait, avoit beaucoup d'esprit & de lumieres, & dont le merite extraordinaire le destinoit à faire une grande figure dans le monde. Cette Duchesse, Niece du Cardinal de Richelieu, qui en avoit fait une si belle pendant le Ministere de son Oncle, commandoit dans cette Place, & ce Gouvernement lui avoit été laissé par lui, du consentement du feu Roi, pour le garder à ses Neveux. Cette Dame, qui par ses belles qualités surpassoit en beaucoup de choses les Femmes ordinaires, sçût si bien défendre sa cause, qu'elle persuada quasi à la Reine qu'il étoit nécessaire pour son service qu'elle lui laissa cette importante Place; lui disant que n'ayant plus en France que des Ennemis, elle ne pouvoit trouver de sûreté ni de refuge, que dans la protection de Sa Majesté, qui en seroit toûjours la Maîtresse; & qu'au contraire, celui auquel elle

elle vouloit donner ce Gouvernement à-voit trop d'eſprit, qu'il étoit capable de deſſeins ambitieux, & pourroit ſur le moindre dégoût ſe mettre de quelque Parti; & qu'ainſi il étoit important pour le bien de ſon ſervice qu'elle garda cette Place pour le Roi. Les larmes d'une Femme, qui avoit été autrefois ſi fiére, arrêtérent d'abord la Reine, qui, après avoir fait réfléxion ſur ſes raiſons, trouva à propos de laiſſer les choſes en l'état où elles étoient.

Les plaintes du Prince de Marſillac furent grandes: il murmura publiquement contre la Reine; &, à la prémiere occaſion qui s'en préſenta, il lui fit voir qu'il avoit ſenti ſon changement, qu'il étoit réſolu d'abandonner ſes intérêts, & d'en prendre d'autres pour s'en venger; ce qui fut en partie cauſe de tous nos maux.

L'Evêque de Beauvais ne ſoutenoit pas les Affaires avec la force & la capacité qu'un prémier Miniſtre doit avoir; & la Reine, qui ſortoit d'une grande oiſiveté, & qui de ſon naturel étoit pareſſeuſe, ſe trouva tout-à-fait accablée d'un ſi grand fardeau. Elle ne fut pas long-tems ſans connoitre qu'elle manquoit de ſecours, & qu'il lui étoit impoſſible de gouverner un Etat auſſi grand que la France, ni dé-

mêler

mêler toute ſeule les intérêts des particuliers, ni des Grands du Roiaume, qui ſont fort differents; & il eſt certain qu'il faut un grand tems pour éxaminer ce détail, qui fait de la peine aux plus beaux Eſprits, qui ne ſont point accoutumez au travail, & qui n'ont aucune connoiſſance des Affaires. Ce qui donnoit un plus grand chagrin à la Reine, étoit l'envie qu'elle avoit de ſatisfaire autant qu'elle le pourroit ceux qui lui demandoient Juſtice ſur les pertes qu'ils prétendoient avoir faites ſous le Miniſtre du Cardinal de Richelieu; qui étoient en grand nombre, & qui étoient difficiles à contenter. Dans cette intervalle de dégout & d'embarras, le Cardinal Mazarin, nommé par le feu Roi pour un de ceux de ſon Conſeil, fut aſſez heureux pour être deſtiné & enſuite choiſi par elle pour remplir cette Place. La Reine ne l'avoit point éloigné, parce qu'elle n'avoit point de haine contre lui; & comme il étoit habile, il ſçut gagner Monſieur le Prince, qui n'aimoit point les Vendômes, & mettre dans ſes intérêts le Favori du Duc d'Orleans qui n'étoit pas de leur Parti. En même tems il acquit pour ami ceux qui étoient Serviteurs de la Reine, ſans être de la Caballe de Mrs. de Vendôme, qui faiſoient tant de

bruit

bruit ; car il y en avoit qui n'en faiſoient point, & qui n'étoient pas moins conſiderez, comme le Marquis de Liancourt, le Marquis de Mortemar , Beringhen, & Milord Montaigu , un Anglois que la Reine connoiſſoit depuis long-tems: gens ſages, auxquels elle étoit accoutumée & qui avoient toujours été attachés à ſon ſervice. Les deux prémiers étoient recommandables par l'eſtime que le feuRoi avoit eue pour eux; & les deux derniers par la confiance que la Reine avoit en eux , les conſidérans comme des anciens Courtiſans , qui eſtimoient le Cardinal Mazarin , & l'avoient (il y avoit long-tems) vû en France chez le Cardinal de Richelieu , avec Chavigni, qui emploioient tous leurs ſoins à perſuader la Reine de ſon habileté , & ils n'eurent pas beaucoup de peine à réuſſir dans ce deſſein ; car cette Princeſſe n'étant pas ſatisfaite de l'Evêque de Beauvais , & aiant apperçu du vivant du feu Roi que le Cardinal Mazarin avoit de la capacité,elle ſe trouva toute diſpoſée à ſe ſervir de lui. Son eſprit & ſa docilité lui plûrent dès les premieres converſations qu'elle eut avec lui: & aſſez ſouvent parlant à ceux en qui elle ſe confioit, elle avoit temoigné n'être pas fâchée de le voir, pour s'inſtruire avec lui des

des Affaires Etrangeres, dont il avoit une parfaite connoissance, & dans lesquelles le feu Roi l'employoit. Suivant donc son sentiment particulier, les conseils de quelques-uns de ses meilleurs Serviteurs, & le desir de Mr. le Duc d'Orleans & de Mr. le Prince qui témoigna l'estimer, elle lui donna part à sa confiance, elle lui ceda son Autorité ; & il se vit en faveur, lorsque ceux qui croioient la posseder toute entiere ne s'imaginoient pas qu'il osât seulement y penser. Cette insinuation se fit facilement dans l'ame de la Reine : il devint en peu de tems le Maitre de ce Conseil ; & l'Evêque de Beauvais diminuant de puissance à mesure que celle de son Competiteur augmenta, ce nouveau Ministre commença dès lors à venir les soirs chez la Reine, & d'avoir avec elle de grandes conferences. Sa maniere douce & humble, sous laquelle il cachoit son ambition & ses desseins, faisoit que la cabale contraire n'en avoit quasi pas de peur, & qu'ils le regarderent d'abord avec la présomption que la faveur inspire. Mais, cette volage, à qui les Payens sous le nom de la Fortune ont donné de l'encens, voulant à son ordinaire se mocquer de ceux qui la suivent, les abandonna pour se donner toute entiere à un Etranger, & l'éle-

ver tout d'un coup du premier échelon au plus haut ou un particulier puisse monter, les mettant audessus des Princes & des Grands du Roiaume.

Pendant que ces intrigues se démêloient dans le Cabinet, Dieu se mêloit de nos affaires dans la Campagne. Mr. le Prince avoit un Fils, Duc d'Enguien. Il avoit épousé malgré lui une Niece du Cardinal de Richelieu, & commandoit l'Armée du Roi quand il mourut. Dans ce commencement de Regence il gagna une Bataille devant Rocroi, qui fut l'affermissement du bonheur de la Reine, & la premiere des belles actions de ce jeune Prince âgé de ving-deux ans si brave & d'un si grand genie pour la Guerre, qu'à peine les plus grands Capitaines de l'Antiquité lui peuvent être comparez. Le feu Roi, peu de jours avant de mourir, songea qu'il le voioit donner un Combat & deffaire les ennemis en ce même lieu. C'est une chose digne d'admiration, & qui doit donner quelque respect pour la mémoire de ce Prince, qui mourant dans les souffrances, & quittant ce monde avec joye, parut avoir quelques lumieres de l'avenir.

Cette Victoire remportée dans le commencement de la Régence de la Reine fut

un bon augure du bonheur qu'elle devoit avoir dans la ſuite ; & la faiſant craindre au dehors, la mettoit en état de diſpoſer au dedans de toutes choſes. La diſgrace de Chavigni fut celle dont elle reçût le plus de plaiſir, car outre qu'elle y étoit pouſſée par toute la Caballe contraire au Cardinal de Richelieu, je lui ai oui dire qu'elle l'avoit crû auteur du Teſtament du feu Roi, afin de ſe donner par là une part toute entiere à la Regence, en ſe faiſant nommer dans la Déclaration. Chavigni, voulant ſe juſtifier de ce reproche, m'a dit depuis, (& je doute qu'il m'ait dit la verité,) qu'il avoit voulu ſervir la Reine auprès du Roi, & faire qu'elle demeurât plus abſoluë : & qu'il s'étoit même opposé à l'honneur que le Roi lui avoit voulu faire en ſon particulier ; mais que le Roi lui avoit toûjours dit qu'il vouloit brider la Reine : & d'autre côté, j'ai vu la Reine ſe mocquer de Chavigni, qui, pendant qu'il traittoit cette Affaire lui venoit dire avec empreſſement, qu'elle prit garde à ce qu'elle promettoit d'obſerver, puiſque cette Déclaration devoit être irrevocable & auſſi difficile à détruire que la Loi Salique ; car elle eſperoit dés lors qu'elle rendroit quand il lui plairoit toutes ſes peines inutiles, & qu'elle la feroit caſ-

ſer auſſi-tôt qu'elle témoigneroit le deſirer.

Le Cardinal Mazarin,dont la Puiſſance commençoit à s'établir, devoit travailler à ſauver Chavigni, comme il l'avoit promis à ſes Amis, à cauſe des obligations qu'il lui avoit; mais le Cardinal Mazarin leur diſoit qu'il n'étoit pas en état de s'oppoſer à l'averſion que la Reine avoit pour lui, qui pourroit diminuer, quand la Cabale de ſes ennemis n'auroit plus de force; qu'il avoit encore à craindre pour lui-même, & qu'il falloit attendre que ſa faveur, qu'il n'étoit pas faché de leur cacher, fut ſolidement affermie. Cependant, comme les habiles gens ſont toûjours à craindre, & que les rivaux, autant dans la faveur que dans la galanterie, déplaiſent naturellement, on le ſoupçonna d'avoir vu la diſgrace de Chavigni ſans beaucoup de chagrin. C'eſt pourquoi, encore qu'il eut ſervi pendant le Regne précedent auprés du Cardinal deRichelieu pour le faire Cardinal, & auprès du feu Roi pour le faire mettre à la place du feu Cardinal, il le connoiſſoit trop bien pour ne pas ſavoir qu'il n'étoit pas d'humeur à deſirer ſeulement d'avoir part au Gouvernement; mais que s'il ne vouloit pas être le ſeul, du moins il vouloit être le premier comme il l'avoit été. Il n'avoit

pas

pas moins d'audace & moins de genie, que lorsqu'il avoit sçû se faire aimer du feu Cardinal & du feu Roi, & avoit de plus beaucoup d'Amis puissans, qui desiroient sa grandeur. C'est ce qui fit dire à bien des gens de ce tems-là, que ce Cardinal n'avoit pas d'envie que cet ancien Ministre fut rétabli, à cause qu'il avoit pris liaison avec l'Abbé de la Riviere, Favori du Duc d'Orleans, qui voulant le chasser d'auprès de son Maitre lui fit perdre une Charge de Chancelier qu'il avoit eu du tems du Cardinal de Richelieu, pour avoir été le Pédagogue de ce Prince. Le Cardinal Mazarin allant à ses fins, lui faisant néanmoins de si grandes promesses, affectoit de lui montrer tant d'affection, que ses Amis quoique anciens Courtisans & fort habiles, qui à sa considération le portoient à la premiere place, furent pris pour duppes. Les Princes de Vendôme, & l'Evêque de Beauvais, commencerent enfin à s'inquietter. Ils voulurent, comme les Maitres, s'opposer au nouveau venu & le chasser comme un importun; ne trouvant pas à propos que personne vint partager avec eux le credit qu'ils avoient auprés de la Reine. Mais ils ne purent y réussir; & ce qu'ils firent ne servit qu'à les perdre. J'ai ouï dire au Marêchal

d'Etrées *, Oncle du Duc de Vendôme & Frere de la Duchesse de Beaufort que le Roi Henri IV. avoit pensé d'épouser, que le Cardinal Mazarin, dans les prémiers jours de la Régence, ne sachant de quel côté se tourner, voulut d'abord s'approcher de cette Caballe, comme celle qu'il voioit la mieux établie dans l'esprit de la Reine; qu'il le pria d'en être le Négociateur, & que comme il s'interessoit au bonheur de ces Princes, comme leur proche parent il fit tout son possible pour les attirer au Parti du Cardinal Mazarin, qu'il avoit connu à Rome, où il avoit été Ambassadeur. Ce Seigneur étoit grand politique & grand Courtisan. Il l'aimoit alors doublement; car il croioit que son habileté & l'addresse de son esprit le porteroient infailliblement à la faveur. Il ne tint donc qu'à eux qu'il ne se joignit à leur fortune; mais ces Princes refuserent son amitié, par la haine quils avoient pour tout ce qui avoit quelque rapport au Cardinal de Richelieu; mais ils ne pouvoient pas s'empêcher de voir que c'étoit un homme à craindre, non-seulement par son habileté, mais par ses manieres si agréables qui pourroient le faire aimer par la Reine. Ils ne furent pas assez persuadez de

* Le Marêchal d'Etrées étoit alors fort âgé.

de cette vérité, pour rien faire de toutes les choses qui auroient pu les maintenir dans le crédit où ils étoient ; & eurent une trop grande opinion de leurs forces, pour croire avoir besoin de se lier, ni avec le Cardinal, ni avec Chavigni, dont les amis servirent à soutenir le Cardinal Mazarin, & qui étoit moins à craindre pour eux parce qu'il avoit moins de Dignitez, & qu'il étoit haï de la Reine. Les Princes de Vendôme aiant manqué ce coup, & refusé cette liaison avec le Cardinal Mazarin, la fortune de ce Ministre prit un autre tour ; & ce fut seulement pour aller plus vîte, & pour faire voir l'inconstance des choses de ce monde. Je sai de la Reine, qu'un soir des prémiers jours de sa Puissance, elle avoit demandé à Milord Montaigu, qui lui parloit souvent du Cardinal Mazarin, si elle pouvoit se fier à lui, & de quelle humeur il étoit ; & que lui aiant dit pour le bien louër, qu'il étoit en tout l'opposé du Cardinal de Richelieu, cette réponse lui parut une si grande loüange, par la haine qu'elle avoit pour la mémoire du mort, qu'elle aida fort à la déterminer à se servir de lui. Et quand elle eut pris cette résolution, elle s'y confirma tous les jours tellement, qu'elle s'y rendit inébranlable ; & comme prémier

Miniſtre ; il prit la coutume, ainſi que je l'ai dit, de venir les ſoirs chez la Reine l'entretenir : & cette conférence commença dès lors à s'appeller *Le Petit Conſeil.* Il demeuroit long-tems avec elle ; & lui rendoit compte des Affaires étrangeres, dont il étoit le Maitre du vivant du feu Roi.

On ne devoit pas s'étonner qu'elle ſuivit ſes Conſeils. La grande réputation qu'il s'étoit acquiſe en Italie, où d'un coup de chapeau il avoit eu le crédit d'arrêter des Armées prêtes à combattre n'étant encore qu'*il Signor Giulio* , lui avoit fait donner celui de Cardinal; & les grandes Affaires,qu'il avoit traittées avec le Cardinal de Richelieu, lui avoient fait concevoir depuis une ſi grande eſtime pour lui que dans la penſée qu'il avoit de l'établir ſon Succeſſeur,il lui avoit donné toutes les inſtructions néceſſaires pour ſervir la France, à laquelle il l'avoit obligé de ſe donner tout entier, afin de ſuivre ſes maximes & de s'y perfectionner. Tout le monde ſçavoit qu'il avoit été nommé dans la Déclaration du feu Roi comme prémier Miniſtre, parce que ce grand homme avoit aſſuré le Roi avant que de mourir, qu'il ne connoiſſoit perſonne plus capable que lui pour remplir cette place : &

& cette Nomination fut une raiſon dont la Reine ſe ſervit pour faire approuver le choix qu'elle en avoit fait. Je ſçai ſur cela, que cet heureux Miniſtre, étant perſuadé de ſon bonheur par celui qu'il avoit eu déja dans toutes les rencontres de ſa vie, dit à une de ſes amies * dans le tems de la déciſion de ſon établiſſement, qu'il n'étoit pas en peine de ſa fortune, mais ſeulement qu'il ne voioit pas bien encore de quelle maniere il pourroit *ſpiegar le velle piu large* †. Voilà donc le Cardinal Mazarin, qui fait déja éclatter ſa faveur par la foule qui commence à l'environner. Il remit Chavigni dans le Conſeil du Roi en qualité de Miniſtre; ne pouvant plus long tems differer à tenir ſa parolle, & le refuſer à ſes obligations & à ceux qui l'avoient ſervi auprès de la Reine: mais, il le retint éloigné de ſa confiance. Il confirma cette Princeſſe dans l'inclination qu'elle avoit de conſerver le Havre à la Ducheſſe d'Aiguillon, & l'empêcha de ruiner les parens du Cardinal de Richelieu, lui diſant que ceux-là, qui alors n'avoient nulle protection que la ſienne, ſeroient ſans doute ceux dont elle ſeroit la mieux ſervie. Il faiſoit ſon de-

 voir;

* La Maréchalle d'Eſtrées.
† Voguer à pleines voiles.

voir, en soutenant ceux qui restoient d'un homme à qui il devoit toute sa grandeur; mais, outre cette raison, il étoit d'un habile Politique, voiant qu'il alloit avoir sur les bras toute la trouppe favorite, de se faire des amis puissans, qui étoient saisis de toutes les Places, & qui se trouvoient avoir les plus grandes Dignitez du Roiaume. Il y réussit si bien, que malgré les oppositions des anciennes créatures de la Reine, elle se relâcha du dessein qu'elle avoit eu de les perdre, & de cette aversion qu'elle avoit paru avoir contre eux dans les prémiers jours de sa Régence. Elle passa aisément pour eux à la plus grande douceur du monde; & sous son Autorité, ils ont été presque tous ses plus confidens & les mieux traittés. Ce changement, qui fut d'abord un conseil reçeu & donné par des Maximes Politiques, devint aisément dans l'ame de la Reine une Maxime Chrétienne que sa vertu & sa clemence lui firent estimer: & comme elle étoit capable d'être trompée sous l'apparence du bien, il est à croire que le Cardinal Mazarin, sans être généreux, lui conseilla d'en user généreusement, afin de pouvoir affoiblir les mouvemens de son cœur, sur la haine comme sur l'amitié; & qu'étant plus indiffe-

rente à la vengeance, elle fût plus susceptible des impressions qu'il vouloit lui donner pour ses propres interêts. La Reine, qui crut que ses conseils étoient bons & sinceres, les suivit sans peine, & même avec quelque satisfaction, croiant y rencontrer le bien de l'Etat, & le plaisir de se vaincre elle-même dans son ressentiment.

Le Chancelier Seguier se sentit de cette benignité. Les prémiers jours lui furent dangereux, & il s'en fallut si peu qu'il ne perdit la place où il étoit, qu'il se crut long tems disgracié, se souvenant de toût ce qu'il avoit fait au Val-de Grace. * Et l'on disoit tout haut, que Chateauneuf, autrefois Garde des Sceaux, & qui sous le Regne précédent avoit été chassé de la Cour, & mis en prison pour avoir eu part à sa confiance, y reviendroit, & seroit bien-tôt rétabli. Mais, Made. la Princesse, qui le haïssoit, à cause qu'il avoit été le Juge du Duc de Mommorency son frere, s'y opposa vigoureusement, & fit que Mrs. le Prince, & le Duc d'Enguien son Fils, entrérent dans ses interêts. Cette résistance fit retarder l'execution de la

* La Reine avoit senti les rudesses que ce Chancelier avoit eues, lors qu'il avoit été fouiller le Val-de Grace.

disgrace du Chancelier jusques à cet instant favorable, où tous les Parens & Amis du Cardinal de Richelieu furent regardez plus favorablement ; & la tempête étant cessée pour tous ; elle cessa aussi pour lui. Le Cardinal Mazarin avoit un grand interêt de lui sauver ce coup, parce que Chateauneuf étoit lié avec les Princes de Vendôme & Madame de Chevreuse, comme aiant été autrefois de la Caballe de la Reine;que c'étoit un habile homme, d'une grande expérience le Chef d'un grand Parti ; & qui, selon les apparences, n'approcheroit point de la Reine, sans reprendre son ancien crédit auprès d'elle. Sa présence auroit fortifié les ennemis du Cardinal Mazarin, & les auroit indubitablement mis en état de le chasser du poste où il commençoit d'être. Il sut donc si bien ménager cette Affaire auprés de la Reine, qu'un matin à son lever, le même Chancelier venant lui parler de quelque Affaire qui regardoit sa Charge, elle le confirma dans ce bel établissement qu'il possédoit depuis long-tems. Milord Montaigu fit aussi ce qu'il put pour le servir : il étoit son Ami, & d'une Sœur qu'il avoit qui étoit Carmelite *, que la Reine

* La Mere Jeanne, Carmelite, Superieure au Couvent de Pontoise.

Reine aimoit : si- bien que toutes ces choses ensemble l'empêchérent de périr. Le Chancelier en reçut beaucoup de joie; il aimoit la faveur ; & s'il l'avoit moins révérée , il auroit été plus digne de la posséder , vû sa science, sa capacité pour les Affaires du Conseil, & ses bonnes intentions. Les Amis de Chateauneuf, déchus de leur espérance, ne purent obtenir de la Reine que la fin de son éxil ; mais , il ne revint point à Paris : il demeura à Montrouge chez lui , où malgré cette sur-seanee de bonheur , que ses Amis supporterent avec impatience,il eut toujours une grande Cour de ses parens & de ceux qui prenoient part à sa déstinée , dont le nombre n'étoit pas petit. Le Marquis de Villeroi, le Marechal d'Estrées, le Marquis de Souvré , de Senneterе , & plusieurs autres portoient ses intérêts avec ardeur. Ils le servirent tous si puissamment auprès du Cardinal,qu'encore que ce Ministre eut sujet de l'apréhender , il le laissa long - tems vivre de cette maniere : peut-être aussi , afin de montrer qu'il ne craignoit rien, & qu'il vivoit dans une sureté entiere de sa faveur. Chateauneuf ne perdit pas de tems : il fit en ce lieu de nouvelles Intrigues contre lui ; & le Cardinal n'osant choquer tant

de perſonnes qui le protégeoient, ou dédaignant de le pouſſer, il lui en arriva de grands maux, & le crédit de cet ennemi déclaré contribua ſans doute beaucoup aux mauvaiſes Avantures qui dans la ſuite de ce tems lui arriverent.

La faveur du Cardinal s'établiſſoit toujours de plûs en plus dans l'eſprit de la Reine, & les Vendômes en eurent une véritable peur. Ils firent alors tous leurs efforts, pour s'y oppoſer, & pour faire revenir en la Reine ſes premiers ſentimens. Mais l'oppoſition a cela de propre, qu'elle excite le deſir & la volonté à la réſiſtance, & au combat. La Reine voulut deffendre & maintenir ſon nouveau Miniſtre par la force de la raiſon. Elle déclara ouvertement qu'elle vouloit s'en ſervir, & dit à tous ceux qui lui en parlérent, que ſa Politique lui avoit parû bonne de lui conſeiller de ne pas entrer dans des deſſeins de vengeance indignes d'une Ame Chrétienne & Roialle. Elle témoigna librement à quelques uns de ſes Serviteurs, qu'elle ſeroit bien aiſe qu'on s'accommodât à ſes volontez; & ſans trop écouter l'Evêque de Beauvais, elle montra par toutes ſes actions, qu'elle vouloit donner ſon entiere confiance au Cardinal Mazarin. Il étoit capable de plaire par ſon

ſon eſprit adroit, fin, & habile, à l'Intrigue, & par une maniére d'agir pleine de douceur, fort éloignée de la rigueur du Régne précédent, & fort accommodante à la bonté naturelle de la Reine. On a crû qu'il n'étoit point digne de l'eſtime de cette Princeſſe; mais, il eſt vrai néanmoins qu'il avoit de louables qualitez qui ont eu le pouvoir de réparer fortement les deffauts qui étoient en lui, & qui joints à l'envie l'ont fait hair & mépriſer des Peuples & de beaucoup d'honnêtes gens.

La Reine eut donc raiſon d'eſtimer la beauté de ſon eſprit, ſa capacité, & les marques qu'il lui donna de ſa modération. Elle crut facilement qu'il étoit vertueux en toutes choſes, parcequ'il n'avoit point de vice apparent, ni de mauvaiſes qualitez qu'elle pût connoitre alors; & quoi qu'elle en jugeât un peu trop favorablement, la différence infinie, qu'il y avoit de lui à l'Evêque de Beauvais, fait que la Reine doit être louée d'en avoir ſçû faire le diſcernement.

La Cour en cet état, la faveur étoit encore diſperſée; car, aux yeux du Public, elle ne paroiſſoit pas auſſi fixée qu'elle l'étoit en effet: à cauſe du grand bruit que les Princes de Vendôme faiſoient encore; mais cet éclat n'avoit plus de force qu'en

qu'en l'audace démeſurée du Duc de Beaufort, qui jeune, bien-fait, & de beaucoup d'Amis, avec une mine altiere, paroiſſoit vivre à la mode des Favoris. On ne pouvoit pas non plus s'imaginer que la Reine pût abandonner ſi-tôt ceux qu'elle avoit aimez & conſidérez juſques alors, avec tant de marques d'une véritable amitié. Le Cardinal Mazarin ne faiſoit que de naître dans ſa bonne volonté, & elle ne lui faiſoit pas en apparence un ſi favorable traitement qu'au Duc de Beaufort; mais la néceſſité d'être ſervie, & l'application que ce Miniſtre avoit à lui faire paroitre qu'il étoit ſincere & plein de bonté, lui facilitoit à tous momens l'entiére conquête de ſa confiance. Ce Prince, ſon Competiteur, mêloit à ce qu'il avoit de bon & de loüable beaucoup de deffauts; ſa jeuneſſe le privoit d'expérience, ſes lumiéres naturelles étoient fort bornées, il parloit haut, & parloir mal: il ne faut pas s'étonner ſi tant de mauvaiſes choſes ne purent produire rien d'avantageux pour lui. Cette incertitude exterieure, qui tenoit en ſuſpens les affaires & les eſprits, étoit cauſe que la foule étoit grande auprès de la Reine, & les prétendans en grand nombre. Elle en étoit ſi embaraſſée, que ſouvent elle gardoit la Chambre,

bre, pour en éviter l'importunité. Comme elle n'étoit pas accoûtumée à régner, elle ne sçavoit refuser les importuns, ni donner à ceux qui étoient sages & moderez. Ce discernement est difficile à faire, & meritoit toute l'occupation d'une Reine moins paresseuse que la nôtre. Dans cette confusion, chacun lui demandoit des graces, & chacun se faisoit un merite auprès d'elle des choses passées. Ses Créatures ne croyoient pas qu'elle pût leur faire assez de bien, pour payer leurs services; & les nouveaux enrollez, à la moindre protestation de services & de fidélité prétendoient aussi-tôt de grandes recompenses. Le Cardinal Mazarin se servit utilement pour lui des importunitez qu'elle reçevoit de l'avidité impetueuse des François; car, étant étranger, il haïssoit la foule, & ne pouvoit souffrir ce désordre. Il étoit avare, & l'injuste hardiesse des hommes (à lui qui vouloit gouverner) lui faisant de la peine, il augmenta le dégoût que la Reine lui témoignoit avoir de cet accablement, avec tous les soins imaginables. Comme il en avoit une ample matiére, ses complaisances ne lui furent pas inutiles & la conseillant selon son humeur, il la fit aisément résoudre à se décharger sur lui de tous ses

soins

soins. Ce fut un assez précieux dépôt au Cardinal Mazarin, pour croire qu'il le reçût volontiers; & je m'assure de l'humeur dont nous l'avons connu, qu'il fit ce qu'il put pour lui persuader que c'étoit pour lui plaire qu'il se chargeoit d'un fardeau aussi pesant que celui-là.

La France eut évité bien des maux, si la Cour se fut trouvée remplie de gens assez sages, pour sçavoir qu'il est impossible de trouver un homme parfait, & si préferant la Paix à leur Ambition, ils eussent doucement suivi les volontez de la Reine, puisqu'ils étoient destinez à être gouvernez par un Ministre. Celui-là, qui, étant étranger, n'avoit nul attachement ancien au Prince; qui étoit habile, & qui n'étoit point Tiran, étoit digne d'être préferé à beaucoup d'autres; mais pour notre malheur, la Reine lui abandonna trop absolument son autorité, & cet excès de puissance déplût à tous, & fit que les choses en quoi il pouvoit manquer par ses sentimens & sa conduite furent senties & blâmées avec trop de sensibilité & d'emportement.

Les Courtisans, qui se dégoûtérent bien-tôt après de ce Ministre, l'accusérent de ne pas faire assez de cas des gens de bien, & disoient que l'honneur, la

pro-

probité & le merite, n'avoient point de prix dans son estime. En effet, le regne de la Regence a été sterile en bienfaits, particulierement pour les personnes fideles & attachées au Roi & à cette Princesse. Le Cardinal Mazarin en avoit reçû toute sa grandeur, & ne lui en voulut laisser aucune part, pas même en apparence. Le desir & l'esperance des graces, & des bienfaits, donne de grandes forces pour endurer les fourberies des ennemis, les bassesses des flatteurs, & les inquiétudes qu'on trouve dans les Cabinets des Rois. On a donc raison de se plaindre d'un Siécle où souvent les maux ont été soufferts sans aucun soulagement; mais, comme la vie n'est qu'un mélange continuel de bien & de mal, ce Ministre merite des louanges de ce qu'il a sçû par son habileté & la force de son genie, porter sa fortune jusqu'au dernier periode de la grandeur, & de ce qu'il n'a pas été cruel, que le sang des Courtisans a été épargné, & que jamais homme avec tant d'autorité & parmi tant d'Ennemis n'a eu plus de facilité à pardonner, & n'a moins que lui rempli les prisons & les cachots.

Dans ces jours où l'intrigue occupoit toute la Cour, le Service du feu Roi se fit avec toutes les cérémonies accoûtumées

mées *. Peu après, Madame de Senecey, que la Reine avoit rappellée de ſon éxil, revint à Paris; elle fut bien reçûë de ſa Maîtreſſe, & par conſéquent regardée & recherchée de tout le beau monde. Madame de Braſſac, qui avoit été miſe dans ſa Charge de Dame d'honneur par le feu Cardinal de Richelieu, en fut éloignée; mais ce fut quaſi malgré la Reine, qui avoit de l'eſtime pour elle, & à qui ſon procedé avoit infiniment plû. C'étoit une Dame de grand merite, ſçavante, modeſte, & vertueuſe. Avec ces qualités, elle étoit la plus humble des Femmes. La Reine, qui vouloit chaſſer Madame de Lanſac, Gouvernante du Roi, l'antipode de Madame de Braſſac, & qui deſtinoit ſa Place à Madame de Senecé, eut bien deſiré qu'elle ſe fut contentée de cet illuſtre emploi; mais elle, qui croioit que la Reine ne pouvoit jamais lui faire autant de bien qu'elle le meritoit, qui étoit depuis long tems à la Cour, & qui eſpéroit tenir une grande Place, voulut ravoir celle de Dame d'Honneur. Elle répondit à la Reine, qui lui fit faire la propoſition de ſe contenter de celle de Gouvernante du Roi, qu'elle déſiroit ren-

* Le Service du Feu Roi, au bout de quarante jours.

rentrer dans sa Charge, & que pour celle de Madame de Lansac, qu'elle l'accepteroit volontiers, si la Reine vouloit lui faire cet honneur.. Elle remplit toutes les deux, parce qu'elle ne voulut pas se contenter de n'en avoir qu'une, ni même de la partager; ce que la Reine auroit souhaitté de pouvoir faire avec son agrément. Madame de Lansac fut donc chassée, comme une personne qui avoit vêcu avec la Reine d'une maniere qui lui avoit déplu; & Madame de Brassac en fut éloignée de sa part avec douceur, parce qu'elle avoit été un éxemple de vertu, & qu'elle en avoit été fidelement servie. La Reine lui témoigna fort obligeamment le déplaisir qu'elle avoit de la perdre, & lui a toûjours conservé beaucoup de part dans son estime. Quelques jours après, étant à son lever en l'absence de Madame de Senecey, & la premiere Femme de Chambre lui aiant presenté la chemise, pour la donner à la Reine, elle la refusa honnêtement, comme n'étant plus en droit d'avoir cet honneur; & la Reine voyant son humilité, la prit des mains de la premiere Femme de Chambre, & la presenta elle-même à Madame de Brassac, & la convia fort obligeamment à la lui donner. Cette illustre & vertueuse Dame en fut tou-

touchée; & l'ayant prise, elle la donna à la Reine les larmes aux yeux; non pas qu'elle regrettât la Cour: elle avoit une vertu trop solide pour avoir cette foiblesse: mais parce qu'en effet la maniere dont la Reine l'avoit traittée en cette occasion l'avoit obligée à quelque sentiment de tendresse pour elle.

La Marquise de Senecey avoit beaucoup d'esprit, de vertu & de pieté, un cœur fort noble joint à un amitié sincere, & de la chaleur pour les intérêts de ses Amis, mais elle étoit ambitieuse & trop sensible à la grandeur de ses proches: le nom de la Rochefoucault seulement à prononcer lui donnoit une joïe extrême son esprit alloit toûjours à l'extrêmité de toutes choses: il étoit plein d'emportement & d'impetueuse varieté; de sorte que la moderation n'y avoit pas beaucoup de place: & ses deffauts se mêlant à ses bonnes qualités, on peut dire qu'elle n'étoit pas toute parfaite. Elle étoit trés-bien dans l'esprit de la Reine qu'elle avoit long-tems servie. Je sçai que le Cardinal de Richelieu crût avoir sujet de se plaindre d'elle en son particulier, & quoique ce ne fût point pour les intérêts de sa Maîtresse, qui n'eurent point de part à sa disgrace, elle en fut assez bien traittée

par

par le don qu'elle lui fit de deux Charges aussi considerables qu'étoient celles qu'elle venoit de recevoir. On crût qu'elle avoit beaucoup de credit auprès d'elle. Les premiers jours de son retour, tant de gens la furent visiter, que je lui ai oüi dire à elle-même, qu'ayant gardé le lit elle avoit été si long-tems appuyée sur ses coudes, occupée à saluer ceux qui l'étoient venus voir, qu'ils en avoient été écorchés. On en fit autant & plus à Madame de Chevreuse, comme à celle qui avoit regné dans le cœur de la Reine, & qui dans toutes ses disgraces avoit toujours conservé ses intelligences avec elle, & avoit paru posseder entierement son amitié. On y pouvoit ajoûter les obligations de ses souffrances, qui l'avoient mené promener par toute l'Europe; & quoique ses voyages eussent servi à sa gloire & à lui donner le moyen de triompher de mille cœurs, ils étoient tous faits à l'égard de la Reine des Chaînes qui la devoient lier à elle plus étroitement que par le passé: mais, les choses de ce monde ne peuvent pas toûjours demeurer en même état. Cette vicissitude naturelle à l'homme fit que la Duchesse de Chevreuse, qui étoit apprehendée & mal servie par ceux qui prétendoient au Ministere,

ne

ne trouva plus en la Reine ce qu'elle y avoit laissée ; & ce changement fit aussi que la Reine de son côté ne trouva plus en elle les mémes agrémens qui l'avoient autrefois charmée. La Souveraine étoit devenue plus serieuse & plus devote ; & la Favorite étoit demeurée dans les mêmes sentimens de galanterie & de vanité, qui sont de mauvais accompagnemens pour un âge avancé. Ses rivaux & ses rivalles dans la faveur avoient dit à la reine qu'elle vouloit la gouverner ; & la Reine étoit tellement prévenue de cette crainte, qu'elle eut quelque peine à se resoudre à la faire revenir si vîte, vû les deffenses que le Roi lui en avoit faites : ce qui en effet étoit loüable en la Reine, & qui lui devoit être d'une grande considération. Madame la Princesse, qui haïssoit Madame de Chevreuse, & qui étoit alors d'humeur approchante de celle de la Reine, avoit travaillé de tout son pouvoir à la dégouter de cette Princesse. L'absence en quelque façon avoit servi à détruire l'ancienne Favorite dans l'esprit de la Reine, & la présence avoit beaucoup contribué à l'amitié, ou plûtôt à l'habitude, qu'elle avoit prise avec Madame la Princesse. Quand cette importante éxilée arriva, la Reine néanmoins parut

avoir

avoir beaucoup de joie de la revoir, & la traita assez bien. J'étois revenuë à la Cour depuis peu de jours. Aussitôt que j'eus l'honneur d'approcher de la Reine, j'en vis les sentimens sur Made. de Chevreuse; & je connus que le nouveau Ministre avoit travaillé autant qu'il lui avoit été possible à lui faire voir ses deffauts, & à la lui faire haïr. La facilité, qu'elle eut à la chasser tout de nouveau, pour avoir voulu s'opposer comme tout les autres à l'établissement du Cardinal Mazarin, en furent des marques infaillibles.

Il semble qu'on pouvoit accuser Made. de Chevreuse d'imprudence, puisqu'elle devoit suivre les inclinations de la Reine, qui l'avoit tant aimée, & à qui elle devoit un attachement indispensable; mais, qui connoit la Cour ne s'en étonnera pas, vû qu'il est difficile de manquer aux liaisons anciennes, & aux amis à qui on a promis fidelité & services. Elle revenoit alors de Flandre, où elle avoit été bien reçue à cause de la Reine, & de la haine que les Etrangers avoient pour le Cardinal de Richelieu. Cette Princesse, qui avoit laissé la Reine dans de grands sentimens de tendresse pour le Roi d'Espagne son Frere, crut que portant les in-

térêts de cette Cour, où la Reine avoit pris sa naissance, elle lui seroit mille fois plus agréable; mais elle se trompa: elle la trouva ere de deux Princes, & Régente. Par conséquent, elle n'étoit plus si bonne Sœur: son cœur suivant son devoir, elle n'avoit plus tant de desirs que pour les prosperités de la France; si bien que l'amour, que Made. de Chevreuse rapportoit pour le Roi d'Espagne, n'avoit plus gueres de charmes pour Anne d'Autriche: parce que les intérêts du Roi son Fils occupoient alors son ame.

Madame de Hautefort étoit aussi revenuë, à qui la Reine avoit, comme j'ai déja dit, écrit de sa propre main qu'elle la prioit de revenir promptement; qu'elle ne pouvoit gouter de plaisir parfait si elle ne le goutoit avec elle; & ces mesmes mots, *Venez, ma chere Amie: je meurs d'impatience de vous embrasser.* Elle vient donc, la Lettre de la Reine à sa main, c'est-à-dire la montrant à ses Amis avec joie. Elle crut que la Fortune s'étoit renduë constante en sa faveur, & que jamais elle ne pourroit perdre les bonnes graces de la Reine, qu'elle avoit acquises par la perte de celles du feu Roi, & par une grande fidelité à son service; mais, pour son malheur, elle revint dans le même esprit,

esprit, qui n'étoit plus celui de sa Maitresse : &c., comme parmi ses bonnes qualitez, dont j'ai déja parlé ailleurs, sa fermeté qui en étoit une n'étoit point accompagnée de douceur, ne pouvant s'accomoder de la faveur naissante du Cardinal Mazarin, elle blama le choix de la Reine avec une liberté qui tenoit de la rudesse. Le Comandeur de Jars revint aussi de Rome, le lieu de son dernier Exil. Celui là avoit connu à Rome le Cardinal Mazarin ; &, par conséquent, il se rangea facilement aux inclinations de la Reine sur ce sujet, & devint son Ami, ou tout au moins en fit le semblant: mais jamais il ne put l'être tout-à-fait, à cause des grandes liaisons qu'il avoit avec Chateauneuf. Il avoit de la probité, de l'esprit, & du courage à soutenir ses sentimens; mais, il étoit de son naturel l'homme du monde le plus injuste dans ses jugemens, & le plus emporté. Il arriva depuis, que voiant le Cardinal Mazarin persécuter ou éloigner ses Amis de la Cour, & particuliérement celui-là *, il vint à le haïr d'une haine mortelle, quoi qu'en effet le Cardinal Mazarin lui fît recevoir beaucoup de graces de la Reine, & qu'il les reçut de la main du Ministre ; parce

* Chateauneuf.

que la Reine voulut toujours, dans le cours de sa Régence, que ses créatures lui eussent l'obligation de ce qu'elle lui donnoit, afin de les obliger de s'attacher à lui. Par cette raison, le Commandeur le devoit considerer & servir; car il lui fit du bien : c'est-à-dire, en gardant une entiere fidélité à ses autres Amis, & en les servant auprès du Ministre, sans lui faire en son particulier aucune injure ; mais, il n'observa pas cette exacte justice à son égard.

Voilà donc la Cour belle & grande ; mais bien embrouillée. Chacun pensoit à son dessein, à son intérêt, & à sa cabale, Le Cardinal, d'un esprit doux & adroit, alloit travaillant à se gagner les uns & les autres. Mr. le Prince le protégoit ; & le Duc d'Orleans, quoi qu'affectionné aux Vendômes, le portoit tout-à fait à la suprême Puissance : le Duc d'Orleans, comme je l'ai déja écrit, à cause que son Favori haïssoit ses Importans (c'est ainsi qu'on appelloit le Duc de Beaufort & ses Amis) ; le Prince de Condé, parce que directement il leur étoit opposé. Ce fut ce qui sauva ce Ministre, au milieu de tant de perils & qui fit faire naufrage à ceux qui paroissoient devoir être les Maitres, & qui ēflez de présomption refusérent

son

ſon Amitié & la mepriſérent. Il fit tout ſon poſſible pour acquérir celle de Made. de Hautefort, comme la plus utile à ſon établiſſement ; car, elle paroiſſoit poſſeder fortement l'inclination de la Reine: mais, il ne put réüſſir dans ſon deſſein, La Reine même en parla à cette Dame, & lui dit les raiſons qu'elle avoit de le vouloir élever au premier rang du Miniſtere, qui étoient l'opinion de ſa capacité, ſon deſintéreſſement étant Etranger, & la croiance qu'elle avoit que n'aiant nulle cabale en France, ni d'autres intérêts que ceux de l'Etat, elle en ſeroit mieux ſervie. Elle lui dit encore, qu'elle croioit qu'il ſoutiendroit mieux les ſiens entre Monſieur & Mr. le Prince, que ceux qui par leur liaiſons avoient eu de l'affection ou de l'oppoſition pour l'un ou pour l'autre de ces deux Princes. Ces bonnes raiſons ne purent rien gagner ſur un eſprit auſſi attaché à ſon ſens qu'étoit le ſien : elle ne ſe contentoit pas de deſaprouver dans ſon ame le choix que la Reine avoit fait & de la contredire à tous momens en particulier ſur ce ſujet ; mais, elle la blamoit publiquement, en des termes de mépris qui devoient l'offenſer, & l'offenſérent en effet. Car, comme elle commençoit à s'attacher à ce Miniſtre, & à ſe détacher

des autres, elle ne pouvoit souffrir que ceux qu'elle considéroit eussent des sentimens differens des siens : & Made. de Hautefort, par cette raison, commençoit à lui déplaire. Cette Princesse étant donc au Louvre, dans son grand Cabinet, les fenetres ouvertes à cause du grand chaud, & ce lieu sans lumiere, elle appella Beringhen & Madlle. de Beaumont. Cette Fille avoit été a la Reine d'Angleterre, & depuis son retour en France elle avoit trouvé le moien d'entrer dans la confiance de la Reine, pour avoir eu part à l'amitié de Made. de Hautefort. La Reine leur fit de grandes plaintes de leur amie ; car Beringhen l'aimoit aussi. Elle blama son procédé, & l'aversion qu'elle montroit à lui obéir : elle leur dit qu'elle ne pouvoit plus souffrir son emportement à censurer les actions & le choix qu'elle avoit fait du Cardinal Mazarin, & leur ordonna de lui en dire quelque chose, afin qu'elle se corrigeât & devint plus raisonnable. Ces deux personnes, qui étoient fâchées de ce desordre, & qui ne vouloient pas se brouiller à la Cour blamérent Made. de Hautefort, & loüérent la bonté & la patience de la Reine. Nous pouvons dire nos avis à nos Maistres & à nos Amis ; mais, quand ils se determinent à ne les

pas ſuivre, nous devons plûtôt entrer dans leurs inclinations, que ſuivre les nôtres, quand nous n'y connoiſſons point de mal eſſentiel & que les choſes par elles-mêmes ſont indifferentes. Il eſt difficile de ſçavoir en de telles occaſions ce qui a plus de raiſon, ou ce qui ſera le meilleur, & la volonté de celui qui agit dans ſon propre fait en doit être la regle nēceſſaire. Dans le tems de cette converſation qui fut longue, & ou apparemment toutes ces choſes furent décidées, Made. de Hautefort ſe trouva dans le petit Cabinet proche de celui où étoit la Reine. Comme elle avoit accoûtumé d'être de tous ſes ſecrets, elle s'impatienta tout-à-fait de celui-là, & témoigna le ſouffrir avec peine. J'étois ſeule avec elle ; mais, ſi nouvellement revenuë à la Cour, que je n'y connoiſſois preſque perſonne : & la Reine étoit celle avec qui j'avois plus de familiarité. Je ne ſouffris donc pas comme elle de cet entretien : je me laſſai d'en attendre la fin ; & la quittai pour aller me coucher. Je n'avois pas de part dans ces premiers jours à aucune Affaire, & j'étois reſoluë de ſuivre doucement les reſolutions de la Reine. Ainſi, je ne ſongeois pour lors qu'à me divertir de tout ce que je voiois, comme d'une belle Comedie

qui ſe joüoit devant mes yeux, où je n'avois nul intérêt. Madame de Hautefort n'étoit pas ſi indifferente que moi ; & pénetrant peut-être qu'elle avoit part à cet entretien, quand elle ſe vit ſeule, l'occaſion & ſon impatience lui donnerent envie de s'approcher & d'écouter ce que la Reine diſoit aux deux perſonnes que j'ai nommées. A la faveur de la nuit, elle ſe gliſſe le long des fenêtres, & aiant oüi une partie des plaintes de la Reine, & le blâme que lui donnoient ſes Amis, elle endura le plus long-tems qu'elle pût ; mais enfin ne pouvant plus ſouffrir d'être accuſée & mal deffenduë, elle ſe montra à la Reine, & fit connoitre qu'elle avoit entendu tout cequi avoit été dit contre elle. Elle s'en plaignit ſenſiblement, diſant que cela étoit bien étrange, que ſa fidelité fut mal expliquée. Elle n'oublia rien pour ſa juſtification, & s'emporta même (à ce que j'ai oüi dire à ces mêmes têmoins) à des reproches qui pouvoit déplaire à ſa Maitreſſe, & qui ne furent pas approuvés de ſes Amis. La Reine fut ſurpriſe de la voir inopinement en ce lieu ; mais, ſans en témoigner de la peine, elle lui dit qu'elle étoit bien aiſe de la ſupercherie qu'elle leur avoit faite, & qu'elle eut appris par elle même ce qu'elle

qu'elle venoit de commander à Beringhen de lui dire. Les larmes furent grandes du côté de l'accuſée & les ſentimens de même ; mais enfin, aiant témoigné un grand deſir de ne plus déplaire à celle à qui elle devoit toutes choſes, elle lui dit tout ce qu'elle put pour juſtifier ſes intentions & l'emportement qu'elle avoit eu d'abord ; elle promit de ſuivre entierement les volontés de la Reine, en ſe faiſant Amie du Cardinal. La Reine, qui étoit bonne & naturellement amiable, lui pardonna de bonne grace, & lui donnant ſa main à baiſer lui dit en riant, pour appaiſer ſon amertume, *Il faut donc auſſi, Madame, baiſer le petit doigt, car c'eſt le doigt du cœur, afin que la paix ſoit parfaite entre nous.* Ce procedé ſi doux & ſi obligeant devoit produire un attachement entier en Made de Hautefort, pour toutes les volontés de la Reine ; car elle étoit infiniment loüable de l'avoir traittée ſi cordialememnt mais ſa bonté ne fut point récompenſée ; & le temperamment qui ſe change difficilement portant Madame de Hautefort à deſaprouver ce qui n'étoit pas dans ſon ſens, il lui fut impoſſible de montrer le contraire de ce qu'elle penſoit. Cette ſincerité peu de tems après lui cauſa la perte entiere des bonnes graces de la Reine,

Il

Il arriva cependant une avanture qui deméla toutes les intrigues de la Cour, & qui fut cause que le Cardinal Mazarin se vit bien tôt après parfaitement établi dans l'élevation & la puissance qu'il desiroit d'avoir. Ce fut une Providence de Dieu toute particuliere, qui fit que les mêmes choses dont les brouïllons voulurent se servir pour en renverser la Cour, fut ce qui la regla, aux dépens néanmoins de beaucoup d'honnêtes gens; mais de tant d'évenemens extraordinaires, il s'en faut rapporter à cette cause premiere, qui veut le bien & permet le mal, soit pour notre recompense, soit pour notre punition. Les Dames sont d'ordinaire les premieres causes des plus grands renversemens des Etats, & les Guerres qui ruinent les Royaumes & les Empires ne procedent presque jamais que des effets que produisent, ou leur beauté ou leur malice. La Duchesse de Mombazon, qui a tenu dans nôtre Siécle le premier rang de la beauté & de la galanterie, étant belle-Mere de la Duchesse de Chevreuse, étoit aussi-bien qu'elle de la Cabale des Vendômes, non tant par l'intérêt de sa belle-Fille, que parce que le Duc de Beaufort étoit amoureux d'elle. Par conséquent, ces Dames étoient opposées à Madame la

Prin-

Princeſſe, qui n'aimoit ni l'une ni l'autre, & qui ſelon ce que j'ai dit favoriſoit le Cardinal Mazarin, par la haine qu'elle avoit contre le Garde des Sceaux de Chateauneuf. Outre ces differens intérêts, il y en avoit encore un fort grand entre Made. de Longueville, Fille de Made. la Princeſſe, & la Ducheſſe de Mombazon. Cette belle Madlle. de Bourbon, forcée par M. le Prince ſon Pere, avoit épouſé le Duc de Longueville, qui étoit le plus grand Seigneur qu'elle pût épouſer, à cauſe de ſes grands biens, & qui ſuivoit immédiatement les Princes du Sang & ne pouvoit ſe conſidérer comme tout-à-fait digne d'elle, ſoit à cauſe de la naiſſance, ſoit à cauſe de ſon âge; outre qu'il étoit amoureux de Made. de Mombazon. Ces deux perſonnes, parmi tant de raiſons de ne ſe pouvoir aimer, avoient de grandes diſpoſitions à ſe nuire; & la parfaite beauté de Made. de Longueville, ſa jeuneſſe & ſa propre grandeur, la convioient ſouvent à regarder ſa Rivale avec mépris. Il arriva donc qu'un jour Made. de Mombazon étant chez elle dans un grand Cercle, une de ſes Damoiſelles trouva une Lettre dans ſa Chambre, & l'aiant ramaſſée la porta à ſa Maitreſſe. Cette Lettre ſe trouva d'une écriture de fem-

me, qui écrivoit tendrement à quelqu'un qu'elle ne haïssoit pas. Comme pour l'ordinaire de telles matieres sont toujours l'entretien de toutes les compagnies, & qu'on prefere celles-là à toutes autres choses, on ne negligea pas le sujet de risée que cette Lettre donna à ceux qui composoient celle de Made. de Mombazon. De la gaieté, on vint à la curiosité: de la curiosité, au soupçon; & du soupçon, on passa jusqu'à decider qu'elle étoit tombée de la poche de Colligni, qui venoit de sortir, & qui, à ce qui se disoit à l'oreille, avoit de la passion pour Made. de Longueville. Cette Princesse étoit alors dans une grande réputation de vertu & de sagesse; mais, elle ne laissoit pas d'être soupçonnée de ne pas haïr l'adoration & les louanges. Les prémiers, qui, chez Made. de Mombazon, dirent après elle que cette Lettre étoit de Made. de Longueville, ne le crurent pas en effet. Ce ne fut alors qu'une Histoire plaisante, dont chacun faisoit le conte à son ami fort en secret, pour seulement divertir celui qui l'ignoroit. Il ne demeura pas longtems sans parvenir aux oreilles de Madame la Princesse, qui, selon son naturel altier & vindicatif, le ressentit vivement; & il est presque impossible de dire jusqu'où

qu'où elle porta sa colere & sa douleur. Made. de Longueville, qui n'étoit pas moins sensible, mais qui étoit plus retenuë, fut d'avis de n'en pas faire de bruit. La jalousie qu'elle avoit contre la Duchesse de Mombazon, étant proportionée à l'amour qu'elle avoit pour son mari, ne l'emportoit pas si loin qu'elle ne trouvât plus à propos de dissimuler cet outrage; car il étoit d'une nature à devoir souhaitter plutôt l'étouffer, que d'en faire une solemnelle vengeance. Made. sa Mere étoit animée pour beaucoup d'autres grands intérêts: elle sçavoit profiter de l'avantage qu'elle avoit d'être entrée dans la Maison de Bourbon; &, ne pouvant se retenir, elle fit de cette querelle une affaire d'Etat. Elle vint trouver la Reine, lui demanda justice, & se plaignit hautement de Made. de Mombazon. Voilà toute la Cour partagée. Les femmes, qui avoient du respect pour Made. la Princesse, se rangérent de son côté, pendant que tous les hommes furent chez Made. de Mombazon; & l'on conta jusqu'à quatorze Princes, qui la furent voir. Mais tous ces approbateurs dont le nombre lui donnoit tant d'avantage, furent bientôt après contraints de se séparer d'elle: ils eurent peur du jeune Duc d'Enguién, qui, au

bruit de la colere de Made. la Princesse, montra de vouloir porter hautement les intérêts de Made. de Longueville; & ce redoutable Protecteur diminua l'audace de ceux qui avoient ôsé perdre le respect qui est dû au Sang Roial. La Reine, qui avoit toujours aimé Made. la Princesse, se trouva fort disposée à la favoriser : elle étoit Mere du Duc d'Enguien, qui venoit de gagner une Bataille, & qui se faisoit déja craindre : il falloit l'épargner tout-à fait, de peur que le repos de la Régence n'en fut troublé. Ces considérations devoient l'emporter sur tout le reste : la chose de soi l'obligeoit aussi, & le droit des gens vouloit qu'elle deffendit la gloire de Made. de Longueville, qui,outre sa Naissance,avoit de belles qualitez dont la réputation n'étoit point encore attaquée,& qui étoit fort aimable de sa personne. Cette Princesse étoit grosse : elle étoit allée à la Barre. Maison auprès de Paris, qu'elle avoit choisie pour aller passer les prémiers chagrins de son Aventure, & pour s'y reposer. La Reine la fut voir, pour la consoler, & lui promettre sa Protection. Après les prémiers discours de civilité, Made. la Princesse la mena dans un Cabinet, où la Mere & la Fille se jettérent à ses pieds, & lui demandérent

justice

justice de l'outrage que Made. de Mombazon leur avoit fait. Ce fut avec tant de sentimens & tant de larmes, que la Reine m'aiant fait l'honneur à son retour de la Barre de me conter ces particularités, me dit que ces Princesses lui avoient fait pitié, & qu'elle leur avoit promis qu'elles seroient entierement satisfaites. Cela se fit en effet, avec toute la cérémonie requise, & de maniere qu'elles en furent contentes Le Duc de Beaufort, le grand soûtien de Made. de Mombazon, commençoit à déchoir de cette premiere faveur, qui avoit d'abord ébloui tout le monde. Malgré l'amour qu'il a pour Made. de Mombazon, la Reine favorise Made. la Princesse & Made. de Longueville. Il demande l'Amirauté: on la lui refuse, parce que déjà le Cardinal Mazarin avoit fait resoudre la Reine de la laisser au Duc de Brezé, Neveu du Cardinal de Richelieu. Il en étoit saisi, & avoit du mérite; mais on la lui auroit ôté sans la protection du Cardinal. Ce changement dans l'esprit de la Reine déplut infiniment à toute la Cabale contraire; mais, il toucha vivement le Duc de Beaufort en son particulier. Il s'étonna de se voir refusé d'une grace qu'il avoit esperée & qu'il disoit tout haut que la Reine lui

avoit

avoit promise. Son ressentiment le fit résoudre de se deffaire de ce Ministre qui commençoit à le braver en toutes occasions, & le nouveau venu, qui voioit combien ces gens-là le devoient, se voulut servir de la colere de Made. la Princesse pour les pousser, & pour les perdre, s'il le pouvoit. Ce qui proceda de la malice de Made. de Mombazon, tant pour satisfaire sa passion particuliere, que pour faire du mal à ceux qui soutenoient le Parti du Cardinal Mazarin, servit utilement au même Cardinal pour se deffaire de ses ennemis, & pour anéantir les Cabales qui lui étoient opposées. Comme il avoit de l'esprit, & de cet esprit de Cabinet qui fait jouër tant de grandes machines, il lui fut aisé de se bien servir de ces petits événemens, pour parvenir à ses grands desseins. Il étoit insinuant, il sçavoit se servir de sa bonté apparente à son avantage, il avoit l'art d'enchanter les hommes, & de se faire aimer par ceux à qui la Fortune le soumettoit J'ai ouï dire à la Maréchalle d'Etrées qui l'avoit vu à Rome, & qui le connoissoit à fond, qu'il n'étoit capable de juger bien des choses, que dans la médiocre fortune. C'étoit l'homme du monde le plus agréable. Il ne faut donc pas s'étonner s'il a

sçû

ſçû ſe faire eſtimer par une grande Reine, & pour quelque tems des Princes du Sang, dont il a eu pluſieurs fois l'Amitié.

La Reine, pour remedier par la Paix à ces petits deſordres de la Cour, qu'elle regardoit comme des bagatelles, ordonna que la Ducheſſe de Mombazon iroit chez Madame la Princeſſe, lui faire non ſeulement des excuſes, mais une réparation publique ſur ce qui avoit été dit, ou par elle, ou par ceux qui étoient chez elle. Ce qu'elle devoit dire pour cet effet, & les paroles qu'on lui devoit répondre, furent écrites dans le petit Câbinet du Louvre, ſur les Tablettes du Cardinal, qui travailloit en apparence pour appaiſer toutes ces querelles au contentement des deux parties. J'y étois le ſoir que toutes ces importantes façons furent examinées; & je me ſouviens que j'admirai dans mon ame quelles ſont les folies & les vaines occupations de ce monde. La Reine étoit dans ſon grand Cabinet, & Madame la Princeſſe étoit avec elle, qui, toute emuë & toute terrible, faiſoit de cette affaire un crime de leze-Majeſté. Madame de Chevreuſe, engagée par mille raiſons dans la querelle de ſa belle mere étoit avec le Cardinal Mazarin, pour compoſer la Harangue qu'elle

le devoit faire. Sur chaque mot, il y avoit un pour-parler d'une heure. Le Cardinal faiſant l'affairé alloit d'un côté à l'autre, pour accommoder leur different; comme ſi cette Paix eût été néceſſaire au bonheur de la France, & au ſien en ſon particulier. Je ne vis jamais, ſelon mon avis, une momerie ſi complette; car enfin, la choſe de ſoi n'étoit rien: & chaque jour il arrive de ces Avantures & de pires, non-ſeulement aux particuliers, aux Princes & Princeſſes, mais aux Rois & aux Reines. Les têtes couronnées ſont de toutes façons les plus expoſées à l'injuſtice de la médiſance: les plus raiſonnables ne s'aviſent pas ſeulement de les ſentir, ni de les vouloir punir; ils ſçavent & doivent connoître que c'eſt un mal irrémédiable. Il fut donc arrêté que la Criminelle iroit chez Madame la Princeſſe, le lendemain, où elle devoit dire, *que le diſcours qui s'étoit fait de la Lettre* * *étoit une choſe fauſſe, inventée par de méchants eſprits; & qu'en ſon particulier elle n'y avoit jamais penſé: connoiſſant trop bien la vertu de Madame de Longueville,*

* Je ſuis obligé de dire ici qu'on a ſçû certainement que cette Lettre trouvée chez Madame de Mombazon étoit écrite à Maulevrier par une Dame fort indigne d'être comparée à Madame de Longueville.

ville, & le respect qu'elle lui devoit. Cette Harangue fut écrite dans un petit Billet, qui fut attaché à son éventail, pour la dire mot à mot à Madame la Princesse. Elle le fit de la maniére du monde la plus fiere & la plus haute; faisant une mine qui sembloit dire, *Je me moque de ce que je dis.*

Madame la Princesse, après cette satisfaction, suplia la Reine de lui permettre de ne se point trouver en lieu où seroit la Duchesse de Mombazon; ce que la Reine lui accorda facilement. Elle voulut lui faire ce plaisir, & crut que la chose n'étoit pas de grande conséquence, quoique difficile à éxécuter. Il arriva quelques jours après, que Madame de Chevreuse l'engagea de donner une Collation à la Reine, dans le Jardin de Regnard au bout des Thuilleries. La Reine y voulut mener Madame la Princesse: elle l'assûra que Madame de Mombazou n'y seroit pas, parcequ'elle sçavoit qu'elle avoit pris médecine ce jour-là. Sur cette certitude, elle se hazarda de la suivre; mais, quand la Reine arriva dans ce Jardin, on lui dit que la Duchesse de Mombazon y étoit, & qu'elle prétendoit faire l'honneur de la Collation, comme belle mere de celle qui la donnoit. La Reine en

en demeura surprise ; car elle avoit promis à Madame la Princesse sûreté là-dessus, & fut embarrassée de cette mauvaise rencontre. Madame la Princesse fit semblant de vouloir s'en aller, & de ne pas vouloir troubler la Fête ; mais la Reine le retint, & lui dit qu'elle étoit obligée d'y remedier, puisque c'étoit sur sa parole qu'elle s'étoit résoluë d'y venir. Pour le faire sans bruit, elle envoia prier Madame de Mombazon, de faire semblant de se trouver mal, & de s'en aller ; afin de la tirer par là de la peine où elle étoit. Cette Dame, sachant la cause de ce petit banissement, ne put consentir à fuir devant son ennemie ; & fut si peu habile, qu'elle refusa cette complaisance à celle à qui elle en devoit de plus grandes. La Reine se sentit offensée de cette resistance : elle ne voulut pas laisser aller Madame la Princesse ; &, refusant la Collation & la Promenade, revint au Louvre, fort irritée contre le peu de respect que Madame de Mombazon avoit eu pour elle. Comme les Rois sont pour l'ordinaire fort au dessus de ceux qui les offencent, il leur est facile de s'en venger. Le lendemain, la Reine lui envoia commander de s'absenter de la Cour ; & de s'en aller à l'une de ses maisons. Elle le

fit

fit auſſi-tôt, au grand regret de ſes Amis, & même du Duc d'Orleans, qui l'aiant aimée autrefois s'en ſouvenoit encore. Il ne put néanmoins y apporter aucun remede, parce que la Reine étoit en colere. Elle en avoit ſujet, & ſon Miniſtre trouvoit à propos qu'elle le fut plus encore pour ſes intérêts, que pour avoir manqué d'obéïſſance.

Cette diſgrace fut auſſi-tôt ſuivie de celle du Duc de Beaufort, & de toute la troupe des Importans. L'engagement qu'il avoit avec cette Dame exilée, la douleur qu'il avoit de voir qu'une autre lui venoit d'enlever ſa faveur, la haine que Monſieur le Prince, Madame la Princeſſe, & Madame de Longueville, avoient contre cette Cabale, & ſur tout la néceſſité où ſe trouvoit le Cardinal Mazarin de le perdre, firent enfin ſa diſgrace, & compoſérent le malheur de ſa vie.

Le Duc de Beaufort fut accuſé d'avoir voulu faire aſſaſſiner le Cardinal Mazarin, & la Reine fut perſuadée que par deux fois il penſa l'exécuter; mais, d'autres m'ont aſſuré qu'il vouloit ſeulement lui faire peur. J'ai oüi dire auſſi, qu'il y avoit quelque vérité dans cette Accuſation. Des gens dignes de foi, & peu affectionnez au Cardinal, m'ont avoué qu'un jour com-

comme il voulut aller dîner à Maisons, il y avoit eu des Soldats affidez, qui devoient s'en deffaire sur le chemin ; que le Duc d'Orleans, étant arrivé par hazard comme il alloit monter en carosse, voulut se mettre de la partie ; & que sa présence avoit empêché ce dessein. Une autre fois, l'histoire assure que le Cardinal allant de sa maison au Louvre qui étoit tout contre, on devoit encore le tuër par une fenétre ; que ce soir, il fut averti de n'y pas aller ; & que dans les coins des ruës voisines il y avoit eu beaucoup de troupes de gens à cheval. Il est vrai aussi que le lendemain de ce même jour le bruit fut grand à la Cour qu'on avoit voulu tuër le Cardinal Mazarin. Sur ce bruit, il y eut beaucoup de monde au Louvre ; & la Reine me parut mal satisfaite du Duc de Beaufort, & de toute la Caballe des Importans. Elle me fit l'honneur de me dire, comme je m'approchai d'elle, & que je lui demandai raison de ce tumulte : *Vous verrez devant vingt-quatre heures comme je me vengerai des tours que cet méchans Amis me font.* Je gardai secrettement dans mon cœur ce que la Reine m'avoit fait l'honneur de me dire, & demeurai fort attentive à voir le succès des deux jours dont la Reine m'a-

voit

voit averti. Jamais le ſouvenir de ce peu de mots ne s'effacera de mon eſprit. Je vis en ce moment par le feu qui brilloit dans les yeux de la Reine, & par les choſes qui en effet arrivérent le lendemain & le ſoir même, ce que c'eſt qu'une perſonne ſouveraine, quand elle eſt en colere, & qu'elle peut tout ce qu'elle veut.

Ce même ſoir, le Duc de Beaufort revenant de la Chaſſe, qui fut peu de jours après l'éxil de Madame de Monbazon, rencontra en entrant au Louvre Madame de Guiſe & Madame de Vendôme, ſa mere, avec la Ducheſſe de Vendôme, ſa Sœur, qui avoient accompagné la Reine tout ce jour. Elles avoient appris le bruit de cet aſſaſſinat, & vu l'emotion qui avoit paru dans le viſage de la Reine. Elles firent ce qu'elles purent pour empécher ce Prince de monter en haut, & lui dirent que ſes Amis étoient d'avis qu'il s'abſentât pour quelques jours, afin de voir ce qu'il devoit faire; mais lui, ſans s'étonner, continua ſon chemin, & leur répondit ce que le Duc de Guiſe avoit répondu à un Billet qui l'avertiſſoit qu'on devoit le tuer; *On n'oſeroit.* Il étoit encore enivré de l'opinion de ſa faveur: il avoit vu la Reine le matin, ou le ſoir du jour précedent, qui lui avoit

avoit parlé avec la même douceur & familiarité ordinaire ; & il ne s imagina pas que sa destinée pût changer si facilement. Il entra donc chez la Reine dans cette sécurité. Il la trouva dans son grand Cabinet du Louvre, qui le reçeut amiablement, & qui lui fit des questions sur sa Chasse, comme si elle n'eut eu que cette pensée dans son esprit. Elle avoit appris à bien dissimuler du feu Roi son Mari, qui avoit pratiqué cette laide, mais nécessaire vertu, plus parfaitement qu'aucun Prince du monde, après avoir satisfait par un beausemblant à tout ce que la Politique l'obligeoit de faire.

Le Cardinal étant arrivé sur cette douce conversation, la Reine se leva, & lui dit de la suivre. Il parut qu'elle vouloit aller tenir Conseil dans sa Chambre. Elle y passa, suivie seulement de son Ministre. En même tems, le Duc de Beaufort, voulant sortir par le petit Cabinet, trouva Guitaut, Capitaine des Gardes de la Reine, qui l'arrêta & lui fit commandement de le suivre de la part du Roi & de la Reine. Ce Prince, sans s'étonner, après, l'avoir regardé fixement, lui dit *Oui je le veux* ; *mais cela, je l'avouë, est assez étrange*. Puis, se tournant du côté de Mesdes. de Chevreuse & de Hautefort,

qui

qui étoient dans le petit Cabinet & qui causoient ensemble, il leur dit, *Mes Dames vous voiez, la Reine me fait arrêter.* Sans doute qu'elles furent surprises de cette avanture, & qu'elles en eurent de la douleur; car elles étoient de ses Amies: & pour lui, je crois que le dépit & la colere occupérent entierement son ame. Il ne s'imaginoit pas qu'après avoir été Serviteur de la Reine pendant ses malheurs, elle put jamais se resoudre à le traitter de la sorte. Ce n'étoit pas un homme detrompé des vanitez du monde, ni qui sçut en faire les solides jugemens qu'un esprit du commun eut pu faire. Il étoit homme d'esprit en beaucoup de choses, mais fort attaché à la fausse gloire qui suit la faveur & par consequent il fut mal content de se voir trómpé & dechu de ses belles espèrances; mais, comme il avoit du cœur, il fit bonne mine dans son malheur.

Quand le Duc de Beaufort fut entré dans la Chambre de Guitaut, où d'abord on le mena, il demanda à souper. Il mangea de grand appetit, & dormit de même. Aussitôt qu'il fut arrêté, le bruit de sa détention fit venir Made. sa Mere, & Made. de Nemours sa Sœur au Louvre, pour se jetter aux pieds de la Reine pour

lui demander ſa grace; mais elle etoit enfermée, & leurs larmes ne furent point vûës, & leurs cris ne furent point entendus, que de peu de perſonnes qui furent les conſoler. Je fus de ce nombre, & nous leur dimes qu'elles ne la pouvoient pas voir; que ſes réſolutions ne pouvoient ſe changer, & qu'elles feroient mieux pour le préſent de ſe ſoumettre à la volõté de Dieu. La Ducheſſe de Vendôme, qui étoit une Sainte, & la Mere des pauvres, ne manqua pas de prendre ce parti. Barriere, Serviteur de la Reine, devoit être arrêté ce même jour. Cette Princeſſe s'étoit autrefois ſervi de lui, pour des Commiſſions où il falloit du ſecret & de la réſolution; & quand elle avoit aprehendé qu'on lui ôtât ſes Enfans, c'étoit lui qu'elle avoit envoié trouver le Grand Ecuier, pour le prier de travailler à détourner le Roi de cette penſée: mais Barriére aiant trouvé ce Favori peu aſſuré de la bonne volonté de ſon Maître, Il n'avoit pas été en état de lui rendre ce ſervice; & craignant de s'embarraſſer dans le malheur qui lui arriva peu de tems aprés, il n'avoit ſongé qu'à ſe ſauver. Elle étoit prête de le recompenſer, lorsque le Cardinal Mazarin, craignant la liaiſon que ceux qui étoient attachée à elle

avoient

avoient avec le Duc de Hauteforr, eut dessein de l'enveloper dans sa disgrace. Il en fut averti par la Marquise de Hautefort, & au lieu d'en aller parler le lendemain à la Reine, il alla d'abord, suivant son conseil, trouver son Ministre, qui le reçût si bien, qu'il lui dit, que le croiant homme d'honneur, il vouloit bien se fier à sa parole; & l'on sçut en effet qu'il avoit envoié prier la Reine de ne rien faire contre Barriere qu'il ne l'eut vuë. Il eut donc la bonté de le sauver de la prison; mais comme il sçavoit bien que ce Gentilhomme avoit offert à la Reine de tuër le Cardinal de Richelieu, il ne trouva pas à propos de lui laisser donner par elle la Lieutenance de ses Gendarmes, qu'elle lui avoit promise: il crut qu'un homme intrépide & capable de tout entreprendre, étant Ami de ses Ennemis, ne lui étoit pas propre en cette charge, qui fut donnée à Mesgrin. Quand Barriere en fit ses plaintes à la Reine, elle tourna la conversation sur les offres qu'il lui avoit faites, & lui dit en parlant du Cardinal de Richelieu, *Vous sçavez, Barriere, que je vous dis & vous le repetai, Il est Prêtre, je n'y puis consentir.* Tous ses Amis lui dirent, quand il leur en parla, que n'aiant pas accepté ses offres,

 il

il ne devoit pas s'étonner si elles lui avoient été nuisibles en cette occasion ; & je lui ai depuis oüi dire, que cela avoit été pour lui une grande leçon, qui lui avoit apris que Dieu seul méritoit d'être aimé & servi, & qu'on ne devoit jamais le quitter pour des créatures.

Le Prisonnier fut mené au Bois de Vincennes. On lui donna un Valet de Chambre pour le servir, & un Cuisinier de la bouche. Ses Amis se plaignirent de ce qu'on ne lui avoit pas donné quelqu'un de ses Domestiques ; mais la Reine, à qui j'en parlai à leur priére, me répondit que ce n'étoit pas l'usage. On envoia ordre à Monsieur & à Madame de Vendôme, & à Monsieur de Mercœur, de sortir incessamment de Paris. Le Duc de Vendôme s'en excusa d'abord, sur ce qu'il étoit malade, mais pour le presser d'en partir, & lui faire faire son voiage plus commodément, la Reine lui envoia sa litiére. Quelques personnes, affectionnées à cette Maison disgraciée, trouverent que la Reine avoit fait une trop grande affaire d'une bagatelle ; mais ses ennemis qui étoient les amis de Madame la Princesse ; & de toute la Cabale de l'Hôtel de Condé, envenimant les moindres choses, le Cardinal ne fût pas fâché de pro-

profiter de la colère de la Reine, pour éloigner de la Cour tous ceux qui s'oppofoient à fon établiffement, en lui faifant comprendre que les Princes de Vendôme n'avoient une fi groffe Cour, qu'à caufe qu'ils fouffroient qu'on dit qu'ils la gouvernoient abfolument; ce qui faifoit croire qu'elle ne feroit du bien à perfonne, qu'à leur recommandation. Le grand nombre de gens de cette Cabale, qui l'importunoient tous les jours de leur prétentions, fit qu'elle fe laiffa aifément perfuader, qu'elle n'étoit point obligée de les recompenfer des pertes dont elle n'étoit point caufe; & qu'il falloit arrêter la préfomption de ce jeune Prince, qui marquoit affez par fon peu de conduite, qu'il étoit plus propre à brouiller l'Etat qu'à le fervir. Elle trouva elle-même, qu'étant Régente, & par conféquent chargée du foin de gouverner un grand Roiaume, elle étoit obligée de fe dépouiller de fes inclinations particuliéres, pour ne fonger qu'au bien public, & de n'avoir plus d'autres interêts que ceux de l'Etat, qui étoient tout à-fait oppofez à ceux qu'elle avoit eu quand elle n'avoit point d'Enfans, & qu'on la menaçoit à tous momens de la renvoier en Efpagne : car, en ce tems-là, elle n'avoit que fort

peu d'Amis & de ſerviteurs, à qui elle devoit avoir de la reconnoiſſance; mais, que depuis ce tems-là, outre le ſouvenir de leurs ſervices qu'elle ne devoit pas perdre elle devoit rendre la juſtice à tous les ſujets du Roi ſon Fils. Le prétendu aſſaſſinat, dont on accuſoit en géneral ceux de cette Cabale, ne lui paroiſſoit pas même trop incroiable, à elle, qui ſavoit a n'en pouvoir douter; qu'il avoit effectivement eu deſſein de tuer le Cardinal de Richelieu: ceux, qu'on s'imagine pouvoir avoir eu deſſein d'aſſaſſiner le Cardinal Mazarin, étant du nõbre des Importans, qui n'en faiſoient point de ſcrupule dans le Regne du feu Roi. Le lendemain de la détention du Duc de Beaufort, pendant qu'on peignoit la Reine, elle nous fit l'honneur de nous dire à deux de ſes femmes & à moi, ce que ce Prince avoit dit à Guitault; quand il fut arrêté. Elle eſtima la grandeur de ſon courage, d'avoir marqué tant d'indifference pour ſon malheur, & nous dit qu'elle l'avoit pluſieurs fois averti de changer de conduite, & que s'il avoit crû ſes conſeils, il auroit évité ſa diſgrace; & nous aſſura, qu'elle s'étoit réſolue de le faire arrêter avec une douleur incroïable, le plaignant de tout ce qu'il alloit ſouffrir,

lui

lui & toute sa Famille: & que dans le moment qu'elle sçut qu'on éxecutoit l'ordre qu'elle en avoit donné, elle sentit un grand battement de cœur. Elle nous conta ensuite, que deux ou trois jours auparavant, étant allée se promener au Bois de Vincennes, où Chavigni lui donna une magnifique collation, elle avoit vû ce Prince fort enjoüé, & qu'alors il lui vint dans l'esprit de le plaindre, disant en elle même, *Helas! ce pauvre garçon dans trois jours sera peut-être ici, où il ne rira pas.* Et la Demoiselle Filandre, premiére Femme de Chambre; me jura que la Reine pleura ce jour là en se couchant; qu'elle lui avoit dit fort bonnement, que comme elle les avoit tant aimé du tems du feu Roi, & que cette amitié avoit duré fort long-tems, elle avoit eu de la peine à s'en détacher, & à les perdre. Voilà des marques estimables de sa bonté. Aussi, je croi pouvoir dire sans flatterie de la Reine, qu'il n'y a jamais eu une si veritable douceur, ni jamais une personne si droite dans ses intentions que la Reine, quand elle agissoit par elle-même. Elle étoit éclairée sur-tout ce qu'on apelle la raison; mais, malgré ses belles lumiéres naturelles, il étoit facile à ceux qui avoient du pouvoir

auprès d'elle, de la rendre un peu trop préoccupée. Ses oreilles n'étoient pas toûjours également ſuſceptibles d'écouter le pour & le contre & outre ſon Miniſtre principal, il y a eu encore d'autres perſonnes, qui ont pû en de certaines occaſions lui cacher la verité : mais il étoit rare de la voir en cet état.

La diſgrace du Duc de Beaufort fut ſuivie de celle de l'Evêque de Beauvais, qui ne put pas tenir contre un Compétiteur auſſi puiſſant que l'étoit le Cardinal Mazarin. Le Chapeau, qu'on avoit demandé pour lui, fut contremandé ; & il parut quitter la Cour ſans regret, pour aller dans ſon Evêché de Beauvais la faire à un meilleur maître que les plus grands & les meilleurs Rois du Monde ne le peuvent être, où il a vêcu ſaintement le reſte de ſa vie.

Ce Prélat étoit ſi peu habile, qu'il fut aiſé à ſes Ennemis de lui faire perdre l'eſtime de la Reine. Le Cardinal Mazarin ſe ſervit d'une choſe dite par lui trop legérement, pour la perſuader qu'il étoit incapable d'aucun ſecret. Après la priſon du Duc de Beaufort, cet Evêque dit à Monſieur le Prince, qu'il s'étonnoit qu'il eut conſenti à cette détention. Monſieur le Prince, qui n'en étoit point affligé, lui

lui répondit, *Et vous, Monsieur, qui étes le Ministre de la Reine, comment ne l'avez vous pas empêché? Je l'aurois fait*, lui dit l'Evêque de Beauvais, *& je l'aurois averti, si je l'avois sçû.* Monsieur le Prince, qui trouva cette réponse indigne d'un homme emploié dans les Affaires d'Etat, s'en moqua, & la conta à quelques uns de ses familiers. Brancas, Fils du Duc de Villars, la sçût, & quelques-uns de ses Amis. Comme il étoit attaché au Duc d'Orleans, & qu'il étoit Ami de l'Abbé de la Riviére, il lui en fit l'Histoire. L'Abbé la dit à son Maitre, à la Reine, & au Cardinal Mazarin; & le Cardinal ne manqua pas d'en faire son profit: faisant voir à cette Princesse, combien un homme en qui elle ne pouvoit trouver de sureté dans ses secrets lui étoit dangereux. Cette imprudence contribua beaucoup à le faire éloigner; mais par elle-même, comme je l'ai déja dit, elle avoit apperçu qu'il n'étoit pas capable de lui aider à soutenir le Sceptre, dont la pesanteur l'incommodoit. La Reine, n'étoit pas habituée au travail, & les continuelles fonctions de la Régence lui faisant peur, elle desiroit un homme habile & intelligent, qui pût la soulager; & ne le trouvant point en la personne de l'Evê-

que de Beauvais, elle choiſit le Cardinal Mazarin, qui lui parut avoir toutes les qualitez qui ſont neceſſaires à un grand Miniſtre.

Madame de Chevreuſe, dégoutée de voir tous ſes amis éxilez & maltraités, & ſon crédit diminuer tous les jours; ſe plaignit à la Reine du peu de conſideration qu'elle avoit pour ſes anciens Serviteurs. La Reine la pria de ne ſe mêler de rien, de la laiſſer gouverner l'Etat, & diſpoſer de ſes Affaires à ſon gré. Elle lui conſeilla, à ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire, de vivre agréablement en France, de ne ſe mêler d'aucune Intrigue, & de jouïr ſous ſa Régence du repos qu'elle n'avoit pas pu avoir du tems du feu Roi. Elle lui repréſenta qu'il étoit tems de ſe plaire dans la retraite, & de regler ſa vie ſur les penſées de l'autre monde. Elle lui dit qu'elle lui promettoit ſon amitié à cette condition; mais que ſi elle vouloit troubler la Cour, qu'elle la forceroit de l'éloigner, & qu'elle ne pouvoit lui promettre de grace plus grande, que celle d'être au moins chaſſée la derniére. Madame de Chevreuſe ne reçut pas ces remontrances & ces conſeils avec la ſoumiſſion d'eſprit pratiquée dans les Couvents: elle ne crut pas que la

cha-

charité & le soin de son salut en fussent la principale cause. Ce n'est pas dans la Cour, où se debite cette marchandise de bonne foi : ce n'est pas aussi dans ce lieu où elle est reçûe avec humilité. Les pensées saintes n'entrent point dans les cœurs par des motifs humains : au contraire, rien ne révolte tant les esprits, que les Prédications à contre-tems. Celle-là eut son effet de cette maniére ; & comme la Reine n'eut pas de satisfaction de sa réponse ni de sa conduite, le dégoût s'augmenta de son côté ; & Madame de Chevreuse connoissant que la bonté de la Reine diminuoit pour elle, ne s'étonna point, quand enfin elle reçut commandement d'aller à Tours, ou à l'une de ses maisons. Elle partit de la Cour, & fut quelques jours chez elle : mais, ne pouvant se tenir en repos, elle en partit deguisée, elle & Mademoiselle sa Fille ; & voulant gagner l'Angleterre, elle demeura malade dans les Isles de Guernezé, où elle souffrit beaucoup de miseres. Delà, elle revint en Flandres, où le Duc de Lorraine, tout banni qu'il étoit, la reçût & l'assista beaucoup. Le Cardinal Mazarin disoit, pour se disculper de sa disgrace, qu'elle avoit trop d'amour pour l'Espagne ; qu'elle vouloit absolument

faire faire la Paix à l'avantage des Espagnols, & qu'il n'avoit jamais pû acquerir son amitié. J'ai oüi dire à ceux qui l'ont connue particulierement, qu'il n'y a jamais eu personne qui ait si bien connu les interêts de tous les Princes, & qui en parlât si bien: & même je l'ai entendu loüer de sa capacité; mais, il ne m'a pas paru par sa conduite, que ces lumieres aient été aussi grandes que sa réputation. Comme elle avoit de l'esprit, & qu'elle avoit pratiqué les Etrangers, il est à croire que sans lui faire de grace, on pouvoit lui donner cette loüange; & peut être qu'elle étoit assez capable de dôner son avis sur la Paix: mais, on peut dire d'elle avec justice, que ceux qui ont examiné ce qui paroissoit de bon en elle, lui ont trouvé beaucoup de deffauts. Elle étoit distraite en ses discours, & très occupée des chimeres, que son inclination à l'intrigue lui donnoit. Il est à présumer aussi, que ses jugemens n'ont pas toûjours été réglez par la raison, & que ses passions ont beaucoup contribué à les former en elle. La Reine & son Ministre pouvoient donc la craindre avec quelque sujet. Je lui ai oüi dire à elle-même, sur ce que je la loüai un jour d'avoir eu part à toutes les grandes Affai-

res

res qui étoient arrivées dans l'Europe, que jamais l'ambition ne lui avoit touché le cœur; mais que ſon plaiſir l'avoit mené: c'eſt-à dire, qu'elle s'étoit interreſſée dans les Affaires du Monde, ſeulement par raport à ceux qu'elle avoit aimé.

Dans le même tems, ou peu après, on fit commandement à tous les Eveques de s'en aller à leurs Dioceſes. Cet ordre fut donné, afin que l'Evêque de Lizieux * ſe retirât dans le ſien. Il étoit devot, grand Prédicateur, & libre à dire la verité. Il étoit le Saint de la Cour: il avoit toûjours appellé la Reine ſa bonne Fille; & la Reine avoit toute ſa vie marqué l'eſtimer infiniment. Le feu Cardinal, quoi qu'il ne l'aimât pas, à cauſe qu'il étoit bon ami de la Reine, ne l'àvoit voulu jamais chaſſer, & avoit toûjours quelque veneration pour ſa vertu & pour ſa barbe griſe; mais enfin, il fallut qu'il s'en allât bientôt, auſſi-bien que les autres il devina aiſément que le commandement géneral n'étoit donné que pour lui & que la fortune du Miniſtre, plutôt que la pieté de la Reine, l'envoioit ſatisfaire à ſes obligations. Il étoit intime ami des Princes de Vendôme: il logeoit dans

* L'Evêque de Lizieux avoit été Evêque de Nantes.

dans leur maison, & parloit librement à la Reine; si bien que le Cardinal, le craignant avec sujet, fut bien aise de s'en deffaire. Il vint trouver la Reine un matin, pour prendre congé d'elle. Elle étoit à sa toilette, qui s'habilloit; & ne sçachant que lui dire (dans l'embarras que la présence de ce bon homme lui causoit) elle le pria fort succinctement de se souvenir d'elle dans ses bonnes priéres. Pour lui, il ne lui parla point: il lui voulut montrer sans doute par son silence, qu'il obéïssoit sans estimer le commandement. J'y étois; & je le remarquai avec peine, pour la Reine, & pour celui qu'elle chassoit si doucement. La Reine ensuite étant au Val-de-Grace, dit à la Marquise de Maignelai, Dame de grande qualité & de grande vertu; amie de cet Evêque, qu'elle avoit été obligée par beaucoup de considérations à l'éloigner; mais qu'elle lui juroit par le Dieu qu'elle venoit de recevoir (car elle sortoit de la Sainte Communion) qu'elle en avoit été très fâchée, & qu'elle avoit eu autant de peine à se résoudre à le perdre, que s'il eut été son veritable Pere.

Environ ce même tems, se fit un Combat à la Place Roiale, entre le Duc de Guise, un des principaux soutenans

de

de Madame de Mombazon, & le Comte de Coligni. C'étoit une ſuite de la Lettre qui fut trouvée chez cette Ducheſſe, qu'on avoit fauſſement attribuée à Coligni, & qu'on avoit voulu dedier à Madame de Longueville. Le Duc de Guiſe, brave comme ſes aïeux, eût de l'avantage ſur le Martir de Madame de Longueville: il lui donna un grand coup d'épée dans le bras. Il mourut de ſa bleſſure quelque tems après; affligé de ſon malheur, qui lui fut ſenſible L'Eſtrade lui ſervit de ſecond. Il étoit ſon Parent; & deſirant ſa converſation, il lui dit; quand il le pria d'aller appeller le Duc de Guiſe, que ſi ce Prince, qui n'avoit nulle part à la raillerie de chez Madame de Mombazon, l'en aſſuroit encore, qu'il croioit qu'il devoit en demeurer ſatisfait; mais Coligni, ſur ce conſeil, lui répondit, il n'eſt pas queſtion de cela: je me ſuis engagé à Madame de Longueville de me battre contre lui à la Place Royale; je n'y puis manquer. Bridieu ſervoit le Duc de Guiſe, & l'Eſtrade eut de l'avantage ſur lui; &, après l'avoir bleſſé, & mis hors de combat, il alla pour ſecourir ſon Ami, qu'il trouva en mauvais état. Ce Seigneur, à qui il offrit de recommencer le combat, quoi qu'il fut bleſſé, lui demanda

manda son amitié; & voiant qu'il perdoit beaucoup de sang, ne voulut point par grandeur d'ame accepter sa proposition. Madame de Longueville, à ce qu'on a crû, étoit chez la vieille Duchesse de Rohan, qui les vit battre, cachée à une fenêtre; mais elle eut peu de satisfaction de sa curiosité. On fit cette Chanson sur ce Combat.

Essuiez vos beaux yeux.
Madame de Longueville,
Essuiez vos beaux yeux.
Coligni se porte mieux.
S'il a demandé la vie,
Ne l'en blâmez nullement;
Car c'est pour être vôtre Amant,
Qu'il veut vivre éternellement.

Ce Combat donna beaucoup de gloire au Duc de Guise, qui en méritoit par sa valeur & par son esprit; mais, il avoit une legéreté, qui le rendoit méprisable: car, outre qu'il ne s'appliquoit point au soin de sa grandeur, & qu'en toute sa conduite on voioit manquer la prudence, il a donné de si grandes marques de sa legéreté, soit dans la Galanterie, soit dans l'Amour légitime, qu'une Femme ne sauroit jamais le louër sans manquer à

ce qu'elle doit à son sexe. Il avoit été dans ses premiéres années amoureux de la Princesse Anne de Gonzague. Il lui avoit promis qu'il seroit son Mari, & sur ses promesses elle crut qu'il l'épouseroit; mais, il la laissa bien-tôt après dans la liberté d'en prendre un autre. Cette Princesse avoit de la beauté & de grands charmes dans l'esprit; si bien qu'il ne lui fut pas difficile de Prendre un autre parti: peu d'années après, elle épousa le Prince Palatin, Fils du Roi de Bohême; & nous la verrons pendant cette Régence, sous le nom de la Princesse Palatine, faire de grandes choses, & avoir part dans beaucoup d'évenemens à la Cour. Le Duc de Guise, après avoir manqué à cette Princesse, s'en alla en Flandres, où il épousa publiquement la Comtesse de Bossu. Le mariage fut celebré par un Evêque parent de la Dame: il lui mangea cinquante mille écus pendant son éxil; & ensuite, il s'en dégouta. Il étoit alors revenu en France, où il ne songeoit plus à elle, que pour lui faire des outrages.

Voions à accomplir en la personne de Madame de Hautefort la destinée de toute la troupe des Importans. La Reine avoit quitté le Louvre, à cause que son appartement ne lui plaisoit pas, & avoit pris

pris pour sa demeure le Palais Roial, que le Cardinal de Richelieu en mourant avoit laissé au feu Roi. Dans le commencement qu'elle occupa ce logis, elle fut fort malade d'une jaunisse effroiable, qui fut jugée par les Medecins ne provenir que de chagrins & de tristesse. Les chagrins qu'elle avoit reçûs de tant de plaintes qui se faisoient contre son Gouvernement lui avoient donné de la peine. L'occupation des affaires lui causa beaucoup d'embarras; & la douleur qu'elle sentit, se voiant forcée de faire des malheureux, lui fit une si grande impression, que son corps participant aux souffrances en eut une trop grande part. Sa tristesse s'étant dissipée & sa maladie aussi, elle se résolut de ne plus penser qu'à jouir du repos qu'elle se donneroit, en se déchargeant sur son Ministre des soins & des affaires de l'Etat, & crut alors pouvoir être toûjours aussi heureuse qu'elle étoit puissante. Madame de Hautefort, qui n'avoit pû se vaincre sur la haine qu'elle portoit au Cardinal Mazarin, étoit la seule qui lui causoit encore de l'inquiétude non seulement parce qu'elle ne pouvoit souffrir ce Ministre, mais parce que son esprit, qui commençoit à prendre par beaucoup de devotion des sentimens

qui

qui la rendoient ſevere, un peu contrariante, & trop critique, tout ce que la Reine faiſoit lui étoit à dégoût ; & l'ancienne familiarité qu'elle avoit eue avec elle, lui donnoit la liberté de lui dire quelquefois des choſes qui marquoient qu'elle n'approuvoit nullement ſa conduite. La Reine ne pouvoit ſouffrir cette manière d'agir ; & le Cardinal, qui ſouhaitoit la perte de cette Dame, ne manquoit pas d'aigrir l'eſprit de la Reine contre elle. Ses ſermons ſur ſa géneroſité paſſoient pour des reproches tacites ; & ſa conduite enfin manquant de prudence fut cauſe qu'elle perdit les bonnes graces de celle qui auparavant l'avoit traitée de Chere Amie.

Un jour donc ayant dans l'année mil ſix cent quarante-quatre, qu'à nôtre ordinaire nous avions eu l'honneur de paſſer le ſoir juſques à minuit auprès de la Reine; nous laiſſâmes Madame de Hautefort cauſer avec cette Princeſſe en toute liberté, & avec le plaiſir que ſa préſence, & la grace qu'elle nous faiſoit de nous ſouffrir, nous donnoit. La Reine étoit prête de ſe mettre au lit : elle n'avoit plus que ſa derniére Priére à faire, quand nous la quittâmes, & que Mademoiſelle de Beaumont, le Commandant de Jars, ma

Sœur,

Sœur, & moi, sortimes, pour nous retirer. Dans ce moment, il arriva que Madame d'Hautefort, toûjours occupée à bien faire, en déchaussant la Reine, appuia la recommandation d'une de ses Femmes, qui parloit en faveur d'un vieux Gentilhomme servant, qui depuis long tems étoit son domestique, & qui lui demandoit quelque grace: & Madame de Hautefort ne trouvant pas en la Reine une trop bonne volonté pour lui, elle lui dit & lui fit entendre par des souris dedaigneux, qu'il ne falloit pas oublier ses anciens domestiques. La Reine, qui n'attendoit qu'une occasion pour se deffaire d'elle, contre sa douceur ordinaire, ne manqua pas de prendre feu là dessus, & lui dit avec chagrin, qu'enfin elle étoit fort mal satisfaite de la maniere dont elle vivoit avec elle. En prononçant ces importantes paroles, elle se jetta dans son lit, lui commanda de fermer son rideau, & de ne lui plus parler de rien. Madame de Hautefort, étonnée de ce coup de foudre, se jette à genoux, & joignant les mains appella Dieu à temoin de son innocence & de la sincerité de ses intentions, protestant à la Reine qu'elle croioit n'avoir jamais manqué à son service, ni à ce

ce qu'elle lui devoit. Elle s'en alla enſuite dans ſa Chambre, ſenſiblement touchée de cette avanture, & je puis dire fort affligée. Le lendemain, la Reine lui envoia dire de ſortir d'auprès d'elle, & d'emmener avec elle Mademoiſelle d'Eſcars ſa Sœur, qui avoit toujours été avec elle.

Je ne fus jamais plus étonnée que le matin, quand je ſus à mon reveil ce qui étoit arrivé à Made. de Hautefort en ce peu de tẽs que nous l'avions laiſſée auprès de la Reine, & qui avoit cauſé de ſi grands effets contre elle. On doit dire par juſtice & pour ſa deffenſe, que ſes bonnes intentious la rendoient excuſable, mais les meilleurs choſes ſont preſque égales aux pires, quand elles ne ſont pas bien conduites ; & la vertu priſe de travers peut quelquefois cauſer autant de mal que ſon contraire. Comme j'eſtimois la ſienne, quoi que j'en viſſe l'imprudence, je l'allai voir dans ſa Chambre, où elle me parut aſſez forte dans ce moment ſur ſon malheur; (ſi ce peut être un malheur que de quitter la Cour.) Après une converſation d'une demi-heure, où elle ſe juſtifia à moi du mieux qu'elle put, je fus trouver la Reine, à qui je dis la viſite que je venois de faire, en excuſant cette Dame avec le plus de ſoin qu'il me fut poſſible.

La

La Reine me fit l'honneur de me dire que j'avois tort de ne pas entrer dans les justes raisons qu'elle avoit de se plaindre d'elle; que je ne la connoissois presque pas, & que déja ma bonté alloit à l'excuser, quoi que je dûsse bien voir qu'elle n'avoit point de raison. Outre les plaintes qu'elle me fit alors, elle dit encore à Beringhen, qu'elle avoit senti de la peine, de me voir si légérement engagée dans l'amitié de Made. de Hautefort, moi, qui n'étois de retour à la Cour que depuis peu, & qui n'y devois pas avoir de meilleure amie qu'elle. Cette plainte étoit obligeante, venant d'une grande Reine, qui certainement étoit la personne du mõde à qui je devois le plus, & que j'aimois aussi le plus véritablement; mais le cœur ne se voiant pas, la Reine fut quelque tems un peu froide pour moi. Ma conduite me fit beaucoup de tort auprès du Ministre: il crut que j'étois contre ses interêts, puisque je paroissois prendre part à la disgrace d'une personne qui lui étoit si opposée. Je n'entrois néanmoins dans nulle Cabale: mes intentions étoient droites; & la pitié seule me faisoit agir. Je ne laissai pas le soir de retourner voir Made. de Hautefort, qui, pour avoir voulu paroitre forte, avoit tellement renfermé en elle toute sa dou-

douleur & sa foiblesse, qu'elle l'avoit pensé faire mourir. Son mal fut si violent, qu'elle n'avoit pû sortir de sa Chambre, selon le commandement qu'elle en avoit reçû. Nous la trouvâmes, le Commandeur de Jars, Mademoiselle de Beaumont, ma Sœur, & moi dans un état pitoiable. Son cœur, qui n'avoit pas seulement soupiré tout le jour renonçant par force à la fierté dont il avoit voulu paroître rempli, étoit par sa douleur si étouffé, si saisi, & si abandonné à son ressentiment, que je puis dire avec verité, n'avoir jamais rien vû de pareil. Elle sanglottoit d'une maniére si sensible, qu'il étoit aisé de juger qu'elle avoit beaucoup aimé la Reine, que sa disgrace étoit dure, & qu'elle ne l'avoit pas prévuë. Nous la consolames le mieux que nous pûmes. Nous aurions fort souhaitté que la Reine eut été capable de s'adoucir, & de lui pardonner; mais le lendemain étant un peu remise, & même soulagée par deux saignées qu'il lui fallut faire la nuit, elle sortit du Palais Roial, regrettée de tout le monde. Car, comme la disgrace sans crime a cela de propre qu'elle détruit l'envie dás l'ame des Ennemis, & les fait passer aisement de la haine à la pitié, elle augmente l'amitié dans celle des Amis qui

sont

sont assez honnêtes gens pour aimer la génerosité, & excuser les fautes que fait faire une vertu si extraordinaire. Cette illustre malheureuse alla s'enfermer dans une Religion, où elle demeura quelque tems: puis, elle en sortit & vêcut fort retirée, ne voiant que ses Amis particuliers. Je n'osai plus l'aller voir, parce qu'en parlant d'elle à la Reine, & lui demandant en grace qu'elle ne trouvât pas mauvais que je l'allasse voir, cette Princesse m'avoit répondu froidement que j'étois libre, & que j'en pouvois user comme je voudrois. Je lui dis, en lui baisant la main, que je ne la voulois pas être, pour faire jamais aucune chose, qui put lui déplaire, & lui devant tout & rien à Madame de Hautefort que de la civilité & de l'estime. Je m'engageai à la Reine de ne la plus voir. Le Commandeur de Jars, beaucoup plus son Ami que moi, qui ne manquoit pas de fidélité pour ses Amis, en fit autant que moi, & ne la vit plus que quand elle se maria.

Voilà donc la Reine sans trouble, & la Reine sans Importans. Tout le reste se rangea du côté du Ministre, & chercha son établissement par sa protection. Il ne restoit plus auprès de la Reine que la Marquise de Senecey, qui, n'étant

pas

pas mise de sa main, ne pouvoit pas l'aimer, d'autant plus qu'elle la vouloit gouverner à sa mode, & qu'elle avoit voulu placer l'Evêque de Limoge son Parent, au prémier dégré de la faveur. Elle prétendit qu'on la fit Duchesse, & qu'on déclarât ses petits enfans Princes, à cause du nom de Foix qu'ils portent; de sorte qu'elle avoit de la peine à se voir contrainte sous une autorité qui resseroit son ambition dans les seules prérogatives de sa Charge : mais, comme elle étoit fort inégale, elle avoit de ces contrarietez que les Espagnols appellent *Altibaxos;* car tantôt elle pestoit comme les autres, tantôt elle le recherchoit avec de grandes soumissions, & se loüoit de la moindre douceur qu'il lui disoit; & comme ces mouvemens d'amitié & de haine pour & contre lui étoient alternatifs, les bonnes ou les mauvaises paroles qu'elle tiroit de lui étoient differentes, & l'on ne pouvoit dire si elle étoit bien ou mal à la Cour, où elle demeuroit sans aucun crédit.

Au commencement de la Régence, la Reine avoit établi un Conseil de Conscience, où se jugeoient toutes les Affaires qui concernoient les Bénéfices qu'elle vouloit donner à des gens de bien. Ce Conseil subsista tant que le Ministre voiant

ſon autorité traverſée demeura dans quelque retenuë ; mais auſſi-tôt qu'elle fut tout-à-fait affermie, il voulut diſpoſer à ſon gré & ſans aucune contradiction des Benefices, comme de tout le reſte, ou que ceux à qui la Reine les donneroit fuſſent de ſes Amis ſans ſe trop ſoucier qu'ils fuſſent bons ſerviteurs de Dieu, diſant qu'il croioit qu'ils l'étoient tous. Ce Conſeil ne ſervit donc qu'à exclure ceux qu'elle ne vouloit pas favoriſer ; & quelques années après, il fut entierement aboli, à cauſe que le Pere Vincent, qui en étoit le Chef, étant un homme tout d'une piéce, qui n'avoit jamais ſongé à gagner les bonnes graces des gens de la Cour dont il ne connoiſſoit pas les manieres, il fut aiſément tourné en ridicule; & qu'il étoit preſque impoſſible que l'humilité, la pénitence, & la ſimplicité évangelique s'accordât avec l'ambition, la vanité, & l'intérêt qui y regnent. Celle qui l'avoit établi auroit fort ſouhaitté de l'y maintenir : c'eſt pourquoi elle avoit encore quelques longues converſations avec lui, ſur les ſcrupules qui lui en étoient toujours demeurez ; mais elle manqua de fermeté en cette occaſion, & laiſſa ſouvent les choſes ſelon qu'il plut à ſon Miniſtre, ne ſe croyant pas ſi habile que lui,
&

& ne croyant pas l'être autant qu'elle l'étoit en beaucoup de choſes : ce qui fut cauſe qu'il lui étoit aiſé de la perſuader de tout ce qu'il vouloit, & de la faire revenir aprés quelque reſiſtance aux choſes qu'il avoit reſoluës. Je ſçai néanmoins que dans le choix des Evêques particuliérement elle a eu une trés-grande peine à ſe rendre ; & qu'elle en a eu bien davantage, quand elle eut reconnu qu'elle avoit ſuivi ſes avis trop facilement ſur cet important Chapitre ; ce qu'elle ne faiſoit pas toujours, & jamais ſans conſulter en particulier, ou le Pere Vincent tant qu'il a vêcu, ou d'autres qu'elle a crû gens de bien : mais, elle a été quelques fois trompée par la fauſſe vertu de ceux qui prétendoient à la Prélature, & dont les perſonnes de pieté ſur qui elle ſe repoſoit de cet éxamen lui répondoient peut-être un peu trop légérement. Cependant malgré l'indifference que ſon Miniſtre a parû avoir ſur ce ſujet, Dieu a fait la grace à cette Princeſſe de voir la plupart de ceux qui pendant ſa Regence ont été élevés à cette dignité ſatisfaire à leur devoir, & faire leurs fonctions avec une ſainteté éxemplaire. La Reine avoit mis dans les Finances le Preſident de Bailleul, homme de bien, & Juge fort intégre, mais trop

familiarisé & trop doux pour cette Charge, où la Justice n'est pas la principale qualité qui soit necessaire. Il étoit important au Cardinal Mazarin de le changer pour un moins régulier & plus dur que lui. Il ne voulut pas si-tôt le chasser, & mit d'abord sous lui d'Hemeri pour Controleur général, avec tout le pouvoir dont cette Charge le rendoit capable, pour l'installer peu à peu & en faire un Sur-Intendant des Finances tout-à-fait à sa dévotion ; ce qui arriva bientôt après. En même tems, la Reine, qui vouloit ôter Chavigni du Conseil, où le Cardinal n'étoit pas bien aise de le voir éxercer la Charge de Secretaire d'Etat des Affaires Etrangeres, dont il étoit fort capable, & qu'il avoit eue de Boutilier son Pere, & par laquelle aiant le maniment des plus grandes Affaires qui s'y examinent il avoit nécessairement quelque part au Ministere, lui ordonna de s'en deffaire & de la vendre au Comte de Brienne qui vendroit celle qu'il avoit la Maison du Roi à Duplessis Guenegaud ; & comme elle le considéroit, non seulement par sa probité & par l'amitié qu'elle avoit pour la Comtesse de Brienne, elle lui fit donner deux cent mille livres, pour aider à paier celle qu'on lui vendoit cinq cent mille livres. Le Cardinal

Mazarin

Mazarin n'aiant plus personne dans le Conseil qui pût lui donner quelque jalousie, le Comte de Brienne ne faisoit aucune difficulté de signer toutes les depêches comme on les lui envoioit. Il ne restoit plus que la Charge de Secretaire d'Etat de la Guerre, que Des Noiers, qui avoit été disgracié par le feu Roi avoit, & dont il fit donner la comission à le Tellier qu'il avoit connu en Italie, & qui en eut bientôt le titre par la mort de Des Noiers : & par ce moien, il eut le plaisir de faire tout seul les quatre Charges de Secretaire d'Etat ; & les Titulaires ne furent que ses Commis.

Après avoir parlé de l'état où étoit la Cour, je croi qu'il est juste de dire quelque chose de particulier de la Reine. Elle s'éveilloit pour l'ordinaire à dix ou onze heures, & les jours de dévotion à neuf, qu'elle faisoit une longue Priere, avant que d'appeller celle qui couchoit auprès d'elle. Quand on avoit annoncé son réveil, ses principaux Officiers lui venoient faire leur Cour, & souvent d'autres personnes y entroient, & particulierement certaines Dames, qui lui venoient parler des aumones de charité qui étoient à faire à Paris, dans toute la France, & même au dehors; car ses liberalitez en tout tems

étoient grandes, & s'étendoient généralement ſur tout ce qui regardoit la piété ; ſon application étant ſans rélâche à tous les beſoins qu'on avoit de ſa protection & de ſa juſtice. Les hommes n'étoient pas exclus de ſes Audiences. Dans ces prémieres heures, elle en donnoit ſouvent à pluſieurs, & entroit dans toutes les Affaires dont ils lui parloient, ſelon qu'elle le jugeoit néceſſaire. Le Roi ne manquoit jamais, non plus que Monſieur, de la venir voir dès le matin, pour ne la quitter qu'à l'heure de leur retraite, excepté dans les heures de leur repas & de leur jeux ; l'enfance ne leur permettant pas encore de manger avec elle, comme ils firent depuis. Quand ceux qui avoient eu à parler à elle avoient eu leur Audience,, elle ſe levoit, prenoit une Robe de Chambre, & après avoir fait une ſeconde Priere, elle déjeunoit de grand appetit. Elle prenoit enſuitte ſa chemiſe, que le Roi lui donnoit, en la baiſant tendrement; & cette coutume lui a duré long-tems. Après avoir mis ſon corps de jupe, avec un Peignoir, elle entendoit la Meſſe fort dévotement ; & cette ſainte action finie, elle venoit à ſa toillette. Il y avoit alors un plaiſir non pareil à la voir coiffer & habiller. Elle étoit adroitte,

&

& ses belles mains en cet emploi faisoient admirer toute leur perfection. Elle avoit les plus beaux cheveux du monde : ils étoient fort longs, & en grande quantité, qui se sont conservé long-tems, sans que les années aient eu le pouvoir de détruire leur beauté. Elle s'habilloit avec le soin & la curiosité permise aux personnes qui veulent être bien sans luxe, sans or ni argent, sans fard, & sans façon extraordinaire. Il étoit néanmoins aisé de voir au travers la modestie de ses habits, qu'elle pouvoit être sensible à un peu d'amour-propre. Après la mort du feu Roi, elle cessa de mettre du rouge; ce qui augmenta la blancheur & la netteté de son teint. Au lieu de rien diminuer de son éclat, on l'en estima davantage, & l'approbation publique obligea les Dames à suivre son exemple. Elle prit alors la coutume de garder la Chambre un jour ou deux, pour se reposer de tems en tems, & ne voir que les personnes qui lui étoient plus familieres, & la pouvoient moins importuner. Dans les autres jours, elle donnoit facilement audience à tous ceux qui la lui demandoient, tant sur les Affaires générales; que sur les particulieres. Comme elle avoit du bon sens, & beaucoup de raison, elle les satisfaisoit tous par des

réponses accompagnées de bonté; & ceux qui l'aimoient auroient toujours voulu qu'elle eut agi par ses propres lumieres, comme d'abord elle en avoit eu l'intention; pour éviter le blâme qu'elle avoit vû donner au feu Roi, qui avoit trop abandonné son autorité au Cardinal de Richelieu; disant souvent à ses Serviteurs qu'elle n'en vouloit pas faire autant: mais par malheur pour ceux qui étoient à elle, ses résolutions furent affoiblies par le desir du repos & par la peine qu'elle trouva dans la multiplicité des Affaires qui sont inséparables du Gouvernement d'un grand Roiaume. Dans la suite des tems, elle devint plus paresseuse, & apprit par son expérience, que Dieu n'a pas placé des Rois sur les Trônes, pour ne point agir, mais pour souffrir quelques unes des miseres qui sont attachées à toutes sortes d'état.

La Reine ne dinoit pas souvent en public, servie par ses Officiers; mais presque toujours dans son petit Cabinet, servie par ses Femmes. Après son diner, elle alloit tenir le Cercle, ou bien elle sortoit & alloit voir des Réligieuses, ou faire quelques devotions, d'oùétant revenuë, elle se donnoit encore quelque tems aux Princesses & aux Dames de qualité

lité qui venoient faire leur Cour. Mr. le Duc d'Orleans, Mr. le Prince, & le Duc d'Anguien, la venoient voir: & le Cardinal Mazarin n'y manquoit jamais à la belle heure du ſoir, que la converſation ſe faiſoit publiquement entre la Reine, les Princes, & le Miniſtre; ce qui faiſoit qu'en ce tems la Cour étoit fort groſſe La Reine ſe retiroit enſuite en ſon particulier: Le Duc d Orleans, après un entretien ſecret, s'en alloit à Luxembourg & laiſſoit le Cardinal Mazarin avec la Reine. Ce Miniſtre y demeuroit quelquefois une heure, quelque fois plus. Les portes du Cabinet demeuroient ouvertes. Après la ſortie du Duc d'Orleans, les gens de la Cour, ſoit par leur Dignité, ſoit par leur faveur, pouvoient entrer dans la petite Chambre du Palais Roial joignant le Cabinet, & y demeurer attendant la fin du Conſeil. Quand il étoit fini, la Reine peu de tems après donnoit le bon ſoir à tout ce qui s'appelle le grand Monde. La foule des grands Seigneurs & des Courtiſans demeuroit dans le grand Cabinet, & c'étoit là que ſe pratiquoit ſans doute tout ce que la Galanterie & les folles Intrigues pouvoient produire. Peu d'hommes avec quatre ou cinq perſonnes de notre Sexe avoient

l'honneur de rester avec la Reine à toutes les heures où elle étoit en son particulier. Ces hommes étoient le Commandeur de Jars, Beringhen, Chandenier Capitaine des Gardes du Roi, Guitaut Capitaine des Gardes de la Reine, & Comminges son Neveu & son Lieutenant. Quelques fois, d'autres s'y fourroient, & la Reine se plaignoit en riant de ce qu'il y prenoient racine. Outre ceux que j'ai nommez, il y en avoit d'autres, qui lui étoient agréables quand ils y vouloient demeurer, comme le Maréchal de Grammont, Crequi, Mortemar; ceux enfin dont les grands Noms ou leurs Charges portent leur Privilege avec eux. Pour des Femmes, il n'y avoit que Madlle.de Beaumont, Made. de Bregis, ma Sœur, & moi, & Made. Hebert Mere de Made. de Bregis quelquefois, mais rarement, qui n'étoit ni muette ni philosophe, & qui n'étoit guere écoutée. Car Made. de Senecey Dame d'Honneur étoit auprès du Roi: & la place de Made. de Hautefort n'étant pas remplie, nous avions seules cet avantage de passer plusieurs heures en particulier avec la plus grande Reine du Monde, & qui avoit beaucoup de bonté pour nous. Quand elle avoit donné le bon soir, & que le Cardinal Mazarin l'a-

voit

voit quittée, elle entroit dans ſon Oratoire, où elle demeuroit en priere plus d'une heure; puis après elle en ſortoit pour ſouper à onze heures. Son ſouper fini, nous en mangions les reſtes, ſans ordre ni meſure, nous ſervant pour tout apareil de ſa ſerviete à laver, & du reſte de ſon pain; & quoi que ce repas fut mal ordonné, il n'étoit point deſagréable, par l'avantage de ce qui s'appelle Privauté pour la qualité & le mérite des perſonnes qui s'y rencontroient quelquefois. Enſuite de ce feſtin, nous allions la trouver dans ſon Cabinet, où recommençoit une converſation gaie & libre, qui nous conduiſoit juſqu'à minuit ou une heure; & quand elle étoit deshabillée, & ſouvent couchée & prête à s'endormir, nous la quittions pour en aller faire autant. Nous avons fait cette vie ponctuellement pendant pluſieurs années, la ſuivant dans les petits voiages de Fontainebleau, juſqu'à ce que la Guerre civile, & le Siége de Paris, & les Troubles furent aſſez grands pour interrompre ſouvent cet ordre: je veux dire à l'égard de nôtre aſſiduité, mais non à l'égard de la Reine; car c'étoit la perſonne du monde la plus égale dans toute la conduite de ſa vie. Elle tenoit conſeil les Lundis & les Jeudis;

& ces jours là, elle étoit obſédée d'une foule de monde. Elle jeûnoit tous les jours commandez ; &, malgré ſon appetit, elle jeûnoit tout le Carême entier. Etant à Paris, elle alloit tous les Samedis à la Meſſe à Notre Dame ; & pour l'ordinaire elle demeuroit le reſte de ce jour là à ſon repos, prenant le plus grand plaiſir du monde à ſe dérober à la preſſe qui l'environnoit ordinairement, mais qui s'étoit à la fin accoutumée à ne la pas tant importuner que les autres jours. Elle communioit réglement les Dimanches & les Fêtes. Les veilles des bonnes Fêtes, elle alloit coucher au Val-de-Grace, où elle avoit réſolu de faire bâtir un nouveau Monaſtere, plus beau que celui qui y étoit quand elle en avoit été la Fondatrice, & d'y joindre une Egliſe digne d'une Reine, Mere d'un ſi grand Roi : elle en avoit donné le ſoin à Tubeuf. Elle demeuroit là quelques jours, retirée de tout le monde, & elle prenoit plaiſir d'y faire des converſations avec des Réligieuſes. Elle cherchoit les plus ſaintes & s'accomodoit de celles qui n'avoient qu'un mérite médiocre ; mais quand elles avoient pu toucher ſon eſtime, elle les honoroit de ſon amitié. Les bons Sermons, & les plus ſévéres Prédicateurs, étoient ceux

qui

qui lui plaisoient le plus. Elle a été quelquefois, mais rarement, visiter les Prisons, déguisée en suivante ; & de ma connoissance, je sçai qu'elle suivit un jour Made. la Princesse à cette intention. Elle avoit une Femme de Chambre, Dame pieuse & dévote, qui, dans les prémieres années de sa Régence, s'enfermoit les soirs avec elle dans son Oratoire. Toute l'occupation de cette Dame étoit d'instruire la Reine des nécessitez journalieres, publiques & particulieres, de tous les pauvres & de lui demander de l'argent pour y remédier.

La Reine alors n'avoit pas renoncé à tous les plaisirs qui lui avoient plû autrefois, & qu'elle croioit innocens. Elle avoit aimé le bal. Elle en avoit perdu le goût, avec la jeunesse ; mais, elle alloit à la Comédie, à demie cachée par une de nous, qu'elle faisoit asseoir auprès d'elle dans une Tribune où elle se mettoit, ne voulant pas pendant son deuil paroitre publiquement à la place qu'elle devoit occuper dans un autre tems. Ce divertissement ne lui étoit pas desagréable. Corneille cet illustre Poete de notre Siecle, avoit enrichi le Theatre de belles Pieces, dont la Morale pouvoit servir de leçon à corriger le déréglement des passions hu-

maines ; &, parmi les occupations vaines & dangereuſes de la Cour, celle-là du moins pouvoit n'être pas des pires. La Reine étoit grave & diſcrette en toutes ſes manieres d'agir & de parler : elle étoit judicieuſe & fort ſecrete pour toutes les confiances que ſes familiers ôſoient lui faire. Elle étoit libérale par ſes propres ſentimens ; car ce qu'elle donnoit, elle le donnoit de bonne grace: mais, elle manquoit de le faire ſouvent, faute de s'en aviſer : il falloit trop s'aider auprès d'elle, pour obtenir ſes bienfaits. Ce défaut, qui n'étoit ni dans ſon cœur, ni dans ſa volonté, procédoit de ce qu'elle laiſſoit inſenſiblement régler ſes réſolutions ſur les volontez de ceux dont elle eſtimoit les conſeils; & ſes créatures en ſouffroient beaucoup. Elle a même donné avec profuſion à certaines perſonnes, qui ont eu le pouvoir de la perſuader en leur faveur, & qui par de grandes applications à leur fortune ont ſçu trouver le moien de la faire. Cette Princeſſe avoit l'eſprit aiſé, commode, & agréable. Sa converſation étoit ſérieuſe & libre tout enſemble; & ceux pour qui elle avoit de l'eſtime trouvoient en elle un bonheur qui ſe rencontre rarement avec les Grands. Elle entroit dans les intérêts & les ſentimens de

de ceux qui lui ouvroient leur cœur ; & ce bon traittement faiſoit une grande impreſſion dans l'ame de ceux qui l'aimoient J'ai parlé ailleurs de ſa beauté:je dirai ſeulement qu'étant aimable de ſa perſonne, douce & honnête dans ſon procédé, & familiere avec ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, elle n'avoit qu'à ſuivre ſes inclinations naturelles, & à ſe montrer telle qu'elle étoit, pour obliger & pour plaire. Malgré ſes vertueuſes diſpoſitions, il étoit aiſé au Cardinal azarin, en ſe ſervant de la Raiſon d'Etat, de changer ſes ſentimens, & de la rendre capable de ſévérité envers ceux qu'elle avoit accoutumé de bien traitter. Dans le commencement de ſa Régence, ſa bonté a été fort loüée ; mais, quand on la vit diſgracier aiſément ceux qu'elle avoit conſiderez autrefois,on peſta hautement contre elle. Pluſieurs Ecrits ſe firent, pour décrier cette bonté dont chacun étoit perſuadé avec tant de raiſon ; & cette vérité fut miſe pour quelque tems au rang des choſes douteuſes par ceux qui alors n'étoient plus aſſez heureux pour être contents.

On fit le bout de l'an du Roi avec les cérémonies ordinaires *. La Reine quitta ſon

* May 1644.

son grand deuil, qui l'avoit fait paroitre belle: l'âge de quarante ans, si affreux à notre sexe, ne l'empêchoit point d'être fort aimable. Elle avoit une fraicheur & un embonpoint qui lui pouvoit permettre de se compter au rang des plus belles Dames de son Roiaume; & nous l'avons vuë depuis augmenter en âge, sans perdre ces avantages.

Dans le commencement de cette année, on se prépara à la Guerre. Le Duc d'Orleans alla commander l'Armée de Flandres, & le Duc d'Anguien celle d'Allemagne. Nous verrons le prémier conquérir quelques Places, & le second battre les Ennemis avec beaucoup de gloire & de réputation.

Le Président Barillon, & quelques autres principales têtes du Parlement, qui avoient servi la Reine, n'étoient pas satisfaits de ce qu'ils n'étoient pas considerez comme ils l'avoient espéré. La prémiere occasion qui se présenta de mutiner ils le firent: ils commencérent à se plaindre de ce que le Chancelier au Conseil cassoit tous les Arrêts du Parlement; & criérent contre leur prémier Président, qui sembloit y consentir avec trop de complaisance. Ils s'assemblérent & parlérent contre l'Autorité Roiale, censurérent

toutes

toutes choses, & firent apprehender à la Cour quelque commencement de desordre & de brouillerie.

Le Lendemain de cette Assemblée *, on envoia commander au Président Barillon & au Président Gayen, & à quelques autres de même Caballe, de se retirer. Le Président Barillon étoit honnête homme, & fort estimé: il avoit servi la Reine dans le Parlement, où il avoit beaucoup de crédit & de réputation. Les Importans étoient de ses Amis: lui & eux avoient été Serviteurs de la Reine, & ne l'étoient plus. On l'envoia à Pignerol, au grand déplaisir de beaucoup d'honnêtes gens, où il mourut un an après, regretté de tout le monde. Il étoit homme d'honneur, mais de ces gens chagrins, qui haïssent toujours ceux qui sont en Place, & croient qu'il est d'un grand cœur de n'aimer que les misérables. J'ai ouï dire à la Reine, que pendant la vie du feu Roi, elle n'avoit pas eu de Serviteur plus fidele que ce Président; & qu'aussi-tôt qu'elle avoit été Régente, il l'avoit abandonnée, & desaprouvé toutes ses actions. Quelque tems après cette disgrace, ceux du Parlement, mutinez de la rigueur qu'ils prétendoient avoir été

* Le 22. Mai 1644.

été fait à leur Compagnie, firent plusieurs Assemblées. Il arrêtérent de venir trouver la Reine, pour se plaindre du mal qu'elle leur avoit fait; & resolurent d'y venir sans demander Audiance. Monsieur n'étoit point encore parti pour l'Armée. Il étoit à une de ses Maisons; & le Cardinal Mazarin étoit allé faire une petite course, pour voir le Cardinal de Valenceys qui venoit de Rome, & à qui on avoit deffendu d'approcher de Paris.

La Reine étoit au lit, seule dans le Palais Royal. J'avois l'honneur d'être alors auprès d'elle. On lui vint dire que le Parlement venoit en Corps à pied pour lui faire des Remontrances sur l'Affaire du Président Barillon. Il étoit assez aisé de voir que le dessein de cette Compagnie étoit d'émouvoir le Peuple; & les prémieres personnes qui en donnérent avis m'en parurent effraiées. La Reine, qui avoit l'ame ferme & qui ne s'étonnoit pas aisément, n'en témoigna nulle inquiétude: elle envoia quérir le Président de Bailleul, Sur-Intendant des Finances, assez aimé dans son Corps; & sans vouloir qu'on leur fermât la porte, comme quelques-unes lui conseillérent, elle les envoia recevoir sous l'arcade qui separe les deux voutes. Elle leur manda par son Ca-

Capitaine des Gardes *, & par le Sous-Intendant, qu'elle ne trouvoit pas bon qu'ils fussent venus sans sa permission, & sans demander Audiance : qu'ils devoient retourner au lieu d'où ils étoient partis ; & qu'aiant pris médecine, elle ne les pouvoit voir. Il fallut qu'à leur honte ils fissent ce qu'elle leur commanda ; & la Reine se moqua de moi, de ce que ces barbons m'avoient fait une grande peur, & de ce que je fus d'avis qu'on envoiât chercher le Maréchal de Gramont, Mestre de Camp du Régiment des Gardes, afin d'avoir de quoi se deffendre, si le Peuple eut voulu se mettre de la partie. On leur donna quelques jours après l'Audiance qu'ils demandoient ; & leurs Harangueurs, qui demandoient le President de Barillon, ne furent point écoutez à son égard;mais on leur dóna les autres points, qui n'étoient pas d'un si grand poids. Le Parlement, ensuite de cette prémiere émotion, demeura pour quelque tems assez paisible, ruminant les desseins qui parurent quelques années après d'empiéter sur l'Autorité Roiale.

Quand la belle Saison eut convié les Princes de quitter les plaisirs de la Cour, pour les fatigues de la Guerre, la Reine trou-

* Guittaut.

trouva à propos d'aller chercher du frais hors de Paris. Elle voulut paſſer les grandes chaleurs à Ruel, chez la Ducheſſe d'Aiguillon. Cette Maiſon eſt commode par le voiſinage de Paris, & fort agréable par la beauté des Jardins, & par la quantité des ſources qui ſont fort naturelles. La Reine ſe plût dans ce lieu, où ſon Ennemi le Cardinal de Richelieu avoit ſi long-tems reçû les adorations de toute la France. Ce ne fut pas néanmoins par ce motif qu'elle le choiſit: elle avoit l'ame trop belle, pour vouloir troubler le repos des morts par un ſi petit triomphe. Ce fut, au contraire, pour obliger la Ducheſſe d'Aiguillon ſa Niece, & lui donner quelques marques de ſa Protection Roiale; contre Monſieur le Prince, avec qui elle avoit de grands differens à démêler; & il eſt à prêſumer, que la Reine agiſſant par génerosité eut néanmoins quelque joie de ſe voir en état de faire du bien par ſa ſeule préſence à ceux qu'elle croioit lui avoir fait tant de maux. Elle ſe divertiſſoit à ſe promener les ſoirs; & pendant le tems qu'elle fut dans ce lieu delicieux, elle faiſoit chanter ſouvent *la Signora Leonor, una virtuoſa*, que le Cardinal avoit fait venir d'Italie, & qui avoit la voix belle. Elle pre-

prenoit tous les plaisirs innocens que la beauté & la commodité de ce lieu lui pouvoit permettre, mais il plut au Peuple de Paris de s'émouvoir sur certains impôts qu'on avoit voulu mettre sur les maisons. Le Roi & elle en partirent au bout de six semaines, avec beaucoup de précipitation, pour les aller appaiser; & toute la Cour les suivit volontiers pour retourner à Paris.

Pendant le séjour de la Reine à Ruel, un jour qu'elle se promenoit dans les Allées du Jardin en calleche, elle remarqua que Voiture rêvoit en se promenant. Cet homme avoit de l'esprit, & par l'agrément de sa conversation il étoit le divertissement des belles ruelles des Dames qui font profession de recevoir bonne Compagnie. La Reine, pour faire plaisir à Madame la Princesse, qui l'aimoit, & qui étoit assise auprès d'elle, lui demanda à quoi il pensoit? Alors Voiture, sans beaucoup songer, fit des vers burlesques pour répondre à la Reine, qui étoient plaisans & hardis. Elle ne s'offensa point de cette raillerie: elle les a trouvez si jolis, qu'elle les a tenus long-tems dans son Cabinet. Elle m'a fait l'honneur de me les donner depuis; & par les choses que j'ai déja dites de sa vie, il est aisé de

les

les entendre. Ils étoient tels.

Je pensois que la destinée ,
Après tant d'injustes malheurs ,
Vous a justemennt couronnée
De gloire , d'éclat , & d'honneurs
Mais , que vous étiez plus heureuse ,
Lorsque vous étiez autrefois ,
Je ne veux pas dire , amoureuse ;
La Rime le veut toutefois.

Je pensois que ce pauvre Amour ,
Qui toûjours vous prêta ses armes ,
Est banni loin de votre Cour ,
Sans ses traits , son arc , & ses charmes :
Et ce que je puis profiter ,
Et passant près de vous ma vie ,
Si vous pouvez si mal traiter
Ceux qui vous ont si bien servie.

Je pensois , car nous autres Poëtes
Nous pensons extravagamment ,
Ce que dans l'humeur où vous êtes ,
Vous feriez si dans ce moment
Vous avisiés en cette place
Venir le Duc de Bokingham ?
Et lequel seroit en disgrace
De lui ou du Pere Vincent ?

Il faut finir la Promenade de Ruel, par cette bagatelle, & reprendre avec Paris

le

le sérieux & la gravité requise par cette grande Ville. Un de nos Rois * a dit que cette tête du Roiaume étoit trop grosse; qu'elle étoit pleine de beaucoup d'humeurs nuisibles au repos de ses membres; & que la saignée de tems en tems lui étoit nécessaire. Pour cette fois, la presence du Roi & de la Reine appaisa toute chose; & ce ne fut qu'un petit feu de paille, qui n'empêcha nullement toute la Cour de jouïr paisiblement des commoditez & des plaisirs qui se trouvent dans cet agréable séjour.

Le Pape Urbain VIII. mourut en Juillet 1644. Il avoit tenu le Siege long-tems avec réputation d'habile homme & de grand Politique. Les Cardinaux Barberins ses Neveux, qui étoient les Protecteurs de la France, demeurerent les Maitres de l'élection de leur Successeur. On s'opposa à quelques Partisans d'Espagne, qui prétendoient être elevez à cette Dignité particuliérement le Cardinal Pamphile, qui paroissoit avoir plus de part qu'aucun autre; mais enfin, le Roi ne fut pas le plus fort, & les Barberins servirent fort mal la France en cette occasion.

En ce même mois, la Reine d'Angleterre, que ses Peuples revoltez avoient ré-

* Henri III.

reduite dans un petit coin de son Roiaume, pour y faire ses dernieres couches, après dix-sept jours seulement, fut contrainte de se sauver en France, pour éviter le malheur qu'elle avoit sujet d'aprehender de la haine de ses Sujets, qui étoient en Guerre ouverte avec leur Roi, & vouloient la prendre prisonniére, pour commencer peut être par elle à perdre le respèct qu'ils devoient avoir pour la Roiauté. Cette Princesse, après avoir été la plus heureuse des Femmes, & la plus opulente de toutes les Reines de l'Europe, avec trois couronnes qu'elle avoit sur la tête, fut réduite en tel état, que pour faire ses couches, il fallut que la Reine lui envoiât Madame Peronne sa Sage-Femme, & jusques aux moindres choses qui lui étoient nécessaires. Elle avoit été conduite à Oxford par le Roi son Mari, qui l'y avoit laissée; mais, aiant sujet de craindre que ses Ennemis ne l'y vinssent assiéger, elle en partit avec précipitation, pour aller à Exeter, où elle accoucha dans cette nécessité que je viens de représenter. Elle étoit malade d'une grande maladie qui avoit précedée sa grossesse & peu en état de secourir le Roi son Mari. En cette extremité, elle fut contrainte de se mettre à couvert des maux dont sa per-

perſonne & ſa ſanté étoient menacées. Elle voulut venir en ſon Païs natal, boire des eaux de Bourbon, & chercher quelque ſûreté pour ſa vie. Elle fut reçue en France avec joie. Les Peuples, qui la regardoient comme Sœur, Fille & Tante de leurs Rois, la reſpectérent; & la Reine fut ravie de la pouvoir ſecourir dans ſes malheurs, & de contribuer à les adoucir en tout ce qui étoit en ſon pouvoir; quoi qu'elle n'en eut pas été bien traittée, & en eut reçeu de grands chagrins, quand elle étoit encore en France: car cette Princeſſe étant ſoutenue de la Reine ſa Mere*, qui n'aimoit point la Reine, elle lui faiſoit de ces petites malices qui ſont de grands maux àceux qui les reçoivent dans les tems preſens, mais qui ne ſont pas capables d'alterer l'amitié quand ils ſont paſſez. Le Roi d'Angleterre avoit contribué à l'adouciſſement de ces dégouts; car depuis ſon Mariage, il avoit pris plaiſir en toutes rencontres d'obliger la Reine, particulierement en la perſonne de Made. de Chevreuſe pendant ſon exil; ſi bien que la Reine d'Angleterre venant ici, la Reine eut une belle occaſion de rendre en la perſonne de cette Princeſſe affligée ce qu'elle devoit au Roi d'Angleterre:

* Marie de Medicis.

& ces deux Princeſſes aiant changé de ſentimens, l'une fut bien-aiſe d'obliger l'autre ; & celle qui fut bien reçûë & bien traitée, en témoigna une grande reconnoiſſance. La Reine d'Angleterre demeura à Bourbon environ trois mois, pour tâcher de rétablir ſa ſanté ; & la Reine lui offrit tout ce qui dépendoit du Roi & d'elle. J'ai eu l'honneur d'approcher familiérement de cette Reine malheureuſe. J'ai ſû par elle-même le commencement & la ſuite de ſes diſgraces; & comme elle m'a fait l'honneur de me les conter exactement dans un lieu ſolitaire où la paix & le répos régnoient ſans aucun trouble, j'en ai écrit les plus remarquables evénemens, que j'ai cru devoir mettre ici. La Digreſſion en ſera un peu longue ; mais les Avantures d'un ſi grand Roi, & d'une Princeſſe du Sang de France, nous touchent de ſi près, qu'on ne peut pas dire qu'elles ſoient miſes hors de leur place dans des Mémoires, où je ne peux pas m'empêcher d'en dire quelque choſe ; & je ne puis en rien dire de plus particulier & de plus conſidérable, que ce que cette grande Princeſſe m'en a appris *. Je la laiſſerai à Bourbon, où la Rei-

* C'eſt elle-même qui m'a conté ce que je ſuis inſerer dans les Remarque que je fais.

Reine, ne se contentant pas des offres qu'elle lui avoit faites & qui n'étoient que des complimens; lui envoia tout l'argent qui étoit nécessaire pour sa subsistance, avec de grandes sommes qu'elle fit tenir au Roi son Mari. Mais, comme ce malheureux Prince, qui n'avoit que trop de bonté étoit destiné à servir d'un exemple formidable à tous les Rois de la foiblesse de leur Puissance; & du plaisir que la Fortune prend quelquefois à se jouër des Couronnes, & renverser les Trônes les mieux établis, pour les en ôter, & les y remettre suivant son caprice, tout cela lui fut inutile.

Voici, selon ce que j'ai apris de cette Princesse, quelle a été le sujet de sa venue en France, & de tous ses déplaisirs. Quoi que plusieurs personnes aient voulu dire qu'elle en étoit la cause, on verra dans cette Relation des preuves de sa générosité & du zele qu'elle a eu pour tâcher de remedier aux maux qui ont affligé ce grand Roiaume, qui étoit lors qu'elle y a été reçue le plus florissant de l'Europe; & le soin qu'elle a pris d'appaiser les différens mouvemens qu'on y a suscités: & je ne voi pas que ceux qui prétendent qu'elle a fait de si grandes fautes en citent aucune considérable, excepté une qu'elle m'a

 avou-

avouée ingenuement ; & quand elle en auroit fait un plus grand nombre, il n'y en pouvoit pas avoir qu'on pût penſer devoir attirer, ni ſur elle, ni ſur le Roi ſon Mari, ni ſur tous ſes Peuples, une ſi grande punition que de violer le caractere que Dieu imprime ſur les perſonnes des Rois & le bouleverſement d'un ſi grand Roiaume. Pour ſa conduite particuliere, je n'en puis rien ſavoir : mais s'il eſt vrai qu'elle en ait manqué, pour l'ordinaire il n'y a rien qui nous ſoit plus inconnu que nos propres deffauts ; & quand nous les voions, nous n'avons pas aſſez de ſincerité pour en convenir, & nous ne ſommes pas obligés de les apprendre à ceux qui les ignorent, puiſque nous ſommes obligés de cacher ceux des autres. Mais, je ſuis perſuadée à l'égard de la Reine d'Angleterre, qu'elle m'a fait l'honneur de me dire les choſes qui lui ſont arrivées de la maniere qu'elles les a vuës & comme elle les a compriſes : & quand à ce qu'elle a bien voulu y joindre par tradition pour l'avoir appris dans ſa Cour, elle me l'a voulu dire, à cauſe qu'elle a cru être obligée de me le faire ſçavoir, pour rappeller en ſa mémoire les grands périls qu'elle a evitez, ce qui fait du plaiſir à raconter, & pour ſatisfaire ma curio-

ſité

ſité. Pour cela, elle s'eſt occupée quelques jours à ſe donner la peine de me faire le Récit de ſes malheurs avec aſſez d'ordre, & de netteté, pour les pouvoir retenir; & j'ai écrit tous les ſoirs fort exactement ce qu'elle m'a conté, ſans rien changer au fond de cette Hiſtoire.

ABRÉGÉ
DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE. *

Henri VIII. Roi d'Angleterre avoit été Deffenſeur de la Religion Catholique tout le tems qu'il avoit bien vêcu avec la Reine Catherine d'Autriche, Fille de Ferdinand, ſa prémiere Femme; mais, comme ce Mariage avoit été fait par conſidération d'Etat, il n'avoit été heureux qu'en cela. Il en avoit été bientôt dégouté, & n'étoit pas content de n'en avoir qu'une Fille, qui étoit Madame Marie. D'ailleurs, le Cardinal Volſei, qui avoit gagné ſes bonnes graces, en le déchar-

* Récit fait par la Reine d'Angleterre Henriette Marie, Fille de Henri IV. & de Marie de Medícis, dans le Monaſtere des Filles de Sainte Marie de Chaillot dont elle étoit Fondatrice; écrit par Madame de Motteville, qui y étoit Bienfaictrice, à meſure que cette Princeſſe le lui dictoit à pluſieurs repriſes.

geant du ſoin des Affaires d'Etat, & le laiſſant abandonner à toutes ſes paſſions, lui faiſoit entendre qu'on pouvoit diſputer la Couronne à Marie, qu'on pourroit conſidérer comme batarde, à cauſe que Catherine étoit Veuve d'Artus ſon Frere ; & qu'encore qu'il l'eut épouſée avec diſpenſe, il lui étoit fort aiſé de faire déclarer ce Mariage nul. Ce Prince, qui auroit bien voulu épouſer Anne de Boullen, dont il étoit fort amoureux, trouvant par les conſultations faites en France & en Angleterre, qu'il étoit fait contre les Canons, fit demander cette grace au Pape, qui y trouva ſi peu de difficulté, qu'il envoia la Bulle qui portoit la diſſolution de ſon Mariage par ſon Légat, mais, avec deffenſe de la délivrer qu'à certaines conditions & en certaines manieres. La Reine Catherine, à laquelle on la propoſa, en étant fort offenſée, & l'Empereur y formant de grands obſtacles ; Henri, impatient de ſatisfaire ſa paſſion, ſe réſolut de demeurer ferme dans ſa Religion, & ſe ſouſtraire ſeulement de l'Obéiſſance deüe au Pape ; auquel il y en a qui ont cru qu'il s'étoit ſoumis à la mort, & qu'il en avoit demandé pardon avec ſoumiſſion, & des marques d'un véritable repentir. Son Fils Edouard, qui mourut jeune, fut diſſuadé

ſuadé par ceux qui avoient autorité auprés de lui de ſuivre les derniers ſentimens du Roi ſon Pere, & ſe rendit le Chef de la Religion d'Angleterre. Il fit donc une Liturgie, c'eſt à-dire une Regle de Religion, qui approchoit de la nôtre, ordonnant l'Invocation des Saints, la Priere pour les morts, les Autels, les cierges ardens, les Prêtres, les Surplis, les Evêques : ce qui faiſoit un corps de Religion comme la nôtre, ôté l'Obéïſſance au Saint Siege, & la croiance de la Tranſubſtantiation au Saint Sacrement. Aprés ſa mort, régna Marie, Fille ainée de Henri VIII. & de Catherine d'Autriche ſa premiere Femme, qui bonne Catholique renverſa la Liturgie, & rétablit la vraie Religion. Elle mit en Priſon Elizabeth ſa ſeconde Sœur, Fille de Henri VIII. & d'Anne de Boullen, diſant qu'elle étoit batarde, qu'elle ne pouvoit ſucceder, & balança même ſi elle la feroit mourir. Philippe ſecond, Roi d'Eſpagne; Mari de Marie, aiant eu la curioſité de voir cette illuſtre Priſonniere, demanda permiſſion à ſa Femme de l'aller voir. Il en devint amoureux, à ce qu'on dit ; & l'inclination qu'il eut pour elle fut cauſe qu'il favoriſa cette Princeſſe autant qu'il le put ; empêchant la Reine ſa Femme de la faire mourir ;

& même, après la mort de la Reine, qui vêcut peu, il l'assista de ses forces & de ses conseils pour la faire parvenir au Roiaume. Elisabeth, étant déclarée Reine d'Angleterre après la mort de sa Sœur, eut quelque dessein de rentrer dans la Religion de ses Peres, qu'elle trouva rétablie dans le Roiaume; mais ceux qui étoient demeurez affectionnez au Libertinage & à la fausse Doctrine, l'en detournerent. Ils lui remontrérent que le Pape aiant déclaré le Mariage du feu Roi son Pere & d'Anne de Boullen sa Mere invalide, il ne pouvoit la reconnoitre pour légitime; & qu'il valloit mieux qu'elle se fit Maitresse & de l'Etat & de la Religion. Ce Conseil lui plut; & l'aiant suivi, elle retrancha beaucoup de choses de la Liturgie, & fit approcher sa Religion de celle de l'Ecosse, qui est environ comme celle de nos Huguenots de France, qu'ils appellent Puritains.

Le Roi Jacques, Fils de Marie Reine d'Ecosse, héritier du Roiaume d'Angleterre, régna après Elisabeth. Ce fut un bon Prince, & fort sçavant. Il composa deux Livres en deffense de la fausse Religion d'Angleterre, & fit réponse à ceux que le Cardinal du Perron écrivit contre lui. En deffendant le mensonge, il conçut

çut de l'amour pour la verité, & souhaita de se retirer de l'erreur. Ce fut en voulant accorder les deux Religions, la nôtre & la sienne; mais il mourut avant que d'éxécuter ce louable dessein.

Le Roi Charles Stuard son Fils, quand il vint à la Couronne se trouva presque dans les mêmes sentimens. Il avoit auprès de lui l'Archevêque de Cantorberi, qui, dans son cœur étant très-bon Catholique, inspira au Roi son Maître un grand desir de rétablir la Liturgie, croiant que s'il pouvoit arriver à ce point, il y auroit si peu de difference de la Foi Orthodoxe à la leur, qu'il seroit aisé peu à peu d'y conduire le Roi. Pour travailler à ce grand ouvrage, qui ne paroissoit au Roi d'Angleterre que le rétablissement parfait de la Liturgie, & qui est le seul dessein qui ait été dans le cœur de ce Prince, l'Archevêque de Cantorberi lui conseilla de commencer par l'Ecosse, comme plus éloignée du cœur du Royaume; lui disant, que leur remuement seroit moins à craindre. Le Roi, avant que de partir, voulant envoier cette Liturgie en Ecosse, l'apporta un soir dans la chambre de la Reine, & la pria de lire ce Livre; lui disant, qu'il seroit bien aise qu'elle le vit, afin qu'elle sçût combien ils approchoient de

créance. Ce Livre fatal étant arrivé, ne manqua pas de faire auſſi-tôt beaucoup de bruit. Déja les Ecoſſois étoient mutinez contre le Roi, de ce qu'il leur avoit envoié des Evêques. Il ne vouloit point qu'ils fuſſent ſimplement gouvernez par leurs Miniſtres par Paroiſſes, comme ils ont ici en chaque canton leur Prêche. La premiere revolte qu'ils font, voiant les ordres du Roi, qu'ils appellent une violence faite à leur conſcience, fut de chaſſer les Evêques qu'il avoit voulu leur donner; & ils ſe declarerent contre lui, par une grande Armée qu'ils mirent en Campagne. Le Roi, à cette nouvelle, ne s'étonna point: il en leva une plus grande à ſes dépens, pour aller contre eux. Ses Sujets, qui n'étoient pas encore corrompus, l'aſſiſterent volontiers: tous ne reſpirerent que la Guerre; & le Roi ſe mettant à la tête de cette Armée, alla travailler au châtiment des rebelles.

Le Cardinal de Richelieu, qui gouvernoit en France, haiſſoit le Roi d'Angleterre, parce qu'il avoit le cœur Eſpagnol. Il ſçavoit auſſi qûe la Reine s'étoit toûjours ſervie de ce Royaume pour toutes ſes Affaires; que c'étoit par cette

cette voye qu'elle écrivoit au Roi d'Espagne son Frere ; & que Madame de Chevreuse, qui avoit passé dans cette Cour a son retour d'Espagne quelques années de sa disgrace, avoit fait leur liaison. Le Cardinal de Richelieu avoit de grands fraieurs d'un Roi voisin, qui étoit puissant & paisible dans ses Etats ; & suivant les maximes d'une politique qui consulte plûtot l'intérêt que la justice & la charité pour le prochain, il crut qu'il étoit tout-a fait nécessaire pour le bien de la France, que ce Prince fût troublé dans son Pays. Ce desir lui fit envoyer le Marquis de Senneterre Ambassadeur du Roi aupres de lui, pour tacher de lui gâgner les esprits des grands & du Peuple, & qu'il répandit beaucoup d'argent à Londres, pour tâcher d'y jetter rebellion & revolte ; à quoi il reüssit. Ces pratiques, & les mécontentemens du Roiaume, obligerent quelques uns des plus considerables de cette Cour, de favoriser sous main les Ecossois : ils furent conseillés par eux de faire la Paix avec leur Roi ; & ils leur firent sçavoir qu'avec le tems ils avoient dessein d'embrouiller si bien les affaires, qu'ils auroient après toute la satisfaction

L 6 qu'ils

qu'ils pouvoient deſirer ; mais qu'il falloit faire rompre cette belle Armée du Roi leur Maître, & laiſſer refroidir la chaleur de ceux de ſon Parti, avant que de pouvoir rien faire à leur avantage. La Reine d'Angleterre n'étoit point d'avis de cette Paix : L'Archevêque de Cantorberi n'en étoit point auſſi. Le Vice-Roi d'Irlande, un de ceux qui avoit le plus de credit auprés du Roi, y fut de même fort contraire ; mais les belles apparences de la Paix eurent tant de pouvoir ſur beaucoup de ceux qui étoient bien intentionnez, qu'il ne faut pas s'étonner ſi ceux qui avoient eu de mauvais deſſeins dans le cœur les purent cacher ſous le maſque de la fidelité ; & ſi le conſeil de cette Paix approuvé de la multitude, fut reçu du Roi comme une choſe avantageuſe. Après qu'elle fut faite, chacun en parut content, & quelque tems s'écoula que ce Roiaume paroiſſoit en bon état. Ce fut en l'an 1639. que cette Guerre s'éleva dans l'Ecoſſe & l'Angleterre, & qu'elle s'appaiſa auſſi-tôt par des conſeils malicieux, qui ont dépuis cauſé de grands maux à cet Etat.

L'année ſuivante, les eſprits factieux d'An-

d'Angleterre aiant pris leurs mesures avec les Ecossois, ces deux Partis si puissans se joignirent à un troisiéme, qui est une autre Secte qu'on appelle Anabatistes, autrement les indifferens, qui souffrent toutes les Religions, & qui ne sçavent quelle est la leur. Quand la contagion du libertinage se glisse parmi les Peuples, comme ils ont les premiers abandonné la verité, il est juste aussi que Dieu les abandonne. La véritable Religion n'étant plus dans l'Angleterre, plusieurs sortes d'héresies y ont été introduites; & chacun y est hérétique à sa mode. Toutes ces Factions ensemble en firent une puissante, qui soûtenuë par les Intrigues de la France, prit de fortes racines, & produisit de grands effets. Le premier qui parut fut une nouvelle Armée en Ecosse, que ces peuples remirent sur pied par les conseils des mutins & des mécontens. Le Roi d'Angleterre connut alors qu'il auroit bien fait de chatier ces peuples, quand il avoit eu les armes à la main, & qu'il étoit maitre d'une puissante Armée. Cela ne guerissoit pas le mal present. Il fallut faire de secondes levées, & mettre sur pied une Armée capable d'achever ce qu'il avoit manqué

de faire l'année précedente. L'argent lui étoit nécessaire pour ce grand dessein : il fallut en chercher les moyens, & les demander à ses Peuples. Pour cet effet, il convoqua le Parlement, & lui témoigna desirer qu'il imposât quelques subsides pour subvenir aux frais de la Guerre. Le Parlement témoigna peu de dessein de lui complaire. Il trouva que les demandes du Roy étoient trop fortes, & que le Peuple en seroit surchargé, Par là les Parlementaires commencerent à le mettre en mauvaise odeur parmi les Peuples, qui tous, & en tous Pais, n'aiment point à donner de l'argent. Dans cette conjoncture, il arriva qu'un Sécretaire d'Etat, en qui le Roi avoit de la confiance, & que la Reine même le croiant fidele lui avoit donné, fit à ce Prince, en haine de Strafford, Vice-Roi d'Irlande, & prémier Ministre une insigne trahison ; car, aiant pris l'aison avec ces Ennemis du Roi, & reçu ordre de lui d'aller au Parlement de sa part porter ses volontez, il leur fit voir que le sentiment de ce Prince étoit fort contraire à leur desir. L'intention du Roi avoit été de se contenter à bien moins qu'il n'avoit demandé, pourvû

que

que ce moins lui fût accordé sûrement, & qu'il en pût faire état; & comme le Roi se mettoit entiérement à la raison, il commanda à ce Sécrétaire d'Etat, si ce Parlement ne s'y mettoit pas aussi, il le congédiât de sa part, & qu'ainsi le Parlement fut fini. Cet homme mal intentionné leur dit tout le contraire: il demeura ferme dans la premiere resolution du Roi; & comme le Parlement y résista, il leur fit commandement de se séparer. Ce procédé si dur, mais qui ne venoit point du Roi, aigrit tout-à-fait les esprits contre lui, & lui fit perdre beaucoup de Serviteurs du Parlement, qui étoient affectionnez à son service. Les affaires du Roi d'Angleterre étant en cet état, il résolut d'emprunter de l'argent, & de faire des levées par lui-même. Il donna le commandement de son Armée au Vice-Roi d'Irlande, qui étoit un grand homme, & le Serviteur le plus habile & le plus fidele qu'il eut. Comme le Roi le connoissoit pour tel, il se confioit en lui plus qu'en nul autre. Par cette même raison, les mal-intentionnez lui portoient envie, & ne le pouvoient souffrir.

Cette Armée commandée par un bon Chef & pleine de méchans Capitaines, s'en va droit contre celle des Ecossois, qui sou-

soutenus par les Trahisons de ceux qui les favorisoient emportérent la victoire sans combat. Presque toute l'Armée du Roi prit la fuite, & ceux qui la composoient montrerent clairement à celui qui les commandoit, qu'ils ne vouloient pas combattre. Cette déroute volontaire fit connoitre au Roi d'Angleterre la mauvaise intention de ses Sujets, & lui fit chercher un remede pire que le mal même. Il assembla les Pairs du Royaume, pour aviser aux remedes de ce désordre, & au moyen de s'opposer aux revoltez qui étoient entrez en Angleterre en armes. Parmi ces Pairs, qui étoient mécontens, ou Ecossois, ou Indépendans, ceux là conseillerent au Roi de convoquer le Parlement, afin d'aviser aux moyens de finir la Guerre & de faire des levéées sur le Peuple. Le Roi d'Angleterre, qui ne connoissoit pas la malice de ce conseil, se résolut à le suivre, & cette resolution fut sa perte : car, ce Parlement fut si longtems assemblé, que ceux qui le composoient eurent le pouvoir de faire périr leur Roi. La premiere chose qui y fut résoluë fut de faire une Treve entre les Ecossois & le Roi ; & cependant on ordonna que les deux Armées seroient payées ; par ce qu'ils voulurent prendre du tems pour

tra-

travailler à broüiller les affaires du Roi, & trouver les moyens de perdre ſon Miniſtre, dont la ruine rendroit celle de leur Roi plus aiſée.

Ce Sécretaire d'Etat, dont j'ai déjà parlé, ſéconda les deſſeins du Parlement par les intérêts de ſa haine, & de la jalouſie qu'il avoit contre Straford ſon rival. Il porta au Parlement des Papiers, qui leur découvrirent un grand deſſein que le Vice-Roi avoit conçû pour leur abaiſſement, & pour le ſervice du Roi ſon Maître. Voilà le Parlement qui ſe mutine, qui crie, & qui veut la mort de ce fidele Serviteur. Les Parlementaires viennent la demander au Roi, diſant qu'il eſt criminel, qu'il trouble le repos de l'Etat, qu'il met des défiances dans l'eſprit de ſon Maître contre ſes bons Sujets, & deſirent qu'il ſoit puni. Le Roi d'abord leur reſiſte, & ne veut point entendre leur demande : il tient bon quelque tems; mais comme il reſiſte ſans puiſſance, & qu'il n'a pas de quoi donner de la terreur à ſes Ennemis, ſon oppoſition ne fit qu'augmenter leur fureur. Ce déſordre enfin en produiſit tant d'autres, que le même Vice-Roi d'Irlande conſeilla le Roi de l'abandonner à ces mutins; diſant qu'il ne craignoit rien, qu'il étoit impoſ-

ſible qu'on le pût convaincre d'aucune faute, & qu'il prenoit ſur lui le ſoin de ſa juſtification. Le Roi trop foiblement fait ce que ce généreux Miniſtre lui conſeille, & le laiſſe mettre en priſon dans la Tour de Londre. Dès qu'il y fut, ſes Ennemis le chargerent de calomnies & de crimes. On fut long-tems qu'on l'amenoit tous les jours au Parlement, pour être interrogé. Il répondit ſur tous les articles de ſes Accuſations avec tant de liberté d'eſprit, tant de vigueur & de fermeté, que ſes propres Ennemis en demeuroient confondus ; & , pour peu que ceux qui l'écoutoient fuſſent indifferens, ils devenoient auſſi-tôt ſes partiſans. Il étoit laid , mais aſſez agréable de ſa perſonne ; & la Reine me contant toutes ces choſes s'arrêta pour me dire qu'il avoit les plus belles mains du monde. Le Roi & la Reine faiſoient tout leur poſſible pour le tirer de l'état où il étoit: ils emploioient toutes leurs créatures: ils offroient toutes les Charges du Roiaume aux plus mutins ; mais toute leur application ny ſervit de rien. Ces eſprits factieux étoient touchez du deſir de la Liberté: ils vouloient abbaiſſer l'Autorité Roiale ; & voioient clairement qu'ils n'y pourroient jamais réüſſir , tant que leur Roi

Roi ſeroit ſervi par un habile & fidele Miniſtre. La Reine, pendant cette intervalle, travailloit à le ſauver : elle ne paſſoit point de jours ſans avoir des rendez-vous avec les plus méchants, qu'elle faiſoit venir par des petits eſcaliers dérobez dans l'appartement d'une de ſes Dames, qui étoit proche du ſien, & qui étoit à la Campagne. Elle ſeule, avec un flambeau à ſa main, ſans ſe vouloir confier à perſonne, les alloit trouver les ſoirs, & leur offroit toutes choſes; mais ce fut inutilement.

Leurs Majeſtez alloient entendre interroger leur fidele Sujet par une petite tribune qui donnoit ſur la Salle où ſe tenoit le Parlement, afin que leur préſence donnât du courage à leur Serviteur de bien faire; & jamais ils n'en revenoient que le cœur ſaiſi de douleur & leurs yeux pleins de larmes. La Reine avoit gagné Milord Dembi, l'un des plus paſſionnez des Parlementaires & de ceux qui s'étoient déclaré le plus contre Strafort. Auſſi-tôt qu'il ſe fut engagé au ſervice du Roi ſon Maitre, il paſſa d'une extremité à l'autre, & fit en faveur du Priſonnier une Harangue ſi belle, qu'elle auroit été capable de le juſtifier tout-à fait, ſi les oreilles qui l'écoutoient euſſent pu entendre

dre la raiſon, & que leurs cœurs euſſent pu aimer la juſtice. Dans ce même tems, le Parlement conſeilla au Roi de faire la Paix avec les Ecoſſois; & comme l'argent qu'il avoit ordonné pour paier l'Armée du Roi qui favoriſoit le Parlement ne ſe trouvoit pas aſſez vîte, les Soldats ſe plaignirent & crierent même contre le Parlement, quoi qu'ils paruſſent lui être plus attachez qu'au Roi. Il y avoit alors dans l'Armée deux Serviteurs de ce Prince, Gorrein & Hailmot, qui prirent cette conjoncture pour l'engager à ſon ſervice, & lui amener les Troupes ſujettes à ſes volontez. Ces deux hommes aiant vu Strafort en priſon, & croiant qu'il n'èchaperoit point des mains des Parlementaires, s'étoient tous deux mis dans la tête le deſir de commander l'Armée en Chef. Chacun avoit eu ce deſſein ſans en faire part à ſon Compagnon, & l'un & l'autre avoient gagné quelques principaux Officiers, ſans qu'ils euſſent apperçu l'un par l'autre qu'ils avoient chacun un competiteur en leur perſonne. Hailmot alla parler au Roi de cette affaire en même tems que Gorrein en parla à la Reine pour le faire ſavoir au Roi; & leurs Majeſtez ſe trouverent en même tems par leur confidence commune dans la joie

&

& dans l'inquiètude tout enſemble. La Reine aiant dit au Roi le deſſein de Gorrein, le Roi lui aiant confié celui de Hailmot, ils jugérent auſſitôt que l'ambition égale de ces deux hommes rendroit un d'eux leur ennemi par la préférence de l'autre ; & qu'ainſi leur Avanture ſeroit ſçue des Parlementaires, avant qu'ils ſe puſſent ſervir des bonnes volontez de l'Armée. Pour remedier à ce malheur, ils conclurent qu'il falloit travailler à les accorder, donnant à quelqu'un d'eux le commandement des Troupes ; & à l'autre quelque choſe de ſi grand qu'il pût être content. Le Roi propoſa à la Reine d'envoier Milord Germain ſon prémier Ecuier négocier cet accommodement avec eux comme étant Ami commun de tous les deux, d'un eſprit doux & capable par ſes avis de mettre la paix où elle ne pouvoit plus être lors qu'ils ſeroient advertis de l'état où ils étoient. La Reine aiant repenſé au péril que courroit Milord Germain de ſe mêler de cet accommodement, l'appella dans ſon Cabinet, & après lui avoir appris le deſſein du Roi, elle lui dit auſſi ſon inquiétude & la peur qu'elle avoit que le Parlement venant à ſavoir cette Intrigue, ne chaſſât, & lui & ſes plus confidens ; & que le Roi & elle ne de-

demeuraſſent ſans avoir perſonne à qui pouvoir ſe confier. La concluſion de cet entretien fut de lui deffendre de s'en mêler, & qu'elle le feroit trouver bon au Roi. Le Roi entrant en ce même tems en ſon Cabinet, qui entendit qu'elle lui deffendit quelque choſe, répéta les mots de la Reine, & lui dit en riant, *Si fait, il le fera*; & la Reine du même ton lui répondit, auſſi en riant, *Non fait, il ne le fera pas; & quand je vous aurai dit ce que c'eſt, je ſuis ſûre que vous ſerez de mon avis. Dites donc, Madame*, lui dit le Roi, *afin que je ſache ce que vous deffendez & ce que j'ordonne.* La Reine lui fit part de ſon raiſonnement, & lui dit que s'ils emploioient à leur négociation ceux qui étoient neceſſaires à leur ſervice pour le ſecours de Strafort, qu'ils vouloient ſauver, ce ſecret venant à ſe ſçavoir qu'infailliblement le Parlement les chaſſeroit, & que leur éxil augmenteroit le mauvais état de leurs Affaires. Le Roi trouva toutes ces raiſons fort bonnes. Après avoir balancé enſemble l'importance de la choſe avec la crainte du mauvais ſuccès, ils conclurent néanmoins à la fin qu'il falloit hazarder tout pour un ſi grãd bien, & que Germain iroit travailler à cet accomodement. Il y fit en effet tout

ſon

ſon poſſible: Il parla à tous deux, il leur repréſenta l'importance de ſe démettre l'un ou l'autre du deſir d'être Général, fait eſpérer à celui qui ne le ſera pas la plus belle Charge du Roiaume, & n'oublie rien pour bien ſervir ſon Maitre & ſes Amis. Mais, la mauvaiſe deſtinée de cette Maiſon Roiale & du Roi en ſon particulier firent que ces deux Lords ne purent jamais ſe conſoler d'être deux. Ils firent bonne mine, & Gorrein le ſoir même emporté par l'ardeur de ſon ambition, qui lui fit manquer à l'honneur & à la fidélité, alla découvrir ce deſſein au Parlement. Il rendit par conſéquent toutes ſes peines inutiles & nuiſibles au ſervice de ſon Roi, & empira par cette lache action les Affaires de ce Prince; au lieu que ſes prémiers deſſeins en devoient être le remede. Auſſitôt, le Parlement envoia vers le Roi pour le ſuplier très humblement de commander que perſonne de ſa Cour ne ſortit de Whithall *, & lui dirent qu'il avoient decouvert une grande trahiſon, où ils croioient que Sa Majeſté n'avoit point de part, & qu'elle ſeroit bien aiſe ſans doute que les coupables en fuſſent punis. Hailmot, étant averti que tout étoit découvert, prit auſſitôt la fuite:

Mi-

* Palais du Roi à Londres.

Milord Perci étoit chez le Roi, & Milord Germain étoit dans Londres, qui ſe divertiſſoit & ne ſongeoit à rien. La Reine écrivit auſſitôt de ſa main par Milord Percy, & lui manda de ne point revenir au Palais, & d'aller à ſon Gouvernement qui eſt une Place forte, & un Port de Mer, par où elle crut que lui & Milord Percy pourroient ſe ſauver en France. Elle lui donna auſſi un Paſſeport de la main du Roi, afin de les faire échapper enſemble de la perſécution Parlementaire. Le Roi & elle les envoioient à Portmore, ne croiant pas que Gorrein eut rien découvert de leur entrepriſe; car ils s'imáginoient que la négociation de Germain étoit en bon état, & que par quelques autres biais ils avoient été découverts. Milord Percy apprenant de quelqu'un qu'il rencontra au ſortir de la Maiſon Roiale, que c'étoit Gorrein qui avoit trahi le Roi, ne s'amuſa point à chercher Milord Germain: il lui envoia le Billet de la Reine, & ſe ſervant du Paſſe-port du Roi il s'échappa & paſſa en France. Milord Germain, avec l'ordre de la Reine ſans Paſſe-port, part auſſitôt & s'en va à Portmore trouver Gorrein qui étoit ſon ami, bien éloigné de penſer qu'il avoit manqué de fidelité à ſon Maitre &

à eux, il arriva dans ſa Place preſque auſſitôt que lui, quoi qu'il fut parti pour s'y rendre dans le moment qu'il eut découvert ſon ſecret au Parlement. Gorrein fut ſurpris, quand il vit ſon ami dans ſa Place; il lui demanda avec étonnement où il alloit? Milord Germain lui montra le Billet de la Reine, & lui dit qu'ils étoient découverts; que lui même devoit craindre auſſi, & qu'il n'avoit pas revû Leurs Majeſtez, mais qu'il étoit parti auſſitôt qu'il en avoit eu l'ordre, pour ſe rendre auprès de lui, ſelon leur commandement. Cet infidele le regardant avec douleur, lui dit, *Vous n'avez rien à craindre pour moi, ni pour vous auſſi; car j'ai aſſez de crédit pour vous ſauver. Je ſuis mari d'avoir fait une faute; mais je la réparerai à votre égard, & je périrai plutot que de vons manquer de fidélité.* Bientot après, il reçut un ordre du Parlement d'arrêter Germain: il le mit dans ſa poche, & n'en parla point. Les Parlementaires lui dépecherent un homme exprès pour le preſſer de l'arrêter. Il nia d'avoir reçu leur ordre, & fit auſſitôt embarquer ſon ami, diſant à l'Envoié du Parlement, qu'il étoit parti, & qu'il n'étoit plus tems de demander de lui qu'il l'arrêtât. Il ſe déclara enſuite hautement

contre le Roi, avouant ce qu'il avoit fait, & prenant pour ſon excuſe envers le Roi, qu'il n'avoit pu ſouffrir de Compagnon dans le mérite ni dans la récompenſe du ſervice qu'il avoit voulu lui rendre.

Voilà Leurs Majeſtez ſans Serviteurs, ni ſans conſeil. Elles continuerent leur aſſiſtance pour leur Priſonnier Strafort; mais elles étoient plus foibles. Mais Strafort, ſachant qu'il avoit perdu ſes deux Amis Germain & Perci, eut alors fort mauvaiſe opinion de ſa deſtinée, & dit lui-même qu'il étoit mort. Tous deux avoient de grands deſſeins de le ſauver; & avoient réſolu de le faire échaper par fineſſe, ſi la Protection Roiale n'en pouvoit venir à bout. Ce n'eſt pas que le Vice-Roi d'Irlande ſe ſouciât de ſa vie: il avoit pu ſe ſauver plus d'une fois, qu'il ne l'avoit pas voulu faire, & toute ſon ambition étoit de confondre la malice de ſes ennemis par les marques véritables de ſon innocence; mais ſes Amis l'auroient peut-être forcé de prendre la voie la plus ſûre. Il avoit été brouillé avec la Reine: mais, depuis quelque tems il s'étoit lié à ſes intérêts; & après ce changement, elle l'avoit beaucoup conſideré, & lui l'avoit bien ſervie. La reconnoiſſance qu'elle en eut, jointe à ſa conſidération propre & à celle

celle du Roi ſon Mari, fit qu'elle n'oublia rien pour le ſecourir, & pour lui donner la force de ſe retirer des mains de ſes iniques Accuſateurs ; mais il ne lui en reſta que la ſatisfaction qui ſe rencontre toujours à faire des actions de bonté & de juſtice.

Leurs Majeſtez étant demeurées ſans Serviteurs, & le Vice-Roi ſans Amis auprès de ſon Maitre, ces cruels ennemis commencérent à preſſer le Roi plus hardiment de leur abandonner ce Miniſtre. Ils lui envoiérent les Evêques en corps, qui lui vinrent dire qu'il étoit obligé en conſcience de perdre un homme ſeul pour ſauver tout le Roiaume, ſa Perſonne, & ſes Enfans. Il y réſiſta : puis il douta s'il le devoit faire ; mais enfin il s'y réſolut, & trois jours après la trahiſon de Gorrein, le Roi leur abandonna cet illuſtre Priſonnier. Il avoit envoié lui-même ſuplier le Roi de le faire, afin de les contenter ; eſpérant qu'en lui donnant ſa grace, auſſitôt après ſa condamnation, ils n'auroient peut-être pas la hardieſſe de le faire mourir. Il prit néanmoins la réſolution de s'expoſer à tous les évenemens que pouvoit produire la rage de ſes méchans Juges, & ſe réſolut à la mort comme un homme ſage & courageûx, qui ſçavoit

connoitre l'état où il étoit. Le Roi donc pressé de tant de malheurs se laissa vaincre à sa mauvaise fortune, qui le forçoit à travailler lui-même à sa ruine, puis qu'en signant l'Arrest de son Ministre, il signa aussi celui qui peu de tems après fut prononcé contre lui.

Aussitôt que ces barbares Revoltez eurent le consentement du Roi d'Angleterre, sans écouter ni grace, ni commandement contraire, ils le firent mourir dans la Place de la Tour de Londres; & l'exposant au Public, ils firent voir la beauté de son esprit, & son admirable fermeté. Il parla fortement à ses Ennemis; &, malgré leur barbarie, il les força de le regretter, & d'avoüer sans doute, mais tacitement, qu'ils faisoient une injustice. Le Roi souffrit beaucoup de douleur: la Reine jetta beaucoup de larmes; & ils sentirent tout-deux que cette mort leur feroit perdre quelque jour à l'un la vie, à l'autre le repos.

Après cette résolution, le Roi résolut d'aller tenir les Etats, parce qu'eux mêmes les souhaittoient, & crut avec raison que sa présence remettroit les esprits de ce Roiaume dans une meilleure disposition. Il partit au mois de Mai ou de Juin, & laissa la Reine à Londres, qui partit aussitôt

ſitôt pour aller à Otland une de leurs Maiſons, & mena ſes enfans avec elle. Les Parlementaires, quelque tems après voulurent les lui ôter. Ils lui mandérent qu'il ſeroit bon qu'elle les mit entre leurs mains pendant l'abſence du Roi, parce qu'ils n'aprenoient rien auprès d'elle, & qu'ils craignoient qu'elle ne les fit Papiſtes. La Reine répondit qu'ils ſe trompoient; que le Prince avoit ſes Maitres & Gouverneurs, & qu'elle ne le feroit point Papiſte, puis qu'elle ſçavoit bien que ce n'étoit point la volonté du Roi qu'il le fut: mais, pour éviter leur inſolence, elle fut contrainte de les envoier à une autre Maiſon voiſine de celle-là, pour leur montrer qu'elle ne les tenoit pas toujours avec elle, d'où ils la venoient voir quelquefois. Les ennemis de cette Princeſſe voulurent enſuite l'obliger à s'en aller hors du Roiaume, en lui faiſant croire qu'ils avoient deſſein de l'enlever. Ils envoierent un ordre à un Gentilhomme, qui commandoit le Village où étoit ſa Maiſon, qui lui ordonnoit de la part du Parlement de ſe tenir prêt avec une certaine quantité de ſes Paiſans armez, & en état de ſervir le Roi à leur commandement. Ce même ordre portoit de les attendre juſques à minuit au Parc d'Otland, où il

trouveroit de la Cavallerie & des Officiers qui lui devoient prescrire ce qu'il avoit à faire. Ce Gentilhomme vint trouver la Reine, lui montra son ordre, & lui témoigna vouloir lui être fidele. Elle lui dit de ne point obéir à ce que le Parlement desiroit de lui, & de se tenir en repos. Cependant, sans s'étonner, elle envoia avertir ses principaux Officiers qui étoient à Londres, pour leurs propres Affaires, & leur manda de se rendre auprès d'elle avant minuit, avec le plus de monde qu'il leur seroit possible; puis, fit armer tous ses petits Officiers, jusqu'à ses Marmitons de Cuisine. Elle alla ensuite se promener dans le Parc, sans montrer aucune inquiétude; & la nuit se passa sans qu'on vit aucune marque du dessein du Parlement. Il y eut seulement vingt hommes à cheval ou environ, fort mal montez, qui parurent roder autour du Parc. Elle avoit déjà regagné Gorrein; & croiant avoir besoin de lui elle lui manda de se tenir prêt à Portmore, & que peut-être il la verroit bientôt dans sa Place. Elle ordonna aussi des relais sur les chemins, en cas qu'elle fût forcée de fuir; mais ne le voulant faire qu'à l'extremité, elle ne se hâta point, & crut qu'il suffisoit de se tenir en état de n'être pas sur-

prise.

prise. Elle envoya querir Milord Dembi, & lui dit d'envoyer chez ses Amis, pour cent Gentilshommes pour se tenir auprès d'elle ; ce qui fut fait aussi-tôt. Afin que cette précaution ne parut point, la Reine vint à Hamptoncourt, pour s'approcher d'un Gentilhomme voisin de cette Maison qui avoit toûjours une grande quantité de beaux chevaux chez lui. On y mit ceux de la Reine, afin de les tenir prêts ; & après avoir donné les ordres nécessaires à sa sûreté, elle se tint en repos, & on l'y laissa sans la troubler. Au contraire, on lui fit de grandes excuses de ce commandement extraordinaire qui avoit été envoié dans son Village, & chaque Membre du Parlement nia d'en sçavoir quelque chose.

Pendant cet intervalle, la Reine tâcha à gagner des créatures au Roi son Mari : il y en avoit plusieurs, qui témoignoient vouloir rentrer en leur devoir. Elle ramena à son service le Maire de la Ville de Londres ; & celui-ci avec les autres, firent que le Roi à son retour d'Ecosse, d'où il revint sans beaucoup de fruit, fut bien reçu dans sa Ville capitale. Le Peuple témoigna son affection par des cris de *Vive le Roi*, par un grand concours de monde, & par tant de mar-

ques de joie, qu'il ne douta nullement que les cœurs de ses Sujets ne fussent pas en bon état. La Reine qui avoit été au devant de lui pour lui apprendre la disposition suivante de ses créatures, le suivit dans ce triomphe. Elle avoit ses Enfans avec elle, & le Prince entra dans Londres à cheval avec le Roi son Pere : & toute la Famille Roiale eut part à toutes les bénédictions publiques, qui eurent toutes les marques de bonne volonté qu'on pouvoit souhaiter. Le Roi étant arrivé voulut profiter de ces belles apparences, pour tâcher par un coup hardi de se rendre le Maître de trois ou quatre personnes qui étoitent les Chefs de toutes les Factions qui se faisoient contre lui ; voyant bien qu'il ne pouvoit être paisible dans son Roiaume, sans les arrêter ; & se resolut d'éxécuter lui-même son dessein dans le Parlement, croiant qu'en traitantbien les autres, tous se rendroient à lui.

Le jour fut choisi pour faire cette grande action, qui apparemment devoit produire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Cette pensée étoit un important secret entre le Roi & la Reine ; & très-peu de personnes étoient dans leur confidence. Ce Prince partit d'auprès d'elle, bien

bien résolu de changer sa destinée par la perte de ses Ennemis, & la laissa dans son Cabinet, faisant des vœux pour cette entreprise. Le ROI allant au Parlement, rencontra quelques misérables, qui lui presenterent des Requêtes & des Supplications de peu de conséquence. Pour ne point faire l'empressé, il les écouta, & parla assez long-tems aux uns & aux autres. En quittant la REINE, il lui avoit dit en l'embrassant, qu'il alloit être le Maitre, & qu'il esperoit dans une heure la venir trouver avec plus de puissance qu'il n'en avoit à leur séparation. Elle étoit demeurée avec l'émotion & l'impatience qu'elle devoit avoir. Elle avoit souvent regardé à sa montre, pour voir si l'heure étoit passée, & écouta si les survenans ne lui apporteroient point quelque nouvelle. Quand elle crut enfin que l'Affaire étoit faite ou faillie, elle dit à Madame de Carlile, une de ses Favorites qu'elle vit entrer dans son Cabinet, *Réjoüissez vous; car à l'heure qu'il est le Roi est à ce que j'espere le Maitre dans son Etat; & tels & tels sont sans doute arrêtez.* Cette Dame fut surprise du discours de la REINE. Elle avoit quelque Parent, ou quelque intime Ami, dans le nombre de ceux qu'on vouloit opprimer.

Sans montrer aucune inquiétude de cette nouvelle, elle sortit, & alla vîtement écrire un Billet à un de ceux qu'on vouloit prendre pour l'avertir du dessein du Roi. Ce Prince ne faisoit que d'entrer au Parlement. Aussi-tôt ils éclatterent contre lui par mille plaintes, & dirent hautement que cet avis regardoit toute la Compagnie. De cette sorte, le Parlement se sépara, en état qu'on peut juger. Tous parurent fort mécontents. Ils voyoient qu'ils avoient offensé leur Roi, & qu'il vouloit les châtier; & jugerent par consequent qu'il n'y avoit point de remede pour eux que celui de pousser leur revolte à l'extrêmité. La Reine qui en cet endroit avoit fait une faute notable, en me contant sa légéreté se condamna elle-même; mais ce qui est admirable, quoiqu'elle l'eut avoüé au Roi, je n'ai point remarqüé qu'il l'en eut moins bien traittée. Elle en a fait pénitence par son repentir, & point du tout par aucun reproche que ce Prince lui en ait fait.

Aussi-tôt après cette malheureuse indiscrétion, ce même Peuple, qui venoit de combler le Roi de souhaits pour sa prosperité, ne manqua pas de se tourner contre lui, & de se se laisser gagner à ses

En-

Ennemis. Les Peuples se mutinerent dans Londres, & le Roi fut contraint d'en sortir, lui & toute la Famille Roiale. Le lendemain de sa sortie de Whitehall, on vit six mille hommes, chacun un bâton à la main, où ils avoient attaché au bout un Papier avec ce mot, *Liberté.*

Le Roi & la Reine n'allerent pas plus loin que Hamptoncourt. Ils vouloient voir ce que deviendroient ces desordres, & croioient être toûjours en état d'en sortir quand il leur plairoit : mais ils se tromperent; car le Parlement envoia un ordre à toute la Noblesse de se mettre sous les Armes, & empêcher le Roi de s'en aller plus loin. Dans cette extrêmité, ils firent semblant de ne point vouloir quitter leur maison, & montrérent ne penser rien qu'à se divertir. Le Roi cependant fit dessein de s'échapper & de s'en aller à Hull en Yorkshire, qui est une Place forte, où il y avoit un Magasin d'armes qui lui étoit nécessaire. Elle lui étoit encore commode, parce que c'étoit un Port de Mer, & que cette Province voisine de l'Ecosse lui étoit affectionnée; mais, ne voulant pas laisser sa Famille au pouvoir du Parlement, il fit courir le bruit que la Reine vouloit aller conduire la Princesse Royale en Hollan-

C'étoit une choſe néceſſaire de la mener à ſon Mari le jeune Prince d'Orange, qu'elle avoït épouſé depuis peu. Ils la tenoient ſéparée de lui, à cauſe de leur jeuneſſe. Les Ennemis du Roi ne furent pas fàchez de cette abſence: ils crurent peut être qu'ils diſpoſeroient du Roi plus aiſément, quand la Reine n'y ſeroit pas; & ils favoriſérent ce deſſein autant qu'il leur fut poſſible. Elle de ſon côté vouloit aller en Hollande, pour pouvoir envoier du ſecours au Roi ſon Mari, & faire toutes les généreuſes actions qu'elle a faites depuis.

Le Roi fit ſemblant de conduire la Reine juſqu'à Douvres, parceque c'eſt le chemin de Hull, & montra n'avoir autre deſſein, que celui de la chaſſe & du plaiſir. Il fit partir tous ſes équipages de chaſſe: il ſe divertit plus en apparence qu'en effet; il étoit touché d'une vive douleur de ſe voir en l'état où il étoit, gourmandé par ſes propres Sujets, & contraint de ſe ſéparer de ſa Femme qu'il aimoit chérement, ſans ſçavoir ce qui arrivevoit de leur deſtinée. La Reine s'embarqua à Douvre, & le Roi, pour la voir plus long-tems, cottoia plus de quatre lieuës. Pendant qu'il chaſſe & qu'il s'amuſe avec la Reine, il envoia le Duc d'York

d'York devant à Hull, pour en prendre possession. Le Duc d'York y fut reçu par le Gouverneur, quoi qu'il y eut été mis à la priere du Parlement, depuis que le ROI n'agissoit plus de lui-même. Ce Prince suivit le Duc d'York de fort près; & néanmoins son malheur fut tel, qu'entre le Pere & le Fils il arriva au Gouverneur une Lettre, par la quelle on l'avertissoit que le ROI avoit dessein d'aller à Hull, pour le faire arrêter & prendre sa Place; & qu'il se donnât de garde de lui ouvrir les portes. Cet homme effraié de cet avis ferma la porte au ROI à son arrivée, & retint le Duc d'York en son pouvoir. La faute de ce Prince fut grande, de n'avoir pas prévenu les mauvaises intentions de ses rebeles Sujets, qu'il falloit toujours gagner par la vigilance. plûtôt que d'attendre de recevoir les premiers coups de leurs mains. Il n'étoit pas tems alors de s'amuser à la REINE sa femme: voilà peut-être comme on peut dire qu'elle étoit cause du malheur du ROI son Mari.

La REINE fut bien reçûe en Hollande par Henri Prince d'Orange; & comme il étoit aimé & respecté des Etats, cette Princesse y reçut à sa considération toutes sortes de bons traitemens, & de res-

pects, & de ſervice de la part de ſon Fils: car, pour les Bourguemaîtres, ils ne reverent pas beaucoup la Royauté. Ces hommes, peu accoûtumez à la ſoumiſſion & à l'obéiſſance dûë aux Têtes Couronnées, ſe venoient aſſeoir auprès d'elle dans des chaiſes, & ſe mettoient en converſation avec elle de la même maniere qu'ils en uſoient avec leurs égaux à la Haie. Ils entroient où elle étoit le chapeau ſur leur têtê; & après l'avoir regardée, ils s'en retournoient ſans la ſaluer. La petite Princeſſe, qui n'avoit que dix ans, demeura comme une Enfant auprès de la Reine ſa Mere; & le Prince de même, qui n'en avoit que quatorze, ne ſongeoit qu'à bien emploier cet âge ſous la conduite de ſes Maîtres, qui étoient en grand nombre, le Prince ſon Pere le voulant rendre digne Succeſſeurs de ſes Ancêtres. La Reine demeura une année toute entiere, en ce Païs; & toute ſon occupation fut d'envoïer au Roi ſon Mari de l'argent & des armes. Elle y mit ſes pierreries en gage, & avec ce qu'elle put avoir des Etats & du Prince d'Orange, elle envoya au Roi ſon Made quoi armer quarante millle hommes. Ce qui lui ſervit beaucoup pour lever des Troupes dans les Provinces voiſines de l'E-

l'Ecosse, où il étoit demeuré dépuis qu'il eut manqué le dessein d'Hull & que le Duc d'York en fut sorti. Avec un si grand secours, la Reine voulut aller partager tout de nouveau les peines du Roi son Mari. Elle se mit en mer avec onze Vaisseaux remplis d'armes & de munitions, & laissa la Princesse sa Fille auprès de la Princesse d'Orange sa belle-Mere. La fortune qui ne lui étoit pas favorable, ou pour mieux dire la volonté de Dieu qui regne sur les hommes permit que son dessein fut traversé par une tempête de neuf jours, la plus forte & la plus grande qu'on ait jamais vuë. Cette Princesse souffrit pendant ces jours-là les fraieurs d'une mort continuelle & presque assurée, liée dans un petit lit, & ses Femmes auprès d'elle, liées de même. Quelques-uns des ses Officiers, quelques Prêtres, & quelques Capucins, y étoient aussi. Elle & les Catholiques se conféssérent, & l'horreur de la mort leur faisoit oublier la honte des offenses qu'ils avoient commises contre Dieu : ils s'accusoient tout haut, recevant les bénédictions à tous les effroyables momens qu'ils croioient être les derniers de leur vie. Elle s'accoutuma à la mort, & les premiers jours passez, quoiqu'elle & les

siens

siens fussent quasi sans esperance, de se pouvoir sauver, ils ne laissoient pas de rire quand quelque occasion s'en presentoit; & ils reprîrent le manger & le boire, qui se mêloit aux cris, aux fraieurs, & à toutes les autres miseres naturelles. La tempête aiant enfin ramenée la Reine à un petit Port qui est près de la Haie, elle y descendit dans un état si étrange, qu'il étoit impossible de l'approcher, par la puanteur de ses habits. Ils étoient pleins de tout ce qu'on peut s'imaginer de plus vilain, à cause que le bouleversement du Vaisseau avoit fait un mélange des personnes & de toutes les saletés possibles. Leur étourdissement étoit tel, qu'elle & ses Femmes ne pûrent de longtems se tenir de bout; & le Capucin, qui avoit accoûtumé de lui dire la Messe, ne la put celebrer à la premiere fête que par l'aide de deux hommes pour le soûtenir sous les deux bras.

Aprés que cette Princesse se fut reposée environ quinze jours, elle se mit courageusement sur la mer avec neuf Vaisseaux qui lui étoient restés; car elle en avoit perdu deux, & pour cette fois elle aborda sûrement en Angleterre à un petit Village sur le bord de la Mer. Elle demeura quelques jours en ce lieu, attendant

dant des Troupes du ROI, qui la devoient venir eſcorter & recevoir. L'Armée Parlementaire, qui la ſuivoit de près, & qui l'avoit ſuivie ſur la Mer pour la prendre, vint border le rivage du lieu où elle étoit. Dormant la nuit dans ſon lit, elle fut réveillée par les coups de canon de ſes Ennemis, qui percerent la maiſonnette où elle étoit logée. Milord Germain, ſon premier Ecuier & ſon Miniſtre, la vint trouver & lui dit qu'il falloit ſe ſauver, & qu'elle étoit dans un peril extréme. Elle quitta ce lieu, après avoir mis une robe ſur elle, & alla ſe cacher dans des cavernes qui étoient hors du Village. Elle avoit une laide chienne nommée Mitte, qu'elle aimoit fort, & qu'elle avoit laiſſée endormie dans ſon lit. Du milieu du Village, ſe ſouvenant de Mitte, elle retourna ſur ſes pas; & malgré ceux qui la ſuivoient, elle alla reprendre cette bête, puis ſe ſauva des coups de canon qui la menaçoient. Après que les Parlementaires ſe furent laſſez de canonner, & que les Troupes du ROI furent arrivez, la REINE ſe mit en chemin pour l'aller trouver. Elle augmenta ſes Troupes de quelques levées qu'elle fit dans cette Province, & les arma des armes qu'elle avoit apportées. Aiant fait une belle Armée, elle ſe mit à

la tête de ses gens, & marcha droit vers le Roi son Mari, toûjours à cheval sans nulle délicatesse de femme, vivant avec ses Soldats à peu près comme on pourroit s'imaginer qu'Alexandre vivoit avec les siens. Elle mangeoit avec eux à découvert au Soleil, sans nulles cérémonies : elle les traittoit comme ses freres ; & ils l'aimoient tous uniquement. Ces victoires furent médiocres : & le vainqueur de toute l'Asie courut plus de hazards, donna plus de Batailles, & fit plus de Conquêtes, que cette Princesse. La sienne fut de prendre une Ville en chemin, qui véritablement ne fut pas si bien deffenduë que la Ville d'Anvers quand le Duc de Parme l'assiégea, mais qui étoit assez considerable & utile à son parti. Le Roi son Mari la recut avec joie, en admirant son courage & son affection : & quand ils se virent avec de si belles Armées, ils espererent qu'ils pourroient surmonter leurs rebelles & infideles Sujets; mais toutes ces forces se dissiperent peu de tems après & leur furent inutiles.

Leurs Majestés Britanniques demeurérent environ une année à travailler unaniment à vaincre le malheur de ne réüssir à rien de tout ce qu'ils jugerent devoir entreprendre : puis, étant forcés de se sépa-

parer, parce que la Reine devint grosse, elle quitta le Roi, & ce fut pour jamais qu'ils se séparérent. Elle vint à Oxford, & de là à Exceter, où elle accoucha de sa derniere Fille la Princesse d'Angleterre *; & dans ses couches étant continuellement menacée de ses ennemis, elle se résolut de venir en France demander du secours à notre Reine Régente, qui déjà, comme je l'ai dit, lui avoit envoié, avec Made. Peronne sa Sage-femme, vingt-mile pistolles pour la secourir dans l'état pitoiable où elle étoit. Cette généreuse Princesse, se contentant du peu d'argent qu'elle avoit apporté, envoia le present de la Reine au Roi son Mari, qui en avoit besoin pour entretenir & payer ses Troupes. Quand elle partit, comme je l'ai remarqué, elle avoit été depuis peu de jours fort malade & en très mauvais état. Passant d'Angleterre en France, elle fut poursuivie des Parlementaires; & dans la créance qu'elle alloit être prise par eux, étant à fond de calle pour se garantir des coups de canon, elle fit venir le Pilote, & lui commanda de ne point tirer, mais d'avancer toujons chemin, & de mettre le feu aux poudres, s'il voioit qu'el-

* Anne Henriette.

qu'elle ne pût s'échapper. Elle ne l'auroit peut-être pas souffert : mais sur cette résolution ses femmes & ses domestiques jettérent des cris horribles : elle seule demeura dans un silence courageux, montrant braver la mort & ses ennemis, par le mépris qu'elle faisoit de l'une & des autres. Elle ne sentit en cette rencontre rien de violent dans son ame, que le desir de fuir la honte de se voir soumise à la volonté des Parlementaires;& la seule pensée, de voir qu'en ordonnant sa mort elle ne faisoit pas ce qu'une chrétienne devoit faire, la fit repentir de sa résolution. N'aiant pas le courage de vaincre sur elle-même son orgueil, elle demeura indécise sur la gloire éternelle & la mondaine; mais Dieu la sauva, la faisant heureusement échapper de ce péril, & aborder à un des Ports de Bretagne. Lors qu'elle pût appercevoir les côtes de France, elle se mit dans une chaloupe, & descendit dans un Village au travers des roches où elle eut de la peine à passer, où des Païsans la logérent dans une petite maison couverte de chaume; mais quelques Gentilshommes du Païs aiant appris que c'étoit cette Princesse, qui parroissoit plutôt une misérable Heroïne de Roman qu'une Reine véritable, ils lui amménêrent

rent des carroſſes, qui ſervirent à faire ſon voiage de Bourbon où je l'ai laiſſée en commençant cette Narration. Comme la mémoire du Roi Henri IV. eſt chere aux François, elle fut toujours ſuivie d'une fort grande foule de Peuple, qui couroit après pour la voir. Elle étoit fort malade & fort changée; ſes infortunes lui aiant donné une ſi grande triſteſſe, & ſon eſprit étant ſi pénetré de ſes malheurs, qu'elle pleuroit preſque toujours: ce qui fait voir ce que fait la douleur ſur l'ame & ſur le corps; car naturellement cette Princeſſe étoit gaie, & parloit agréablement; ſi bien que dans le facheux état où elle ſe trouvoit, diſant un jour à ce grand Médecin Mayerne, qui étoit auprés d'elle, qu'elle ſentoit ſa Raiſon s'affoiblir, & qu'elle craignoit d'en devenir folle, à ce qu'elle m'a conté, il lui répondit bruſquement, *Vous n'avez que faire de le craindre, Madame; vous l'êtes déja.* Elle trouva véritablement quelque remede à ſes maux corporels en France, ſon Païs natal, dont l'air & les eaux lui furent ſalutaires; mais il fallut bien du tems pour adoucir les autres. Je dirai ailleurs comme elle nous parut, quand nous la vîmes à la Cour; mais, avant que de reprendre la ſuite de mes Mémoires, de l'an-

l'année mil six cens quarante quatre, je suis bien aise de joindre ce que j'ai sçu de ce qui a pu contribuer encore aux malheurs du Roi & de la Reine d'Angleterre, depuis le Récit qu'elle m'en a fait, & qui s'y rapporte assez.

QUELQUES PARTICULARITEZ DE LA NÉGOCIATION DU COMTE DESTRADE EN ANGLETERRE, EN L'ANNÉE M. DC. XXXVII.

Le Comte d'Estrade fut envoié vers le Roi & la Reine d'Angleterre en 1637. de la part du feu Roi & du Cardinal de Richelieu. Il m'a dit, depuis que j'ai écrit le Récit que cette Reine affligée m'a fait, que le sujet de son voiage étoit pour obliger ce Prince à demeurer neutre, au cas que le Roi & le Prince d'Orange voulussent attaquer quelques Places sur cette côte de Flandre. Il m'a fait voir son Instruction & les Lettres de ce grand Ministre, ses réponses, & le détail de cette Négociation. Ce sont des choses qui sont

font voir la ſource des malheurs de ce Roiaume, que la Reine d'Angleterre n'a pas connuës, quoi qu'elle y ait contribué, & combien on doit éxaminer une propoſition importante, avant que de l'accepter, ou de la refuſer. Le Cardinal de Richelieu avoit ordonné à Eſtrade de voir la Reine d'Angleterre avant que de préſenter au Roi ſon Mari la Lettre que le Roi lui écrivoit, & de travailler à guerir l'eſprit de cette Princeſſe des mauvais offices que la Ducheſſe de Chevreuſe lui avoit rendus, & des dégoûts qu'elle y avoit fait naitre contre lui; nommant cette Dame *mechante & artificieuſe*, dans ces Mémoires. Il lui donna une Lettre pour la préſenter à la Reine d'Angleterre, par laquelle il l'aſſuroit de ſes ſervices & de ſa fidelité particuliere envers elle, & des ſinceres intentions qu'il avoit de la ſervir utilement; mais il deffendit à Eſtrade de la lui donner, s'il ne trouvoit en elle des diſpoſitions favorables pour la bien recevoir; & il n'oublioit pas de l'aſſurer de la Protection du Roi pour deffendre Leurs Majeſtez des maux que leurs Sujets déja revoltez montroient leur vouloir procurer.

L'Ambaſſade du Marquis de Senneterre avoit perſuadé le Roi & la Reine que le

Car-

Cardinal de Richelieu leur étoit contraire ; & quand Estrade lui parla, elle répondit aux offres & aux promesses de fidélité qu'il lui fit de sa part, qu'elle étoit mieux informée de ses intentions pour ce qui la regardoit, qu'elle savoit qu'il n'étoit pas de ses Amis, qu'elle ne desiroit rien de lui, & qu'elle ne vouloit nul éclaircissement là-dessus ; sachant, à n'en pouvoir douter, qu'il n'étoit pas de ses Amis. Estrade étonné de cette réponse, & judicieux & obéïssant, ne lui donna point sa Lettre ; mais lui representa autant qu'il lui fut possible, qu'elle se trompoit dans le jugement qu'elle faisoit de lui, & se contenta de lui présenter celle du Roi. Elle lui répondit sur ce qu'il demandoit au Roi son Mari, après l'avoir luë, qu'elle ne se mêloit point des Affaires de cette nature, mais ajoûta qu'elle lui en parleroit ; & dit au Comte d'Estrade, qu'elle avoit eue une bonne reprimande sur la proposition que lui faisoit le Roi son Frere, de demeurer neutre, en laissant attaquer les côtes de Flandres, & qu'il allât le trouver. Il y fut; & ce Prince sur les offres qu'il lui fit de la part du Roi & de son Ministre, & qui furent grandes, lui répondit, qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour témoigner

gner son amitié, pourvu qu'il ne fut pas préjudiciable à son honneur, à son interêt, & à celui de son Roiaume; & qu'il arriveroit, si le Roi & ses Etats attaquoient les places maritimes de Flandres, qu'afin de les pouvoir secourir, il tiendroit sa Flote aux Dunes en état d'agir, & qu'inze mille hommes pour y passer.

Sur la fin de l'Eté, la Cour alla à Fontainebleau. La Reine avoit toûjours aimé cette belle & delicieuse Maison de nos Rois, plus que toutes les autres. C'est pourquoi, tous les divertissemens que la seconde année de son deuil lui put permettre de prendre y furent pris & recherchés avec soin. Le Cardinal y fut malade d'une Fiévre continue, qui donna de l'inquiétude à la Reine, de la joie aux Courtisans, qui aiment la nouveauté & la souhaitent. On crut alors, que si le Cardinal fut mort, Châteauneuf eut pris sa place; & la Reine même s'étoit laissé entendre là-dessus; mais il revint en santé, & toutes choses reprirent leur train ordinaire. En Septembre 164 . on élut à Rome le Cardinal Pamphile, qui étoit le seul que la France apréhendoit qui fut Pape. Les Barberins s'attirerent la haine du Roi pour l'avoir élu à cette Dignité.

On leur ôta publiquement les marques d'être les Protecteurs de la France ; & nôtre Ministre n'oublia rien de ce qui les pouvoit faire repentir de la faute qu'ils avoient faites. Ils furent même si maltraitez sous le Pontificat de celui qui par leurs suffrages avoit été mis dans la Chaire de Saint Pierre, qu'ils furent contraints, après avoir offensé le Roi, de venir lui demander sa Protection. Elle leur fut accordée par le Cardinal Mazarin, qui, aprés avoir été leur Courtisan, eut le plaisir de les voir à sa porte lui faire la Cour à leur tour. Leur Grandeur fut soumise à la sienne : rien n'est permanent sous le Ciel.

La Campagne du Duc d'Anguien augmenta sa réputation d'une gloire éclatâte, & il donna un Combat à Fribour, qui doit tenir une grande place dãs l'Histoire; mais comme le hazard voulut alors que je n'en remarquasse pas les particuliaritez, & que je n'en ai rien trouvé dans mes premiers brouillons, je n'en puis dire d'avantage. Monsieur, dans cette même année *, commanda une belle Armée, qui sous ses ordres fut avantageusement emploiée au service du Roi. La même raison, qui me fait taire sur le Duc d'Anguien,

* 1644.

guien, me fait taire ſur ce Prince ; & je m'en raporte à ce que les Auteurs écriront. Tous deux, ſur la fin de la Campagne, revinrent trouver la Reine à Fontainebleau, comme elle étoit prête de retourner à Paris commencer ſon hiver. Elle les reçut avec joie, & le tems qu'ils y demeurérent elle prit plaiſir de les divertir autant qu'il lui fut poſſible. Leur union paroiſſoit être auſſi grande qu'elle le peut être parmi des Princes qui ne font pas profeſſion de ſincerité ; & l'état où étoit la Cour ſembloit nous préſager une paix éternelle.

Iſabelle de France, Reine d'Eſpagne, mourut vers le commencement de l'Hiver ; digne Fille de Henri le Grand, & très digne de l'eſtime que l'Europe avoit pour elle. Elle fut regrettée dans toute ſon étenduë ; & ſes Peuples, qui avoient eu une grande veneration pour elle, en furent affligez. Le Roi ſon Mari ne l'avoit pas toûjours aimée autant qu'elle méritoit, à cauſe qu'il étoit trop galand, pour ne pas dire pis. Mais, quand elle mourut, il commençoit à connoitre ſes belles qualitez & ſa capacité. Il la laiſſoit alors gouverner ſon Roiaume : ce qu'elle faiſoit avec beaucoup de gloire ; ſi bien qu'il la regretta infiniment. J'ai oui dire

à feuë ma Mere, qui avoit eu l'*h*onneur d'êtreeconnu d'elle à son retour d'Espagne peu de tems avant que cette Princesse partit de France, qu'elle étoit belle, & agréable, & qu'elle s'en alla bien contente, se voiant Reine d'un si grand Roiaume. Elle y vêcut quelques années agréablement. Le Prince d'Espagne étoit beau & bien fait, & ils s'aimérent. On a même cru que le Roi son Beau Pere, la trouvant belle, différa de les mettre ensemble; pretendant la prendre pour lui-même. On m'a dit depuis, que cela n'étoit véritable, qu'en ce qu'il l'aima comme sa Fille & fort tendrement. Mais le Prince son Mari, après être devenu Roi, eut tant de Maitresses de toutes conditions, que par la jalousie qu'elle eut raison d'avoir, toute sa vie fut pour elle un tourment aussi sensible qu'il fut long & douloureux. Elle eut sujet de s'en plaindre; mais ses plaintes furent toûjours inutiles: & quoi qu'elle fut aussi chaste qu'il étoit voluptueux, les coutumes d'Espagne furent d'abord rigoureuses pour elle. La Reine d'Angleterre, long-tems après la mort de cette Princesse, m'a conté que le Roi d'Angleterre son Mari étant Prince de Galles, fit un voiage en Espagne pour deman-

* Philippe II.

demander l' nfante Sœur cadette de la Reine notre Maitresse, qui depuis a été Imperatrice; qu'aiant trouvé la Reine d'Espagne à son gré, il avoit quelquefois cherché l'occasion de lui parler sans tru chement; car, quoi que Françoise, elle n'osoit lui parler François: & que lui aiant dit quelque mot en cette Langue, elle lui répondit tout bas, *Je n'oserois vous parler en ce langage sans permission; mais je la demanderai*; que l'aiant obtenue, elle lui avoit seulement parlé une fois, où elle lui dit, qu'elle auroit souhaitté qu'il eut épousé sa Sœur, qu'il épousa en effet parce que le Mariage de l'Infante se rompit; que depuis cette con versation, & quelques marques qu'il donna peut-être d'aimer à la voir à la Comédie, on lui fit dire doucement de ne plus parler à elle: que c'étoit la mode d'Espagne d'empoisonner les Galands des Reines. Depuis ce charitable avis, il ne lui parla plus, & ne put la voir à découvert; car elle n'alla plus à la Comédie que dans une Loge toute fermée.

La Reine voulut rendre à la mémoire de cette illustre Reine, doublement sa belle Sœur, ce qu'on devoit à sa qualité de Fille de France. On lui fit un Service selon la coutume avec toute la magnifi-

cence deue à une si grande Princesse. Dans ces sortes d'occasions, il arrive souvent que les rangs qui ne sont point reglez en France produisent de grandes querelles. Mademoiselle, comme petite Fille de Roi, prétendoit qu'il y avoit beaucoup de distinction entre elle & Madame la Princesse. D'autre côté le Duc d'Anguien; voulant soutenir son r ng & la grandeur que sa naissance & sa gloire lui donnoient, demanda à la Reine, que Madame la Duchesse sa Femme pût en toutes choses suivre l'éxemple de Mademoiselle; prétendant qu'elle n'étoit que premiére Princesse du Sang. La Reine, dans ce moment, peu attentive aux interêts de Mademoiselle, sans considerer qu'elle étoit en possession de quelques prérogatives qui mettoient difference entre sa Famille & celle de Cōdé, lui accorda ce qu'il lui demanda. Madame de Longueville, qui avoit perdu son rãg en épousant le Duc de Longueville, & qui avoit pris un Brevet du Roi, par où il étoit conservé, voulut aussi se servir de cette occasion pour se retablir dans le Droit que lui donnoit le Sang de Bourbon, & prétendit en suivant la Duchesse d'Anguien faire ce qu'elle feroit.

Mademoiselle, étant avertie des desseins contre elle, ne voulut point se trouver au

au Service de la Reine d'Eſpagne ſa Tante. Quand l'heure fut venuë de partir, elle dit qu'elle étoit malade, & qu'elle ne pouvoit ſortir de chez elle. La Reine, d'abord qu'elle ſçut la difficulté qu'elle faiſoit en fut mal ſatisfaite : elle envoia lui ordoñer de partir, & en fit ſes plaintes au Duc d'Orleans. Ce Prince la condamna ; & deſaprouva ſon Procedé ; ſi bien que cette Princeſſe ſe trouva dans cette occaſion abandonnée, non ſeulement de la Reine, mais encore de MONſieur ſon Pere, de qui elle ſoutenoit la Grandeur, en ſoutenant ſon rang. MAdemoiſelle, ne pouvant tenir ferme contre de ſi rudes attaques, ceda malgré elle à la force, & alla à Nôtre-Dame s'expoſer aux prétentions de ceux qui pour avoir l'honneur d'être ſes parents vouloient l'égaler, Elle avoit ordonné en partant, que deux perſoñes de qualité porteroient ſa robe; mais, auſſitôt que le Duc d'Anguien l'apperçut, il fit ſigne à un des ſiens de ſe joindre à celui qui déja portoit celle de Madame ſa Femme qu'il menoit lui-même par la main. Madame de Longueville, qui vit qu'en ſe mettant dans les Chaires de Chanoines, MAdemoiſelle avoit voulu mettre une place vuide entre elles, pouſſa MAdame la Ducheſſe d'An-

guien sa belle Sœur, & toutes deux se mirent dans les Places suivantes. Mademoiselle fut sensiblement touchée de ce traittement: elle en pleura, & en fit beaucoup de bruit, représentant qu'elle avoit des marques de la difference qui devoit être entre elle & Madame la Princesse, qui en toutes occasions lui devoient donner de l'avantage sur elle, comme d'avoir un daiz dans la Maison du Roi, d'avoir un carosse cloué, des valets de pied à chausses retroussées, & de ne donner chez elle aux Princesses du Sang qu'une chaise à dos, elle étant dans un fauteuil. Sa colere fut abatue par celle que la Reine témoigna contre elle. On proposa de l'envoier en Religion, faire quelque séjour de penitence; mais, au lieu de soutenir sa petite disgrace par une noble indifference, elle eut recours à Madame la Princesse, ou plûtôt elle accepta les offres qu'elle lui fit faire de la racommoder avec la Reine; dont elle fut infiniment blamée. Le Duc d'Anguien disoit pour ses raisons, qu'elle se devoit tenir aux prérogatives qu'elle avoit, sans en prétendre toûjours de nouvelles, & que les avantages qu'elle avoit déja étoient les seuls dont elle devoit joüir. Monsieur s'avisa sur le tard, que Mademoiselle sa Fille

avoit

avoit eu raison. Il fit le fâché, s'en plaignit à la Reine, & alla gronder trois jours à Chambor. La Reine, qui avoit permis au Duc d'Anguien de faire ce qu'il avoit fait, crut être obligée pour le bien de la Paix de le décharger de cette faute, au cas qu'il y en eut, & de prendre le tort sur elle : si bien qu'avec quelques excuses de sa part, & quelques complimens du Duc d'Anguien, toutes choses s'appaisérent aisément.

La Reine d'Angleterre vint à Paris à peu près dans ce même tems. Il y avoit trois ou quatre mois qu'elle étoit à Bourbon. La Reine la fut recevoir avec le Roi, & le Duc d'Anjou le véritable Monsieur, jusques hors de la Ville. Ces deux grandes Princesses s'embrassérent avec tédresse & amitié, & se firent mille complimens qui ne tenoient rien du compliment. On la mena loger au Louvre, qui pour lors étoit abandonné; & pour Maison de Campagne, on lui donna Saint Germain. Comme les Affaires du Roi étoient en bon état, & que la Guerre n'avoit point encore ruiné les Finances Roialles, on lui donna aussi une Pension de dix ou douze mille écus par mois, & fut traittée en toutes choses de maniére qu'elle eut grand sujet de se louer de la Reine.

Cette Princeſſe étoit fort defigurée par la grandeur de ſa maladie, & de ſes malheurs, & n'avoit plus guerre de marques de ſa beauté paſſée. Elle avoit les yeux beaux, le tint admirable, & le nez bien fait. Il y avoit dans ſon viſage quelque choſe de ſi agréable, qu'elle ſe faiſoit aimer de tout le monde; mais elle étoit maigre & petite: elle avoit même la taille gâtée; & ſa bouche, qui naturellement n'étoit pas belle, par la maigreur de ſon viſage étoit devenuë grande. J'ai vû de ſes Portraits, qui étoient faits du tems de ſa beauté, qui montroient qu'elle avoit été fort aimable; & comme ſa beauté n'avoit duré que l'eſpace du matin, & l'avoit quitté avant ſon midi, elle avoit accoutumé de maintenir que les femmes ne peuvent plus être belles paſſé vingt deux ans. Pour achever de la repréſenter telle que je l'ai vûë, il faut avouër qu'elle avoit infiniment de l'eſprit, de cet eſprit brillant, qui plait aux Spectateurs. Elle étoit agréable dans la ſocieté; honnête, douce, & facile; vivant avec ceux qui avoient l'honneur de l'aprocher ſans nulle façon. Son tempérament étoit tourné du côté de la gaieté; &, parmi ſes larmes, s'il arrivoit de dire quelque choſe de plaiſant, elle les arrêtoit en quel-

que

que façon, pour divertir la Compagnie. La douleur quafi continuelle qui lui donnoit alors beauconp de ferieux & de mépris pour la vie, la rendoit à mon gré plus folide, plus ferieufe, & plus eftimable qu'elle ne l'auroit peut-être été, fi elle avoit toûjours eu du bonheur. Elle étoit naturellement liberale; & ceux qui l'avoient vue dans fa profperité nous affuroient qu'elle avoit épuifé des tréfors à faire du bien à ceux qu'elle aimoit. Son Favori, qui, felon le dire du Public avoit quelque part aux malheurs d'Angleterre, étoit affez honnête homme & d'un efprit doux, mais qui parut fort borné & plus propre aux petites chofes qu'aux grandes, Il avoit pour elle cette fidelité qu'ont d'ordinaire tous les Miniftres; il vouloit avoir de l'argent préferab ement à tout le mõde, pour fubvenir à fa dépenfe, qui en tout tems a été grande. Cette Princeffe avoit fans doute trop de confiance en lui; mais il eft vrai qu'il ne la gouvernoit pas abfolument: elle avoit fouvent une volonté contraire à la fienne; qu'elle deffendoit en Maitreffe abfoluë; ce qu'elle faifoit avec fenfibilité à l'égard de tous; car de fon naturel elle étoit un peu depitée & elle avoit de la vivacité. Elle foutenoit fes fentimens avec de fortes raifons; mais

elles étoient accompagnées d'une beauté, d'une raillerie, qui pouvoit plaire, & corriger tout ensemble les marques de hauteur & de courage qu'elle a donné dans les actions principales de sa vie. Elle manquoit des belles & grandes connoissances qu'on peut acquerir par la lecture : ses malheurs avoient reparé ce deffaut ; & de fâcheuses expériences lui avoient donné de la capacité. Nous la verrons en France perdre cette Couronne chancellante qu'elle portoit encore : perdre le Roi son Mari, d'une mort effroiable ; & souffrir constamment toutes les adversitez qu'il a plu à Dieu lui envoier.

Les Cabinets des Rois sont des Theatres, où se jouent continuellement des Pieces qui occupent tout le monde : il y en a qui sont simplement comiques : il y en a aussi de tragiques, dont les plus grands évenemens sont toûjours causez par des bagatelles. Après avoir parlé, des horribles effets de la Fortune, & de l'insolence avec laquelle elle se moque des Têtes couronnées, il faut remarquer ici ceux que produit cette folle Passion qui ne se contente pas d'intrigues de plaisirs, mais se mêlant dans toutes les Affaires les plus sérieuses ne manque jamais de faire de grands desordres, quand elle est mai-

tresse

treſſe du cœur des hommes. Mademoiſelle de Boutteville-Mommorenci, Fille de Boutteville qui avoit eu la tête tranchée pour s'être battu en Duël contre l'expreſſe deffenſe du Roi Louis XIII. étoit aimée du Comte de Chatillon appellé Dandelot. Il étoit Frére de Coligni, qui s'étoit battu contre le Duc de Guiſe, ainſi que je l'ai écrit. Le Maréchal & la Maréchalle de Chatillon, ſes Pere & Mere, s'opposérent à cette inclination, tant à cauſe que Mademoiſelle de Bouteville n'étoit pas riche, que parce qu'elle étoit Catholique; ſi bien qu'ils voioient par ce Mariage leur Famille dans un engagement qu'ils appréhendoient infiniment. Pour y remedier, ils deſiroient que leur Fils épousât Mademoiſelle de la Force, grande héritiere, & bonne Huguenote; deux qualitez qui les accomodoient d'avantage, à cauſe de leur ancien attachement à la Relgion Prétendue Reformée. Madame de Boutteville diſoit de ſon côté, qu'elle ne conſentiroit jamais que ſa Fille, qui étoit de la Maiſon de Mommorenci, épousât perſonne contre le gré de ſes Parens, & qu'elle ne croioit pas (quoi qu'elle n'eut pas de bien) que ce lui fut un avantage d'entrer dans une Maiſon incomodée où elle ne porteroit point les ri-

chеſſes

chesses qu'elle pourroit espérer dans un autre, & où par consequent elle seroit méprisée. Si les Peres étoient de même sentiment, le Comte de Chatillon & Mademoiselle de Boutteville étoient d'accord ensemble pour faire le contraire de ce que leurs proches desiroient. Aprés avoir fait toutes les choses possibles pour vaincre les difficultez qui s'opposoient à leur bonheur, ils se résolurent d'y apporter le remede qui étoit en leur pouvoir, étant assurez d'être soutenus par le Duc d'Anguien leur Parent commun, qui étoit leur Protecteur & leur Confident. L'Amant enleva sa Maitresse & on crut que sa Maitresse y avoit consenti; mais, comme le cœur humain a beaucoup de plis & de replis, & que dans les avantures de la vie il y a beaucoup de pensées differentes qui contribuent à leur succès, il arriva que le Duc d'Anguien, qui aimoit Mademoiselle de Vigean, sçût par elle que son Pere la vouloit marier au Comte de Chatillon, & avoit offert au Marechal de Chatillon une dote considérable, pourvû qu'il pût avoir son Fils pour Gendre. Cette nouvelle avoit donné de furieuses alarmes à ce Prince. Il en donnoit souvent aux Ennemis de l'Etat; mais son cœur n'étant pas si vaillant contre l'Amour que

con-

contr'eux, il ſentit une douleur extrême, & ne pû ſouffrir qu'un autre poſſedât ce que la vertu de cette honnête Fille lui deffendoit d'eſperer. Pour éviter ce chagrin, il jugea qu'il falloit entrer dans les interêts de Dandelot, & le fortifier dans ſa paſſion. Il lui conſeilla donc d'enlever Mademoiſelle de Boutteville, & de ſe ſatiſfaire par lui-même. Il ſe chargea en particulier de l'évenement de la choſe, & leur promit auſſi de le faire approuver par Madame la Princeſſe, qui aimoit Mademoiſelle de Boutteville à cauſe qu'elle avoit l'honneur d'être ſa parente.

Le Duc d'Anguien avoit une ſi forte paſſion pour Mademoiſelle du Viegean, que j'ai oüi dire à Madame du Vigean ſa Mere, qu'il lui avoit ſouvent dit qu'il vouloit rompre ſon Mariage, comme aiant épouſé la Ducheſſe d'Anguien ſa Femme par force, afin d'épouſer ſa Fille; & qu'il avoit même travaillé à ce deſſein. J'ai oüi dire à Madame de Montauſier, qui a ſçu toutes ces intrigues, que ce Prince avoit fait ſemblant d'aimer Mademoiſelle de Boutteville, par l'ordre exprés de Mademoiſelle du Vigean, afin de cacher au public l'amitié qu'il avoit pour elle; mais que la beauté de Mademoiſelle de Bouteville aiant donné

né fraieur à Mademoiselle du Vigean; elle lui avoit deffendu peu après de la voir ni de lui parler; & il lui avoit obéi si ponctuellement, que tout à coup il rompit tout commerce avec elle; & que, pour montrer qu'il n'avoit nul attachement à sa personne, il l'avoit fait épouser à Dandelot. Si Mademoiselle du Vigean fut satisfaite des sentimens du Duc d'Anguien, Mademoiselle de Boutteville ne le fut pas moins de sa destinée. Elle aimoit celui qu'on lui donnoit; & comme ambitieuse & prudente elle n'étoit pas fachée de trouver un aussi bon parti que l'étoit pour elle le Comte de Chatillon, trop grand Seigneur par sa naissance, pour manquer d'avoir de grands établissemens à la Cour, soit par le Duc d'Anguien, soit par lui même. J'ai oüi dire qu'elle ne sentit guere la perte de la galanterie de ce Prince, & la seule peine qu'elle en eut fut de savoir que pour plaire à Mademoiselle du Vigean il avoit fait contr'elle des railleries un peu trop fortes pour être reçûës avec indifference. Le même jour de l'enlevement il conta à Madame de Longueville & à Mademoiselle de Rambouillet (depuis Madame de Montausier) en des termes assez offensans qu'elle avoit eu beaucoup de facilité

à

à se résoudre à cette avanture, & ne l'épargna pas sur aucun article. Cet enlevement se fit avec assez de rumeur & d'accidens fâcheux, qui lui furent un pronostic assuré du peu de bonheur de son Mariage. Madame de Valencé sa Sœur aînée, la ramenant chez elle, fut étonnée de voir des gens à la porte de sa maison, qui prirent Mademoiselle de Boutteville & l'emportérent entre les bras de son Ravisseur. Il l'attendoit proche de cette maison, dans un carosse à six chevaux prêt à faire voiage. Mademoiselle de Boutteville fit semblant de crier, afin de cacher à ses proches l'agrément qu'elle avoit donné à cette action. Quelques valets les vouloient deffendre, & le Suisse de Madame de Valancé y fut tué, qui paia de son sang & de sa vie les plaintes du monde les moins tristes. Ces deux aimables personnes étant sortis de Paris, quittérent le carosse pour aller plus vite : ils prirent des chevaux & se hâterent d'aller à Fleuri, dont le Duc d'Anguien étoit le maitre. Je ne sçai où ils se mariérent, & je ne suis pas instruite des particularitez de cette céremonie : elle se fit sans doute selon l'ordre ordinaire, & avec peu de témoins. Je m'arrêterai seulement à ce qui se passa le soir chez la Reine, & qui fut

fut une plaiſante Comedie.

La Reine étoit déja toute deshabillée & prête à ſe mettre au lit, lorſqu'on lui vint dire que Madame la Princeſſe étoit dans ſon grand Cabinet, qui demandoit à la voir. Elle en fut ſurpriſe, à cauſe qu'il étoit plus de minuit ; & cette heure n'étoit plus propre à de telles viſites. Elle commanda qu'on la fit entrer ; mais ce fut avec un peu de curioſité de ſavoir la cauſe de cette viſite ſi extraordinaire. Auſſi tôt que Madame la Princeſſe fut auprès de la Reine, qui achevoit de ſe coiffer de nuit, elle lui dit d'un ton pitoiable, *Madame, voilà une pauvre Femme*, montrant Madame de Boutteville, *qui eſt ſenſiblement affligée du malheur qui vient de lui arriver. Elle vient vous demander juſtice contre Monſienr de Chatillon, qui vient d'enlever ſa Fille* Madame de Boutteville ſe jetta auſſi-tôt au pieds de la Reine : elle étoit toute échevelée, ſon colet étoit déchiré, ſes habits demi rompus. Elle faiſoit des cris comme ſi en effet le Comte de Chatillon eut été un voleur de grand chemin, & comme ſi ſa Fille eut ſouffert la plus grande violence du monde. Madame de Valancé ſa Fille ſuplia auſſi la Reine qu'on allât aprés ce criminel, qui ne meritoit

ritoit pas moins que la mort, pour avoir outragé leur Maison. Madame de Bouteville exagéra en des termes fort éloquens la violence que souffroit sa Fille dans cet enlevement, la peine que sa vertu & sa modestie lui feroit souffrir, quand elle se verroit toute seule sans Femmes au pouvoir d'un homme qu'elle n'avoit jamais osé regarder sans sa permission; & dit à la Reine qu'après avoir été élevée dans cette retenuë, c'étoit une chose bien horrible de se voir enlever par force par un homme qu'elle ne pourroit jamais considerer que comme son tiran. Elle jettoit tant de larmes, & poussoit tant de sanglots de son cœur, qu'elle eut presque donné de la pitié aux témoins de sa douleur, s'il eût été facile de croire que deux personnes de pareille condition, tous deux jeunes, qui se voioient souvent, & depuis long-tems, pussent n'être pas d'accord. La Reine, devinant à peu près la verité, crut facilement que la Mere faisoit semblant d'être affligée, ou qu'elle étoit prise pour dupe par sa propre Fille. Elle lui répondit le plus doucement qu'il lui fut possible, afin de donner aux grandes apparences de sa douleur quelque sorte de compassion. Aiant ensuite quittée sa toilette,

te elle se tourna du côté de Madame la Princesse, & lui dit tout bas, *Ma Cousine, je pense que je ne dois pas me mettre en peine de punir le coupable: il y a lieu de croire que Mademoiselle de Bouttevile seroit fâchée qu'on troublât sa joie, & que sa Mere, toute épleurée qu'elle est, ne voudroit pas qu'on lui ramenât Monsieur de Chatillon sans étre son Gendre.* Madame la Princesse, qui depuis quelques moments sçavoir la verité de l'histoire, quittant alors un peu son sérieux, & se tournant du côté de la muraille, se mit à rire, & dit à la Reine, *Au nom de Dieu, Madame, ne me faites pas ici faire un personnage ridicule: ne me dites rien; j'ai assez de peine à me retenir, & à bien jouër mon jeu. Mon méchant Fils a fait cette affaire, tout le monde est content; & les larmes de cette pauvre Femme, dont je n'oserois me moquer publiquement, me donnent une grande envie de rire en particulier. Ils ont fait tout ce tripotage sans moi; & après cela il faut que j'en pâtisse, & que pour recompense de mes peines je ne m'en puisse pas réjouir.* Alors, se tournant toutes deux vers Madame de Boutteville, qui continuoit à pleurer & à faire d'inutiles plaintes, la Reine lui dit les plus douces paroles

roles du monde, la consola, lui prédit que quelque jour elle se consoleroit, la pria d'aller se reposer, l'assurant enfin qu'elle auroit soin de la satisfaire. Madame la Princesse approuva les conseils de la Reine, & conclut qu'il falloit avoir patience. Le Duc d'Amville de la Maison de Ventadour, arriva là-dessus. Il étoit Neveu de Madame la Princesse, & par conséquent Parent de Mademoiselle de Boutteville; mais, pour son malheur, il étoit amoureux d'elle; & dans le trouble où il étoit de cette Avanture, il dit à la Reine que le Comte de Chatillon avoit commis un attentat qu'il falloit punir; que sa Cousine n'étoit point de condition à être traitée de la sorte; & qu'il la suplioit d'envoier de ses Gardes courir après elle. La Reine lui répondit d'un ton un peu bas, *Mon pauvre Br on*, car il avoit autrefois porté ce nom, *Je vois bien que vous êtes le plus fâché de la Compagnie; mais, il n'y a remede, il faut s'y résoudre: Votre Cousine seroit sans doute bien fâchée de ce secours; & comme bon Parent il faut condescendre à ses inclinations.* Cette harangue obligea le pauvre desesperé à se taire; & la Mere se lassant de pleurer commençant à calmer son esprit, si bien que Madame la Princesse la ramena

chez

chez elle, & le tems la consola en apparence & en effet, mais ne la fit pas moins fiere ou moins dissimulée; car après le retour de la Comtesse de Chatillon sa Fille, ce fut elle qui se rendit la derniére à lui pardonner son Mariage. Il ne fut pas aussi heureux qu'aparament il le devoit être. Le Comte de Chatillon se dégouta par la possession: il aima une des Filles de la Reine qui n'étoit pas si belle que sa Femme; & cette Dame, outre le tourment de la jalousie, eut la douleur de le perdre; car il fut tué quelques années après. Nous verrons ensuite cette belle veuve prendre la place de Mademoiselle du Vigean, qui se faisant Carmelite après ce mariage laissa le cœur du Duc d'Anguien en proye à celles qui voulurent l'attaquer, non sans soupçon d'avoir eu à son tour quelque sujet de se plaindre de lui. C'est néanmoins une chose crue de tout le monde, qu'elle a été la seule que ce Prince ait véritablement aimée.

Cette année fut fertile en Mariages de cette nature. Peu auparavant celui du Comte de Chatillon, le Chevalier de Bois Dauphin, de l'illustre Maison de Laval, bien fait & consideré du Duc d'Anguien, par les soins de la Marquise

de

de Sablé sa Mere, fut assez heureux pour plaire à la Marquise de Coaslin, Fille du Chancelier Seguier, qui sans parler à son Pere usa si hardiment des droits du Veuvage, qu'elle se maria dans Paris publiquement, sans que pas un de ses proches en sçut rien. Le Chancelier en fut au desespoir: il fit du bruit; mais enfin il lui pardonna, parce que le Marquis de Laval sçut faire voir à son beau-Pere que le mérite & la naissance sont deux grandes choses ensemble. Il en reçut plus de soutien & d'assistance dans les occasions où il en eut besoin, que du Duc de Sully son autre Gendre; & s'il eut vêcu, il auroit apparament obtenu quelque éclatante faveur de la fortune. Aussi-tôt qu'il se vit du bien, l'ambition posseda son ame, toutes choses dès lors lui parurent trop petites pour lui. Ses desirs, pour être déreglez, n'en n'auroient pas été peut-être moins heureux; car c'est plûtôt par l'application & l'empressement que par la sagesse qu'on parvient à se rendre considérable. Il s'étonnoit lui même de son changement, & disoit qu'étant Chevalier & gueux, toute sa pensée n'alloit qu'à attraper dix pistolles pour rouler; mais, qu'aussi-tôt qu'il s'étoit senti avoir des ailes pour pouvoir voler plus

plus haut, aucune chose ne le pouvoit contenter, & qu'il ne pouvoit plus arrêter ses desirs à moins que d'être Maréchal de France, & ensuite Connêtable.

Le Printems de cette année aiant convié les Princes d'aller à l'Armée, ils partirent en donnant de publiques marques de l'impatience qu'ils avoient d'aller travailler à la gloire de la France, & au bonheur de l'Etat. Le Duc d'Orleans alla commander l'Armèe de Flandres, le Duc d'Anguien celle d'Allemagne, & la Reine passa cette année une bonne partie de l'Etè à Paris. Le Duc d'Anguien, après avoir à son ordinaire porté la terreur & l'effroi en Allemagne, donna une Bataille à Nortlinghen, qui a été une des plus belles Actions de ce Prince. J'y perdis deux Gentilshommes de mes Parents, Lanquetot & Gremonville, tous deux honnêtes gens. Leur perte me fut sensible, car, outre l'alliance, ils étoient de mes Amis, ce qui doit se considerer d'avantage. Le jour que la nouvelle du gain de cette Bataille arriva, en revenant de la Promenade au Palais Roial, je m'étonnai de voir une grande quantité de personnes qui parloient ensemble par troupes séparés. L'émotion que l'amour de la Patrie inspire dans les cœurs se fait toûjours

jours ſentir en de telles occaſions. Quelques uns de ma connoiſſance vinrent au devant de moi me dire qu'il y avoit une Bataille gagnée, mais auſſi qu'il y avoit beaucoup de gens de tuez. Le prémier ſentiment en eux avoit été la joie, puis après la crainte l'avoit ſuivie, & chacun en particulier ſembloit déjà regretter ſon Parent ou ſon Ami mort. Cette conſternation des autres m'en donna auſſi, & quoi que mon affection pour la Reine fût aſſez forte, pour ne pouvoir manquer de prendre part à la ſatisfaction que lui devoit donner une ſi grande nouvelle, le malheur des Familles me touchoit & mes ſentimens étoient partagez là deſſus. Dans cette penſée, je montai en haut. Je trouvai cette Princeſſe ſur la terraſſe qui joint les deux corps de logis. Elle avoit dans les yeux toutes les marques d'une grande joie. Les victoires font les délices des Souverains, d'autant plus qu'ils en goutent les plaiſirs ſans partager fortement l'infortune des particuliers. Ce n'eſt pas que la Reine en ces occaſions ne parut avoir beaucoup d'humanité; & regretter les perſonnes de merite; mais enfin, elle étoit Reine. Le Cardinal Mazarin la vint auſſitôt trouver, pour lui apprendre les particularitez de cette grande

deffaite. Comme elle le vit, elle alla au devant de lui d'un visage riant & satisfait. Il la reçut en lui disant d'un ton grave, *Madame, ta t de gens sont morts, qu'il ne faut quasi pas que Votre Majesté se réjouïsse de cette Victoire.* Il parla de cette sorte exprès peut-être pour gagner les bonnes graces des assistans, & pour acquérir la réputation d'être tendre à ses Amis; mais, soit que ce sentiment lui fût naturel, ou qu'il eut prit soin par Politique de l'affecter, il en méritoit des loüanges. Un homme qui exerce la vertu, soit que ce soit par sa volonté plutôt que par son inclination, ne laisse pas d'en être estimable; puisque les motifs en sont impénétrables, & qu'il appartient seulement à celui qui a formé le cœur humain de le connoitre & de le juger. Le Cardinal commença par le Maréchal de Gramont, qui étoit Prisonnier, dont il témoigna un sensible déplaisir, & puis lut à la Reine la Liste de tous les morts; & dans cette narration je trouvai que j'avois perdu mes Parents & quelques uns de mes Amis que je regrettois beaucoup.

Pendant que les Princes du Sang emportoient des Victoires quasi continuelles sur les Ennemis *, & que la France par son

* Septembre 1645.

ſon bonheur ſe faiſoit revérer de toute l'Europe, la Reine méditoit de trouver de l'Argent, afin de pouvoir continuer la Guerre avec la même gloire qu'elle l'avoit faite. Elle ſe reſolut d'aller au Parlement, pour y faire paſſer quelques Edits, comme le plus prompt remede que l'on pût trouver pour les maladies de l'Etat. Ce remede néanmoins eſt violent & nuiſible à ce même Etat: les Peuples le craignent toujours; & les Parlemens pour l ordinaire deſirent en modérer l'excès par leurs très humbles ſupplications: mais il arrive quelquefois que quelques uns ſe ſervent de ce prétexte pour augmenter l'Autorité de leurs Charges, & porter leur réſiſtance bien au delà du Bien public: c'eſt-à dire quand ils veulent avoir part au Miniſtere, & que les tems & que les occaſions leur donnent l'audace d'y penſer. Le Parlement de Paris crut que pendant la Régence il pourroit trouver des conjonctures propres à ſe faire valoir; & ceux de cette Compagnie, qui ſe diſent les Tuteurs des Rois, voulurent faire connoitre leur Puiſſance en s'oppoſant à celle du Souverain. Leur Au orité ſous le Regne précédent avoit été abbattuë: ils cherchérent avec impatience les moiens de la relever; & enfin leur conduite

fit voir leur intention. Elle fut alors voilée du zêle du Bien public ; & dans cette prémiere rencontre, ils ne témoignerent avoir pour regle de leur sentiment que le seul desir de bien faire. D'abord que la Reine proposa d'aller au Parlement, ils dirent qu'elle n'avoit point de droit de le faire. Elle s'en mocqua hautement, & dit qu'elle étoit fondée en exemples, & que la feüe Reine Marie de Medicis y étoit allée. On resolut seulement d'attendre le retour du Duc d'Orleans; car, encore que la Reine n'eut pas besoin de sa présence comme d'une chose nécessaire, ce Prince vivant avec elle aussi bien qu'il faisoit dans ce tems-là, elle jugeoit avec raison qu'elle ne pouvoit avoir pour lui trop de considération : & de plus, elle étoit persuadée que la présence de l'Oncle du Roi seroit toujours avantageuse à ses Affaires.

Le Duc d'Orleans étant arrivé, le jour pris pour aller au Parlement, le Capitaine des Gardes, selon l'ordinaire, visita toutes les Prisons, & prit les clefs du Palais. La Reine se leva de grand matin, & s'habilla même avec plus de soin que de coutume. Elle mit des pendans d'Oreilles de gros Diamans mêlés avec des Perles en poires fort grosses. Elle avoit au de-

vant

vant de ſon ſein une Croix de même ſorte d'un très grand prix. Cette parure avec ſon voile noir la fit paroitre belle & de bonne mine, & en cet état elle plut à toute la Compagnie. Pluſieurs la regardérent avec admiration, & tous avouérent que dans la gravité & la douceur de ſes yeux on connoiſſoit la grandeur de ſa Naiſſance, & la beauté de ſes mœurs. Les Compagnies des Gardes & les Suiſſes furent commandez pour occuper en haie ſelon la coûtume le chemin qui mêne au Palais; & la Reine avec le Roi, dont la beauté étoit alors parfaite, s'achemina pour ce voiage avec toute la grandeur qui accompagne un Roi de France quand il marche en cérémonie. Il eſt d'ordinaire ſuivi de ſes Gardes, de ſes Suiſſes, de ſa Compagnie de Chevaux-Legers, de ſes Mouſquetaires, & de pluſieurs Princes & Seigneurs; ce qui compoſe toujours un grand cortege. Quatre Préſidents vinrent recevoir le Roi & la Reine à la Sainte Chapelle, où Leurs Majeſtez entendirent la Meſſe. Le Roi étoit encore à la jaquette, qui fut porté ſur ſon Lit de Juſtice par ſon premier Ecuier. Mademoiſelle de Beaumont, ma Sœur, & moi, étions allées devant pour voir arriver le Roi & la Rei-

ne, & assister à cette action, où nous prenions beaucoup de part, parceque la Reine en étoit la principale Actrice. Quand le Roi fut placé, elle se mit à sa main droite. Monsieur le Duc d'Orleans, qu'on appelloit toûjours Monsieur, étoit au dessous de la Reine, & Monsieur le Prince étoit auprès de lui : ensuite étoient les Ducs, & Pairs, & les Maréchaux de France, selon le rang de leurs Duchés. De l'autre côté, étoit le Cardinal Mazarin & quelques Pairs Ecclesiastiques. Aux pieds du Roi étoit le Duc de Joieuse son grand Chambellan, comme couché sur un carreau. Au-dessous, étoit le Chancelier de France ; & à côté de lui, dans le Parquet, les Presidens au Mortier. A l'autre côté du Chancelier, étoit un banc où Madame la Princesse, & la Princesse de Carignan, étoient; & plus bas, étoient les Filles d'Honneur de la Reine. Les quatre Sécrétaires d'Etat étoient en bas sur un autre banc, vis-à-vis des Presidens; Madame de Senecey, Gouvernante du Roi, demeura toujours auprès du Roi, debout: elle me parut la plus proche du Lit de Justice; & les quatre Capitaines des Gardes y étoient aussi, debout, avec leur bâtons. Après que cet ordre fut par tout observé, le Roi salua

toute

toute la Compagnie, & après avoir jetté les yeux ſur la Reine, comme pour lui demander ſon approbation, il dit tout haut, *Meſſieurs, je ſuis venu ici, pour vous parler de mes Affaires : mon Chancelier vous dira ma volonté.*

Il prononça ce peu de mots avec une grace qui donna de la joie à toute l'Aſſemblée ; & cette joie fut ſuivie d'une acclamation publique qui dura long-tems. Quand le bruit fut ceſſé, le Chancelier, par un éloquent Diſcours, repreſenta les néceſſités de l'Etat, les belles & celebres victoires qu'on avoit gagné ſur les Ennemis, le deſir que la Reine avoit de la Paix, & le beſoin qu'on avoit de continuer fortement la Guerre pour y forcer les Eſpagnols par la continuation de nos Conquêtes ; & pour cet effet, il conclud qu'il falloit de l'argent, car en cela conſiſtoit tout le miſtére. Le premier Préſident * loüa fort la Reine, éxagera le bonheur de la France, la bonne conduite du Miniſtre, & la valeur des Princes du Sang. Il repreſenta de même avec beaucoup de vigueur les néceſſités des Peuples, & fit une Harang ue digne de plaire au Roi & à ſes Sujets. L'Avocat General Talon parla d'un ſtile hardi : il rep reſentaà la

* Molé.

Reine le Peuple oppressé, ruiné par les Guerres passées, & par les presentes, demanda grace pour eux à genoux d'une maniere patetique & touchante, & dit des choses assez contraires à la suprême Autorité des Favoris. On trouva dans le Parlement qu'il avoit bien parlé ; mais je crois que le Ministre n'en fut pas content, parceque je l'entendis blâmer par les adulateurs de la Cour.

La Reine se coucha aussi-tôt après son retour, pour se reposer de cette fatigue. Après son diné, je la trouvai dans son lit, & le Cardinal étoit seul avec elle. En ouvrant la porte de sa chambre, je fis du bruit : il fut cause qu'elle demanda qui c'étoit à une de ses femmes, qui par respect se tenoient un peu éloignées. Elle sçut par moi-même, que j'étois celle qui venoit d'entrer. Elle me fit l'honneur de m'appeller & de vouloir que je lui disse mon avis sur ce qui s'étoit passé le matin au Parlement. Elle me demanda si le Roi ne m'avoit pas infiniment plû, quand il avoit parlé de si bonne grace, me fit remarquer l'action de tendresse qu'il avoit faite, en se tournant vers elle ; & sur tout me commanda de lui dire ce qui m'avoit semblé des Harangues. Comme elle vit par ma réponse, que j'é-

tois

tois assez satisfaite de la liberté de l'Avocat Général, & que j'en parlois avec estime, elle me répondit ces belles paroles, dignes d'une grande Reine : *Vous avez raison de le loüer : j'approuve fort la fermeté de son Discours, & la chaleur avec laquelle il a défendu le pauvre Peuple. Je l'en estime ; car on ne nous flatte toûjours que trop : mais néanmoins, il en a un peu trop dit, ce me semble, pour une personne aussi-bien intentionnée que je la suis, qui souhaitterois de tout mon cœur le pouvoir soulager.* Elle, & son Ministre, parlerent ensuite de la Paix, & cette Princesse témoigna la desirer infiniment ; mais, selon que son Ministre lui dit alors, & je pense qu'il disoit vrai, il falloit encore faire la Guerre pour y contraindre les Ennemis. Dans toute cette conversation qui fut longue, je ne connus en la Reine que de droites intentions pour le bien de l'Etat, & le soulagement du Peuple : & le Cardinal même m'en parut touché. Il vint ensuite d'autres personnes, qui firent changer le discours. On n'oublia pas de parler de Mademoiselle de Rohan, qui, pour satisfaire à l'étoile qui regnoit alors, ne manqua pas de se marier à Chabot, Gentilhomme de bonne & illustre Maison,

bien fait, & fort honnête homme ; mais comme je l'ai déja écrit ailleurs, il étoit beaucoup inferieur aux Princes qu'elle auroit pû épouser. Elle avoit une grande beauté, beaucoup d'esprit, & une naissance illustre, & avec cela elle étoit fort riche ; car elle étoit héritiere de la Maison de Rohan, alliée à celle de nos Rois, & Fille de ce grand Duc de Rohan, si renommé dans l'Histoire des Guerres des Huguenots. Il avoit été leur Chef ; & par ses Memoires, il nous apprend lui-même les évenemens de sa vie. Mademoiselle de Rohan se maria donc par inclination après avoir passé sa premiere jeunesse dans la reputation d'avoir une si grande fierté & une vertu extraordinaire, qu'on ne croyoit pas qu'elle pût jamis être touchée d'aucune passion ; mais la tendresse qui surprit son cœur la força d'être plus douce & moins ambitieuse. Chabot étoit descendu de l'Amiral de ce même nom, mais il n'étoit que simple Gentilhomme, sans bien & sans aucun établissement, dont tout l'avantage fut le bonheur de plaire à une Fille que le Comte de Soissons avoit pensé épouser ; qui avoit pu se marier au Duc de Veimar, aussi riche en gloire que les Césars & les Alexandres, qu'elle né-

négligea avec beaucoup d'autres, entre lesquels on a compté le Duc de Nemours, l'aîné des Princes de la Maison de Savoie, qui à ce que j'ai oüi dire étoit beau & bien fait, qui fut son dernier triomphe ; & le commencement de Chabot fut qu'il profita de la rupture de ce Mariage, voiant que l'objet des desirs de tant de Princes paroissoit ne se soucier de personne. Elle demeura quelques années en cet état, pendant que Chabot sous le nom de Parent & d'Ami entroit souvent dans sa Chambre, & par le moien d'une Sœur qu'il avoit avec elle, avoit acquis sa confiance. Cette familiarité lui donna le moien de s'insinuer dans son cœur ; & quand elle s'en apperçut, il fut impossible de l'en pouvoir chasser. Je ne doute point que sa raison & sa gloire ne lui aient donné d'étranges inquiétudes, & qu'elles n'aient souvent maltraitté ce nouveau venu, qui les vouloit bannir de leur Empire. Cette ame pleine d'Orgueil avoit sans doute senti ce que la sinderese peut faire souffrir à une personne qui avoit autant d'ambition qu'elle. L'honneur, ce fantôme si puissant, qui donne & ôte la réputation des honnêtes gens, plûtôt selon le bruit du plus grand nombre, que selon la verita-

ble justice, l'a fait souventes fois renoncer à l'amitié dont elle étoit touchée. Je ne sçai, cependant, si la severité de ses reflexions n'étoit point trop grande; car il semble que ce qui est conforme aux commandemens de Dieu pourroit toûjours recevoir quelques excuses, & que sa plus grande faute étoit d'avoir manqué de respect à sa Mere. Mais ce qui s'appelle le beau monde en décide d'une autre maniere; & quoiqu'on sçache combien il est difficile de lui plaire, on ne laisse pas de se soumettre à sa tirannie. On court incessamment après son approbation: la vie se passe dans cette servitude; & jamais nous ne goutons de douceurs ni de liberté, parce que nous n'avons pas la hardiesse de nous élever au-dessus des opinions vulgaires. Enfin, malgré ses Combats, la fierté de cette illustre héritiere fut abbatuë, & sa raison fut chassée comme importune. Sans doute qu'elle chercha dans la Morale des Philosophes le mépris de l'ambition, afin de pouvoir regarder son Mariage comme l'effet d'une vertu héroïque. Si Diogene, cet admirable fol de l'Antiquité, eut été chaste, & qu'il eut été comme elle, & qu'il eut été capable d'une honnête affection, elle auroit sans doute avec beaucoup de joie suivi ses Ma-

Maximes, qui le mirent au-dessus de la fortune, en méprisant les grandeurs d'Alexandre ; & il est à croire qu'à son exemple elle se seroit estimée heureuse, pourvû qu'elle eut pû vivre de son bien avec celui qu'elle aimoit. Cette vertueuse Fille, qui prefera la besace de Crates le Cinique à la richesse de ses autres Amans, & qui estima plus sa sagesse que toutes les possessions des autres, doit être la consolation de celle-ci ; & si on donne des loüanges à la prémiere, on doit du moins excuser la seconde. Car, si Chabot n'étoit pas si sage que ces anciens Philosophes, il étoit sans doute beaucoup plus aimable. Un des Amis du Comte de Chabot & des miens * qui vit Mademoiselle de Rohan dans l'inquiétude de ce qu'elle devoit faire, qui la vit dans la crainte d'être blâmée, & dans les sentimens de sa passion, lui dit après mille raisons en faveur de son Ami pour la presser de le rendre heureux, que Chabot étoit resolu de s'en aller hors de France si elle l'abandonnoit, & qu'il l'avoit assuré qu'il ne reviendroit jamais : que sur ce discours, elle lui avoit dit tout bas, *Je ne sçai pas si je me pourai résoudre de l'épouser ; mais je sens bien que*

* Monsieur de Senneterre.

je ne puis souffrir qu'il s'en aille. Le Marquis de Sennetere me conta, que se mettant à rire, il lui avoit répondu ces vers du Tasse :

Ne petto hai tu di ferro o di diamante,
Che vergogna te sia lesser amante.

Comme le Marquis de Senneterre étoit une personne de qualité, & consideré du Ministre, il servit beaucoup à faire que Mademoiselle de Rohan, qui étoit déjà affoiblie par elle-même, se laissa achever de vaincre; mais celui qui frappa les plus grands coups fut le Duc d'Anguien. Il aimoit Chabot; & voulant le proteger, il pria le Cardinal Mazarin de le faire Duc. Il proposa de lui faire prendre le nom de Rohan: & par un Brevet qu'on donna à Mademoiselle de Rohan, pour lui conserver son rang, on trouva le moien d'accommoder l'affaire, même à la satisfaction de la Reine, qui les obligea par leur Contrat de Mariage de faire bâtiser leurs Enfans à l'Eglise, & de les faire nourrir dans la Religion Catholique. Cet article parut avantageux à l'état, à cause que le feu Duc de Rohan n'avoit que trop fait voir combien il est dangereux que les Hérétiques aient de tels Capitaines.

Ma-

Madame la Ducheſſe de Rohan la Mere s'oppoſa fortement à ce Mariage, & les Parens de la Maiſon de Rohan en furent au deſeſpoir. Les Amis de cette illuſtre héritiere, qui l'avoient reverée comme leur divinité, ſoit par envie contre Chabot qu'ils regardoient comme leur égal, ſoit par zéle pour ſes intérêts, devinrent auſſi ſes plus cruels Ennemis. Ils ſe liérent tous enſemble contre elle, afin de la perſécuter; ce qu'ils firent avec une ardeur qui tenoit beaucoup plus de l'outrage que de l'amitié. Cette dureté, qu'elle rencontra dans l'ame de ſes faux Amis, lui ôta toute la douceur de ſon Mariage, & lui fit connoître par expérience, qu'il ne faut point chercher de veritable ſatisfaction dans la vie; & que de quelque côté que l'eſprit de l'homme ſe tourne, il ne rencontre que des épines.

La belle ſaiſon de l'Automne *, propre au ſéjour de Fontainebleau convia la Reine d'y aller, où ſans changer de matiere nous allons voir un Mariage beaucoup plus éclatant que celui de Madame de Rohan par la qualité des perſonnes, dont la Naiſſance étoit Roiale & Souveraine, qui n'avoit rien qui ne fut ſelon l'or-

* Octobre 1645.

l'ordre, mais qui néanmoins avoit quelque chose d'extraordinaire. Le Roi de Pologne, Roi par election, & légitime héritier de la Couronne de Suede, voulant se marier avoit fait sçavoir sous main si Mademoiselle voudroit être Reine. Elle reçut cette proposition avec un grand mépris ; la vieillesse de ce Prince, ses goutes, & la barbarie de son Pais, firent qu'elle le refusa d'une maniere qui faisoit voir qu'elle ne l'estimoit pas digne d'elle. Il eut aussi quelque pensée pour Mademoiselle de Guise ; mais cette Princesse n'étoit pas alors en faveur, à cause qu'elle avoit des Amis qui ne l'étoient pas du Cardinal ; & quoi qu'elle eut de la vertu, du merite, & même quelque reste de sa grande beauté, ce Mariage ne pût pas se faire, parce que la Reine n'y eut pas d'inclination : & que Mademoiselle de Guise ne fit nulle diligence pour y parvenir. Le vieux Roi s'arrêta à Madame la Princesse Marie, qu'on lui avoit proposée comme les autres ; & celle-là eut le bonheur & le mérite tout ensemble. Elle l'avoit déja pensé épouser, du vivant du Duc de Nevers son Pere, qu'elle étoit plus jeune ; si bien, que cette Affaire venant à se proposer tout de nouveau, elle fut facilement reçue par les intéres-

sés ;

ſés ; & nous vimes la Reine donner à qui bon lui ſembla une de plus belles Couronnes de l'Europe. Cette Princeſſe Fille du Duc de Mantouë avoit été belle & agréable: elle l'étoit encore beaucoup, quoi qu'elle eut déja paſſé les premieres années de cette jeuneſſe qui i a toujours eu le Privilege d'embellir toutes les Dames. Monſieur, Frere du feu Roi, lors qu'il étoit préſomptif Héritier de la Couronne, en avoit été amoureux. La Reine ſa Mere, Marie de Medicis, qui avoit d'autres deſſeins pour lui, comme je l'ai dit, craignant les effets de la paſſion du Duc d'Orleans, ſit mettre la Princeſſe Marie au Bois de Vincennes, où elle fut quelque tems l'innocente victime d'une loüable affection ; mais l'inconſtance ordinaire des hommes, & les diſgraces de la Reine Marie de Medicis, dans leſquelles ce Prince s'envelopa, donnérent une prompte fin à ce petit Roman. Lors qu'un Héros finit ſon Amour à la premiere Aventure fâcheuſe qui lui arrive, il eſt à croire que l'Héroïne n'en doit pas être contente, & que l'Hiſtoire n'en doit pas être belle. Cette paſſion qui fit d'abord beaucoup de bruit, & qui ſans doute avoit fait impreſſion dans le cœur de la Princeſſe Marie, fut de peu de durée

rée dans l'ame de Monsieur : mais le souvenir en fut amer à celle qui se vit oubliée ; & j'ai ouï dire à quelques uns des Amis de cette Princesse, qu'ensuite de sa Prison elle avoit toujours haï le Duc d'Orleans d'une haine irréconciliable. Ce fut après ce changement, qu'on parla de la marier la premiere fois au Roi de Pologne; mais comme ces sortes de Propositions ne réüssissent pas toujours, il épousa au lieu d'elle une Princesse d'Allemagne qui vécut peu, & qui lui laissa une Fille. Le Duc de Mantouë, Pere de la Princesse Marie, étant mort quelque tems après, elle demeura dans Paris à mener une vie douce & agréable avec ses Amis & Amies. Elle ne songeoit qu'à se divertir, & à joüir du plaisir que donne la Société des honnêtes gens. Dans cette condition, elle n'étoit pas tout-à-fait éxempte de chagrin ; car elle avoit peu de bien, & peu de Maris à son service. Ses Affaires empirérent enfin de telle sorte, que le Grand Ecuier Cinqmars pendant sa faveur l'aiant aimé, elle l'écouta favorablement. Sa passion lui plût ; & par ce sentiment il entra dans de grands desseins qui le firent périr, & se laissa flatter, comme je l'ai déja dit, de l'esperance qu'il deviendroit Connêtable, & qu'avec cette qua-

qualité & l'éclat de sa faveur, il pourroit être digne ari de la Fille d'un Souverain. Sa perte qui lui fut sensible, ne lui fut nullement honnorable ; elle rendit son amitié publique, & lui causa beaucoup de confusion. Après cette mauvaise Avanture qui l'avoit décréditée, & qui sembloit avoir beaucoup diminué de ce noble Orgueil qui n'abandonne guere les personnes de cette Naissance, elle avoit sujet de croire qu'il n'y avoit plus de bonheur dans la vie pour elle, & que toutes choses lui devoient être contraires.

Madame la Princesse avoit de l'amitié pour la Princesse Marie : elle portoit ses intérêts avec chaleur ; & s'appliqua soigneusement à faire réüssir son Mariage avec le Roi de Pologne. Elle en parla à la Reine, & au Cardinal Mazarin: elle fit agir en sa faveur le Duc d'Anguien son Fils, & toute sa Caballe ; elle sçut enfin augmenter en la Reine le desir de la préferer à Mademoiselle de Guise, & le Cardinal crut que cette Princesse, qui n'avoit point d'ntérêts qui lui fussent contraires, qui étoit pauvre & accablée de sa mauvaise Fortune, en auroit beaucoup de reconnoissance. Toutes ces choses ensemble firent qu'il envoia Bregi, Ambassadeur en Pologne, pour négocier ce Mariage.

riage. Il y réüssit si bien, qu'il fit résoudre ce Roi à l'envoier demander par ses Ambassadeurs. Le Duc d'Orleans avoit vu ses maux sans pitié, & pour lors il vit son bonheur sans envie ; & s'il avoit quelque sentiment pour elle, la haine y avoit plus de part que l'amitié.

Les Ambassadeurs Polonois furent reçus à Fontainebleau, dans le grand Cabinet de la Reine, dont le logement est fort beau. Quand ils entrérent, la Princesse Marie étoit au cercle. Elle se leva, pour n'être pas présente à cette harangue, & se retira dans un des coins du Cabinet, pour les voir de lion. Elle se servit de moi pour se cacher à eux ; & me mettant d evant elle j'empêchai qu'elle ne fût d'abord apperçûë de ces hommes qui devoient être ses Sujets. Après cette cérémonie, qui ne dura que la longueur d'un compliment, ces gens qui étoient tout habillés à la Françoise, & qui ne paroissoient point étrangers, demandérent où elle étoit. Quelques-uns d'entr'eux, qui avoient été en France, & qui la connoissoient, l'apperçurent & la montrérent à l'Ambassadeur. Nous vimes qu'ils se tournérent de son côté pour la saluër ; & comme je ne la cachois pas beaucoup, malgré les façons qu'elle faisoit,

ſoit, l'Ambaſſadeur en ſe retirant, après l'avoir diſtinguée, lui fit une profonde reverence, & ceux de ſa ſuite en firent autant. En l'Audiance qu'il eut d'elle le lendemain, il la traita de Majeſté, & avec les mêmes reſpects que ſi elle eut été déjà ſa Reine. Quelques jours après, le Contract fut ſigné dans la Chambre du Roi, en preſence de toute la Cour, & ſans nulle cérémonie: elle ne changea pas de maniére, pour être accordée à un Roi; & juſques au jour de ſes nôces elle fut traittée également. Le jour que le Contrat fut ſigné, le Roi donna un grand ſoupé aux Ambaſſadeurs. Ce fut l'intention de la Reine qu'il fut tel, mais le ſoir on lui conta qu'il étoit arrivé une diſpute entre les Officiers, qui avoit été cauſe qu'il n'y avoit point eu de bouilli; c'eſt-à-dire que le prémier ſervice avoit manqué: & l'ordre fut ſi mal obſervé par les Officiers du Roi, que les Etrangers ſortans aſſez tard marcherent toujours ſans lumiere juſques au grand eſcallier de l'Appartement du Roi. On avoit oublié qu'on les feroit ſortir par là, parce que ce n'étoit pas le chemin des autres. La Reine, après avoir un peu grondé de toutes ces bévûës, ſe mit à rire, & dit que jamais la France n'avoit pu ſe régler,

ni

ni dans les grandes choses, ni dans les petites, & qu'il falloit avoir patience.

La Reine, après avoir passé quelque tems dans ce beau desert, avec l'accompagnement ordinaire des deplaisirs qui s'y trouvent; qu'elle eut gouté à son aise l'air des bois avec la vue de ces affreuses solitudes; & que par la Chasse, les Promenades, la Comedie, & le Bal, elle eut satisfait toute la Cour lassée de toutes ces choses, elle revint à Paris, où selon son ancienne inclination elle se plaisoit plus qu'en aucun autre lieu.

Nous vîmes dans cet hiver la seconde Ambassade des Polonois, qui fut belle & digne de notre curiosité. Elle nous representa cette ancienne magnificence qui passa des Medes chez les Perses; dont le luxe nous est si bien dépeint par les anciens Auteurs. Quoi que les Scythes n'aient jamais été en reputation d'être adonnez à la volupté, leur descendans, qui sont à présent voisins des Turcs, semblent vouloir en quelque façon imiter la grandeur & la majesté du Serail. Il paroît encore en eux quelques vestiges de leur ancienne barbarie; & néanmoins nos François, au lieu de se mocquer d'eux, comme ils en avoient eu le dessein; furent contraints de les louër, & d'avouër fran-

franchement à l'avantage de cette Nation, que leur Entrée méritoit nos admirations. Je fus les voir passer à la Place Roiale, chez Madame de Vellesavin, où la Dame du logis nous donna une grande collation; & nous nous y rencontrâmes une bonne compagnie pour la manger.

Le Palatin de Posnanie, & l'Evêque de Warmie, furent ceux que le Roi de Pologne choisit pour venir épouser la Princesse Marie, & pour la lui mener. Ils voulurent paroitre habillés à la mode de leur Païs afin de faire mieux éclater leur magnificence, & leur belles étoffes. Le Duc d'Elbeuf fut envoié par la Reine avec une douzaine de personnes de condition pour les recevoir; & les carosses du Roi, du Duc d'Orleans, & du Cardinal, y furent envoiez; mais, à dire le vrai, ils parurent vilains en comparaison de ceux que ces Etrangers avoient amenez, & qui avoient traversé toute l'Allemagne. Ils firent leur Entrée par la Porte de Saint Antoine, avec beaucoup de gravité;& le meilleur ordre du monde.

Premiérement, nous vimes passer une Compagnie de Gardes à pied, habillés de rouge & de jaune, avec de grandes boutonnieres d'orfeverie sur leurs habits. Ils étoient commandez par deux

ou

ou trois Officiers richement veſtus & fort bien montez. Leurs habits étoient compoſez d'une veſte à la Turque fort belle. Ils portoient pardeſſus un grand manteau à manches longues qu'ils laiſſoient pendre négligeament ſur un côté du cheval. Leurs veſtes étoient enrichies de boutons de rubis, de diamans, de perles, & les manteaux de mêmes doublez de même que les veſtes.

Enſuite de cette Compagnie, il en parut une autre dans le même ordre, commandée par des Officiers plus richement veſtus. Leur veſtes & manteaux étoient de la couleur de leur Eiducs de vert & de gris-de-lin. Nous vimes encore deux autres Compagnies à cheval qui portoient les meſmes livrées que ceux qui étoient à pied, dont l'une étoit rouge & jaune, & l'autre gris-de-lin & verte, excepté que ceux-ci étoient veſtus de plus riches étoffes, que les harnois des chevaux étoient plus beaux, & qu'ils avoient plus de pierreries. Après eux venoient nos Academiſtes, qui pour faire honneur aux Etrangers & deshonneur à leur Païs étoient allez aux devant d'eux; mais ils parurent pauvres, & leur chevaux auſſi, quoi qu'ils fuſſent chargez de rubans & de plumes de toutes couleurs. En

cette

cette occaſion la mode des François, de ne porter pour toute parure que des rubans, fut trouvée chetive & ridicule. Après ces Compagnies, venoient beaucoup de Seigneurs Polonois, chacun avec leur train & leur livrée, vêtus de gros brocard d'or & d'argent. Leurs étoffes étoient ſi riches, ſi belles, & les couleurs ſi vives, que rien au monde n'étoit ſi agréable. Sur ces veſtes on voioit éclater les diamans; mais parmi cette richeſſe, il faut avouër que leur magnificence tient beaucoup de ſauvage : ils ne portent point de linge; ils ne couchent point dans des draps, comme les autres Européens, mais dans des peaux de fourure, où ils s'envelopent. Ils ont ſous leur bonnet fouré la tête raſée, & ne conſervent de cheveux qu'un petit toupet ſur le haut de la tête, qu'ils laiſſent pendre par derriere. Pour l'ordinaire ils ſont ſi gras, qu'ils font mal au cœur; & en tout ce qui touche leur perſonne, ils ſont mal propres. Chaque Polonois avoit un François à ſon côté. I y avoit eu des gens de la Cour, & des mieux faits, qui avoient été au devant d'eux. Ce Cortege occupoit un long eſpace de chemin; par conſéquent il embeliſſoit fort l'Entrée. Il y avoit un des principaux Officiers, qui pour

marque de Dignité portoit trois plumes de cocq à son bonnet, & l'ornement de son cheval étoit composé de ces mesmes plumes. Quelques uns de leurs chevaux étoient peint de rouge ; & cette mode, quoi que bizarre, ne fut point trouvée desagréable. Le Palatin, & l'Evêque de Warmie, marchoient les derniers. Auprès d'eux étoient le Duc d'Elbeuf, & le Prince d'Harcourt son Fils. Le Palatin étoit beau de visage ; il avoit le teint beau, les yeux noirs : il avoit bonne mine, portoit la barbe un peu longue & un peu épaisse. L'Evêque avoit bonne mine, n'avoit rien de différent des nôtres, pas même les cheveux rasez. Après eux, marchoient leurs carrosses argentés d'argent massif par tout où les nôtres ont du fer. Les chevaux qui les trainoient étoient beaux & gras & ne parroissoient point harrassés de leur voiage. Enfin, tout ce qui se vit étoit digne d'être montré en parade. Ils traversérent toute la Ville en cet état : le Peuple étoit dans les ruës, & les Personnes de qualitez aux fenêtres. Le Roi & la Reine étoient au Balcon qui donne sur la Place, à dessein de les voir ; mais ils n'en purent avoir le plaisir, parce qu'il étoit trop tard quand ils passérent. On les mena loger à l'Hotel

tel de Vendôme, qui étoit vuide; par l'éxil de ceux qui en étoient les Maitres; & le Roi les y traitta toujours magnifiquement.

Ces Etrangers eurent Audience dans la grande Gallerie du Palais Roial, qu'on avoit retranchée à la moitié par un Amphitéatre au pied du quel la Reine étoit. Les Princesses & les Duchesses qui formoient le Cercle, & toutes les autres Dames, étoient derriere. On eut quelques desseins de célébrer ce Mariage avec les cérémonies requises en de telles occasions, afin de faire voir la grandeur de la France à cette barbare Nation; mais comme les rangs n'y sont point reglez, & que chaque Prince veut aller devant les autres, on s'arrêta sur cette difficulté qui ne put se lever par toutes les propositions qui se firent pour en ôter la conséquence. Il s'éleva un grand murmure de tous côtez, & tant d'anciennes disputes se renouvellérent, que la Reine jugea plus à propos d'en étouffer la suite, en faisant cette cérémonie en particulier. On commença par Mademoiselle à exclure tout le reste; si bien que jamais Nôces ne furent plus solitaires pour être faites sous la Pourpre & avec le Sceptre. Le jour étant pris. Madame la Princesse Ma-

rie vint de l'Hotel de Nevers dès le matin dans la Chambre de Madame de Bregy, femme de l'Ambaſſadeur de France qui logeoit au PalaisRoial. Ce lieu étoit aſſez proche de la Chapelle, pour y pouvoir deſcendre quand on auroit beſoin d'elle. Je la fus voir comme elle s'habilloit pour cette celebre journée. Je la trouvai belle, & plus blanche ce me ſemble qu'à ſon ordinaire, quoi qu'elle le fut beaucoup de ſon naturel; mais le Dames, dans les grandes occaſions, ne ſe contentent jamais de ce que la Nature leur donne. Elle étoit de belle taille, & alors elle étoit d'un embonpoint raiſonnable. Elle avoit les yeux noirs & beaux, les cheveux de même couleur, le teint beau, les dents belles, & les autres traits de ſon viſage n'étoient ni beaux ni laids; mais toutenſemble elle avoit de la beauté, avec un grand air dans toute ſa perſonne, qui convenoit à une Reine. Elle parroiſſoit mériter ce qu'elle avoit penſé avoit en épouſant le Duc d'Orleans, & ce qu'elle alloit être alors en ſe mariant à un Roi. Son habit de nôces étoit un corps & une juppe de toille d'argent blanche, en broderie d'argent. Pardeſſus cet habit, elle avoit eu le deſſein de mettre ſon Manteau Roial à la Polonoiſe, qui
eſt

eſt blanc ſemé de grandes Flames d'or ; mais, comme le Mariage ſe fit ſans cérémonie, la Reine fut d'avis qu'elle ne le mit point. Elle demeura donc avec ce corps & cette jupe blanche, qui étant faite pour mettre deſſous étoit trop courte, & n'avoit pas la gravité requiſe pour cette occaſion. Elle étoit parée des perles & des diamans de la Couronne, que la Reine avoit accommodez enſemble de ſes mains. Cette parure étoit accompagnée d'une Couronne fermée, faite de gros diamants de groſſes perles d'un grand prix. Quand elle fut prête, de mettre la Couronne ſur ſa tête, elle douta ſi elle le devoit faire que la ceremonie ne fut achevée, & me commanda d'aller le demander à la Reine, qui me fit l'honneur de me dire qu'elle n'étoit pas encore en droit de cela. Quand elle fut habillée, elle voulût ſe montrer à la Reine, qui étoit dans ſon appartement. Elle paſſa la terraſſe, qui traverſe les deux corps de logis, avec deux de ſes Amies, ma Sœur, & moi.

Les Polonois, qui étoient dans la Cour en bas, attendant l'heure de la Meſſe, la voiant, ſe mirent à jetter de grands cris d'allegreſſe, & lui donnérent mille bénédictions. Elle alla trouver la

Reine dans ſa chambre ; & après l'avoir remercié des bontez qu'elle avoit eues pour elle, elle s'adreſſa au Cardinal Mazarin, qui l'avoit dignement ſervie, & lui dit *qu'elle venoit lui montrer ſi cette Couronne qu'il lui alloit mettre ſur la tête lui ſiéroit bien.* La Reine, qui étoit parée de groſſes perles, avec ſa mante de deuil, la mena à la Chapelle, par la grande Gallerie. Il n'y avoit pour toutes perſonnes, que le Roi, la Reine, & celle qui l'alloit devenir, le petit Monſieur, & le Duc d'Orleans. Cette Princeſſe deſtinée à la Couronne fermée ſe mit à genoux ſur le drap de pied au milieu de la Chapelle, le Roi du côté droit, & la Reine de l'autre. Monſieur, Frere du Roi, & le Duc d'Orleans, Oncle du Roi, étoient plus bas à genoux ſur le drap de pied ; & par conſéquent le Duc d'Orleans fut en ce jour ſon inférieur. L'inſtant, où elle ſe vit élevée au-deſſus de cet infidele Prince, & au-deſſus même de la Reine, dont elle étoit ſujette lorſque ſon Pere n'étoit pas encore Souverain, fut ſans doute pour elle le jour le plus agréable & le plus glorieux. L'Evêque de Warmie célébra la Meſſe, & le Mariage de ſon Roi & de ſa Reine; que le Palatin épouſa au nom de ſon

Mai-

Maitre. Après que la Messe fut dite, on lui attacha la Couronne sur la tête. Ce fut Madame du Senecey, & Champagne le coiffeur, qui lui rendirent ce bon office. Outre les Polonois, il n'y avoit dans la Chapelle, après les personnes Roiales & de Sang Roial, que la Dame d'Honneur de la Reine que je viens de nommer, la Maréchalle d'Etrées, Madame de Montausier, & Madame de Choisy Ces trois dernieres étoient intimes Amies de la Reine de Pologne : elle avoit suplié la Reine de les y souffrir. Madame de Bregy, ma Sœur, & moi, y étions aussi. Au sortir de ce lieu, la Reine mena diner la nouvelle Reine, & la fit passer devant elle ; ce que beaucoup de personnes n'approuvérent pas, à cause que ce Roiaume est électif. Elle fut placée au milieu de la table, qui étoit d'une grande longueur, le Roi à sa droite, & la Reine à sa gauche. Le Roi avoit le Duc d'Orleans auprès de lui, & l'Evêque de Warmie étoit auprès de ce Prince. Le Duc d'Anjou, notre petit Monsieur, n'y étoit pas ; à cause qu'il n'étoit pas encore en âge de tenir sa place en de telles occasions. La Reine avoit auprès d'elle le Palatin, & les Polonois occupoient le reste de la table. Ce fut un Diné Roial, ser-

vi à plusieurs services, avec toute la délicatesse Françoise, & beaucoup de machines de sucre. Ce Repas fini, qui fut long & fort ennuieux, les deux Reines se reposérent dans le grand Cabinet, où la Reine traitta la nouvelle Reine de la même maniere en lui donnant toujours la main droitte. Ensuite de cela, elle fut conduite par le Roi & la Reine à son Hotel de Nevers, où toutes les personnes de la Cour l'attendoient pour la saluer. L'Abbé de la Riviere *, lui faisant ses complimens, lui dit qu'il eut mieux valu pour elle demeurer en France en qualité de Madame. Elle lui répondit fiérement, *que son Maitre étoit destiné pour etre Monsieur, & elle pour etre Reine, & qu'elle étoit contente de sa destinée.*

Peu de jours après, la Reine lui donna le Bal, qui fut magnifique. On le dansa sur le Théatre de la grande Salle du Palais Roial, dont l'Amphithéatre est estimé une merveille de l'Art Geometrique. Les hommes & les femmes y furent parez. Les Dames excelloient en pierreries, & autant qu'elles purent en beauté; & les autres en broderies, en plumes & rubans, & en bonne mine, cha-

* Favori du Duc d'Orleans.

chacun selon l'étenduë de ses forces, & la liberalité de la nature. Il y eut une grande Collation abondante en toutes les choses que les Païs étrangers & la France nous peuvent fournir en cette saison. La Reine regala le Palatin, en lui faisant présenter de grands bassins remplis d'oranges douces, de citrons doux, & de confitures; car elle sçavoit faire ces choses de la meilleure grace dû monde. J'étois assise fort proche de cet Ambassadeur; & je remarquai qu'il regardoit cette belle Assemblée avec peu d'admiration, & entierement renfermé dans une gravité qui étoit assez honnorable pour lui. La Reine de Pologne avoit ce jour-là une robe de velours noir en broderie d'or, qui étoit riche, mais qui avoit quelque chose de rude pour pouvoir contribüer à l'embellissement de son visage. Le Roi la mena danser: tout jeune & tout enfant qu'il étoit, il dansoit déja admirablement bien.

Les Corps de la Ville, par l'ordre de la Reine, furent visiter cette nouvelle Reine; & on lui fit tous les honneurs possibles. Le Peuple couroit de toute part pour la voir, comme si sa Couronne lui eut pu changer le visage; & sa Cour fut grosse, tant qu'elle demeura

en France. Ses Amis, malgré la joïe qu'elles avoient de la voir ſur le Trône, ſentirent beaucoup de douleur de la perdre ; car elle étoit aimable pour ceux qui la voïoient familierement.

Elle partit peu de tems après ſon Mariage, & laiſſa toutes les perſonnes de la Cour ſatisfaite de ſa civilité. Elle baiſa toutes les femmes & les filles, de quelque qualité : elle ne changea point de maniere d'agir avec ſes Amies, juſques à les faire aſſeoir, quand elles étoient ſeules avec elle. Quoi que cette Princeſſe fut contente de ces Peuples qu'elle alloit commander, elle apprehendoit néanmoins ce qu'elle ne connoiſſoit pas, & montra beaucoup de regret de s'éloigner de ce qu'elle aimoit.

Quand elle paſſa ſur les Terres du Roi d'Eſpagne, cette Nation ſi civile pour les Dames la reçut avec toutes les marques de reſpect qu'elle put deſirer. On lui fit des entrées dans toutes les Villes de Flandres, & nos Gazettes furent long-tems remplis des magnificences qui lui furent faites depuis les Frontiéres de France juſques aux ſiennes. Quand elle approcha de Dantzic, elle fut traitée avec de grands reſpects, & ſelon ce que nous avons vû ici de la richeſſe des Polonois. Je n'ai pas

pas de peine à croire ce que les Relations qui furent envoiés en disoient.

Comme les biens sont d'ordinaire mêlez de beaucoup de maux. Toute cette grandeur de la Reine de Pologne perdit son éclat en arrivant à sa Ville Capitale, & toute sa joie se dissipa par la présence de ce Roi qu'elle venoit chercher de si loin. Elle fut reçûë dans Warsovie avec peu de bruit, parceque ce Prince étoit vieux, accablé de goutes & de graisse, & qu'étant malade & chagrin, il ne voulut aucune cérémonie à son arrivée. Il ne la trouva pas si belle que ses portraits, & ne témoigna pas estimer sa personne. J'ai ouï dire à la Maréchale de Guébriant qui fut la conduire par l'ordre de la Reine; que ce vieux Mari la reçût à l'Eglise, dans une chaise dont il ne se leva point, & n'en fit pas même le semblant. Quand elle fut auprès de lui, elle se mit à genoux devant lui; & lui baisa la main. Ce Prince reçût son salut sans nulle marque de douceur & de benignité. Il la regarda gravement, & se laissa baiser la main sans lui rien dire. En même-tems, il se tourna vers Bregi, Ambassadeur auprès de lui, & lui dit tout haut, *Est-ce là cette grande beauté, dont vous m'aviez tant dit de merveilles?* La Maréchale de

Guebrian : m'a conté que cette Princesse, qui ne vit en lui que de la rudesse, & qui s'apperçut du dégoût qu'il temoigna pour elle, en demeura surprise, & que cette mauvaise reception, avec la fatigue du voiage, la firent si laide qu'elle trouvoit que ce Roi avoit raison d'en être degouté. Le Rouge du dépit & de la honte ne farde point les Dames; & la douleur ôte le feu des yeux. Ce Prince malade & gouteux, après avoir fait le cruel, se leva de sa chaise, & s'approcha de l'Autel, où, sans quitter sa rudesse, il épousa tout de nouveau sa Reine, qui se rassit pour aider à chanter les Pseaumes qui se dirent en loüange de Dieu, & pour lui rendre graces de leur Mariage. Ensuite, on mena la Reine dans la Maison du Roi son Mari, où leurs Majestez Polonoises furent servie à souper d'une viande qui parut effroiable aux yeux de cette Reine, & de la Maréchale de Guebriant : & pire encore mille fois à leur gout. Tout ce qu'elles virent enfin leur fit peur ; & le soir, la Reine toute effraiée de l'état où elle étoit, dit tout bas à sa Conductrice, *qu'il valoit mieux s'en retourner en France.* Le reste de la journée se passa de la même maniére. Son Roi ne lui parla jamais ; & bien loin de lui témoi-

gner

gner quelque ſentiment de tendreſſe, il fallut contre ſon attente qu'elle allât dans un appartement ſeparé, paſſer la nuit toute ſeule. Madame de Guebriant en fit des plaintes, & dit à ceux de cette Nation qu'elle connoiſſoit pour être de ceux qui avoient accompagné la Reine de Pologne, que la France ſeroit mal contente ſi on témoignoit mépriſer ce qui venoit d'elle. Elle leur dit qu'elle ne pouvoit s'en retourner ſatisfaite, ſi elle ne voioit le Roi moins indifférent pour la Reine. Ses plaintes firent ceſſer en quelque façon le mépris de ce Prince, & le forcérent enfin de la traiter un peu mieux, & de vivre avec elle comme avec ſa Femme. Quand Madame de Guebriant la quitta, elle commençoit à être plus contente, & à ſe conſoler avec les dons magnifiques qui lui venoient de tous côtez. Car, en ce Païs, quand les Rois ſe marient, leurs Sujets ont accoutumé de faire à leur Reine des préſens de grande valeur. L'eſpérance de ſe faire riche conſola celle-là. Elle devint riche, & les tréſors qu'elle amaſſa lui ſervirent bien-tôt après dans les grandes traverſes que Dieu lui envoia depuis, qui l'ont rendus illuſtre, par les marques qu'elle a données à toute l'Europe de ſa fermété & de ſon courage.

Cet Hiver ſe paſſa dans une entiere tranquilité. Quelques petites jalouſies, entre Mademoiſelle & Madame la Princeſſe occuperent le Cabinet; mais ce fut ſans le troubler: & ſi la Reine eut ſuivi ſes propres ſentimens, & qu'elle eut renfermé entiérement en elle l'uſage de ſa volonté, nous aurions pu nous vanter d'avoir eu la plus agréable Cour du Monde, & d'avoir joüi de la plus douce vie qui ait jamais été goutée par des gens qui ont eu l'honneur d'approcher des Grands.

La Reine étoit aimable de ſa perſonne: elle traitoit ſes créatures comme ſes Amis; quoi qu'elle n'ait pas eu une aſſez grande application à faire du bien à ceux qu'elle conſideroit, & pour qui elle avoit de la bonté. Les gens de bien, quoique privez de ſes bienfaits par l'avarice de ſon Miniſtre, ont eu du moins cette conſolation, qu'elle les a diſtingués par ſon eſtime, & que ſi elle ne leur a pas fait beaucoup de graces, elle ne les en a pas crû indignes. Il falloit donc ſe contenter du bon traitement de la Reine; & ce plaiſir, qui contenoit en ſoi aſſez de gloire pour ſatisfaire un cœur fidele, étoit accompagné d'un grand repos. L'intérêt n'alumoit point parmi nous le feu des

devorant de la jalousie ; & nos espérances ont toûjours été si mortes, & notre ambition si abbatuë, que nous pouvons dire n'avoir vu la Cour qu'en peinture, puisque nous l'avons vuë sans oser quasi former des desirs sur les grans interêts qui ont accoûtumé de charmer les hommes. Mais, comme dans une grande famine tous ne meurent pas de faim, un de nos Courtisans, Beringhen, Valet de Chambre du feu Roi, dont le Pere l'avoit été de Henri IV, & qui l'étoit aussi de la Reine, fut alors reçû à la Charge de prémier Ecuier de la petite Ecurie. Il avoit été en faveur auprès du feu ROI ; mais il fut éxilé parce qu'il n'avoit sçu plaire au Cardinal de Richelieu. Sa disgrace lui fut avantageuse ; car, aiant été en Hollande, son propre Païs, il acquit en servant le Prince d'Orange, & eut de beaux Emplois auprès de sa personne, Son retour à la Cour fut aussi accompagné de bonheur. La Reine, qui avoit toujours eu de la bonne volonté pour lui, le considéra beaucoup, & il servit à la fortifier dans le choix du Cardinal Mazarin. Toutes ces choses contribuerent à son élevation, & lui firent obtenir cette belle Charge. Elle sortoit des mains du Duc de St. Simon, autrefois Favori

du

du feu Roi. Ce même Beringhen a été depuis fort opposé au Ministre ; & dans les brouilleries qui arriverent depuis, il fut un de ceux qui pressa le plus la Reine de l'éloigner d'elle. J'en ai ignoré les raisons ; mais comme il se justifia auprès d'elle, elle n'en fut pas moins satisfaite. L'aversion que les Serviteurs de cette Princesse eurent contre l'extrême puissance qu'elle lui donna ; la haine naturelle que les Peuples ; & tous les gens de bien, ont toûjours contre la grandeur des Favoris ; & ses dégoûts ; eurent le pouvoir de leur faire cacher ses bonnes qualitez. Il y contribua beaucoup par sa mauvaise conduite, & ceux même qui l'avoient aidé à monter à ce suprême degré, dès les premieres années de son administration commencérent à se détacher de lui, à murmurer contre lui, & à lui souhaiter tous les maux qui ensuite penserent l'accabler. L'amour qu'on avoit eû jusqu'alors pour la Reine commença peu à peu à diminuer parmi les Peuples. Cette puissance si absoluë qu'elle donna au Cardinal Mazarin fit qu'elle perdit la sienne ; & pour trop desirer qu'il fut aimé, elle fut cause qu'il fut haï. Elle voulut que toutes ses résolutions reçûssent décision des volontez & des conseils de ce Ministre,

tre; & cette marque de faveur ne manqua pas d'attirer contre lui une envie exceſſive, & de faire perdre auſſi à la Reine l'affection de ſes Courtiſans. Les hommes ſont naturellement touchez de ce qui s'appelle ordre, auxquels il ne font point de difficulté de ſe ſoumettre; & comme ils veulent bien que les Rois les gouvernent avec prudenee, ils ne peuvent ſouffrir qu'ils ſe laiſſent gouverner par d'autres, comme s'il leur étoit deffendu de prendre conſeil des Amis qu'ils ont. C'eſt une injuſtice qu'on a eue, de blâmer la Reine pour avoir eu trop de créance en ſon Miniſtre. C'eſt pourquoi on peut dire que les Rois qui ſont les Maitres de la terre, & qui paroiſſent au-deſſus des Loix, ſont eux mêmes d'illuſtres Eſclaves des Peuples, qui leur ſont ſoumis; & qu'ils ne doivent pas ſuivre comme les autres leurs inclinations innocentes, parce qu'en eux il n'y a point d'actions qui leur ſoient indifferentes. Le Sceptre les rend ou bonnes ou mauvaiſes; & de leur moindre ſentiment dépend le bonheur ou la miſere de leurs Sujets. Leurs volontez font nos deſtinées: leurs occupations, ſi elles ſont bonnes, établiſſent notre repos; & quand un Roi eſt oiſif ou pareſſeux,

ce

ce qui n'eſt qu'un médiocre defaut pour un particulier, devient en lui un grand crime. On doit dire en faveur de la Reine, qu'on ne voit point de Souverains qui n'aient beſoin d'avoir des Miniſtres ; & dans la néceſſité d'en être ſervis & conſeillez, il ſeroit injuſte de leur deffendre la ſocieté qui conſiſte à pouvoir dire ſon ſecret à un Ami avec une entiére ſureté ; & particuliérement à une Régente qui a tant de maux à craindre, & tant de perils à eviter. Mais, il faut que cette confidence ſoit renfermée dans d'étroites limites, qu'ils ſe conduiſent à leur égard plus par raiſon que par inclination, & qu'ils les conſiderent comme faiſoit le grand Henri IV. qui diſoit au Duc de Sully (comme lui-même nous l'apprend dans ſes Mémoires,) *Mon Ami, je veux vous faire du bien ; mais je ne veux pas vous en faire tant, que vous puiſſiez vous voir en état de mal faire.*

Les Princes ne doivent pas ſeulement veiller ſur eux mêmes, pour éviter l'injuſtice où leurs paſſions & leurs foibleſſes pourroient les faire tomber : ils doivent craindre beaucoup d'avantage celles de leurs Miniſtres ou Favoris, qui ont à maintenir leur faveur, à ſe deffaire de leurs ennemis, à combattre leurs égaux, à faire

leur fortune, & à faire donner à leurs amis & à leurs parens toutes les Dignitez du Roiaume, & sont enfin exposez à tout moment à faire des crimes, en suivant leurs Sentimens intéressez ; au lieu qu'un Prince étant né tout puissant, personne n'envie sa domination. Dieu, pour l'ordinaire, imprime en lui le caractere de Protecteur de ses Sujets : il le porte à travailler à sa conservation & à celle de leur Etat, comme des biens qui lui appartiennent & qu'il lui est utile de conserver par un traittement équitable & juste ; & par conséquent il ne sçauroit trop fuir le malheur d'être gouverné.

Nous ne vimes alors que d'agréables effets de la faveur du Ministre, pour divertir la Reine & toute la Cour. Il fit faire des Machines à la mode d'Italie, & en fit venir des Comédiens qui chantoient leurs Comédies en Musique. Ceux, qui s'y connoissent les estiment fort : pour moi, je trouve que la longueur du Spectacle en diminue fort le plaisir, & que les Vers répétez naïvement représentent plus aisément la conversation, & touchent plus les esprits, que le chant ne délecte les oreilles. C'est mon sentiment : d'autres ne l'approuveront peut-être pas mais il n'importe. Cette diversité dans

le

le goût est ce qui plait d'avantage dans la vie, qui fait que tout le Monde l'aime & que chacun y trouve son compte.

Le Mardi gras de cette année *, la Reine fit représenter une de ces Comédies en Musique, dans la petite Sale du Palais Roial, où il n'y avoit que le Roi, la Reine, le Cardinal, & le familier de la Cour ; parce que la grosse troupe des Courtisans étoit chez Monsieur, qui donnoit à souper au *D*uc d'Anguien. Nous n'étions que vingt ou trente personnes dans ce lieu, & nous y pensames mourir d'ennui & de froid. Les divertissemens de cette nature demandent du monde; & la solitude n'a pas de rapport avec les Théatres.

La Reine, qui, pendant la vie du feu Roi, depuis que Dieu lui avoit donné des Enfans, n'avoit parlé que de l'envie qu'elle avoit de les faire instruire dans toutes les Sciences, fut fort embarassée quand il fut question d'ordonner de quelle maniere il s'y falloit prendre. Il n'y a personne à qui il ne vienne dans l'esprit qu'il faut que les Princes sçachent plus d'une chose: il faut convenir, que ce n'est pas le Latin qui leur est le plus nécessaire. La Politique est la véritable Gram-

* 1646.

Grammaire qu'ils doivent étudier;&l'Histoire, qui est bonne en toutes Langues, pour leur montrer des exemples, & leur donner des vues pour gouverner de grands Roiaumes, pour contenir dans l'observation des mêmes Loix des Peuples d'humeur différentes, les maintenir en Paix avec leurs voisins, & les faire craindre à leurs ennemis. Le mal est que ce n'est pas une Science qu'on puisse enseigner à des enfans : ce n'est que par une expérience de plusieurs années, qu'on y peut apprendre quelque chose. C'est pourquoi la Reine, étant persuadée que le Cardinal Mazarin étoit le plus habile homme de l'Europe, résolut enfin de lui abandonner le soin de l'Education du Roi son Fils. Elle lui laissa même le choix de son Gouverneur ; & ce fut le Marquis de Villeroi qui fut nommè par lui pour un Emploi si important. C'étoit l'homme le plus sage de la Cour, il avoit commandé des Armées; mais sa plus grande qualité étoit de connoitre mieux que personne le dedans du Roiaume, & d'avoir de la capacité & de la lumiére pour les Affaires d'Etat. Le Précepteur qui étoit sous lui fut l'Abbé de Beaumont, Docteur en Théologie, élevé auprès du Cardinal de Richelieu, qui avoit de la probité,

bité; mais qui ne s'étant pas trop addonné aux belles Lettres, étoit par conſéquent peu capable de s'appliquer à l'embeliſſement de l'eſprit d'un jeune Prince, & au ſoin de l'occuper des grandes & agreables choſes qui doivent n'être pas inconnues aux Souverains. L'un & l'autre diſoient à ceux qui venoient leur faire des propoſitions, que leur conduite étoit réglée par le Superieur, qui s'étoit reſervé l'Intendance de l'Education Roiale, qui étoit un titre nouvellement inventé, pour faire dépendre du Cardinal tous les Emplois & toutes les Charges; & je dois rendre ce témoignage à la vérité, que le Maréchal de Villeroi, qui peu après fut fait Maréchal de France, m'a dit en ce tems-là, parlant du Roi, dont il admiroit les lumiéres naturelles, qu'il n'étoit pas le maitre de la maniere dont il étoit élevé; & que s'il en avoit été cru il n'auroit pas laiſſé un auſſi bon fonds ſans le cultiver dans le tems qui y étoit le plus propre. C'eſt pourquoi, il ſouhaitoit que ſes Amis lui fiſſent cette juſtice de ne le pas acuſer de faire mal ſon devoir. Il eſt vrai qu'il aimoit à lui préſenter ceux qui excelloient en quelque Science ou Art, & qu'il ne perdoit pas l'occaſion de lui conter dans toutes les heures du jour des cho-

choses qui étoient arrivées de son tems, & des bons mots qu'il avoit oüi dire à des gens de la vieille Cour, sur quoi il pouvoit faire des Réfléxions qui lui pouvoient être utiles : au lieu que son Précepteur, jaloux de son Emploi, ne prenoit pas plaisir à faire parler au Roi les gens d'esprit, qu'il auroit peut être goûté, & qui lui auroient donné la curiosité d'apprendre mille choses qu'il ne sçavoit pas; car il avoit naturellement envie qu'on lui dit ce qu'il ne sçavoit pas, & ne vouloit parler que des choses qu'il sçavoit. Cependant, on lui faisoit traduire les Commentaires de César, il apprenoit à danser, à dessigner, & à monter à cheval, & étoit fort adroit à tous les exercices du corps, autant qu'un Prince qui n'en doit pas faire profession le doit être : mais la Reine, qui s'étoit reservée la Sur-Intendance naturelle qu'elle avoit de l'Education du Roi son Fils pardessus celle qu'elle avoit abandonnée à son Ministre, prenoit un grand soin d'entretenir dans l'ame de ce jeune Prince, à mesure qu'il augmentoit en âge, les sentimens de vertu, de sagesse, & de pieté, qu'elle lui avoit inspiré dans son Enfance, aimant mieux empêcher que de jeunes esprits comme lui n'alterassent l'innocence

de

de ſes mœurs que de le voir plus inſtruit de toutes les choſes qui ont accoutumé d'ôter à la jeuneſſe une certaine timidité qui procede du jugement & qu'elle perd toujours trop tôt.

Au commencement de l'Eté *, la Reine alla faire un Voiage à Compiegne, d'où elle fut juſques à Amiens, pour y conduire le Duc d'Orleans qui alloit y commander l'Armée de Flandres, où ſe joignit peu aprés le Duc d'Anguien. Je demeurai à Paris, parce que n'aiant point certains avantages de domeſtiques, les Voiages m'étoient penibles & de grande dépenſe. Monſieur y tarda quelques jours après la Reine, pour ſe préparer à la Guerre; & je me ſouviens que beaucoup de mes Amis vinrent me dire adieu, qui moururent en cette meurtriere Campagne. La vaillance, qui eſt ſi vantée chez toutes les Nations, & ſi bien pratiquée par la nôtre, toute belle qu'elle eſt, a ſes incommoditez, & les plus braves, qui courent avec tant de joie aux occaſions, en ont encore d'avantage, quand ils rapportent leurs bras & leurs jambes. Elle deſole les familles & dérobe à la Cour ce qu'il y a de meilleur; & pour dire tout enfin, rien au monde n'eſt ſi beau

* Mai 1646.

beau que la Valeur, & rien n'eſt pire que la Guerre.

La Reine demeura ſix ſemaines à ſon voiage. Il ne s'y paſſa rien d'extraordinaire, & ſon retour nous apporta de la joie, outre que ſa familiarité nous étoit douce, agréable, & glorieuſe. Nous étions tellement accoutumées à l'honneur de la voir, que Paris pendant cette abſence nous ſembla une autre Ville, & nôtre vie une autre vie. Dans ces prémieres années de la Régence, la Cour étoit ſi tranquille, & nôtre vie ſi délicieuſe, qu'il nous étoit impoſſible de ne la pas aimer. Mademoiſelle de Beaumont néanmoins reconnut de l'altération dans le viſage de la Reine, qui la menaçoit de quelque petit orage. Quoi que la Reine en arrivant à Paris eut dit à Madame la Princeſſe qui étoit avec elle, qu'elle auroit de la joie de nous revoir, il eſt certain que cette perſonne en particulier avoit eu le malheur de deplaire au Miniſtre. Sa conduite étoit aſſez imprudente. C'étoit une Fille hardie, dont l'eſprit étoit grand, rude, & ſans regle. Elle blâmoit le Gouvernement avec ſi peu de précaution, que ſouvent elle trouvoit des eſpions, où elle croioit avoir le plus de ſureté; & quoi que ces qua-

litez fussent mêlées avec de beaux sentimens, comme ce Vaisseau étoit sans Pilote, il étoit facile qu'il fît naufrage sur cette Mer, quoi qu'alors elle fut dans un calme tout entier. Elle avoit été pendant l'absence de la Reine faire un voiage avec Monsieur & Madame de Chavigny, qui continuoient à être mal à la Cour. Cette liaison déplût au Cardinal, quoi qu'en effet elle n'eut rien en soi que de loüable : & ce dégout obligea le Ministre de demander à la Reine son éloignement. Il n'est pas difficile de faire haïr aux Grands ceux qui parlent beaucoup, & qui par conséquent peuvent être aisément soupçonnez d'emportement. Sur ce prétexte, sa disgrace fut aussi tôt accordée & résoluë. Quoi que Mademoiselle de Beaumont, & moi, fussions d'humeur différente, & que sa maniere d'agir fut opposée à la mienne, le hazard nous avoit fait Amies ; & j'aimois en elle, sans approuver son procédé, sa franchise, son esprit, qui paroissoit naturel, ses sentimens qui me sembloient avoir quelque apparence de vertu stoïque : mais je lui faisois de continuelles harangues sur sa conduite que je n'estimois pas, & sur la rudesse de ses décisions. Elle vouloit toûjours réformer l'Etat, par cette fausse

gloire

gloire qu'on se donne en méprisant les autres, & nullement par une véritable source d'honneur & de probité. Elle étoit la seule qui eut part au blâme que je lui donnois ; & comme d'ailleurs nous étions souvent ensemble, elle fut cause que le Cardinál Mazarin me voulut aussi éloigner de la Cour. Il jugeoit de mes pensées à son égard par l'amitié que j'avois pour elle, & par l'approbation que je paroissois donner à ses paroles. La Reine, qui me connoissoit dès mon enfance, & qui sçavoit que j'avois des intentions droites, ne pouvoit douter de ma fidelité. Elle fut assez bonne de répondre de moi à son Ministre, & pour l'assurer de la netteté de mon procedé, sans en être instruite par moi. Tant il est vrai qu'en toutes occasions, il faut bien faire, & ne se vanter jamais. C'est ce qui faisoit que j'avois ce bonheur, que la Reine n'avoit pas mauvaise opinion de moi : & comme le Cardinal Mazarin n'avoit pas fortement determiné ma perte, il se laissa aisément persuader par elle ; & je me sauvai de cette sorte d'un chatiment que je n'avois pas merité, & d'un peril que je n'apperçus

qu'après qu'il fut passé.

On envoya commander à Mademoiselle de Beaumont de ne plus voir la Reine, & je fûs étonnée quand ce même jour, le soir, j'appris cette nouvelle. On crut que je devois être de la partie, & que je sentirois en cette occasion la conséquence du mot de Caballe; Mes amis s'en inquieterent pour moi; & quand j'entrai dans la chambre de la Reine, quoique je fusse tout à fait éloigné de toute crainte, je remarquai quelque changement en leur visage: les indifferens me regardoient de loin, & chacun, parlant à l'oreille de son voisin, me comptoit pour perduë. Un de mes amis eut la hardiesse de s'approcher de moi, & de me faire un compliment. Je lui demandai en riant, d'où venoit un discours si serieux? & je sçûs de lui la disgrace de Mademoiselle de Beaumont. Par cette nouveauté, je m'apperçûs aisement de tout le reste. Je fûs fâchée du malheur de mon amie, & je ne sentis, ce me semble, aucun trouble dans mon ame qui pût me faire honte. Comme j'étois asseurée de mon innocence, je passai brusquement dans le Cabinet où étoit la Reine; & dans cet instant, malgré

gré les charmes de sa presence, & l'honneur que j'avois d'en être soufferte, il me passa dans l'esprit que les biens qu'on possede à la Cour, & même dans la faveur quand j'en avois eu, ne sont point de veritables biens qui soient dignes de nôtre estime; que peut-être mon éloignement malgré moi, me jettant dans la solitude, me seroit un plus véritable bonheur; & que ce n'en est pas un de demeurer dans un lieu où il est presque impossible de se sauver des foiblesses qui font autant de peine que de dépit à ceux qui sont assez illuminez pour les connoître. Je ne fus pas long-tems en peine de travailler par ma raison à me fortifier contre ma disgrace. La Reine, qui eut peur que l'Aventure de Mademoiselle de Beaumont ne me donnât de l'inquiétude, prit soin de la détruire. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle affecta de me faire bon visage, & de me parler amiablement, & ce soin, dans ce moment, me fit voir la générosité de son ame, tout-à-fait indépendante des sentimens d'autrui. Elle se deshâbilloit pour se mettre dans le bain; car il faisoit un grand chaud. Aussi tôt qu'elle y fut entrée, je me mis à genoux devant la cuve, pour l'en-

tretenir, & lui demandai la cauſe de ſa diſgrace de mon Amie. Elle me fit l'honneur de me répondre ces mêmes paroles : *qu'elle l'avoit éloignée, parcequ'elle avoit blâmée ſa conduite d'une maniére deſobligeante ; qu'elle étoit de ces perſonnes, qui crient contre tout, plûtôt par un goût dépravé, que par aucune bonne raiſon qu'ils aient de le faire ; qui deſaprouvent tout ce qu'ils voient ; & dont le ſeul orgueil fait le diſcernement des actions dont ils ſe mêlent de juger.* Elle ajoûta, qu'elle s'étonnoit comment moi, qui n'avois pas ces mêmes ſentimens, ni le même cœur, je pouvois avoir de l'amitié pour elle ; & comment j'avois pû juſques alors faire ſociété avec une perſonne ſi éloignée de mon humeur. Il étoit tems de ſe taire ſur cette matiére : je tâchai ſeulement de radoucir le reſſentiment de la Reine. J'excuſai mon Amie ſur l'emportement de ſon eſprit, & ſur ſon tempérament impetueux ; & travaillant à la juſtifier ſur ſes bonnes intentions, j'aſſurai la Reine que le fond en étoit bon, & que dans les choſes eſſentielles, je croiois qu'elle ne manquoit pas de fidélité pour ſon ſervice, ni de zéle pour ſes intérêts. Dans

cet instant, cette Princesse tira sa main de l'eau, & me la mettant toute mouillée sur la mienne, me la pressa, & me dit d'un ton à s'en souvenir, *Vous êtes trop bonne Madame de Motteville, je vous assure qu'elle n'en feroit pas autant pour vous; & je sçai ce que je dis.* Ces paroles s'impriméreut fortement dans mon Ame; & quoi qu'elles ne me fissent pas soupçonner tout-à-fait mon Amie, parce qu'il n'étoit pas juste de se laisser aller à ce doute sur une si légere cause, elles firent du moins que je fus plus facilement éclairée sur l'avenir, & que dans la suite des tems je me detrompai entiérement. Les dures épreuves, que j'ai fait sur l'Amitié fabuleuse des créatures, m'ont enfin forcé de croire que rien au monde n'est si rare que la probité, ni qu'un bon cœur capable de gratitude envers ceux qui agissent droitement. Le Cardinal Mazarin me parla aussi des sujets qu'il croioit avoir de se plaindre de moi: il me dit, que mes Amis me faisoient tort, voulant parler de l'exilée, & du Commandeur de Jars. Il me fit entendre que Mademoiselle de Beaumont me faisoit pester à sa mode; qu'on avoit dit à la Reine, que quand

elle vouloit marquer contr'elle quelque raillerie bien piquante, elle disoit toûjours, *Madame de Motteville & moi avons trouvé, ou dit, ou jugé, telle & telle chose*; & que pour se fortifier, elle me mettoit toûjours en jeu sur tout ce qu'elle alléguoit. Je compris aisément par quel esprit le Cardinal me parloit de cette maniere. Je crus bien que la seule tendresse qu'il avoit pour moi ne l'obligeoit pas à me faire cette confidence, & qu'il vouloit seulement nous separer & nous désunir, en me faisant connoître qu'il ne falloit pas suivre cet exemple, si je voulois lui plaire. Mais, dans le vrai, je crois qu'il ne me trompoit point, & que Mademoiselle de Beaumont, malgré son libertinage d'esprit, étoit fine & politique, vouloit avoir des complices; & souvent je l'ai surprise dans ses maniéres de faire; afin sans doute que je ne fusse pas plus agréable à la Reine qu'elle. Je me contentai néanmoins de répondre au Ministre comme j'avois fait à la Reine. J'excusai au mieux qu'il me fut possible celle dont il se plaignoit; & séparant ma conduite de celle des autres, je tâchai de le persuader en ma faveur. Je n'acquis

pas

pas ses bonnes graces par cette voie ; car il n'estimoit pas ceux qui faisoient profession d'agir honnêtement, & qui n'aimoient pas à faire des trahisons : mais comme il avoit de la douceur & de la benignité, & qu'il avoit vû en la Reine de l'inclination à me proteger, il me fut aisé de guérir son esprit de ses dégoûts. Mes paroles eurent assez de force pour le convaincre de me laisser en repos, & non pas assez pour me produire aucun bon effet pour ma fortune. J'avouë que je ne m'y suis pas assez appliquée pour y réüssir. J'ai de plus, eu toûjours des Amis qu'il a haï, peut être une justice, dont je n'ai jamais voulu blâmer le procédé : & par cette fidélité que l'on se doit aux uns & aux autres, j'ai préferé le plaisir de les servir à celui de faire mes offres. La Reine étoit entiérement affermie à suivre les Conseils de ce Ministre : il connoissoit que nous ne lui étions point nécessaires ; & il ne craignoit point que personne lui pût nuire auprès d'elle. Par cette raison, il est toûjours demeuré dans les mêmes termes. Pour moi, il m'a laissé vivre, sans me faire ni bien ni mal ; & pour ceux qui lui ont déplû, il

il a trouvé le moien de les éloigner, quand ils lui ont donné par leur conduite d'assez justes sujets de leur disgrace, pour en obtenir le consentement de la Reine; mais on peut dire le vrai, qu'il a usé de son pouvoir avec une moderation loüable: il aimoit l'Etat, & servoit le Roi avec toute la fidelité que meritoit la confiance que la Reine avoit en lui.

Le lendemain, j'allai voir la disgraciée, & je me sentis attendrie, en l'embrassant; & comme en effet j'avois alors de l'amitié pour elle, son déplaisir me toucha, & me fit jetter quelques larmes. Elle avoit plus sujet de s'affliger, qu'une autre plus riche qu'elle n'en auroit eu; parce qu'elle n'avoit eu nul établissement, & que perdant les bonnes graces de la R.ine, elle perdoit ses pensions & ses esperances. C'est une chose étrange que l'infidelité. Quand j'entrai dans sa chambre, il me sembla que tout ce que j'y vis étoient de ces personnes d'honneur, & de ces sortes de gens, qu'on ne pourroit jamais soupçonner de lâcheté. Cependant, dès le soir que je fus chez la Reine, le Cardinal me tira à part, & me fis des plaintes de la douceur que j'avois témoignée de l'éloigne-

gnement de Mademoiselle de Beaumont. Il me dit, que cela n'étoit pas bien, d'avoir montré tant de sentiment en cette occasion, parce que je donnois lieu à tout le monde de croire, que tacitement je condamnois la Reine, & l'accusois de trop de rigueur.

Il me reprocha aussi l'amitié de Chavigny, que dans la vérité je connoissois peu, mais dont la femme vivoit avec moi civilement, & paroissoit être de mes Amis sans l'être beaucoup. Il me dit, que je ne devois point prendre des attachemens qui ne pouvoient que m'être tout nuisibles; que Chavigny étoit un homme difficile & audacieux; qu'il auroit été heureux, s'il avoit voulu se confier en lui, & se contenter d'avoir part à sa fortune; qu'il avoit trois fois plus de bien que lui; qu'avec cela il n'étoit pas content; & que sans considérer que son intention étoit éloignée de toute violence, il souhaitoit toûjours quelque chose de lui, qui le contraignoit infiniment. En effet, Chavigny souhaitoit qu'il lui fit avoir la Charge de Sécrétaire d'Etat que la Reine avoit donnée au Comte de Brienne, après que par le mauvais état de ses Affaires il

avoit été contraint de se défaire de la sienne. Comme je l'ai dit, la Reine aimoit le mari & la femme. Il étoit difficile au Cardinal Mazarin, & même impossible, de leur ôter leur bien, sans aucune raison. Le Comte de Brienne, de plus, lui étoit soumis ; au lieu que Chavigny avoit voulu éxercer cette Charge, sans se soumettre à celui qui prétendoit pouvoir être le Maître de tous.

Quelque tems après, la Cour étant allée à Fontainebleau, le Duc de Brezé fut tué devant Orbitelle, que le Prince Thomas, qui commandoit l'Armée du Roi, tenoit assiégée depuis un mois. Le même Chavigny, qui alors étoit en Provence, fut blâmé de n'avoir pas mandé cette nouvelle aussi promptement qu'il auroit pû le faire : il fut soupçonné d'avoir favorisé les intérêts de Monsieur le Prince, qui prétendoit que Mr. le Duc d'Anguien son Fils, dont le Duc de Brezé avoit l'honneur d'être Beaufrere, devoit obtenir ses Charges & son Gouvernement. Le Comte d'Alais avoit aussi averti Monsieur le Prince par un Courier exprès. Le Cardinal trouva mauvais que Chavigny, comme

Mi-

Ministre, n'eut pas fait la même chose; parce que cette faute mettoit Monsieur le Prince sur les bras de la Reine, avant que d'être préparée à ce qu'elle devoit répondre à ses demandes.

Aussi tôt après la mort du Duc de Brezé, Monsieur le Prince attaqua la Duchesse d'Aiguillon, qui prétendoit que Madame la Duchesse d'Anguien ne pouvoit hériter de son Frere, pour avoir renoncé à sa succession en se mariant. En même-tems, il demanda à la Reine l'Amirauté vacante, le Gouvernement, & ses Charges. L'Amirauté ne lui fut point accordée, parce que le commandement de la Mer auroit pû rendre un prémier Prince du Sang trop puissant en France; & le Gouvernement demeura entre les mains du Favori du Duc nommé, Duc ...., qui s'en empara tout doucement, malgré la volonté de la Reine & du Ministre.

Le reste de cette dépoüille a été disputé entre ses heritiers. A ce refus, Monsieur le Prince partit de la Cour, faisant semblant de gronder, & s'en alla chez lui. Monsieur le Duc d'Anguien, qui étoit à l'Armée où commandoit Monsieur, écrivit à la Reine,

&c

& lui témoigna hautement ses pretentions. Il les soutint legitimes, & devoit esperer d'elle cette justice. J'ai vû les Lettres, qu'il lui en écrivit. Par leur stile, il étoit aisé de juger que ce Prince ne vouloit pas que le Sang de France lui fut inutile, & qu'il avoit une fierté de cœur qui pourroit un jour incommoder le Roi. On disoit de lui, que son courage & son genie le portoient aux Combats, plûtôt qu'à la Politique. En cette occasion, neanmoins, il en observa toutes les regles, & quittant cette audacieuse maniere dont il avoit accoutumé de chicaner à Monsieur toutes choses, il commença à s'humilier tout entierement à lui. Comme ils étoient dans une même Armée, il affecta d'avoir pour lui une grande assiduité; & même il rechercha soigneusement de s'aquerir l'Abbé de la Riviere. Leur liaison alla si avant, que ce Prince ne pût éviter d'écrire à la Reine & au Cardinal, en faveur du Duc d'Anguien; ce qui causa aussi tôt de grandes inquiétudes au Ministre: l'inimitié de ces deux importantes personnes lui plaisoit beaucoup d'avantage que leur union.

Monsieur le Prince étoit grand Politi-

tique. Il étoit timide, & craignoit de se brouiller à la Cour : il aimoit l'état ; & l'on disoit alors, que ses conseils étoient toûjours dans l'ordre de la justice. Il les donnoit avec beaucoup de lumiere, & on a souvent dit de lui, qu'il auroit été un grand Roi. La bassesse qu'il avoit euë sous le Regne precedent lui avoit été honteuse ; mais alors, il étoit estimé sage & prudent. Comme il commençoit à viellir, & qu'il sçavoit les maux qu'un Prince du Sang souffre, quand il se revolte contre le Roi, il se laissa aisément persuader qu'il ne falloit point gronder tout-à-fait. Peu de jours après, il manda le Tellier Secretaire d'Etat, pour lui faire ses plaintes. Il se fit quelque Négociation ; & la conclusion fut de remettre la decision de ses demandes à la fin de la Campagne, & que cependant tous seroient bons Amis. Ainsi, la colere de Monsieur le Prince se passa aisément. Il revint à la Cour : on le traitta bien ; & ses plaintes se calmerent en apparence, selon la coutume des Grands, qui se haïssent presque toûjours, & qui font paroître le contraire dans toutes leurs actions de parade.

Madame la Princesse, qui étoit alors auprès de la Reine, quoi qu'elle fut ambitieuse, & qu'elle eut voulu voir sur la tête du Duc d'Anguien toutes les Couronnes de l'Europe, ne laissa pas de protester à la Reine, qu'elle n'avoit point d'intérêts qui pût la séparer des siens ; & que son Amitié pour elle étoit plus forte que le desir de la grandeur de son Fils : si bien que la Reine en parût à demi persuadée, & vêcut avec elle de la même maniere qu'elle avoit accoutumé. Si sans être duppe elle eut voulu croire ce que Madame la Princesse lui voulut dire, je suis assez hardie pour assurer, que si elle n'étoit pas touchée d'Amitié autant qu'elle le témoignoit à la Reine, elle l'étoit du moins de ses caresses, & du plaisir de la faveur. De l'humeur dont étoit Madame la Princesse, je crois qu'elle auroit été au desespoir de voir sa Famille se broüiller à la Cour, autant par douleur d'en perdre la douceur, que par la considération de ses plus grands intérêts.

La Reine passa tout l'Eté à Fontainebleau ; & le lieu du monde, où les chaleurs sont les plus grandes, servit de re-

retraite pour la plus ardente ſaiſon de l'année. Les divertiſſemens de toutes les Dames furent entiérement renfermez dans les bornes de la Riviere de Seine. Elle demeuroit tous les jours pluſieurs heures dans l'eau, ou dans les forêts, qu'il falloit paſſer pour y aller ; & la poudre de l'une étoit effacée par le ſecours de l'autre.

Le Roi, qui alors étoit encore enfant, ſe baignoit auſſi, & ſon Gouverneur le Maréchal de Villeroi, qui ne l'abandonnoit point, en faiſoit autant. La Reine, & toutes celles qui avoient l'honneur de l'accompagner, avoient à l'ordinaire de grandes chemiſes de toille griſe, qui trainoient juſques à terre. Le Gouverneur du Roi en avoit de même, & la modeſtie n'y étoit nullement bleſſée. Tous les hommes au-deſſous de ſoixante ans étoient à l'Armée : il ne reſtoit auprès de la Reine que ſes Officiers, & un petit nombre de Courtiſans qui étoient auprès du Miniſtre, attachez à ſon ſervice ou à ſa fortune ; & la Cour étoit deſerte. Je trouvois néanmoins que nous étions en bonne Compagnie ; car, à mon gré, elle n'eſt jamais plus agréable, que

quand

quand la foule n'y est pas.

En Flandres, nôtre Armée, quoi que grande & belle, ne fit pas de grands exploits. On assiégea Courtrai avec 30000. hommes, & le Duc de Lorraine avec pareille force se vint camper devant la nôtre. Les deux Armées furent long-tems à se regarder, sans se faire aucun mal. On offrit la Bataille aux Ennemis, qu'ils n'accepterent point : il se fit seulement quelques petits Combats ; mais enfin ils n'oserent attaquer nos Lignes, & on leur prit cette Place en leur présence & à leur honte. Après cette Conquête, l'Armée alla droit attaquer Mardick, que le Duc d'Orleans avoit pris l'année précédente, & qui dans celle-ci avoit été reprise des Ennemis par surprise en trois heures de tems. Clanleu, que le Duc d'Orleans y avoit fait mettre pour y commander, se trouvant absent quand les Ennemis l'étoient venu attaquer, fut blâmé de cette perte. Quoi qu'il fut connu pour vaillant, c'étoit assez pour être coupable, que d'être imprudent ou peu soigneux. Il le fut encore doublement, en ce que ce Siége, que Monsieur entreprit pour réparer sa faute, couta beaucoup de

sang

ſang à la France, de la peine, & beaucoup d'argent. Le Général fut blâmé de l'avoir entrepris : il n'avoit point d'Armée Navale ; & les Ennemis aiant une ſortie libre du côté de Dunkerque, ils entroient à leur gré dans la Place : ſi bien que cette petite bicoque ſe rendit. Le Duc d'Orleans s'excuſa ſur les Hollandois, qui faiſoient encore quelque mine d'être pour nous : ils lui avoient donné parole de ſe rendre devant la Place à certain tems, avec un nombre de Vaiſſeaux capable d'empêcher la communication aux Ennemis. Comme ils avoient enfin deſſein de nous quitter, ils manquérent à leur promeſſe pour le tems, & le Prince manqua ſon projet ; ce qui fut cauſe auſſi que ceux qui étoient dans Mardik ſe deffendirent aiſément contre les attaques, & qu'ils le firent deſavantageuſement pour nous.

Les ennemis firent une ſortie du côté du Duc d'Anguien, & ce Prince, courant à la deffenſe des ſiens, y fut bleſſé au viſage d'un pot que les Ennemis jettérent de la Place, qui lui penſa crever ou bleſſer la vûë. On y tua le Comte du Flex, Gendre de la Marquiſe de Senecey, Dame d'honneur de la Reine ; honnête-homme, & qui avec beaucoup de qua-

lité avoit du mérite. Le jeune Comte de la Roche-guion eut le même malheur : il étoit Fils du Duc de Liancourt, seul héritier de ses grands biens, & de son Oncle naturel le Maréchal de Schomberg. Il avoit épousé l'héritiere de la Maison de Lannoy, qui demeura grosse d'une Fille dont elle accoucha quelque tems après la mort de son Mari. Ce jeune Seigneur fut infiniment regretté, tant par la considération de ses Pere & Mere, qui étoient estimez de tous les honnêtes gens, que par l'agrément de sa personne ; & chacun eut pitié de sa destinée. Le Duc de Nemours y fut blessé à la cuisse. C'étoit un Prince aimable & digne d'estime. Sa blessure causa de l'inquiétude à ses Amis ; & les Dames, à ce que les nouvelles secrettes en pouvoient apprendre, firent des vœux pour sa guérison. Le Chevalier de Fiesque y fut tué, qui à ce que ses Amis disoient, avoit de l'esprit & de la vertu : il fut regretté d'une Fille de grande Naissance qui l'honnoroit d'une tendre & honnête Amitié. Je n'en sçai rien de particulier. Mais selon l'opinion générale, elle étoit fondée sur la piété & la vertu, & par conséquent fort extraordinaire. Cette sage per-

personne † peu de temps après cette mort, voulant mépriser entierement les grandeurs du Monde, les quitta toutes, comme indignes d'occuper quelque place dãs son ame : elle se donna à Dieu, & s'enferma dans le grand Couvent des Carmelites, où elle sert d'exemple par la vie qu'elle meine. Le Marquis de Thémines, seul héritier de sa Maison suivit aussi le malheureux sort des autres : il étoit Fils de la Maréchalle d'Estrées, qui l'avoit eu de son premier Mari. Il promettoit beaucoup ; & ce fut une grande perte pour sa Famille. Le jour que le Courrier arriva, qui apporta tant de tristes Nouvelles, toutes les Chambres de Fontaine-bleau retentissoient de cris. Ces illustres morts & blessez étoient des personnes de la Cour & des plus qualifiés: leurs parens les pleurérent aux yeux de la Reine. Elle alla voir Madame de Senecey, pour la consoler de la perte de son beau Fils, qui laissoit une jeune Veuve d'une vertu extraordinaire, & des enfans petits, qui perdoient infiniment en sa personne. Elle tâcha d'adoucir l'amertume des autres par la compassion qu'elle eut de leur douleur, & par le sentiment qu'elle en témoigna. Madame

† Mademoiselle d'Epernon.

dame la Princesse fut quelques jours dans de grandes inquietudes : sa crainte lui faisoit croire qu'on lui cachoit le danger de la blessure de Monsieur son Fils. Avec ceux qu'elle ne croioit pas être dans ses interêts, comme elle étoit aigre, & fiere, elle répondoit a leurs complimens, qu'ils étoient tristes de ce qu'il n'étoit pas assez blessé.

La Reine alors se seroit peut-être consolée, car on le redoutoit sur l'affaire de Brouage, & sur sa prétention de l'Amirauté, qu'elle ne vouloit point lui donner. Cette Princesse étant un soir couchée sur un petit lit dans son Cabinet, me parlant de lui avec l'estime qu'il meritoit qu'elle eut pour lui, après avoir souhaitté sa guerison, me dit une chose qui procedoit de la confiance qu'elle avoit toûjours eue en Dieu. *Je croi que Dieu, en la Providence duquel je me remets entierément, puisqu'il l'a sauvé, sçait bien qu'il ne me doit point faire de mal; & que s'il m'en fait, ce sera en suivant ses ordres, & sera pour mon bien & pour mon salut.* Sa prophetie a été accomplie : ce Prince, après avoir fait de grands services au Roi & à elle, lui a fait du mal. Elle a été contrainte de lui en faire aussi ; mais je ne doute pas

qu'elle

qu'elle n'en ait profité par le bon usage que je lui ai vû faire de toutes les peines qui lui sont arrivées depuis sur ce sujet.

Pour revenir à Mardik, dont la résistance étoit fâcheuse, après une longue attente, les Hollandois arrivérent; & avec eux finit le Siége de cette place, qui se rendit au Duc d'Orleans aux conditions accoutumées en cette occasion. Madame la Princesse rēdit à Mademoiselle ce qu'elle lui avoit prêté à la Bataille de Nortlingue. Cette Princesse qui n'aimoit pas alors les Triomphes du Duc d'Anguien, dit en allant au *Te Deum*, qui se chanta pour cette Victoire, *qu'il eut mieux valu faire dire un* De profundis *pour les Morts.* Et Madame la Princesse sur Mardik lui dit de même des choses piquantes, & si bien renfermées dans la raillerie, qu'il étoit impossible de s'en fâcher. Mademoiselle souffroit de l'ancienne liaison de la Reine & de Madame la Princesse. Elle avoit paru supporter quelques gens qui étoient mal à la Cour; si bien qu'elle étoit traitée de broüillonne: & quoi qu'elle eut de la beauté, de cette beauté éclatante qui attire les loüanges, & que son esprit en méritât aussi, sa rivale trouvoit toûjours dans sa vivacité trop extrême & son inquietude naturelle,

relle, un grand sujet de la blâmer & de faire souvent souhaiter son absence à la Reine. Mais comme en ce temps-là le Duc d'Anguein avoit besoin du Duc d'Orleans, malgré ces petits dégouts & cet éloignement de la Cour, Madame la Princesse ne laissoit pas quelque fois de lui rendre de grands respects & sçavoir si bien tourner ce qu'elle lui disoit, que ses railleries passoient souvent pour des avis d'amitié, dont il fallut que Mademoiselle lui fit des remercimens. Sa jeunesse alors lui donnoit de la timidité, & la soumettoit toûjours à Madame la Princesse, qui tiroit ces avantages de ses années.

Au sortir de Mardick, l'armée du Roi fut poursuivie par celle des ennemis, & les Princes se resolurent de donner Bataille; mais elle ne se donna point: & peu de temps aprés le Duc d'Orleans fut prié par la Reine de revenir auprès d'elle, & de laisser achever la Campagne au Duc d'Anguien. Elle envoya ses ordres au nouveau Général, voulant lui témoigner par cette confiance, qu'on esperoit de lui les mêmes marques d'affection & de fidelité que par le passé, & que l'estime que la Reine faisoit de lui la rendoient incapable de craindre en lui aucun

res

ressentiment qui pût être desavantageux à l'Etat.

Il témoigna à Cominges, Lieutenant des Gardes de la Reine, qui fut de sa part lui porter le Commandement général de l'Armée, une satisfaction non pareille, de ce bon traitement, avec un desir passioné de bien servir le Roi & de faire encore quelque action éclatante, qui pût faire voir à la Reine qu'il étoit digne de tout ce qu'il lui demandoit. Il avoit déja conçû un dessein de grande importance pour le service du Roi; mais il ne le fit qu'après que le Duc d'Orleans fut parti de l'Armée, afin d'en pouvoir recevoir toute la Gloire, comme il en vouloit toute la peine.

La Reine d'Angleterre vint voir la Reine à Fontainebleau, & lui amena le Prince de Galles son Fils, qui s'étoit sauvé d'Angleterre, pendant que le Roi son Pere avoit pris le parti de s'en aller en Ecosse. Il n'y tarda guere: peu de tems après, ces Peuples infideles le vendirent aux Parlementaires, qui continuoient de lui faire la Guerre. Cette Princesse affligée reçut beaucoup de consolation de revoir son Fils; & comme la joie ne se goute pas entiérement, si elle ne se partage avec ses Amis, elle voulut aussi-tôt

le faire voir à la Reine. Elle demanda qu'il passât devant le Roi, en consequence que le Roi son Pere, étant Prince de Galles, passa devant le Roi d'Espagne quand il alla voir l'Infante Sœur de la Reine; mais la Reine lui répondit qu'il avoit eu cet avantage comme Roi d'Ecosse, dont il avoit pris le nom en ce Voiage : & cette proposition demeura sans effet.

Le Roi & la Reine allérent recevoir la Mere & le Fils, & n'oubliérent rien pour rendre l'honneur dû à la Naissance de l'un & de l'autre, & à l'étroite liaison du Sang & de la Parenté. Après les prémiers complimens, ils se mirent tous dans le carrosse de la Reine; & quand ils descendirent, ils allérent droit à l'Apartement destiné pour la Reine d'Angleterre. Le Roi donna la main à la Reine sa Tante, & le Prince de Galles mena la Reine. Le lendemain, il la vint visiter : elle lui donna un fauteuil, selon ce qui avoit été concerté entre les deux Reines. Cette cérémonie faite, la Reine d'Angleterre arriva; & comme il n'avoit devant elle qu'un siege pliant, il se leva aussi-tôt, & se tint debout au cercle comme les autres. Le Roi vint chez la Reine peu après, qui le prit pour le mener promener,

mêner, & passa devant lui ; mais le matin, qu'il avoit été le voir, dans sa chambre, il lui avoit donné un fauteuil auprès du sien, l'avoit fait couvrir, & l'avoit fait conduire jusque dehors sa chambre. Depuis cette prémiere cérémonie, en toutes les occasions où se sont trouvez ces deux Princes, le Roi se mettoit toûjours sur des petits sieges, & le Prince de Galles de même maniere. Au cercle, le Roi & lui se tenoient d'ordinaire debout, & nous l'avons vû Roi d'Angleterre, sans que cela ait presque branlé ; excepté une fois, que le Roi le fit passer devant lui. Ce Prince étoit bien fait : son teint brun s'accomodoit avec ses beaux yeux noirs : sa bouche parut grande & laide ; mais il étoit de belle taille. La Reine d'Angleterre eut quelque joie de revoir auprès d'elle la petite Princesse dont j'ai déjà dit qu'elle étoit nouvellement accouchée quand elle vint en France. Sa Gouvernante par son addresse l'avoit sauvée des mains des Parlementaires. Elle la redonna à la Reine sa Mere, âgée d'environ deux ans. Cette Princesse en reçut beaucoup de consolation ; & comme le Roi son Mari n'avoit point été encore livré à ses ennemis, & que l'esperance n'abandonne jamais en-

tiérement les malheureux, il y eut alors quelque trêve dans ses souffrances.

Le Duc d'Orleans, selon la priere que la Reine lui en avoit faite, revint à Fontainebleau *, où elle l'attendoit pour finir ensemble leur Campagne dans cette agréable demeure, avec les divertissemens qui s'y rencontrent toûjours : elle voulut laisser faire au Duc d'Anguien la sienne à coups de canons & d'épée, qui sont les accompagnemens d'un Guerrier dont le plaisir se trouve aux Combats & à la Conquête des Villes. Le Roi & la Reine, pour régaler Monsieur, voulurent aller au devant de lui ; mais, comme leurs Majestez ne le rencontrérent pas assez proche, leur dessein se changea en celui de la promenade. Le Ministre le continua jusqu'à sa rencontre, & revint avec lui peu d'heures après. Il remplit la Cour des Ducs de Guise, d'Elbeuf, de Candale, & d'une belle troupe de Gens de qualité, qui n'étoient pas fâchez de venir se délasser des fatigues du Siege de Mardick dans un lieu le plus beau du monde.

Aussi-tôt que le Duc d'Anguien se vit en état d'agir par lui même, il alla assiéger Furne †, une petite Ville auprès de

* Le 1 de Septembre 1646.
† Le 9 embre 1646.

du Dunkerque, qu'il prit en peu de jours. Ce dessein, qui en regardoit un plus grand, fut agréable au Ministre. Il avoit été d'avis d'aller attaquer cette Place, quand on alla à Mardik ; & le Duc d'Orleans n'y avoit pas voulu consentir, par la difficulté de l'entreprise. L'Amitié, qui avoit parû pendant la Campagne entre ces deux grands Princes, ne fut pas assez forte pour empêcher que leurs cœurs ne fussent troublez par la jalousie & l'amour-propre. Le Duc d'Orleans ne vit point sans dépit le projet que le Duc d'Anguien avoit fait d'aller prendre Dunkerque dont il lui avoit fait un secret ; & le Duc d'Anguien ne se vit point le maître de ce grand dessein, sans ressentir beaucoup de joie. J'ai oüi dire à Cominges, qui demeura quelque tems auprès de lui, qu'il ne l'avoit pas trouvé si blessé quand il fut seul, que lorsqu'il avoit eu un Supérieur, & qu'il l'avoit soupçonné d'avoir feint sa blessure plus grande, afin de laisser partir Monsieur dans cette créance, qu'il n'étoit point en état de rien entreprendre.

La Reine reçût alors * un Ambassadeur extraordinaire de la Reine de Suede, qui ne venoit apparament que pour tra-

* Le 13. Septembre 1646.

vailler à l'union des deux Couronnes. Celui, que cette Reine envoia, s'appelloit le Comte de la Gardie. Il étoit Fils du Connêtable de Suede : ſon Aieul étoit François, à ce qui ſe diſoit, d'aſſez médiocre naiſſance. Il êtoit bienfait : il avoit la mine haute, & reſſembloit à un Favori. Il parloit de ſa Reine en des termes paſſionnez, & ſi reſpectueux, qu'il étoit facile de le ſoupçonner de quelque tendreſſe plus grande que celle qu'il lui devoit par la qualité de Sujet. Il étoit accordé à une Couſine Germaine de cette Reine, qu'elle même lui faiſoit épouſer. Quelques-uns ont voulu dire, que ſi elle eut voulu ſuivre ſon inclination, qu'elle l'auroit priſe pour elle; mais qu'elle s'étoit vaincuë par la force de ſa raiſon, & par la grandeur de ſon ame, qui n'avoit pu ſouffrir ce rabaiſſement. D'autres diſoient qu'elle étoit née libertine; & qu'étant capable de ſe mettre au-deſſus de la coutume, elle ne l'aimoit pas, où elle ne l'aimoit plus, puiſqu'elle le donnoit à une autre. Quoi qu'il en ſoit, cet homme parut aſſez digne de la fortune; mais plus propre à plaire qu'à gouverner. De la maniére dont il parloit de la Reine ſa Maitreſſe, elle n'avoit pas beſoin de Miniſtre; car

elle·

elle-même, quoi que très jeune, ordonnoit de toutes ses Affaires. Outre les heures qu'elle donnoit à ses études, elle en emploioit beaucoup, à ce qu'il disoit, au soin de son Etat. Elle agissoit de sa tête; & il assûroit que son moindre soin étoit l'ornement de sa personne. De la façon qu'il nous la dépeignit, elle n'avoit ni le visage, ni la beauté, ni les inclinations d'une Dame; au lieu de faire mourir d'amour les hommes, elle les faisoit mourir de honte & de dépit; & fut depuis cause que ce grand Philosophe Descartes perdit la vie de cette sorte, parce qu'elle n'avoit pas approuvé sa maniére de Philosophie. Elle écrivit à la Reine, à Monsieur Oncle du Roi, au Duc d'Anguien, & au Ministre, des Lettres que j'ai vuës, & qui furent admirées par la galanterie des pensées, par la beauté du stile, & par la facilité qu'elle témoignoit avoir à s'exprimer en nôtre Langue qui lui étoit familiere, avec beaucoup d'autres. On lui attribuoit alors toutes les vertus héroïques: on la mettoit au rang des plus illustres Femmes de l'Antiquité: toutes les plumes étoient emploiées à la loüer; & on disoit que les hautes Sciences étoient pour elle ce que l'éguille & la quenouille sont pour nôtre sexe. La Re-

nommée eſt une grande cauſeuſe : elle aime ſouvent à paſſer les limites de la vérité ; mais cette vérité a bien de la force: elle ne laiſſe pas long-tems le Monde credule abandonné à la tromperie. Quelques tems après, on connût que les vertus de cette Reine Gothique étoient médiocres : elle n'avoit alors guere de reſpect pour les Chrêtiennes ; & ſi elle pratiquoit les morales, c'étoit plûtôt par fantaiſie, que par ſentiment. Mais, elle étoit ſçavante à l'égal des hommes les plus ſçavants ; & juſques là elle avoit conſervé une haute réputation dans ſa Cour, parmi ſes Peuples, & dans toute l'Europe.

Pour regaler ſon Ambaſſadeur, on lui donna le Bal & la Comedie, de grands Repas, & tous les Divertiſſemens ordinaires. Il orna la Promenade du Canal de Fontainebleau, d'un Caroſſe en broderie d'or & d'argent, qu'il avoit fait faire pour ſa Reine. Il le fit trainer par ſix chevaux richement harnachés, ſuivi d'une douzaine des Pages de cette Princeſſe habillés de ſes livrées, qui étoient jaunes & noir, avec des paſſemens d'argent. Le Comte de la Gardie le ſuivoit dans le ſien, avec une grand quantité de livrées orangé & argent. Cette Cour en figure, avec

avec la nôtre effective & belle, rendoit la Promenade tout-à-fait agréable.

Quelques jours après, le Duc d'Anguien, poussé de cette belle passion qui l'animoit toûjours au desir de la Gloire, alla assiéger Dunkerque. Cette entreprise parut hardie; mais le bonheur voulut que cette Place se trouvât épuisée d'hommes, & de munitions de guerre, à cause du secours qu'elle avoit envoié à Mardik: & il n'y avoit plus d'Armée ennemie assez forte pour craindre quelque obstacle. Ainsi, par une favorable rencontre de plusieurs choses, ce beau dessein se rendit plus facile que vrai semblablement on ne le pouvoit espérer: & la prudence du Duc d'Anguien fut aussi grande à les bien remarquer, pour en tirer ses avantages, que sa valeur à le bien executer. J'ai oüi dire, que la fatigue qu'il se donnoit dans les pressantes occasions étoit étonnante. Comme il avoit mis dans les premiers emplois de la Guerre ses jeunes Favoris, gens de condition, mais qui étoient sans expérience, il vouloit reparer leurs fautes par ses peines & ses actions; & ne vouloit point qu'on s'apperçut de leur manquement, de peur d'être accusé de trop favoriser ses Amis & de manquer de discernement dans le choix qu'il en

faisoit. Ce qui paroissoit une bonne volonté envers eux procedoit aussi de sa sagesse, de sa capacité, de son ambition: car, pour la bonté, c'est une qualité que les Grands ne connoissent gueres & ne pratiquent pas souvent.

La Reine reçût alors * la Princesse Palestrine, qui venoit alors d'Italie, Dona Anna Colonna, Belle Sœur des Cardinaux Barberins, & Femme de leur Frere, qui étoit Préfet de Rome. Elle étoit fugitive & persecutée du Pape qui regnoit alors, qu'ils avoient élevé au Pontificat après la mort d'Urbain VIII. leur Oncle; & quoi qu'ils l'eussent fait élire malgré la France & le Ministre, ils ne receurent point dans leur disgrace de consolation plus grande que celle qu'ils rencontrerent dans la Reine & la reconnoissance qu'eut pour eux le Cardinal Mazarin. Il avoit été autrefois leur creature, & il les avoit chatiés de leur infidelité à l'égard du Roi; mais, après leur avoir fait sentir la faute qu'ils avoient faite de manquer à ce qu'ils devoient à la France, il leur fit connoitre combien il leur eut été avantageux de l'avoir pour ami. Il en usa de cette maniere, non seulement pour sa gloire particuliére, mais en-

* Le 3.. Octobre 1646.

encore pour faire dépit au Pape, qui ne l'aimoit point. Cette assistance leur fut si favorable, que Dona Anna Colonna, arrivant à la Cour, reçût nouvelle que le Pape, malgré la haine qu'il avoit contre la Maison de son Mari, avoit été contraint de s'accommoder avec eux. Il y fut forcé par une belle Armée Navale, qu'on avoit envoiée en Italie sous la conduite du Maréchal de la Meilleraye, Grand-Maitre de l'Artillerie, qui par conséquent fut bien muni de toutes les provisions necessaires qui avoient manqué au Prince Thomas. Cette Armée arriva quarante jours après le Siége levé d'Orbitelle; ce qui parut un prodige à la Cour de Rome, qui croioit être délivrée des François, & qu'ils n'étoient plus à craindre, après le desordre arrivé devant cette Place. La Princesse Palestrine étoit avancée en âge: elle avoit eu de la beauté; mais elle étoit passée: & ce qui ne se perd point lui étoit resté; car elle avoit beaucoup d'esprit. Avant qu'elle arrivât, la Reine m'avoit commandé de la voir la premiere, & d'en prendre quelque soin; à cause que je parlois Italien, & qu'elle avoit pitié de la voir arriver dans une Cour dont elle n'entendoit point la Langue Quand elle arriva, j'étois malade; mais

ma Sœur, qui parloit Italien comme moi, suppléa à mon deffaut, & lui donna les premiéres instructions de la maniére dont elle devoit agir, pour ne rien faire de mal-à-propos. Cette Dame s'accoutuma aisément à la France. Elle trouva beaucoup de gens qui l'entendoient, & qui pour faire plaisir au Ministre s'amusoient à l'écouter, sans se soucier de lui répondre. En son particulier, elle étoit contente, pourvû qu'on lui donnât audience; car elle n'aimoit pas à se taire. Elle avoit toûjours eû la réputation d'être honnête Femme, & hautaine: le nom de Colonne lui sembloit le plus illustre qui se pût porter.

La Reine, voiant la belle saison passée, se résolut de quitter Fontainebleau pour revenir à Paris * passer l'Hiver; aussi contente que le meritoit la prospérité de ses Affaires. Le Cardinal alla coucher à Petibourg, Maison de l'Abbé de la Riviére. Le Ministre lui fit beaucoup de plaintes, sur la liaison qui avoit paru pendant la Campagne entre son Maitre & le Duc d'Anguien. Le Favori du Duc d'Orleans se justifia du mieux qu'il lui fut possible, & leur confiance fut rétablie entiérement.

Quel-

* Le 9. Octobre 1646.

Quelque tems après le retour de Fontainebleau, les nouvelles arrivérent de la prise de Dunkerque, ce qui donna de la gloire au Duc d'Anguien, & beaucoup de joie au Ministre, qui voioit que tout contribuoit à sa grandeur. Il croioit avec beaucoup de raison, que les prospéritez de l'Etat étoient plûtôt les fondemens de son bonheur, que les augmentations de la Couronne. Laval, Gendre du Chancelier, & Fils de la Marquise de Sablé, bien-fait & honnête-homme à la mode du monde, mourut dans ce Siége. Il fut regretté de toute la Cour, & particuliérement du Duc d'Anguien, qui l'aimoit. Le Maréchal de la Meilleraye prit en même-tems Portolongone en Italie; & cette Victoire, quoique de peu de fruit pour la France, fut un succès agréable pour celui qui se plaisoit de triompher & de se faire craindre dans son Païs.

En ce tems, finit cet illustre Bassompierre, tant vanté dans le siécle passé pour sa galanterie. Il étoit allé à Ponts, pour voir d'Emery, qui êtoit voisin de Boutillier Pere de Chavigny, à qui appartenoit cette belle Maison de Ponts. Il y tomba malade d'une fiévre continue, dont il guérit au bout de quelques jours; & comme il revenoit à la Cour, à la pré-

miere

miere Hôtellerie où il coucha, sans montrer aucun signe de se sentir plus mal, ses domestiques le lendemain le trouverent mort dans son lit. Ce Seigneur, qui avoit été chéri du Roi Henri IV. si favorisé de la Reine Marie de Medicis, si admiré & si loüé dans tous les tems de sa jeunesse, ne fut point regretté dans le nôtre. Il conservoit encore quelques restes de sa beauté passée: il étoit civil, obligeant, & liberal; mais les jeunes gens ne le pouvoient plus souffrir. Ils disoient de lui, qu'il n'étoit plus à la mode, qu'il faisoit trop souvent de petits contes, qu'il parloit toûjours de lui, & de son tems; & j'en ai vû d'assez injustes, pour le traduire en ridicule sur ce qu'il aimoit à leur faire bonne chere, quand même il n'avoit pas de quoi dîner pour lui. Outre les deffaus qu'ils lui trouvoient, dont je demeure d'accord de quelques uns, ils l'accusoient comme d'un grand crime, de ce qu'il aimoit à plaire, de ce qu'il étoit magnifique, & de ce qu'étant d'une Cour où la civilité & le respect étoient en regne pour les Dames, il continuoit à vivre dans les mêmes maximes, dans une où tout au contraire les hommes tenoient quasi pour honte de leur rendre quelque civilité; & où l'ambition

bition dereglée, & l'avarice, ſont les plus belles vertus des plus grands Seigneurs & des plus honnêtes gens du Siécle. Cette ſeverité du Regne du feu Roi, & l'humeur du Cardinal Mazarin avoient beaucoup contribué à cette rudeſſe; car, outre ſon avarice, il mepriſoit les plus honnêtes femmes, les belles Lettres, & tout ce qui peut contribuer à la politeſſe des hommes. La ſterilité des graces, le deſir d'en reçevoir, & l'impoſſibilité d'y arriver par le merite, ont rendu les Courtiſans incapables d'y pretendre par les belles voies; & comme leur ambition en étoit plus forte & plus dereglée, parce qu'elle triomphoit entierement de leur cœur, elle étoit cauſe qu'ils ne pouvoient ſouffrir un homme qui avoit conſervé les anciennes coûtumes: en quoi certainement ils avoient tort, à mon gré. Les reſtes du Maréchal de Baſſompierre valoient mieux que la jeuneſſe de quelques-uns des plus polis de ce tems-là.

La Reine reçût alors * la Nouvelle de la mort du Prince d'Eſpagne ſon Neveu (qui, à ce que j'ai oüi dire depuis à Madame de Chevreuſe, qui l'avoit vû,) étoit un Prince aimable, déja grand, en âge de regner, & Fils unique d'un grand Roi

* Le 4 ou 5 Novembre 1646.

Roi, accablé depuis quelques années de pertes & de malheurs. La grandeur de la France consiste toûjours dans l'abaissement de l'Espagne; mais la Reine, comme Sœur, prit part aux intérêts du Roi son Frere; & sa douleur fut plus effective qu'apparente. Il est vrai, néanmoins, que sa peine fut moins sensible qu'elle ne l'auroit été, si elle n'eût pas été passionnée pour les intérêts du Roi son Fils. Cette tendresse étoit en elle de beaucoup supérieure à toutes les autres. J'ai vû des Lettres du Roi d'Espagne écrites à la Reine, qui étoient pleines d'esprit & de bon sens. La Réponse de ce Prince sur le compliment touchant sa perte fut digne d'un grand Roi. Après les remercimens ordinaires, il lui représentoit en des termes pleins d'amitié la douleur qu'il sentoit de n'avoir point de ses nouvelles, & de n'en pouvoir apprendre que par les Marchands. *Porque bien podemos, dandonos battallas como Reyes, corresponder como Hermanos* *. Ce Prince étoit malheureux : il avoit perdu en une année la Reine sa Femme, l'Imperatrice sa Sœur qu'il aimoit cherement, & son Fils

* Car nous pouvons bien, en nous donnant des Battailles comme Rois, nous aimer comme Freres.

Fils unique qu'il alloit marier à sa Niece la Fille de l'Impératrice, que cette mort lui fit prendre pour lui quelque tems après. Le soir même de ce jour, que la Reine avoit reçu cette Lettre, après nous avoir dit que le Roi son Frere lui faisoit pitié, elle ne laissa pas que de s'entretenir avec quelque douceur du droit qu'elle avoit sur cette Couronne, si sa Niece l'Infante qui restoit alors seule au Roi son Frere venoit à mourir. Cette Princesse si indifferente à sa grandeur propre, si éloignée de l'amour de commander, nous parut interessée dans cet instant, & plus ambitieuse pour ses Enfans, qu'elle n'étoit capable de l'être pour elle-même. Il nous sembla qu'elle n'auroit point été au desespoir de voir son second Fils, Monsieur, un Roi d'Espagne fait par elle.

Je vis encore quelque tems après une autre Lettre du Roi d'Espagne, où il offroit de faire la Paix, en l'assûrant de la recevoir agréablement de sa main : & il la prioit d'ordonner elle-même de ses intérêts. Il ajoûtoit ensuite à cette proposition si obligeante, *Porque no creo que Vuestra Majestad se pued olvidar de las paredes en que nacio* *. La Reine goutoit

* Car je ne croi pas que Vôtre Majesté puisse oublier les murailles dans lesquelles elle est née.

toit la douceur des termes de ces Lettres, & il étoit aisé de voir dans ses sentimens particuliers l'amitié qu'elle avoit pour ses proches : & neanmoins, comme Frere avec qui elle avoit eu autrefois un commerce si cordial & qu'elle aimoit encore si véritablement, elle parroissoit alors à l'égard du Public tellement effacée de son cœur par la qualité de Regente, qu'elle ne lui écrivoit presque plus que sur les modeles que lui en faisoit son Ministre, de peur, à ce qu'elle disoit en parlant des Affaires d'Etat, que son affection ne la fit manquer au Roi son Fils.

Dans ce deuil du Prince d'Espagne, qui ne donna guere de tristesse à la Cour, on vit arriver le Duc d'Anguien de l'Armée, qui tout victorieux demandoit avec une humilité apparente, & une véritable hardiesse, quelque récompense de l'Amirauté. La Reine l'avoit déjà prise en son nom, pour la garder au Roi; & le Cardinal Mazarin, sans qu'il parut l'avoir en effet, la posseda de cette sorte quelques années. Ce Prince fit beaucoup de propositions qu'on ne reçût point, comme celle de lui donner une Armée pour conquerir la Franche-Comté, qu'il auroit après érigée en Souveraineté. Cette

te propoſition fut éludée par le ſouvenir des maux que les Ducs de Bourgogne, Princes du Sang, & Souverains, avoient autrefois faits au Roiaume ; & on lui en fit d'autres qu'il refuſa auſſi. Monſieur, Oncle du Roi, par ſes bonnes intentions & ſa douceur, témoigna beaucoup d'affection à maintenir la paix dans la Cour; & pendant ces traitez ſecrets, les choſes ne laiſſoient pas de paroitre en bon état. Le Cardinal aiant le pouvoir de contenter l'Abbé de la Riviere, qui vouloit être Cardinal, étoit toûjours bien ſervi de lui avec cette ſeureté. Le Duc d'Anguien n'étoit pas aſſez fort, quand même il auroit eu de plus mauvaiſes intentions qu'il n'en avoit, pour former lui ſeul un Parti, & pour en eſperer un bon ſuccès. Beaucoup de perſonnes étoient diſpoſées à brouiller ; mais la Reine étoit encore trop bien appuiée : ſes Victoires affermiſſoient ſa Puiſſance. Le Duc d'Orleans étoit content ; & le Miniſtre n'étoit pas encore aſſez haï : ainſi, elle n'avoit rien à craindre.

On ne peut pas avoir toûjours du bonheur, & la viciſſitude naturelle veut que le bien & le mal ſe ſuccédent l'un à l'autre. Il arriva dans cette ſaiſon toute victorieuſe que le Marquis de Leganés,

ſui-

ſuivant heureuſement pour lui les ordres du Roi d'Eſpagne ſon Maître, vint attaquer à minuit les retranchements de l'Armée du Roi à Lerida. Le Comte d'Harcourt tenoit cette Place aſſiegée, & on eſperoit qu'elle ſeroit cauſe que bien-tôt on chanteroit un *Te Deum* à Nôtre Dame. Mais, ce Général Eſpagnol lui defit deux Regiments, tua beaucoup d'Officiers, prit le Canon, & fit lever le Siége à ce Prince Lorrain, qui de ſa perſonne y fit des merveilles. Il eût trois chevaux tuez ſous lui; mais il fut malheureux, en ce qu'il avoit entrepris ce Siege ſans l'ordre du Miniſtre, & l'avoit continué de même. Ce Prince, qui avoit autrefois fait de belles Actions, fut blamé de tout le monde; & les plus moderez croioient lui faire une grande grace, de dire de lui qu'il étoit vaillant, mais qu'il ne ſçavoit pas commander: tant il eſt aiſé de perdre ce peu de fumée qui coute ſi cher.

Le Duc de Guiſe; dont le cœur alloit voltigeant de paſſion en paſſion, aimoit alors Mademoiſelle de Ponts, Fille de la Reine, belle, de bonne Maiſon, & fort coquette: il lui avoit promis de l'épouſer, quoi qu'en effet (comme je l'ai dit) il fut marié à la Comteſſe de Boſſu en Flandres.

dres. Pour lui tenir sa promesse, il se résolut d'aller à Rome, pour faire rompre son Mariage avec cette Dame : il partit dans ce dessein ; mais, il n'y réüssit pas. Le Pape lui refusa sa demande, & le contragnit de se tenir attaché de ce lien si fâcheux à tant de gens, parce qu'il est indissoluble. Ce Voiage, entrepris pour de si pauvres motifs, eut, à l'égard de Mademoiselle de Ponts, le succès que sa vanité meritoit ; mais, il eut des suites considerables, où deux grands Rois furent obligés de prendre part.

Pendant qu'on travailloit à contenter le Duc d'Anguien, qui desiroit beaucoup, & à qui on vouloit donner peu de chose, Mr. le Prince son Pere tomba malade & mourut en trois jours. Ses Charges & ses Gouvernemens, étant très considérables, servirent à paier au Fils les dettes qu'il croioit lui être dûes. Il fut fâché sans doute d'avoir si peu pressé la conclusion de son accommodement; car il eut eu assez de courage pour prendre l'un & l'autre : mais, n'étant point fait, il n'en avoit pas assez pour demander deux dépouilles qui l'eussent rendu le Maitre de la France. Les offres qu'on lui avoit faits pour celle du Duc de Brezé son beau-Frere n'étoient pas de petite

con-

conſequence : il avoit pu avoir dès-lors Stenay, Jametz, & Clermont ; mais il les avoit refuſé, prétendant davantage. Dans la ſuite des tems il les a eûs, parce que le Miniſtre n'eut pas la force de les lui réfuſer, quand, par les brouilleries qui arrivérent depuis, ſa puiſſance diminua, & que celle des Princes devint trop grande.

Ce Prince du Sang prémier en rang, & rempli de merite, mourut le lendemain de Noël *, environ à minuit : il finit ſa vie Chrétiennement & en bon Catholique. Heureux, ſi ſes dernieres années & ſes derniéres heures ont pû effacer devant le Seigneur les paſſions de ſa jeuneſſe. Quoi que ſes Aieuls euſſent été Huguenots, il fut toûjours l'Ennemi capital de ceux de la Religion, & demeura ferme dans la véritable. Henri IV. l'avoit fait déclarer préſomptif héritier de la Couronne, & ſi pauvre, que ſon bien ne fut eſtimé que dix mille livres de rente. A ſa mort, on a dit qu'il laiſſa un million de revenu dans ſa Maiſon, avec la Charge de Grand-Maitre de la Maiſon du Roi, & ſes Gouvernemens. Ses deffauts égaloient ſes vertus : les uns & les autres étoient conſidérables. Outre la mauvaiſe réputation qu'il avoit eu

*. 1646.

dans

dans sa jeunesse, il étoit avare & malheureux à la Guerre. C'est le terme le plus doux dont on puisse se servir pour parler d'un Prince qui ne passoit pas pour vaillant. Ceux, qui l'avoient vu jeune, disoient qu'il avoit été beau; mais sur ses dernières années il étoit sale & vilain, & avoit peu de marques de cette beauté. Ses yeux, qui étoient fort gros, étoient rouges. Sa barbe étoit négligée; & d'ordinaire, ses cheveux étoient fort gras. Il les passoit toûjours derriere ses oreilles; si bien qu'il n'étoit nullement agréable à voir. Mais, outre ce que j'en ai dit, il faut y ajoûter qu'il vouloit que les Loix de l'Etat fussent observées, & que dans tous les Conseils il protégeoit toûjours la justice. Il étoit le fleau des Partisans, & il avoit témoigné en beaucoup d'occasions qu'il n'avoit point de plus forte passion, que celle de l'équité & de la droite raison. Ce même esprit lui faisoit avoir l'ordre dans sa maison: il avoit soin lui-même d'envoier ses Domestiques à la Messe les Dimanches & les Fêtes; & le jour de Pâques il avoit accoûtumé pour obliger ses gens à faire leur devoir en ce saint jour, de leur faire

faire distribuer à chacun un quart d'écu. J'ai oüi dire, mais je ne le sçai pas au vrai, qu'il alloit quelquefois dans les Places publiques pour demander lui-même le prix des denrées, & vouloit sçavoir le détail de toutes choses, afin de prendre soin de la police, & de se familiariser avec les peuples; non sans dessein peut-être de leur plaire, & de les voir affectionnez à sa personne. Il se préparoit à combattre le Ministre : il n'approuvoit pas sa conduite. Il est à croire qu'il attendoit que les revoltes qui pouvoient arriver sous une longue Regence lui donnassent lieu de l'attaquer. La Reine ne vouloit pas souffrir, que dans ses Conseils, il formât toûjours quelque petite contrarieté sur les matiéres qui s'y traitoient, & où il étoit presque toûjours un obstacle aux desseins du Ministre : ce qui souvent procédoit de la rectitude & du zêle qui l'animoit pour le bien de l'Etat. En mourant, il en demanda pardon au Ministre, & l'assura qu'il n'avoit eu envers lui d'autre dessein que celui de s'acquitter de son devoir & de satisfaire à sa conscience. Il donna sa bénédiction à ses Enfans, à con-

condition de vivre en bons Catholiques. Il leur conseilla de ne jamais manquer a ce qu'ils devoient au Roi, & les assûra que le plus grand malheur, qui pût arriver à un Prince du Sang, étoit de faire un parti contre son Souverain, parceque c'étoit perdre une belle place, pour devenir les esclaves de tous ceux qui les pouvoient servir. Il traita Madame la Princesse comme s'il l'eut aimée toute sa vie; mais, dans le vrai, il ne la considéroit que quand il la trouvoit propre à le servir dans ses intérêts de la Cour, où elle étoit aimée plus que lui. Elle ne fut pas au desespoir de sa mort; & l'illustre Madame de Rambouillet fut estimée d'avoir dit en cette occasion, que Madame la Princesse n'avoit jamais eu que deux belles journées avec Mr. le Prince, qui furent le jour qu'il l'épousa, par le haut rang qu'il lui donna; & le jour de sa mort, par la liberté qu'il lui rendit, & le grand bien qu'il lui laissa; outre qu'elle en fut favorablement traitée par son Testament. Comme elle est héritiére de cette grande Maison de Mommorency, elle avoit de grands droits à prendre sur le bien de Mr. son Mari.

Ce même jour de Noël *, Madame

* 1646.

accoucha d'une Fille, qui fut un sujet de tristesse à Mr. le Duc d'Orleans : il souhaitoit passionnément d'avoir un Fils ; & comme il étoit bon, & fort aimé, les François le desiroient avec lui : car, naturellement, nous aimons la race de nos Rois, & sa conservation. Ce qui affligea ce Prince donna de la joie au Duc d Anguien, qui se vit par là prémier Prince du Sang ; non seulement par la mort de Mr. le Prince son Pere, mais parceque cette Fille ne l'empêcha point d'en prendre le rang ce même jour, & de joüir des prérogatives de cette qualité pour le reste de la vie. Les avantages en sont grands, & ne se peuvent plus perdre, quand une fois on les a possedèz.

Mr. le Prince étoit plus heureux que Monsieur. Il avoit déjà un Fils, qui, tout enfant qu'il étoit, alloit donner de l'eau benite de la part du Roi à feu Monsieur son grand Pere. On servit l'Effigie de ce Prince mort trois jours durant, selon la coutume ; & comme il avoit été avare pendant sa vie, on fit de plaisantes railleries à la Cour, sur la douleur que son ame devoit sentir en l'autre monde, des grandes & inutiles dépenses qui se faisoient par son corps. L'esprit de l'homme est presque toûjours porté à

rire

rire des choſes les plus ſerieuſes. De tels exemples, néanmoins, les devroient faire entrer profondément dans la connoiſſance du néant de toutes les vanitez & de toutes les grandeurs de la terre.

La Reine alla voir Madame la Princeſſe, plûtôt pour ſe réjoüir avec elle, que pour la plaindre; & viſita auſſi toute la Famille, à la réſerve de Madame de Longueville, qui depuis quelque tems étoit abſente. Elle étoit allée à Munſter, trouver le Duc de Longueville, que la Reine y avoit envoié dès le commencement de ſa Régence, pour travailler à la Paix.

Le prémier mois de cette année *, ſans nulle nouveauté qui mérite d'être écrite, les ennemis penſerent ſurprendre Armentieres; mais, le Maréchal de Gaſſion, le plus vigilant de tous les hommes, les prévint, & ſauva cette Place. La plus conſidérable affaire de la Cour, & celle où l'on paroiſſoit penſer d'avantage, étoit le divertiſſement & le plaiſir. J'ai déjà dit, que la Reine aimoit la Comédie, & qu'elle ſe cachoit pour l'entendre l'année de ſon grand deuil; mais alors, elle y alloit publiquement. Il y en avoit de deux jours l'un, tantôt Italienne, & tan-

* Janvier 1647.

not Françoiſe, & aſſez ſouvent des Aſſemblées. L'Eté précedent le Curé de St. Germain, homme pieux & ſevere, écrivit à la Reine qu'elle ne pouvoit en conſcience ſouffrir ces divertiſſemens. Il condamnoit la Comédie, & particuliérement l'Italienne comme plus libre & moins modeſte. Cette Lettre avoit un peu troublé l'ame de la Reine, qui ne vouloit point ſouffrir ce qui pouvoit être contraire à ce qu'elle devoit à Dieu. Etant alors inquietée de la même choſe, elle conſulta ſur ce ſujet beaucoup de perſonnes. Pluſieurs Evêques lui dirent que les Comédies, qui ne repréſentoient pour l'ordinaire que des Hiſtoires ſerieuſes, ne pouvoient être un mal: ils l'aſſurerent que les Courtiſans avoient beſoin de ces ſortes d'occupation pour en éviter de plus mauvaiſes: ils lui dirent, que la dévotion des Rois devoit être différente de celle des particuliers, & qu'étant des perſonnes publiques, ils devoient authoriſer les divertiſſemens publics, quand ils étoient au rang des choſes indifferentes. Ainſi, la Comédie fut approuvée, & l'enjouement de l'Italienne ſe ſauva ſous la protection des Pieces ſérieuſes. Les ſoirs, la belle Cour ſe raſſembloit au Palais Royal, dans la petite Sale des Comédies. La

Reine

Reine se mettoit dans une Tribune, pour l'entendre plus commodement, & y descendoit par un petit escalier, qui n'étoit pas éloignée de sa chambre. Elle y menoit le Roi, le Cardinal Mazarin, & quelque fois des personnes qu'elle vouloit bien traiter, soit par la considération de leur qualité, soit par la faveur. Nous recevions ces graces avec plaisir, parceque ceux qui ont l'honneur d'approcher des Rois familiérement, ne sçauroient s'empêcher de regarder ces bagatelles comme des choses fort importantes, d'autant qu'elles sont comptées pour beaucoup à l'égard du Public.

Quand le Curé de St. Germain vit la Comédie tout à-fait rétablie, il se réveilla tout-de-bon, & parla tout de nouveau contr'elle, comme un homme qui vouloit faire ce qu'il croioit de son devoir. Il vint trouver la Reine, & lui maintint, que ce divertissement ne se devoit point souffrir, & que c'étoit péché mortel. Il lui apporta son Avis signé de sept Docteurs de Sorbonne, qui étoient de même sentiment. Cette seconde reprimande Pastorale donna tout-de-nouveau de l'inquiétude à la Reine, & la fit résoudre d'envoier l'Abbé de Beaumont, Précepteur du Roi, consulter dans la même

Sorbonne l'opinion contraire. Il fut trouvé par dix ou douze autres Docteurs, que présuposé que dans la Comédie il ne se dise rien qui pût apporter du scandale, ni qui fût contraire aux honnêtes mœurs, qu'elle étoit de soi indifferente, & qu'on pouvoit l'entendre sans scrupule; & ce'a fondé sur ce que l'usage de l'Eglise avoit beaucoup diminué de cette sévérité Apostolique, que les prémiers Chrêtiens avoient observée dans les prémiers siécles. Par cette voie, la conscience de la Reine fut en repos; mais, malheur à nous, d'avoir dégéneré de la vertu de nos Peres, & malheur à nous d'être devénus ainsi des infirmes dans nôtre zêle, & notre fidélité. Les Courtisans criérent hautement contre le Curé, & le traitérent hautement de ridicule. Ils voulurent persuader que le Pere Vincent, homme de bien, & d'une grande pieté, avoit eu part à cette Affaire, pour travailler à la ruine de son Ministre, en lui faisant condamner des choses qu'il authorisoit auprès d'elle; mais en plusieurs occasions elle répondit toûjours qu'elle n'en croioit rien.

Quoique je ne traitte des grandes Affaires qu'en passant, & à la mode d'une Femme qui ne les a pu sçavoir à fonds, &

& qui a ſouvent oublié de les remarquer : Il eſt arrivé néanmoins qu'elles ont été publiées dans le Cabinet ; & je me ſuis quelque fois appliquée à écouter les acteurs, quand ils en parloient. Celles qui étoient de quelque conſidération venant à ma connoiſſance, j'en écris les endroits qui me ſont échapez par le hazard, ſans que je me ſois ſouciée de les ſçavoir tous, ni dans toutes leur étenduë, parce que je n'ai pas eu le deſſein d'écrire l'Hiſtoire regulierement ; mais j'ai pris ſoin ſeulement de ne dire que la verité qui m'eſt toûjours venue par ceux qui avoient le plus de part dans les affaires. La Paix, que les Hollandois firent avec les Eſpagnols, & que je veux marquer ici, eſt une preuve de ce que je dis : c'eſt un lambeau que je veux laiſſer tomber en marchant mon chemin; il trouvera ſa place avec les autres de même nature : & comme il ne ſera pas traitté avec plus d'ordre & de ſuitte, il n'aura pas auſſi plus de prix, ni de valeur.

Ce Peuple rebele à ſon Roi, qui avoit donné tant de peine à Philippe ſecond, qui avoit aſſouvi par ſon joug la cruauté du Duc d'Albe, & donné tant d'em-

ploi à la valeur du Prince de Parme, qui avoit mis à de si grandes épreuves la vertu de Marguerite & celle de l'infante Clara Eugenia : cette Republique, enfin, si celebre par sa puissance, par la hardiesse de son entreprise, par son établissement, & par les glorieuses actions, que les Princes d'Orange ont fait en la gouvernant, avoit soutenu la révolte par les assistances de la France ; mais, elle se résolut de l'abbandonner, & d'achever de se mettre dans la possession d'une liberté legitime. J'ai dit qu'elle leur avoit été offerte, & que les Ministres de France, les Cardinaux de Richelieu & Mazarin, les en avoient toûjours empêchez. L'abattement de leur véritable Maître, dont les Affaires étoient en mauvais état, leur donna le moien de faire la Paix avec lui, en conservant leurs Etats usurpez, leurs Conquêtes, & leur Domination. Ils firent alors un Traité avec lui, qui ne fût conclû que quelque tems après, & se rendirēt paisibles Seigneurs de ce Païs dont ils sont demeurez les Souverains, avec la honte de demeurer aussi mauvais Chrêtiens, qu'ils ont été mauvais Sujets. Pour garder quelque mesure avec le Roi, ils retardérent quelque tems à le signer, disant qu'ils vouloient travailler à faire la

Paix

Paix générale, avant de se séparer entierement de nous. On donna ordre au Comte de Servient, qui étoit à Munster, d'y aller faire un Voiage, pour travailler à rompre tout-à-fait cette Paix particuliere ; mais, il n'y réüssit pas : & ces Peuples, suivant l'exemple de tous les autres, ne pensérent qu'a leurs intérêts, & à l'affermissement de leur grandeur. Estrade, qui étoit auprès du Prince d'Orange de la part du Roi, lorsque cet accommodement fut conclû, m'a dit que l'avarice de la Princesse d'Orange en fut cause, & que les Espagnols la gagnérent dans les derniers tems de la vie de son mari * : il assuroit que ce Prince, qui ressembloit par sa valeur & sa capacité à ses Aieuls, n'auroit jamais consenti à cette Paix, s'il eut été en état de suivre les sentimens de la gloire & de l'ambition. Il étoit persuadé que la fin de la Guerre étoit la fin de la Puissance de sa Maison; & que ne se faisant plus redouter par les armes, ces Peuples les mépriseroient. Mais, ses maladies, en diminuant les forces de son corps, diminuerent aussi celles de son esprit, & fit qu'il ne s'opposa point à cette Négociation, comme il auroit fait, s'il eut été en meilleure santé. Si l'ava-

* Henri de Nassau.

rice d'une femme commença cet ouvrage, celle du Ministre, malgré le désir qu'il avoit de l'empêcher, l'acheva. Estrades, me contant ces particularitez, me dit que cette Princesse ne s'étoit liée à l'Espagne, que par dépit de ce que le Cardinal Mazarin manqua de lui envoier des pendants d'oreilles de diamans qu'il lui avoit fait esperer.

Pour ne pas quitter si long-tems la Cour de nôtre Régente, il faut revenir aux Princes, qui étoit le seul sujet des inquiétudes que pouvoit avoir alors* la Reine. Le Prince de Condé étant devenu riche & puissant, il fut regardé de toute la Cour comme celui dont l'amitié ou la haine alloit faire la bonne ou mauvaise fortune des hommes.

Cet air victorieux que lui donnoient les Batailles de Rocroi & de Fribourg, & les Prises de Furnes, de Mardick, & de Dunkerque, le faisoit considérer de ses Maitres; & la plûpart cherchoient plûtôt sa protection, que celle du Duc d'Orleans. C'est pourquoi, ceux qui par leur grands établissemens étoient en état de faire du bien ou du mal lui aiant offert leurs services, & s'étant attachez à ses intérêts, sa Cour étoit fort grosse, &

* Janvier 1647.

& quand il venoit chez la Reine, il remplissoit sa chambre des personnes du Roiaume les plus qualifiées. Ses Favoris, qui étoient la plûpart des jeunes Seigneurs qui l'avoient suivi dans l'Armée, & participant à sa grandeur, comme ils avoient eu part à la gloire qu'il y avoit acquise, avoient été appellez les *petits Maîtres*, parce qu'ils étoient à celui qui le paroissoit être de tous les autres; & ce titre avoit effacé celui des *Importans*.

Dans cet état, quoi que la qualité de Fils de France mît difference entre le Duc d'Orleans & lui, & qu'il lui rendit en apparence de grands respects, il ne laissoit pas dans toutes les occasions d'en tirer tous les avantages qu'il en pouvoit tirer, & ne négligeoit rien en quelque façon. Comme il assistoit au Conseil, depuis la mort de Mr. le Prince son Pere, il arriva qu'un jour étant tous deux au Conseil de direction, le Duc d'Orleans, qui d'ordinaire avoit son Sécrétaire derriere sa chaise, & quelques-uns de ses Officiers, trouva mauvais que Mr. le Prince en usat de la même maniére, quoi que Mr. le Prince son Pere ne l'eut jamais fait. Ce Prince s'en plaignit à Mr. le Chancélier, qui paroissoit être Ami de Mr. le Prince qu'il voioit devant

lui. Il fut fort embarassé : car Monsieur le priant de lui aller dire, que s'il continuoit à tenir derriere lui ses Officiers, il les feroit chasser par force : ne pouvant se résoudre de lui aller faire ce compliment, il dit à Monsieur qu'il falloit là-dessus consulter d'Hemery, qui étoit l'homme du Ministre, & qui avoit vû feu Mr. le Prince en ce Conseil. D'Hemery, qui étoit hardi & décisif, dit tout librement, qu'il falloit que Mr. le Prince se renfermât dans les mêmes bornes de Mr. son Pere, & qu'il falloit lui apprendre le mécontentement de Monsieur. Tous deux ensemble lui allerent faire sçavoir, dont il fut d'abord un peu surpris : mais, après avoir été assûré que feu Mr. le Prince ne tenoit point d'Officiers auprès de lui, il appella aussi-tôt son Sécrétaire, & lui commanda tout haut de ne pas s'approcher de lui, quand il seroit au Conseil, & tout bas il lui ordonna d'y venir quelquefois, & de n'y tarder guéres. Monsieur étant satisfait, après le Conseil dit à Mr. le Prince avant de sortir, qu'il ne devoit point trouver mauvais ce qu'il avoit fait, puisque cela étoit juste : & Mr. le Prince lui répondit, *Il est vrai Mr. & je ne refuserai jamais de vous rendre ce que je vous dois : mais, satisfaisant à*

tous

tous les respects qui vous sont dûs aux choses de consequence, il me semble qu'en cette bagatelle vous deviez m'en faire avertir plus doucement. A quoi Monsieur aiant ajoûté un compliment en forme d'excuse, ils se saluerent & demeurerent bons amis, c'est-à-dire, autant que le peuvent être de grands Princes, que l'intérêt & la politique peuvent tous les jours rendre ennemis.

Le Duc de Longueville, qui oit proprement de la Famille de Mr. le Prince, à cause de Madame de Longueville, qui n'avoit pas moins d'ambition que son Frere, demanda la Charge de Colonel des Suisses, qui étoit vacante par la mort du Maréchal de Bassompierre; disant à la Reine, qu'en partant pour aller en Allemagne pour y traiter la Paix, elle lui avoit promis de lui donner la prémiere qui seroit à sa disposition. Monsieur s'y opposa fortement, tant pour plaire à la Cour, à ce que l'on crut, que pour ses intérêts particuliers: disant qu'il ne souffriroit pas que Mr. le Prince, qui étoit déja Grand Maître de la Maison du Roi, eut un Beau-Frere Colonel des Suisses; au moien desquelles deux Charges jointes ensemble, il seroit tout-à-fait Maître de la Maison, & même de la Personne du Roi.

Roi. Ces difficultez furent cause qu'on la donna au Maréchal de Schomberg, & le Gouvernement de Mets, en recompense de celui de Languedoc, que Monsieur avoit pris pour lui : & le Duc de Longueville fut contraint de se contenter des grands établissemens qu'il avoit déja, & de l'honneur de travailler à la plus grande Affaire du monde, dont on disoit pourtant qu'on avoit donné le secret à Servien plus qu'à lui ; mais il avoit de bons Parreins à la Cour. Mr. le Prince, & la Normandie, dont il étoit le Gouverneur, étoient des gages bien assurez de sa récompense. Aussi, il ne fut pas long-tems sans être satisfait, quoiqu'il ne fut pas déjà trop à plaindre.

La Reine reçût en ce tems-là * une autre Lettre du Roi son Frere, où il lui faisoit part de son second mariage avec la Fille de l'Empereur, qui avoit été destinée au Prince son Fils. Il lui mandoit qu'*el Emperador aviendole ofrecido su hija y siendose el sin hijo, y el Principe muerto, el se avia resuelto en casarse con ella*; & sa Lettre finissoit en ces termes, *guarde me Dios à Vuestra Majestad como lo desseo y como lo he menester*. Ce mot de *menester*, qui signifie *besoin*, auroit [illegible]

pa[illegible]

* Février 1647.

passer pour bassesse, si dans cette Langue il n'étoit pas expliqué plûtôt à *tendresse* que *besoin & necessité*, qu'il paroit signifier en la nôtre. Cette petite Princesse, qui étoit sa Niéce, & qui n'avoit que treize ans, devint sa Femme, par cette necessité que les Rois d'Espagne se sont imposée de s'allier presque toûjours dans leur propre Famille. Il avoit alors quarante-trois ans, & cette propension naturelle des personnes avancées en âge eut un grand effet en lui; car, il l'aima infiniment, & fit voir que quand l'amitié qui procede du sang se mêle avec celle qui est plus sensible, la passion en est sans doute plus forte & plus tendre. Comme ce Prince avoit fort aimé l'Impératrice sa Sœur, il aima toutes les deux en une seule personne; & joignant la qualité de Parent avec celle de Mari, cette Princesse lui tint lieu de toute chose; si bien qu'en lui ce lien, qui déplait souvent, étant noué par toutes sortes de nœuds, lui fut agréable par la même raison qui le rend insuportable à la plus grande partie de ceux qui s'y soumettent.

Le Comte d'Harcourt, qui étoit en Catalogne en mauvaise posture, puisqu'il étoit mal à la Cour, demanda son congé pour revenir à Paris se deffendre

cou-

contre ses ennemis, qui ne l'épargnoient pas: ils lui faisoient dire qu'il n'avoit manqué de prendre Lerida, que par ce que le Cardinal avoit abandonné la Catalogne, pour envoier toutes les forces en Italie; un homme en peu penchant vers la chûte trouvant toûjours de bonnes personnes qui le font paroitre avec tous les crimes & toutes les fautes dont vrai semblablement il pourroit être soupçonné. Son congé lui fut accordé facilement; & il fut résolu, pour donner de l'éclat au nom François, que Mr. le Prince iroit commander l'Armée de Catalogne, & qu'on lui donneroit des forces suffisantes pour rétablir entiérement la reputation des Armes du Roi. Cela fut arresté au Conseil le 9. de Février, & tenu secret quelque tems pour des raisons que je n'ai pas sçues. Le Maréchal de Gramont celebra ce silence comme un grand miracle; admirant qu'une chose sçue de cinq ou six personnes eut pu demeurer cachée à la connoissance du public seulement peu de jours.

Le même jour se fiança au Louvre Mademoiselle de Themines, Fille de la Maréchalle d'Estrées, & de son premier Mari, avec le Marquis de Cœuvre, Fils du second. La Reine d'Angleterre

gleterre, qui se trouva à cette ceremonie, fit de grandes difficultez pour signer la premiere : ce qu'elle fit après les civilitez & les resistances requises en de telles occasions. Le Roi & la Reine signérent ensuite ; puis le Prince de Galles, & après lui Monsieur * parce que le véritable Monsieur étoit encore trop petit, & ne savoit pas écrire.

Sur la fin des jours gras † le Cardinal Mazarin donna un grand régal à la Cour, qui fut beau & fortement loüé par les adulateurs qui se rencontrent en tous tems. C'étoit une Comédie à Machines & en Musique, à la mode d'Italie, qui fut belle, & celle que nous avions déja vûe, qui nous parut une chose extraordinaire & Royale. Il avoit fait venir les Musiciens de Rome, avec de grands soins, & le Machiniste aussi, qui étoit un homme de grande réputation pour ces sortes de Spectacles. Les habits en furent magnifiques, & l'appareil tout de même sorte. Les Mondains s'en divertirent : les Devots en murmurérent ; & ceux, qui par un esprit déréglé blâment tout ce qui se fait, ne manquerent pas à leur ordinaire d'empoisonner ces plai-

* Le Duc d'Orleans.

† Le 2 Mars 1647.

plaisirs, parce qu'ils ne respirent pas l'air sans chagrin & sans rage. Cette Comédie ne put être prête que les derniers jours du Carnaval ; ce qui fut cause que le Cardinal Mazarin, & le Duc d'Orleans, presserent la Reine pour qu'elle se joüât dans le Carême : mais elle, qui conservoit une volonté pour tout ce qui regardoit sa conscience, n'y voulut pas consentir. Elle témoigna même quelque dépit, de ce que la Comédie, qui se représenta le Samedi pour la premiere fois, ne pût commencer que tard, parce qu'elle vouloit faire ses dévotions le Dimanche gras ; & que la veille des jours qu'elle vouloit communier elle avoit accoûtumé de se retirer à meilleure heure, pour se lever le lendemain plus matin. Elle ne voulut pas tout-à-fait perdre ce plaisir, pour obliger celui que le donnoit ; mais, ne voulant pas aussi manquer ce qu'elle croyoit être de son devoir, elle quitta la Comédie à moitié, & se retira pour prier Dieu, pour se coucher, & souper à l'heure qu'il convenoit, pour ne rien troubler de l'ordre de sa vie. Le Cardinal Mazarin en témoigna quelque déplaisir ; & quoique ce ne fut qu'une bagatelle, qui avoit en soi un fondement assez serieux & assez grand pour obliger

la

la Reine à faire plus qu'elle ne fit, c'est-à dire, à ne la point voir du tout, elle fut néanmoins estimée d'avoir agi contre les sentimens de son Ministre : & comme il témoigna d'en être fâché, cette petite amertume fut une grande douceur pour un grand nombre d'hommes. Les langues & les oreilles inutiles en furent occupés quelques jours, & les plus graves en sentirent des momens de joie, qui leur furent delectables. Le Marêchal de Gramont, éloquent, spirituel, Gascon, & hardi à trop louër, mettoit cette Comédie au-dessus des merveilles du monde : le Duc de Mortemar, grand Amateur de la Musique, & grand Courtisan, paroissoit enchanté au seul nom du moindre des Acteurs ; & tous ensemble, afin de plaire au Ministre, faisoient de si fortes exagérations quand ils en parloient, qu'elle devint enfin ennuieuse aux personnes modérées dans les paroles. Leur sentiment & les grandes loüanges qu'ils lui donnerent firent qu'elle en parut moins belle ; & le bruit qu'ils en firent en la justifiant, la bonté de la Simphonie, ne purent pas empêcher de demeurer d'accord que l'adulation ne doit point être blâmée à la Cour en des sujets de cette nature. Le

Le lendemain au soir, cette celebre Comédie se représenta, & la Reine la vit entiérement. Le Lundi, il y eût Bal, qui se donna sur le Théatre dans une Sale faite à Machines, qui se plaçoit en ce lieu en un moment; ce qui parut la plus belle chose qui se pût voir. Elle étoit dorée, & faite par grands quadres, avec des Tableaux, qui peints en perspective étoient un agréable objet à ceux qui occupoient l'Amphithéatre. Cette Salle étoit aussi toute meublée de siéges, & de carreaux, qui se trouvoient placez dans des niches qui étoient tout autour, sans que la main des hommes parut y avoir quelque part. Au bout d'enhaut, se trouvoit un Trone élevé de quatre ou cinq degrez fournis de carreaux, de chaises à bras, & d'un dais au-dessus de toile d'or & d'argent, avec de la crépine digne d'un tel Ammeublement. Quatre grands chandeliers de cristal éclairoient cette Salle, qui paroissoit un veritable enchantement & qui dans nos jours nous representoit le siécle d'Urgande & d'Armide. Le Roi, pour faire civilité au Prince de Galles, ne se mit point à sa place, où il fit asseoir Mademoiselle, qui ce soir-

là

là étoit parée par les mains de la Reine, des pierreries de la Couronne, perles & diamans, renoûez avec des petits rubans incarnat, noir, & blanc. Cette parure étoit belle & agréable; particulierement le bouquet qu'elle avoit sur sa tête. Il sembloit que ces gros diamans & les grosses perles étoient semées dans des fleurs, & que toutes les beautez & ces richesses de la Nature se fussent assemblées exprès pour son ornement. De ce bouquet sortoient trois plumes, qui lui pendoient sur la gorge, des trois couleurs du ruban; & dans ce jour elle fit voir qu'une belle personne devient encore plus belle, quand elle est parée. Le Roi avoit un habit de satin noir, en broderie d'or & d'argent, dont le noir ne paroissoit que pour en relever d'avantage la broderie. Des plumes incarnates & des rubans de la même couleur achevoient sa pature mais les beaux traits de son visage, la douceur de ses yeux, jointe à leur gravité, la blancheur & la vivacité de son teint avec ses cheveux qui alors étoient fort blonds le paroient encore d'avantage que son habit. Il dansa parfaitement bien; & quoiqu'il n'eut alors que huit ans, on pouvoit
dire

dire de lui, qu'il étoit un de ceux de la Compagnie qui avoit le meilleur air, & bien assurement le plus de beauté.

Le Prince de Galles y reçut beaucoup de loüanges, & plut à tout le monde; mais, celui dont l'habit eut le plus d'approbation fut le Vidame d'Amiens Gendre du Maréchal de Villeroi. Il étoit en broderie d'or & de perles, & la broderie étoit si delicate, qu'elle n'avoit rien qui ne fût dans l'ordre de l'usage, qui sembloit alors mepriser les pierreries parce qu'elles étoient quelque chose de trop grossier.

La Duchesse de Mombazon y vint parée de perles & d'une plume incarnate sur sa tête; & quoi qu'elle eut plus de quarante ans, elle y parut encore dans un grand éclat de beauté; montrant par-là, que des beaux, l'arriere-saison est toûjours belle. Mademoiselle de Guise s'y trouva, qui n'étoit plus jeune, quoi qu'elle le fût beaucoup plus que la Duchesse de Mombazon. Sa beauté, sa bonne mine, & sa modestie, avec des perles & du noir, la firent admirer de tous ceux qui la virent. Toutes les autres personnes d'âge à parer l'Assemblée firent tous leur efforts pour plaire

plaire aux Spectateurs. Les Filles de la Reine, Ponts, Guerchy, & St. Megrin, tachérent de faire quelques conquêtes naturelles, par le soin qu'elles eurent de s'embelir par toutes sortes de voies. Heureuses, si parmi tant d'Amans elles eussent pû attraper des Maris, selon lèur ambition & le dereglement de leurs desirs.

La Comédie le lendemain se representa tout de nouveau, qui fut le Mardi-gras. Elle finit fort tard, & nous n'avions point soupé. Le Cardinal nous offrit le sien, que nous fumes manger avec lui, Madame de Bregy, Mademoiselle de Beaumont, ma Sœur, & moi; (car Mademoiselle de Beaumont étoit alors rétablie dans les bonnes graces de la Reine) C'est le seul regal qu'il nous ait fait en sa vie, qui ne fut pas grand. Il nous traitta avec beaucoup d'indifference & de froideur. Il méprisoit les Dames, & ne croioit pas qu'elles fussent dignes de son estime, si par leurs intrigues, ou par leur malice, elles ne trouvoient le moien d'acquerir sa confiance. Nous sortimes de chez lui mal satisfaites de n'avoir pas été mieux reçûës; particulierement, Madame de

Bre-

Bregy, qui étoit belle Femme, faisoit profession de l'être, & qui même avoit l'audace de prétendre que ce grand Ministre avoit pour elle quelque sentiment de tendresse. Par cette raison, elle sentit sa gravité beaucoup d'avantage que nous autres, qui étions toutes résoluës à la souffrir & fort accoûtumées à ses manieres dedaigneuses.

Le Prince de Condé, voiant le mois de Mars avancé * voulut penser à son voiage de Catalogne. Quand il partit, il y avoit quelque petite émotion, qui troubloit le repos de son cœur : il l'avoit laissé surprendre à la beauté de Mademoiselle de Toussy ; & cette foiblesse s'étoit glissée dans son ame, lorsque malgré sa jeunesse il faisoit déja une haute profession de mepriser cette folle passion, pour se donner entierement à celle de la gloire. Il faisoit le fanfaron contre la galanterie, & disoit souvent qu'il y renonçoit, & même au Bal, quoi que ce fut le lieu où sa personne paroissoit davantage. Il n'étoit pas beau : son visage étoit d'une laide forme : il avoit les yeux bleus & vifs, & dans son regard se trouvoit de la fierté. Son nez étoit

* Le 22. Mars 1647.

étoit aquilain, sa bouche étoit fort desagréable, à cause qu'elle étoit grande, & ses dents trop sorties; mais dans toute sa phisionomie il y avoit quelque chose de grand & de fier, tirant à la ressemblance de l'Aigle. Il n'étoit pas des plus grands; mais sa taille en soi étoit toute parfaite. Il dançoit bien, & avoit l'air agréable, la mine haute, & la tête fort belle: l'ajustement, la frisure, & la poudre, lui étoient necessaires pour paroître tel; mais, il se négligeoit déjà infiniment: & dans ce grand deüil, qu'il portoit de feu Mr. le Prince, il étoit peu aimable; car aiant le visage maigre & long, cette negligence lui étoit desavantageuse. Elle étoit causée par la perte qu'il avoit faite de Mademoiselle du Vigean; & depuis sa retraite aux Carmelites, il étoit demeuré dans une entiére indifference. Dans cet état, Mademoiselle de Toussy vint réveiller en lui le desir de plaire; si bien qu'on le vit propre quelques jours à la Cour; avant que de partir pour cette Campagne: & ce changement en fit toute l'occupation. Un soir, peu de jours avant qu'il s'en allât, nous le trouvâmes, Mademoiselle de Beaumont & moi, dans le Jardin de Renard. Comme il s'approchoit de nous, pour nous faire civi-

lité, après avoir quelque tems parlé de son voiage, Mademoiselle de Beaumont lui demanda, s'il partoit content? Il lui répondit serieusement, *que cela dépendoit entiérement de l'état de l'Ame*; & sans s'expliquer davantage, il nous laissa deviner qu'il quittoit Paris avec quelque regret. Etant arrivé à l'Armée, comme il n'y trouva pas ses Troupes ni son Canon si prêts qu'il l'avoit cru, il en témoigna du chagrin. Mademoiselle de Toussy avoit plus de beauté que d'esprit; mais, en cette occasion, elle parut avoir du jugement: car, elle ne vouloit point alors de Galant; & comme elle avoit dessein de se bien marier, cette flame de toutes façons fut si mal nourrie, qu'elle s'éteignit quasi aussi-tôt qu'elle s'aluma: si bien que le cœur de ce Prince fut entiérement occupé de son ambition, jusques au tems qu'une autre personne *, plus dangereuse que Mademoiselle de Toussy, & plus éclairée aussi, le vint partager avec cette dominante passion. Il y a même des personnes sçavantes sur le secret de la Galanterie, qui ont dit qu'il n'avoit jamais aimé veritablement cette Beauté sans charmes, qui tout au plus ne le charma que pour peu de tems. Le

* *Madame de Chatillon.*

Le Prince d'Orange mourut dans ce tems-là. Ce fut, par les raiſons que j'ai dites, une perte pour la France. Le merite de ce Prince l'ayant fait eſtimer dans toute l'Europe, il en fut de même fort regretté. Le malheureux Roi d'Angleterre, qui l'avoit honnoré de ſon Alliance, ſe trouvoit alors dans les approches de ſa funeſte deſtinée. Il fut trahi par les Ecoſſois, chez qui il étoit allé chercher de la fidélité & des forces, pour ſe venger des Parlementaires; mais ces Peuples barbares le livrérent à ſes ennemis. J'ai oüi dire, qu'ils lui demanderent s'il n'étoit pas content d'aller en Angleterre, & qu'il leur avoit répondu, *qu'il étoit plus juſte qu'il allât avec ceux qui l'avoient acheté, que de demeurer parmi ceux qui l'avoient vendu.* Ce fut pour être mis priſonnier dans l'Iſle de Wight, où il demeura juſques à ſa mort. Pluſieurs propoſitions lui furent faites de la part du Parlement, & de ſes Sujets; mais, ſoit qu'il les trouvât contraires à ſa conſcience, ou qu'il manquât d'habileté pour prendre celles qui lui étoient convenables, ce qui a été dit par des perſonnes capables d'en juger, il n'en accepta pas une, & fut reſervé par l'ordre de Dieu à la plus cruelle & étonnante

fin qu'un Roi puisse avoir.

Nous n'avions plus, Dieu merci, de Guerre de Religion en France : il y avoit seulement des Contestations qui arrivoient souvent entre nos Docteurs sur des Questions de Théologie. Il y en avoit une sur la Grace, qui sembloit avoir été terminée par une Décision du Pape Urbain VIII. contre laquelle aucun d'eux ne reclamoit; mais, dans le fond, les uns & les autres étoient encore dans les mêmes Sentimens, qui s'étoient répandus dans le Public par leurs Ecrits. Le Pere des Mares, de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire, qui prêchoit le Carême cette année avec beaucoup de zêle, & tout à fait selon l'Evangile quant aux Mœurs, étoit suivi des gens de la plus grande qualité, des plus beaux Esprits, & même de plusieurs personnes les plus retirées du monde; mais, quant à la Doctrine, on le croioit de l'opinion de Jansenius, Evêque d'Ypres en Flandres, qui avoit fait un Livre de l'Esprit de St. Augustin sur ce grand Mistere. Et, comme il lui étoit difficile, aussi-bien qu'à tous autres Prédicateurs, de traiter cette matiére si délicatement, qu'on n'y pût rien trouver à redire, on ne parloit d'autre chose à Paris, que des Jan-

Janſéniſtes, & des Moliniſtes. Cette Question, dans laquelle il n'y avoit perſonne qui ne prit intérêt pour la ſatisfaction de ſa conſcience, partageoit non ſeulement les Ecoles, mais les ruelles & la Ville, auſſi bien que la Cour. Ceux, qu'on appelloit *Moliniſtes*, de Molina Docteur Eſpagnol, avoient pour eux la Cenſure de cinq Propoſitions du Livre de Janſenius; & ceux, qu'on appelloit *Janſeniſtes*, ſoutenoient que les cinq Propoſitions condamnées n'étoient point dans ce Livre. Cette deffenſe, leur vie tout-à-fait exemplaire, & la ſeverité dont ils faiſoient profeſſion, leur attiroit l'eſtime d'un grand nombre de perſonnes d'une ſolide pieté; & ils l'auroient été de tout le monde, s'ils avoient évité le reproche qu'on leur peut faire ſans injuſtice, d'avoir appris aux femmes, dans un François ſi beau qu'il leur faiſoit quitter leurs Romans, de ſi grandes difficultez, qu'on a deffendu d'en écrire, & des Cas de Conſcience, dont il n'y a que des Confeſſeurs qui doivent être inſtruits. Il nous coute ſi cher d'avoir voulu apprendre la ſcience du bien & du mal, que nous devons demeurer d'accord, qu'il vaut mieux les ignorer, que de les apprendre; particuliérement à nous autres,

qu'on accuſe d'être cauſe de tout le mal. Nous voions de ſi grands hommes, avec tout leur Eſprit, & toute leur Science, ſe perdre dans des Héréſies, qu'ils croioient avoir puiſées dans l'Ecriture Sainte. Je ne puis m'empêcher de dire que nul Chrêtien ne doit décider par lui-même de ce qui eſt environné de tant d'obſcurité, ni entrer dans le détail de de nos Miſteres, que les Conciles mêmes n'éclairciſſent pas, & qu'ils nous ordonnent de croire environnez de toutes leurs tenebres. Dieu ſeul aiant voulu ſans doute nous en cacher la connoiſſance, & l'enfermer dans ſon immenſité, il faut eſpérer que dans le Ciel les ames ſeparées de la nature terreſtre en ſçauront les merveilles, & verront les cauſes pour leſquelles il lui a plu leur faire ignorer les profonds abîmes de la Grace, & de qu'elle maniere elle opere nôtre ſalut dans nos ames. Le grand St. Auguſtin, dont les lumieres ſont révérées dans l'Egliſe, & dont il ſemble que les Ecrits ont produit les opinions de ceux qu'on appelle Janſeniſtes, n'a pu expliquer clairement ces admirables ſecrets. Ce St. lui-même n'y peut rien comprendre : il parle de leur hauteur avec admiration, & confeſſe avec humilité que les jugemens de Dieu ſont incom-

compréhensibles, & ses voies impossibles à découvrir. Les plus Sçavants ne sçavent rien, quand il s'agit de la connoître; & je croi que ce grand Docteur de la Grace, Docteur de tous les Chrêtiens, & celui des Jansénistes en particulier, auroit dit volontiers, lorsqu'il étoit dans ce Monde, avec le Poëte Italien.

Empi volumi immensi
De le tue glorie eterne
Son le sfere superne
E con dorata e lucida favella
Di te parla ogni stella.
Jo'l so, Signor; ma non penetro i sensi,
Che le tenebre humane annezzoissendo
La favella del Ciel, non ben comprendo *.

Toutes les fois que les hommes parlent de Dieu, sur les Misteres cachez, je suis toûjours étonné de leur hardiesse; & je suis ravie de n'être pas obligée de sçavoir plus que mon *Pater*, mon *Credo*, & les *Commandemens de Dieu.* Sur le chapitre dont je parle, je sçai qu'il me suffit aussi de croire que nous n'avons rien que nous n'ayons reçû; que je ne puis

 faire

* Ces Vers de Fulvio Testi sont si beaux, & si elevez, que je n'ai osé les traduire.

faire aucun bien sans la Grace de Dieu; & qui m'a donné mon liberal Arbitre. Plus loin que cela, ce ne sont plus que des Disputes, qui sont assurément de dangereux précipices pour ceux qui, voulant y chercher de la gloire, peuvent s'égarer ou périr par cette voye. La Reine prit aussi-tôt le parti des Jésuites, qui avoient l'avantage de gouverner la conscience du Roi. Elle crut être obligée de s'opposer à des Opinions qui passoient pour cruelles, & qui pouvoient troubler l'Eglise. D'un autre côté, on a eu lieu de s'étonner voiant ceux, qui paroissoient soutenir l'Opinion ortodoxe, souffrir qu'on publiât sous leur nom des Maximes si contraires à l'Evangile, touchant la Morale, sans en blâmer assez fortement les Auteurs. Il a fallu que cette Princesse, zélée pour le bien, ait souvent dit avec douleur, sans vouloir en particulier taxer personne, qu'elle ne connoissoit guére de vertu parfaite, ni de piété sans beaucoup de foiblesse.

Pour revenir au Cabinet, dont je m'écarte le moins que je puis, il faut marquer ici la prétention du Duc de Longueville, qui avoit demandé la Charge de Colonel des Suisses. Elle fut changé au Chateau de Caen, qu'on lui don-

na : il eut auſſi une Comté ou Baronnie de 40000 liv. de rente, proche de ſa Principauté de Neufchâtel, & la ſurvivence pour ſon Fils le Comte de Dunois, qui n'avoit alors qu'un an ou environ. Ce Prince étoit à Munſter, où il travailloit à la Paix generale de l'Europe; & étoit bien avancé en celle de l'Empereur, de la France, & de toute l'Allemagne; quoi qu'elle fut retardée pour quelque tems, à cauſe des intérêts du Marquis de Brandebourg, & des difficultez que les Suédois y faiſoient naître. Mais leur Reine, qui deſiroit qu'elle s'achevât, après avoir tenu un grand Conſeil, l'emporta ſur l'avis du Chancelier Oxenſtien, & dépêcha un Courier de Stokholm à Oſnabruck, où étoient les Plenipotentiaires François en lieu ſeur, pour leur en porter la délibération; afin de ſe tenir aux dernieres propoſitions qui avoient été faites entre l'Empereur & eux. Elle leur deffendit d'en faire de nouvelles, de peur quelles ne ſerviſſent d'obſtacle à ſes deſſeins, qui alloient à la Paix; & pour celle d'Eſpagne, l'on n'attendoit plus que la réponſe du Cardinal Mazarin, pour conclure toutes les choſes propoſées du côté de la Cour qui n'étoient preſque pas diſputées, pour ne pas dire entierement

accordée. Ce qui donna un grand coup, pour la Paix d'Allemagne, fut la resolution que prit le Duc de Baviere, de proposer & de faire resoudre une espece de Neutralité, par laquelle il promettoit de n'assister l'Empereur directement ni indirectement. Cet habile Prince, qui passoit pour un des grands Politiques de son tems, se trouvant avancé en âge, craignoit de laisser la Guerre dans son País. Il voulut cesser de nous être contraire, de peur qu'après sa mort la France voulant se vanger de lui en ruinant son País, & l'Empereur le voulant deffendre, il ne demeurât en proie à l'un ou à l'autre; & que quelqu'un des deux ne s'en rendît le Maître.

Voici une petite Galanterie, qui va faire passer de la Paix d'Allemagne à la Guerre des Passions de l'Ame. Le Duc d'Orleans, depuis la Régence, avoit témoigné de l'inclination pour Mademoiselle du St. Megrin, Fille d'Honneur de la Reine. Cette amitié n'avoit produit en lui nul autre effet, que d'avoir obligé ce Prince à lui donner un beau tour de perles. Par ce présent, il prétendit qu'elle lui étoit assez obligée, pour ne souffrir les soins d'aucun autre que de lui. Elle, qui n'avoit pas tant d'affection à l'intérêt, qu'elle

qu'elle avoit d'inclination à se divertir, & qui peut-être ne trouvoit pas en ce Prince un assez grand attachement pour elle, s'amusa à rire & à causer publiquement avec Gersé. Cet Ami nouveau étoit porté à la plaisanterie : il avoit de l'esprit, & il témoignoit vouloir prendre soin de lui plaire. Son Amant de Sang Roial fut si mal content de son infidélité, que Gersé allant un jour à Luxembourg, un matin, pour lui faire sa Cour, ce Prince commanda à son Capitaine des Gardes de l'aller jetter par les fenêtres. Ce commandement d'un si bon Prince surprit infiniment tous les assistans ; mais, l'Abbé de la Riviere, qui courut à Gersé, pour l'avertir de se sauver, le sauva de ce péril : & on eut sujet de s'étonner, de ce que la plus foible passion du monde pensa produire une des plus violentes actions que la jalousie ait pu causer. On sçeut depuis que la colere de Monsieur venoit, de ce qu'il avoit témoigné à Mademoiselle de St. Megrin, que ses conversations avec Gersé ne lui plaisoient pas, & que les ayant vûs longtems parler ensemble devant lui, il crut qu'elle l'avoit averti de sa mauvaise humeur, qu'ils s'en étoient divertis ensemble, & qu'ils avoient pris plaisir de l'aug-

menter par leur entretien. Cette créance, qui n'étoit peut-être pas mal fondée, lui avoit causé de tels sentimens, qu'il en avoit perdu pour un moment les principales vertus qui doivent être dans l'ame d'un grand Prince & d'un Chrétien ; & après que sa chaleur se fut un peu refroidie, cette affaire prit un train plus doux, Monsieur pardonna à Gersé ; & ce Gentilhomme se donna à d'autres avantures, s'attacha fortement à Mr. le Prince, & n'alla plus à Luxembourg.

Le Duc d'Orleans partit dans le même tems, pour aller à Bourbon, boire des eaux, & Madame le suivit dans ce Voiage. Tous deux y alloient pour trouver de la santé, afin de pouvoir donner un Prince à la France, Petit-Fils de Henri IV ; ce que Monsieur desiroit avec une grande passion. Cette Princesse ne faisoit pas de grands voiages, soit par fantaisie, ou veritable maladie : elle ne sortoit presque jamais. Elle disoit que la moindre agitation la faisoit évanouïr ; & j'ai vû quelque fois Monsieur se mocquant d'elle, contant à la Reine qu'elle communioit dans son lit, plûtôt que d'aller dans sa Chapelle, qui étoit proche, sans qu'elle parût avoir aucune maladie considérable. Quand elle venoit

chez

chez la Reine en deux ans une fois, elle ſe faiſoit apporter en chaiſe ; mais, avec tant de façons, que ſon arrivée au Palais Royal étoit toûjours celebrée à l'égal d'un petit miracle. Souvent elle n'étoit qu'à trois pas du Luxembourg, qu'il falloit la rapporter, comme étant attaquée de pluſieurs maux, qu'elle diſoit ſentir, & qui ne paroiſſoient nullement. Elle mangeoit du pain, qu'elle avoit toûjours dans ſa poche de proviſion ; & les bottes de cuir de rouſſi étoient ſes ennemis mortels. Elle étoit Sœur du Duc de Lorraine ; & Monſieur, comme je croi l'avoir dit, l'avoit épouſée pendant ſon éxil de France, ſans le conſentement du feu Roi. Quand Nanci fut pris, elle ſe ſauva deguiſée en Page, dans le fonds d'une charette, & acheta par de grandes peines l'honneur qu'elle avoit eu d'épouſer Monſieur. Ce Prince, de ſon côté, qui étoit alors héritier préſomptif de la Couronne, aiant été forcé de la laiſſer en Flandres, quand il revint en France, lui garda une fidelité inviolable ; & n'aiant temoigné aucune fermeté pour ceux qui s'étoient attachés à lui, le Roi Louïs XIII. ſon Frere l'aiant preſſé à ſon retour de conſentir à la rupture de ſon Mariage, il ne le voulut jamais faire ; & la fit reve-

revenir aussi-tôt que la mort du feu Roi, & celle du Cardinal de Richelieu, lui en donnérent les moiens. J'ai oüi dire qu'en arrivant à Paris, & dans cette belle Maison de Luxembourg comme on lui eut demandé si elle n'avoit pas beaucoup de joie de se voir dans ce superbe Palais, elle répondit froidement, qu'*après la joie de revoir Monsieur, tout le reste lui paroissoit peu de choses*. Elle avoit de l'Esprit, & raisonnoit fortement sur toutes les matieres dont il lui plaisoit de parler. Elle paroissoit par ses discours avoir du cœur & de l'ambition. Elle aimoit Monsieur ardemment, & haïssoit de même tout ce qui pouvoit lui nuire auprès de lui. Elle étoit belle par les traits de son visage, qui étoient beaux & bienfaits; mais, elle n'étoit point agréable, & toute sa personne manquoit d'un je ne sçai quoi, qui plait; car de laideur manifeste, elle n'avoit que les dents, qui dans le tems dont je parle étoient déja gâtées. On a toûjours dit de cette Princesse, qu'elle étoit belle, sans l'être; qu'elle avoit de l'Esprit, & n'en paroissoit point avoir, parce qu'elle n'en faisoit nul usage, & qu'elle a été nommée à la Cour dans les affaires considerables. Elle étoit grasse & maigre tout ensemble. Elle avoit le visage

ſage plein, & la gorge belle, à ce que diſoient ſes femmes; mais elle avoit les bras & les mains fort maigres. On pouvoit dire encore, qu'elle n'étoit pas de belle taille, quoi qu'elle ne fut pas boſſue. Enfin, tous les contraires ſe raſſembloient en elle d'une maniere étonnante; & il étoit impoſſible de parler d'elle que dans une ambiguité qui n'a jamais été trouvée qu'en elle. Il étoit vrai encore, que Monſieur l'aimoit, & ne l'aimoit pas. Il vivoit avec elle, & la traitoit avec bonté: il ne la vouloit point fâcher de propos deliberé; & quand il la croioit mal ſatisfaite, ou chagrine, il faiſoit tout ce qu il pouvoit pour guérir ſes petites penſées Il ne ſe ſéparoit point d'elle: & le tems qu'il étoit chez lui, il le paſſoit preſque toûjours dans ſa chambre & avec elle, témoignant quelquefois eſtimer ſa vertu & ſon eſprit; mais d ailleurs, il avoit un Favori qu'elle n'aimoit nullement, qu'il avoit élevé à une grandeur exceſſive, en qui il avoit de la confiance; & jamais elle n'a pu lui nuire par elle même. Il ſe railloit ſouvent de toutes ſes délicateſſes, & de ſes fantaiſies, avec les Dames qui la ſervoient; & même avec la Reine, à qui il diſoit ſouvent qu'elle étoit Viſionnaire, qu'elle avoit

avoit une dévotion ridicule, qu'elle ne parloit qu'à son Confesseur, & qu'elle alloit lui demander avis sur les moindres bagatelles. Il ne s'épargnoit point non plus sur ses Favorites, qui étoient les plus sottes créatures de Paris. Il disoit, parlant d'elle, que manquant de discernement, les personnes de merite avoient honte d'en être bien traitées; & que son Cercle étoit décrié, parce que celles, qui par la raison de sa qualité la voioient nécessairement, n'y trouvoient que des personnes indignes de sa faveur, & de son aprobation. Ainsi, on peut dire qu'il l'aimoit, mais qu'il ne l'aimoit pas souvent; & que l'estime qu'il avoit pour elle suivoit la même mesure. Ceux, qui l'ont connue particulierement, m'ont dit qu'elle étoit naturellement insensible à l'amitié; & que si elle aimoit Monsieur, ce sentiment n'avoit nulle operation en elle, que celle de le gronder continuellement, & de lui causer beaucoup de chagrin; si bien que leur union étoit aussi inexplicable que le reste. Comme cette Princesse étoit de même, & saine & malade tout ensemble, & qu'elle étoit de ces honnêtes femmes, qui aiment à suivre leur mari, son Médecin l'obligea beaucoup de lui ordonner des

eaux, parce que Monſieur les devoit prendre. Elle ceſſa donc de ſe plaindre, afin d'aller à ce Voiage de Bourbon, parce qu'elle vouloit toûjours être avec lui. Non ſeulement elle le fit ; mais, elle n'alla pas en chaiſe, ſelon ſa premiere délibération. Elle ne quitta jamais le carroſſe où étoit Monſieur ; & toutes les fatigues de ce Voyage lui parurent plus faciles à ſupporter, qu'à la plus robuſte de toutes les femmes.

Madame la Ducheſſe d'Orleans pouvoit avec juſtice avoir de la paſſion pour Monſieur. Il étoit aimable de ſa perſonne. Il avoit le teint & les traits du viſage beaux : ſa phiſionomie étoit agréable, ſes yeux étoient bleus, ſes cheveux noirs. Il reſſembloit à un Fils de Roi ; mais mal nourri. A ſon inquiétude naturelle, & à ſes grimaces, il étoit aiſé de voir en ſa perſonne ſa naiſſance & ſa grandeur. Il étoit bon & de facile accès. Il avoit de l'Eſprit, parloit bien, & railloit agréablement. Il avoit beaucoup lû : il ſçavoit l'Hiſtoire parfaitement, avec beaucoup d'autres Sciences curieuſes. Rien ne manquoit à ce Prince pour la ſociété, ſinon qu'il étoit un peu glorieux de cette gloire groſſiere, qui ne l'empêchoit pas de bien traitter ceux qui l'approchoient

choient, qui lui faisoit garder son rang trop regulierement. J'ai vû des Femmes de qualité se tenir debout dans le lieu où il étoit, pour lui rendre le respect qu'elles lui devoient, sans qu'il eut l'honnêteté de leur ordonner de s'asseoir; & les hommes se plaindre, que dans les saisons les plus rudes, il ne leur commandoit pas de se couvrir; ce que le Roi son Frere faisoit toûjours. On l'accusoit d'être timide & paresseux. J'ai oüi dire qu'il alloit quelque fois dans les endroits les plus perilleux, aussi avant que les simples Soldats; mais, dans sa vie il y a un endroit qui le deshonore. Ce fut lors qu'aiant dans sa jeunesse formé un parti en France pour les intérêts de la Reine sa Mere, le Duc de Mommorency combattant pour lui fut pris prisonier à ses yeux; & pouvant le sauver, il ne le fit pas, & fut cause que ce Seigneur, à ce que j'ai oüi dire le plus aimable de tous les hommes, eut la tête tranchée: Son Favori, l'Abbé de la Riviere, qui avoit intérêt à sa conservation, le retenoit alors tant qu'il pouvoit d'aller dans le peril; & le Maréchal de Gassion, un jour que ce Prince avoit bien fait de sa personne, & l'avoit bravement hazardée aux coups de mousquets, après lui en

avoir

avoir donné des loüanges, il dit de lui qu'il avoit été plus vite cette fois-là, parce que ſa remore n'y étoit pas. C'eſt pour cette raiſon, que la Cour avoit deſiré que cette année le Duc d'Orléans n'allât point commander l'Armée ; & les Medecins qui l'envoiérent boire des eaux ne firent pas peu de plaiſir au Miniſtre, car, outre que ſa dépenſe augmentoit infiniement le revenu roial, les plus beaux projets demeuroient inutiles par la neceſſité de ſa conſervation. La maxime des Conquérans eſt de hazarder ; & il étoit impoſſible de propoſer des deſſeins de cette nature à un Général de telle conſequence, qui, après le Roi & la Reine & le veritable Monſiéur, tenoit la premiere place dans le Roiaume, & de qui la vie étoit précieuſe à toute la France qui aime naturellement les Enfans de ſes Rois.

Le Comte d'Harcourt, ce Général malheureux, qui revenoit de Catalogne, arriva le Semaine Sainte *. La Reine, par l'avis du Cardinal, le reçut froidement. C'étoit la coûtume du Miniſtre de faire toûjours le mal par elle, & ſe réſerver à faire les graces, les bienfaits, & le pardon ; car, elle étoit perſuadée que plus

* Le 20. Avril 1647.

plus son Ministre auroit d'Amis, plus le repos de sa Régence seroit affermi. Dans ce dessein, elle dit au Comte d'Harcourt, qu'elle avoit trouvé mauvais qu'il eut entrepris ce Siege contre les ordres du Roi. Il lui répondit en habile homme, quoi qu'il ne fût pas soupçonné de l'être, qu'il la supplioit très humblement de croire qu'il étoit incapable de manquer de respect ni de fidélité pour tout ce qui regardoit son service & l'obéissance qu'il devoit à ses volontez; mais, que pour ne la pas importuner des raisons qu'il avoit eues d'en user ainsi, elle eut la bonté de souffrir qu'il en informât Mr. le Cardinal, & qu'il espéroit ensuite qu'il auroit assez d'équité pour le justifier auprès d'elle. Son dessein lui réüssit: car, comme le Ministre ne vouloit que le mortifier, après qu'ils eurent eu ensemble un grand éclaircissement, il rentra dans ses bonnes graces; & selon que ce Prince l'avoit prédit lui-même, il reçût un bon traitement de la Reine, quand il se présenta devant elle la seconde fois.

Les Fêtes se passerent à l'ordinaire. La Reine, après avoir fait le Jeudi Saint la Cene chez elle, alla s'enfermer au Val-de Grace, pour y passer les jours de tou-

te-

te la Semaine Sainte * dans la retraite & la priere. Nous y fûmes, ma Sœur & moi, le Vendredi Saint de grand matin, afin de profiter de son exemple. Elle étoit levée & habillée à cinq heures, & déja elle étoit occupée à méditer sur les merveilles que Dieu en un pareil jour a voulu opérer en nôtre faveur. Elle entendit prêcher la Passion à sept heures, par un Jésuite, qui ne se fit pas admirer; & après que le Service fut fait, elle alla adorer la Croix avec ces Saintes Filles, qui vivent dans une Penitence continuelle, & qui par toutes leurs actions témoignent assez que la Croix est toûjours dans leur cœur & devant leurs yeux. Elle fit toutes ces choses avec une dévotion capable d'edifier les plus endurcis à la Loi de Dieu. Après être revenu dans sa chambre, elle nous parla à ma Sœur & moi de l'instabilité des choses du Monde, de l'importance de nôtre Salut, du danger où nous étions continuellement de manquer à ce que nous devons faire pour l'accomplissement de cette grande affaire, que nous conclûmes en ce moment devoir toûjours être la prémiere & la principale de toutes. Après son diner, le Roi la vint voir, qui amena le Cardinal

* Pâques. 1647

nal avec lui, & environ une douzaine de la Cour des plus necessaires à sa personne. La Reine prit un grand plaisir de leur montrer toute la Maison, & les desseins qu'elle avoit projetté pour en faire un beau Couvent, qui pût conserver à la postérité des marques éternelles de l'honneur qu'il avoit d'être le lieu où elle alloit joüir de la solitude. Le Roi & le Cardinal Mazarin assisterent aux Tenebres. Le prémier se fit admirer de son Peuple, qui le voioit, par la grille des Religieuses, courant çà & là, souflant les bougies, & faisant les actions d'un Enfant qui aime à jouër. Le Ministre, qui accompagnoit toutes ses actions d'une grande modestie, fit le personnage d'un homme pieux & dévot, quoi que peut-être il ne le fut gueres. Il avoit soin de paroitre régulier dans toutes ses actions extérieures; & il étoit impossible de lui pouvoir reprocher un vice ni aucun déréglement, qui put être appellé de ce nom. Quand le Roi fut parti, & que la Reine se vit seule dans son desert, elle alla visiter à l'Infirmerie une Religieuse qui se mouroit d'un cancer qu'elle avoit au sein, qui lui avoit pourri le côté. Il sortoit de sa plaie une puanteur, non seulement capable d'incommoder cette Princesse qui na-

naturellement aimoit les bonnes ſenteurs, mais les hommes les plus accoûtumez à l'infection & aux miſeres des Hôpitaux. Elle demeura long-tems, & voulut la voir penſer; ce qui étoit un objet pitoiable. Son mal avoit tellement gâté la partie où il étoit attaché, qu'on lui voioit juſques dans le corps. Après cette action de charité, nous la laiſſâmes joüir du repos qu'on goute au pieds des Autels, & le lendemain elle revint au Palais Roial, pour aſſiſter le jour de Pâques à ſa Paroiſſe, & ſatisfaire à toutes ſes dévotions.

Les Fêtes paſſées, on ne parla plus que de Guerre & de Voiage. La Cour fit deſſein d'aller ſur la Frontiere, & même de paſſer plus avant que Compiegne & Amiens; mais, parmi ce bruit, qui ne paroiſſoit anoncer que des Combats, la paix qui regnoit dans la Cour, & qui la rendoit capable de plaiſir, convia la Reine de faire joüer trois ou quatre fois cette belle Comédie à Machines, dont j'ai parlé, où la Reine aſſiſta toûjours, ſans jamais s'en laſſer. La derniere fut pour régaler Madame de Longueville, qui depuis peu étoit revenuë de Munſter.

Cette Princeſſe, qui abſente régnoit dans ſa Famille, & dont tout le monde ſou-

ſouhaittoit l'approbation, comme un bien ſouverain, revenant à Paris * ne manqua pas d'y paroître avec plus d'éclat qu'elle n'en avoit eu quand elle étoit partie. L'Amitié que Mr. le Prince ſon Frere avoit pour elle autoriſant ſes actions, & ſes manieres, la grandeur de ſa beauté, & celle de ſon eſprit groſſirent tellement la caballe de ſa Famille, qu'elle ne fut pas long-tems à la Cour ſans l'occuper preſque toute entiere. Elle devint l'objet de tous les deſirs : ſa ruelle devint le centre de toutes les intrigues ; & ceux qu'elle aimoit devinrent auſſi-tôt les Mignons de la Fortune. Ses Courtiſans furent révérez du Miniſtre ; & dans peu de tems nous allons la voir la cauſe de toutes nos Révolutions & de toutes les Brouilleries qui ont penſé perdre la France. Le Prince de Marſillac avoit pris liaiſon avec Mr. le Prince, depuis que la Reine, aiant changée pour pluſieurs, étoit auſſi changée pour lui, & qu'après lui avoir beaucoup promis elle crut ne lui devoir pas donner ce que d'abord il lui demanda. En s'attachant à Mr. le Prince par politique, il s'étoit donné à Madame de Longueville d'une maniére un peu plus tendre, joignant les ſentimens du cœur à la con-

* Mai 1647.

considérations de sa grandeur & de sa fortune. Ce don parut tout entier aux yeux du public, & il sembla à toute la Cour, que cette Princesse le reçût avec beaucoup d'agrément. Dans tout ce qu'elle a fait depuis, on a connu clairement, que l'ambition n'étoit pas la seule qui occupoit son ame, & que les intérêts du Prince de Marsillac y tenoient une grande place. Elle devint ambitieuse pour lui : elle cessa d'aimer le repos pour lui ; & pour être sensible à cette affection, elle devint trop insensible à sa propre gloire. Ses lumieres, son esprit, & l'opinion qu'on avoit de son discernement, la faisoient admirer de tous les honnêtes gens ; & ils étoient persuadez, que son estime seule étoit capable de leur donner de la réputation. Si elle dominoit les ames par cette voie, celle de sa beauté n'étoit pas moins puissante ; car, quoi qu'elle eut eu la petite verole depuis la Régence, & qu'elle eut perdu quelque peu de perfection de son teint, l'éclat de ses charmes attiroit toûjours l'inclination de ceux qui la voioient ; & sur tout, elle possedoit au souverain dégré ce que la Langue Espagnole exprime par ces mots de *Donayre*, *brio*,

y bizarria *. Elle avoit la taille admirable, & l'air de sa personne avoit un agrément dont le pouvoir s'étendoit même sur nôtre sexe. Il étoit impossible de la voir, sans l'aimer, & sans desirer de lui plaire. Sa beauté, néanmoins consistoit plus dans les couleurs de son visage, que dans la perfection de ses traits. Ses yeux n'étoient pas grands; mais beaux, doux, & brillans, & le bleu en étoit admirable : il étoit pareil à celui des Turquoises. Les poetes ne pouvoient jamais comparer aux lis & aux roses le blanc & l'incarnat qu'on voioit sur son visage ; & ses cheveux blonds & argentez, & qui accompagnoient tant de choses merveilleuses, faisoient qu'elle ressembloit beaucoup plus à un Ange, tel que la foiblesse de nôtre nature nous les fait imaginer, que non pas à une Femme.

Poca grana, y mucha nieve,
Van compitiendo en su cara
Y entre lirios, y iasmines,
Assomanse algunas rosas * *.

Enfin, on peut dire, qu'alors toute

* Bon air, air galand.
* * Voiture.

la grandeur, toute la gloire, toute la galanterie, étoient renfermées dans cette Famille de Bourbon, dont Mr. le Prince étoit le Chef; & que le bonheur n'étoit plus estimé un bien, s'il ne venoit de leurs mains. Le Prince de Conti, Cadet du Frere & de la Sœur, étoit sorti du Collége depuis peu; & ce fut alors qu'il commença de paroître dans le monde. Il étoit beau de visage; mais comme sa taille êtoit gâtée, on l'avoit destiné à l'Eglise. Il possedoit beaucoup de Bénéfices; & plusieurs personnes s'attachérent à lui, dans l'espérance de faire leur fortune par cette voie. Ce jeune Prince, trouvant Madame de Longueville dans une grande réputation, vouloit suivre ses sentimens & ses conseils, & se laissa tenter d'acquerir de l'estime par elle. Il souhaita de lui plaire, plûtôt en qualité d'honnête homme, que comme son Frere: il avoit de l'esprit; & il y réüssit facilement.

La Reine, qui naturellement n'étoit ni jalouse, ni ambitieuse, avoit néanmoins de la froideur pour Madame de Longueville. Elle ne goûtoit pas cette maniere de faire profession publique de Bel-Esprit: elle n'aimoit nullement les

façons. Elle avoit de la raison, & du bon sens; tout ce qui étoit en elle étoit naturel & sans art; & ces deux personnes, selon la mesure de leur âge étant toutes deux infiniment aimables, avoient un caractere si different, qu'il étoit impossible que l'inferieure qui vivoit en Reine, & qui ne rendoit pas de grands devoirs à sa Souveraine, pût lui plaire. L'occupation, que donnent les applaudissemens du grand monde, qui d'ordinaire regarde avec trop d'admiration les belles qualitez des personnes de cette naissance, avoit ôté le loisir à Madame de Longueville de lire & de donner à son esprit une connoissance assez étenduë pour la pouvoir dire sçavante. Elle étoit naturellement trop préoccupée de ses sentimens, qui passoient alors pour des régles infaillibles, & ne l'étoient pas toûjours; & il y avoit trop d'affectation en sa maniere de parler & d'agir, dont la plus grande beauté consistoit en la delicatesse des pensées, & dans un raisonnement fort juste. Elle paroissoit contrainte; & la fine raillerie, dont elle & ses Courtisans faisoient profession, tomboit souvent sur ceux qui en lui voulant rendre leurs devoirs sentoient à leur

leur dommage, que l'honnête ſincérité, qui ſe doit obſerver dans la societé civile, étoit apparemment banie de la ſienne. Les vertus & les loüables qualitez des plus excellentes créatures ſont mêlées des choſes qui leur ſont oppoſées: tous les hommes participent à cette boüë dont ils tirent leur origne; & Dieu ſeul eſt parfait.

Comme la France n'a jamais été plus triomphante qu'elle l'étoit alors, outre les marques de nôtre abondance qui paroiſſoit ſur les Théatres par les divertiſſemens de la Cour, par les richeſſes des particuliers, & ſur nos Frontieres par les belles Armées du Roi, les Etrangers à l'envi des uns & des autres y abondoient de toute part. Il arriva dans ce tems-là un Ambaſſadeur Extraordinaire de Dannemark, qui venoit remercier la Reine de ce qu'elle s'étoit employée à faire la Paix entre les deux Couronnes de Suede & de Dannemark. C'étoit une perſonne de qualité, qui avoit bonne mine, & qui fut reconnu, par ceux qni le pratiquoient, pour avoir de la raiſon & de l'eſprit, grand homme d'Etat, grave dans toutes ſes manieres, & ſententieux en toutes ſes paroles

roles. Il amena sa Femme , qui étoit Fille de son Roi , & Fille d'une façon assez bizarre : elle se disoit légitime de la main gauche ; & voici de quelle maniere. Dans tous les Païs Septentrionaux , ils ne se mesalient presque jamais : les Rois, aussi bien que les autres , ne peuvent se marier qu'à leur semblable ; & quand ils aiment des Femmes de moindre naissance , ils les épousent de la main gauche. Les enfans en sont légitimes ; mais , ils ne peuvent hériter de la Couronne , ni du bien de leur Pere. Cette Dame étoit née de cette sorte , & s'estimoit beaucoup. Elle portoit pour marque de sa qualité un petit chapeau de velours noir, & que les seules Filles de leurs Rois avoient droit de porter. Elle le dit ainsi à la Reine , qui d'abord qu'elle la vit lui demanda si c'étoit la mode de son Païs, & si toutes les Dames en portoient ? Du reste , elle étoit habillée à la Françoise, & avoit bonne mine. Son visage étoit fort beau , & sa beauté étoit accompagnée de gravité ; ce qui me confirma dans la créance que j'ai toûjours eue , que dans tous les Païs on trouve des honnêtes gens. Elle vint chez la Reine de même qu'auroit fait une de nos Princesses ; & quand elle fut au Cercle , elle ne témoigna

gna nul embarras de ſe trouver au milieu de tant de gens qu'elle ne connoiſſoit point Elle parla ſouvent & toûjours de bon ſens, avec une naïveté qui tenoit un peu de la froideur de ſon Païs, mais qui n'avoit rien de bas ni de petit; & ſur ſes habits & ſur ſon chapeau, elle avoit aſſez de perles pour faire voir qu'elle étoit auſſi fort riche. La ſeconde fois qu'elle revint au Palais Roial, la Reine la mena voir ſon petit appartement, ſa chambre, ſes bains, & ſon oratoire, qu'elle regarda ſans trop les louër, & remarquant néanmoins tout ce qui étoit beau. J'étois ſeule avec la Reine, & je dis à l'Ambaſſadrice, que la Reine avoit de belles mains, qu'elle ſeroit ſans doute plus aiſe de voir, que tout ce qu'elle lui montroit. Elle prit la main de la Reine, puis l'aiant dégantée, elle la baiſa, & la loüa de bonne grace. Elle lui leva ſon mouchoir, pour voir ſa gorge, avec tant de familiarité, qu'il ſembloit qu'elle fût ſa Sœur, & qu'elle l'eut vûë toute ſa vie. Ces choſes plurent à la Reine; & toute la journée on ne parla que de la Danoiſe, de ſa douce gravité, de la grace qu'elle avoit en toutes ſes actions, & des marques qu'elle avoit données d'avoir beaucoup d'eſprit & de

raiſon. Cette douceur étoit accompagnée d'une noble fierté, qui fit qu'elle baiſa la Reine d'Angleterre en la ſaluant, & ne parut humble en aucune de ces occaſions où il fallut qu'elle conſervât ſon rang. On lui donna le Bal, & la Reine lui fit préſent d'une montre de diamans, d'un prix conſidérable. Après avoir été régalée, elle partit, ſans doute auſſi ſatisfaite de la Cour, que la Cour le fut d'elle.

Peu après cet Ambaſſade *, la Reine prit le chemin de Compiegne, avec intention d'aller de là juſques à Amiens. Le Cardinal demeura trois ou quatre jours après elle dans Paris, pour achever quelques affaires qui reſtoient à conclure, & partit pour l'aller trouver le 13. du même mois. Comme il étoit infatigable dans le travail, qu'il vouloit faire les Charges de tous les Secretaires d'Etat, qu'il ordonnoit des Finances, & qu'enfin il vouloit connoitre de tout, il étoit continuellement ſi occupé, qu'il étoit impoſſible de le voir. Les Italiens ſont d'ordinaire ennemis de la foule & du bruit : ce Miniſtre, par cette raiſon, n'aimoit pas à ſe montrer ; ſi bien qu'il faiſoit murmurer toutes les perſonnes de qualité en ce qu'il les faiſoit

* Le 9 Mai 1647.

ſoit languir à ſa porte, ſans qu'ils le puſſent voir. Ils ne ſe rebutoient point de ce mépris qu'il avoit pour eux, qui ne produiſoit apparemment aucun autre effet en leurs ames, que de les rendre plus humbles & plus rampans; mais, comme les François ſe laiſſent facilement dominer par les Favoris, auſſi ſont-ils aiſement emportez à parler contre eux. Le Cardinal Mazarin, le ſachant, avoit accoutumé de dire parlant d'eux, qu'il étoit content de les laiſſer parler, pourvû qu'ils le laiſſaſſent faire. Le murmure commençoit à l'oreille dans l'antichambre de celui qui ſe mocquoit de leurs ſoins, & ſe publioit à haute voix dès le moment qu'ils en étoient ſortis. Quelquefois, j'étois laſſe d'entendre crier contre lui; car, outre qu'il y avoit ſouvent de l'injuſtice, ce qui de ſoi eſt inutile eſt toûjours, ce me ſemble, deſagréable.

Le Cardinal Mazarin avoit autant de lumiéres qu'un homme qui avoit été artiſant de ſa propre grandeur en pouvoit avoir. Il avoit une grande capacité, & ſur tout une induſtrie & une fineſſe merveilleuſe pour conduire & amuſer les hommes, par mille douteuſes & trompeuſes eſpérances. Il ne faiſoit du mal, que

V 5 par

par nécessité à ceux qui lui déplaisoient. Pour l'ordinaire, il se contentoit de s'en plaindre, & ses plaintes produisoient toûjours des éclaircissemens, qui lui redonnoient aisément l'amitié de ceux qui lui manquoient de fidélité, ou qui prétendoient se pouvoir plaindre de lui. Il avoit le don de plaire, & il étoit impossible de ne se pas laisser charmer par ses douceurs ; mais, cette même douceur étoit cause quand elle n'étoit pas accompagnée des bienfaits, qu'il faisoit espérer, que ces hommes, lassez d'attendre tomboient ensuite dans le dégout & le chagrin. Jusques là, les plaintes des particuliers n'avoient pas fait une grande impression sur les esprits : elles étoient plûtot fondées sur l'aversion de sa faveur, que sur la haine de sa personne ; le respect, que le raion de la Puissance Roiale qui l'environnoit glorieusement devoit graver dans les cœurs des Sujets du Roi, arrêtoit ce que la malice humaine cherchoit à blâmer en lui : & la tranquilité de la Cour, jointe aux heureux succès de la Guerre, lui avoient donné jusques alors plus de reputation, que le moindre des Courtisans ne lui pouvoit donner de honte; mais, peu-à-peu on alloit découvrant en lui plusieurs deffauts dont les uns se pou-

pouvoient attribuer à tous les Favoris, & les autres étoient plus essentiels. Ils disoient qu'il ignoroit nos coutumes ; & qu'il ne s'appliquoit pas assez soigneusement à les faire observer : ils assuroient qu'il ne se soucioit pas comme il auroit dû faire de gouverner l'Etat par les Loix anciennement établies ; & qu'il ne protegeoit pas la Justice, selon qu'il y étoit obligé par sa qualité de premier Ministre, & manquoit aux soins qu'il devoit au Bien Public. Ces péchez d'omission, quoi que grands, ne pouvoient avec justice le deshonnorer, parce qu'il pouvoit alors avoir de bonnes intentions, qui peut-être étant connues l'auroient du justifier dans le public. On peut dire néanmoins, que du temperamment dont il étoit on ne l'accusoit pas trop à tort ; car, son caractere étoit de négliger trop à faire du bien Il sembloit n'estimer aucune vertu, ni haïr aucun vice. Il n'en paroissoit avoir pas un, il passoit pour un homme habitué à l'usage des Vertus Chrêtiennes ; & ne témoignoit point en desirer la pratique. Il ne faisoit nulle profession de piété ; & ne donnoit par aucune de ses actions des marques du contraire : si ce n'est qu'il lui échappoit quelque fois des railleries qui étoient oppo-

sées au respect qu'un Chrêtien doit avoir pour tout ce qui touche la Religion. Malgré son avarice, il n'avoit pas encore paru avare ; & dans son Administration les Finances ont été plus dissipées par les Partisans, qu'en aucun autre Siecle. Il a de même, comme je l'ai temoigné en parlant de la Reine, accordé les Dignitez de l'Eglise à beaucoup de personnes qui les ont voulu prétendre par des motifs profanes, & n'a pas toûjours nommé aux Evêchez des hommes qui pussent honorer son choix par leur vertu & leur pieté. La Religion a été trop abandonnée par lui, & il a toûjours eu trop d'indifference pour ce sacré dépôt que Dieu lui avoit commis. Il étoit naturellement deffiant ; & un de ses plus grands soins étoit d'étudier les hommes pour les connoître, pour se garantir de leurs attaques, & des intrigues qui se formoient contre lui. Il faisoit profession de ne rien craindre, & de mépriser même les avis qu'on lui donnoit à l'égard de sa personne ; quoi qu'en effet sa plus grande application eut pour objet principal sa conservation particuliere. Ce peu de jours que ce Ministre demeura dans Paris ne servit qu'à fomenter d'avantage l'envie qui commençoit de paroître, parce que

beaucoup de ceux qui souhaitoient de le voir n'y purent réüssir. Lors qu'il monta en carosse pour s'en aller, toute la Cour du Palais Roial étoit pleine de Cordons bleus, de grands Seigneurs, de Gens de cette qualité, qui par leur empressement paroissoient s'estimer trop heureux de l'avoir pu regarder de loing. Tous les hommes sont naturellement esclaves de la Fortune; & je puis dire n'avoir guere vû de personne à la Cour, qui ne fut flateur, les uns plus, les autres moins. L'interêt qui nous aveugle nous surprend & nous trahit dans les occasions qui nous regardent: il nous fait agir avec plus de sentiment que de lumiere; & il avient même assez souvent qu'on a honte de ses foiblesses; mais, on ne les peut appercevoit, que par la sage reflexion que chacun se doit à soi-même, & après que l'occasion de mieux faire est passée.

Aussi-tôt que le Ministre eut rejoint la Reine, il arriva nouvelle de la frontiere, que les Ennemis paroissoient, & faisoient mine de vouloir attaquer quelque Place. Le Maréchal de Villeroi partit aussi-tôt, à dessein de recevoir les Troupes qui devoient composer une petite Armée qu'on appelloit l'Armée de la Reine. Bien-tôt après, les Ennemis

assié-

assiégérent Armentieres, avec des forces considérables, que commandoit l'Archiduc Leopold, Frere de l'Empereur, qui gouvernoit les Païs-Bas, & dont la réputation étoit grande, tant pour la Politique que pour la Guerre.

La Reine fut inquiétée de cette Armée; & son Ministre ne voulant pas lui seul se charger des Evénemens, envoia convier le Duc d'Orleans de revenir à la Cour; mais lui, qui sçavoit qu'on n'avoit pas desiré qu'il allât commander cette Campagne l'Armée du Roi, montra un peu de lenteur, & ne revint pas trouver la Reine plûtôt qu'il ne l'avoit promis. Etant arrivé à Paris le 21. de Mai (*), & Madame la Duchesse d'Orleans avec lui en très bonne santé, il en partit le 28, pour aller trouver la Reine.

La Cour est le centre des Princes, & il faut de plus grands sujets de colere & de dégout que ceux dont le Duc d'Orleans se plaignoit, pour les en pouvoir séparer. Il y trouva pour nouvelle, que Mr. le Prince avoit assiégé en Catalogne cette même Place, qui l'année précédente avoit occupé huit mois le Comte d'Harcourt, sans nul autre effet que

* 1647.

que de l'avoir fait passer pour malheureux. Quand ce Prince Lorrain fut chassé des retranchemens de Lerida, il y avoit 4000. hommes dans la Place ; & Mr. le Prince l'avoit attaquée sçachant que ce même nombre de troupes y étoit encore ; dans la confiance qu'il avoit peut-être alors, que cette Victoire ne lui pouvoit échapper. Depuis la premiere nouvelle de ce Siege, il arriva aussi-tôt après un second Courier, qui aprit à la Reine que ce Général avoit déja fait ouvrir la trenchée, & qu'il étoit logé dans les mêmes retranchemens du Comte d'Harcourt.

M. le Duc d'Orleans trouva que la Reine à son ordinaire visitoit les Couvens & que Me. de Mombazon, qui étoit de retour à la Cour, restoit dangereusement malade. Il lui rendit des soins en cette occasion, qui témoignoient qu'il restoit encore dans son ame quelques petites impressions de ses anciennes flammes : & dans tous les tems il a eu toûjours pour elle de l'amitié & de la confiance. Mademoiselle & Madame la Princesse avoient alors un petit different sur leurs rangs, qui donna de l'occupation à la Reine pour quelques jours. Madame la Princesse avoit fait mettre son drap de pied à l'égal de celui

de

de Mademoiselle, dans une Eglise où toutes les deux devoient aller. La premiere en fit ses plaintes; & la seconde répondit fiérement, qu'elle étoit résoluë de garder son rang; & que de céder toûjours, cela étoit bon du tems de feu M. le Prince, qui le quittoit trop facilement: mais, que pour elle, son dessein étoit de ne pas suivre cet exemple. La Reine & le Duc d'Orleans à leur ordinaire calmerent ce petit orage; & après quelques harangues faites à l'une & à l'autre, elles demeurerent amies, comme elles avoient accoutumé de l'être.

Pendant l'absence de la Reine, je fis dessein d'aller en Normandie. Je partis de Paris le premier de Juin (*) J'allai coucher chez le Marquis de Maineville près de Gisors, qui avoit épousé une petite Niece de feu mon Mari. Comme je me vis à une grande journée d'Amiens, je me laissai tenter d'y aller faire un tour, avec un relais qu'ils me donnerent. La Reine & mes Amies ne m'attendoient pas: j'y fus reçue avec cette surprise qui d'ordinaire est suivie d'un peu de joie. On m'avoit soupçonnée de n'être pas satisfaite de ma fortune, & de n'avoir pas été aussi bien traitée de la Reine que je l'au-

* 1647.

l'aurois pu deſirer ſelon les maximes de l'ambition. En effet, mes Amies, qui déplaiſoient quelquefois au Miniſtre, étoient cauſe que je lui étois ſuſpecte ; & il ſe ſervoit de leur mauvaiſe conduite, pour me nuire. Comme il ne connoiſſoit pas mes intentions, & qu'il jugeoit de moi ſur l'opinion qu'il avoit de la corruption univerſelle du monde, il ne pouvoit s'empêcher de me ſoupçonner de me mêler de beaucoup de choſes contraires à ſes interêts. Il me dît un jour, qu'il étoit perſuadé de cela, parce que je ne lui diſois jamais rien des autres, que j'écoutois parler les mécontens, que j'étois dans leur confidence, & que par ma maniere d'agir je faiſois voir clairement le peu d'affection que j'avois pour le ſervice de la Reine ; ajoutant, que mes Amis me faiſoient tort, en publiant comme ils faiſoient que j'étois une honnête perſonne, ſûre, & généreuſe ; parce que cela vouloit dire qu'on pouvoit murmurer avec moi ſans crainte. Ce reproche marquoit aſſez de deffiance naturelle, & combien nous étions malheureux de vivre ſous la puiſſance d'un homme qui aimoit la friponnerie, & avec qui la probité avoit ſi peu de valeur qu'il en faiſoit un crime. Car enfin, mon humeur n'étoit pas de me

faire

faire considérer en trahissant ceux qui parloient devant moi ; mais, comme j'ai été toute ma vie fidelle à la Reine, que je ne haïssois le Ministre par aucun emportement injuste, & que je lui trouvois de belles qualitez, je satisfaisois à mon devoir, & à moi-même, en deffendant la vérité contre ces esprits chagrins, qui blâment autant le bien que le mal, dont quelques-uns étoient de mes Amis, & ma devise étoit d'être fidelle avec tous, sans rechercher de recompense que celle de ma propre satisfaction. Je lui en parlois de cette maniere, & travaillois à lui persuader, que ceux qui faisoient des rapports étoient ceux dont il devoit le plus se deffier ; & que les gens ne faisans du mal à personne ne pouvoient jamais manquer à leur devoir. Ces justifications ne me racommodoient pas avec lui ; mais, elles me faisoient éviter de gands maux. C'est néanmoins le plus grand mal qu'on puisse sentir dans ce délicieux & méchant Païs, que de n'y point acquerir des biens & des dignitez ; puisque c'est presque perdre le tems, qui doit être cher à ceux qui ont quelques bonnes intentions de le bien emploier. Je voulus donc remedier à ce petit bruit de faveur, par le bon visage que la surprise de la Reine m'at-

m'attireroit de ſa bonté ; car , à la Cour, il eſt aiſé d'éblouïr les Spectateurs , & il ne leur faut jamais donner le plaiſir de ſçavoir que nous ne ſommes pas ſi heureux qu'ils ſe l'imaginent , ou ſi malheureux qu'ils le ſouhaitent. Ma confiance eut le ſuccès que j'avois deſiré; & à mon égard j'en fus ſatisfaite. Je trouvai la Reine travaillant à ſon ouvrage , aſſez chagrine ; mais , ne voulant pas que ſon inquiétude parût , elle me fit l'honneur de me dire qu'elle croioit qu'à Paris on décrioit fort les Affaires du Roi , à cauſe de la priſe d'Armentieres, qui s'étoit rendue aux Ennemis depuis peu de jours , après un mois de ſiege ; mais, qu'elle vouloit bien qu'on ſçût qu'elle ne regrettoit pas trop la perte d'une Place, qui ne lui avoit couté l'année précédente que vingt-quatre heures ; que l'Armée étoit forte , & qu'on alloit la mettre en état de le rendre aux Ennemis. En effet , le Maréchal de Villeroi revint de l'Armée pendant le ſejour que je fis à Amiens , qui aſſura qu'il l'avoit laiſſée en bon ordre , par l'augmentation de 4000. hommes qu'il venoit d'y conduire , avec force Munitions de Guerre. On fit la revue des Troupes de la Ferté-Seneterre, qui n'étoient compoſées que de deux ou

trois

trois mille hommes, à dessein de les envoier avec les autres. Le Roi, qui la fit faire, avoit ce jour-là un habit en broderie d'or & d'argent, qui le rendit agreable aux yeux de ses Soldats. Il monta un petit cheval blanc, dont le crain étoit noüé de rubans incarnats. Il avoit des plumes blanches à son chapeau, & en cet état sa beauté & la grace qu'il avoit en toutes ses actions le rendoient le plus aimable Prince du monde.

Il arriva des nouvelles de Lerida, qui disoient que M. le Prince se promettoit de prendre cette Place au 25 du mois, & le Maréchal de Grammont écrivoit au Cardinal en se mocquant des Catalans, qu'ils avoient fait des efforts admirables en ce Siege, & qu'aiant beaucoup promis, on les avoit quittez pour quelques volontaires, mais qu'ils n'étoient pas encore venus, & qu'on doutoit de leur arrivée. Cependant, ils mandoient serieusement que l'Armée Espagnole s'assembloit, & qu'ils avoient quelque sujet de crainte, tant par terre que par mer. Le Prince Thomas arriva à la Cour, pendant que j'y étois, qui venoit pour les affaires d'Italie, dont je ne sçus point le détail. Je partis d'Amiens le lendemain de la Pentecôte, a-

près avoir suivi la Reine dans trois Couvens, assez contente de mon Voiage, si un cœur qui est à la Cour le peut être. Je laissai la Reine & tous les Courtisans dans un grand ennui, & chacun en particulier regrettoit les douceurs de Paris.

Le Ministre étoit occupé à grossir l'Armée, pour la mettre en état de nous deffendre des Ennemis, qui, après avoir pris Armentieres & Comines, petit Château de pas de consequence, vinrent prendre la Ville de Lens, qui de même n'étoit pas de difficile prise. De nôtre côté, on manda au Maréchal de Turenne en Allemagne d'amener ses Troupes, les meilleurs de l'Europe, qui n'y étoient plus necessaires : les Suédois vouloient la Paix, & le Duc de Baviere étoit d'accord avec la France. Mais, avant qu'elles arrivassent, les Ennemis étant en effet plus forts que nous, les deux Armées se rencontrérent auprès de Bethune, environ le 21 ou 22 de Juin 1647. Comme elles se rencontrérent à la vue l'une de l'autre, nos Généraux, le Maréchal de Gassion & de Rantzau, un peu mieux d'accord qu'à l'ordinaire, envoiérent à la Cour demander permission au Cardinal de donner une Bataille; mais le Ministre, à ce que mes Amis m'écrivirent en Nor-

man-

mandie, n'en fut point d'avis ; & Monſieur fut de ce même ſentiment. On leur ordonna de ſe retirer, & d'attendre les Troupes d'Allemagne.

Ces Troupes ne purent venir, & le Vicomte de Turenne fit ſçavoir au Miniſtre peu de tems après, que ſon Armée ſe mutinoit, & que les Allemans ne vouloient point paſſer le Rhin, qu'on ne leur eût paié les montres qu'on leur devoit. Outre ces fâcheuſes nouvelles, il arriva un Courier de Mr. le Prince, qui annonça que le Siége de Lerida étoit levé du 17 du mois, avec perte de toute ſon Armée, qui s'étoit diſſipée en trois jours, à cauſe de l'exceſſive chaleur de la ſaiſon, & des grandes fatigues que les Soldats ſouffrirent. Elles furent telles, qu'on ne les put retenir, ni par l'eſperance, ni par la crainte. Le Prince de Condé connut lui-même, qu'il étoit difficile de finir bien-tôt cette entrepriſe ; parceque les Mineurs avoient trouvé du roc par tous les endroits où ils avoient voulu s'attacher : & il jugea plus à propos de lever le Siége, que d'attendre les Ennemis qui étoient en état de l'en chaſſer. Il en fut loüé des prudens & des ſages ; mais, comme beaucoup de gens haïſſoient ſa proſpérité, & qu'il

qu'il sembloit être invincible à tous, aux uns par l'estime qu'ils avoient pour lui, aux autres par la crainte qu'il ne le fût continuellement, un chacun trouva dans cette rencontre de quoi s'occuper, soit par l'étonnement, soit par la joie : & toute l'Europe regarda cette Place avec admiration, la voiant imprenable à tant de grands hommes. Le Maréchal de la Motte Houdancourt, qui du tems du Cardinal de Richelieu avoit conservé au feu Roi la Catalogne, aiant assiégé Lerida ne l'avoit sçu prendre : le Comte d'Harcourt, qui avoit fait des actions d'une valeur extraordinaire, ne faisoit que d'en sortir, qui n'avoit pas mieux fait que le premier ; & pour comble de Gloire, elle avoit résisté à Mr. le Prince. Ce qui fut une douce consolation pour les deux autres, n'abattit point le courage du dernier : il avoit pressenti cette mauvaise avanture ; car, il avoit deffendu le Comte d'Harcourt dans le Conseil, disant *Qu'un Capitaine, pour grand & pour vaillant qu'il fût, ne devoit point être blâmé pour être quelquefois malheureux.*

La haine, qu'on avoit déjà pour le Ministre, inspiroit dans tous les cœurs quelque changement dans les Affaires,

afin

afin de consoler ceux qui souffroient d'une si longue bonace, & d'une faveur si établie. Les maux, qui arrivérent en cette Campagne, par cette raison, donnérent plus de joie qu'ils ne causerent de tristesse; on ne manqua pas de faire des Chansons, & des Madrigalets, à la honte de Mr. le Prince. La France célébra cette perte avec les mêmes sentimens de l'Espagne: & je croi que la différence ne fut que dans les apparences;

Perche à gli occhi malvagi
Son teatri di gioia anco y naufragi *.

Les Plénipotentiaires écrivoient de Munster, que les Espagnols voiant que leur destinée commençoit à devenir plus heureuse, faisoient déja les entendus, & se mocquoient de toutes les propositions qu'on leur faisoit. Ils avoient cette année leurs Troupes en état de nous prendre des Places, que nôtre Armée n'étoit pas encore assemblée; & alors des personnes éclairées crurent que le Ministre se repentit de n'avoir pas profité des bons momens qui lui avoient donné la Paix entre ses mains, & qu'il souhaita

* Les naufrages sont aux yeux malins des objets agréables. *Fulvio Testi.*

soûhaita que l'Empereur par le mauvais état de ses affaires pût forcer le Roi d'Espagne de s'accommoder àla necessité, & de revenir à certaines propositions telles à peu près qu'il les avoit accordées quelque tems auparavant.

Quand la Paix n'auroit pas été si glorieuse à la France, elle n'auroit pas laissé de lui être commode & avantageuse, par le mauvais état où elle pouvoit tomber. Les longues Guerres l'avoient épuisée d'hommes, & de forces, & d'argent. En ce tems-là, on a toûjours douté si le Ministre la vouloit tout de bon; mais, le moment heureux étoit alors passé, & cette heure si celebre pour la bonne fortune ne devoit pas si-tôt revenir. Dieu met quand il lui plait des bornes à nôtre ambition : il sçait humilier ceux qui se fient en leur prudence, & montrer à nos Rois; & à leurs Ministres aussi, qu'ils ne sont pas les maîtres de leur sort. Le Cardinal peut ête eut-de bons motifs, pour differer la Paix, qui avoit paru à toute l'Europe dépendre de lui seul; mais, comme on peut aisément soupçonner un Ministre d'avoir plus d'égard à son bien particulier, qu'au bien public, & que l'opinion commune a toûjours été que la Paix est leur rui-

ne, à cauſe que toute la force du Cabinet ſe ramaſſe plus aiſément contr'eux, on a jugé du Cardinal Mazarin comme d'un homme qui avoit apréhendé ces mêmes choſes.

La Reine, qui en effet deſiroit la Paix, m'a toûjours aſſurée dans tous les tems, qu'elle ſçavoit certainement que ſon Miniſtre avoit fait ſon poſſible pour la donner à la France, & à toute l'Europe. Elle diſoit elle-même, que ce que les autres avoient ſujet d'apréhender ne ſe rencontroit pas dans l'état de ſa fortune, puiſqu'il étoit aſſuré qu'il ne ſouffriroit qu'on fit des intrigues contre lui, & que la même confiance qu'elle avoit en lui pendant la Guerre, elle l'auroit pendant la Paix. Mais, il pouvoit tromper la Reine, & cette Princeſſe ne perſuadoit pas le Public. Néanmoins, il l'avoit ſouhaité en ce tems-là, & la devoit ſouhaiter; car, outre qu'il a toûjours paru vouloir aller droitement au bien de l'Etat, il étoit avare, & le maître des Finances. Il eſt à croire par conſequent, que la Paix lui auroit donné le moien d'amaſſer de grands Tréſors; ce qui ſans doute auroit été pour lui un charme conſidérable.

Les

Les Ennemis assiégerent aussi * Landrecies, Place assez proche de Paris pour être de grand poids aux Affaires du Roi. Leur hardiesse fit résoudre le Cardinal, ou de faire lever le Siege, ou de les combattre avec ce qu'il y avoit de Troupes dans l'Armée, qu'on n'estimoit pas à plus de quinze ou seize mille hommes. Ceux, qui restoient auprès du Roi, de la Reine, du Duc d'Orleans, & du Cardinal, soit des gens de la Cour, soit des Domestiques, en âge de pouvoir combattre, partirent tous pour aller grossir l'Armée. La Reine, à ce qu'on me manda, les traita comme des gens qui lui faisoient plaisir de partir, & jamais il n'y eut plus de joie qu'il en parut sur le visage de cette brave troupe, quoi qu'aparamment le Combat dût être perilleux. Cette résolution prise, nos Généraux passerent la Sambre à Castillon le 2 Juillet †, pour aller droit aux Lignes des Ennemis, qui furent témoins de ce passage, avec une partie de leur Armée, commandée par le Général Bec, lequel fut contraint de quitter le passage sans le disputer aux nôtres. Ensuite de cette action, l'Armée du Roi marcha en Bataille & appro-

* Le 27 Juin 1647.

† 1647.

cha des Lignes avec 25 .pieces de Canon, qui d'abord tirérent de telle furie dans le Camp des Ennemis, qu'ils en furent incommodez, & plusieurs des leurs furent tuez : mais, les Lignes se trouvérent en si bon état de deffense, le quartier de l'Archiduc tellement fortifié, & ceux du Comte de Buquoi, du Marquis de Caracene, & des autres, si bien retranchez, qu'il parut fort difficile à nos Généraux de les pouvoir forcer *. Mais, pour satisfaire à la bravoure de nos gens, ils envoyérent offrir la Bataille aux Ennemis ; ce qu'ils refuserent. On a dit depuis, que si on les eut attaqués & que le dessein & l'ordre du Ministre eut été suivi, il auroit sans doute réüssi ; parceque l'épouvante se mit dans le Camp des Ennemis à la vuë des Troupes du Roi, qu'ils sont accoutumez aux miracles de la valeur Françoise, & qu'ils en craignent toûjours les choses les plus difficiles. Les ordres étant changez, l'Armée se tint en Bataille toute la nuit du 2 au 3, & se retira dans le même ordre, repoussant les Ennemis dans leurs Lignes, quand il leur prenoit envie de s'avancer vers eux.

L'Armée du Roi laissa donc Landrecies re-

* J'ai mis ici ce qu'on m'écrivit de l'Armée.

recommandé au courage du Gouverneur, & se separa en deux. Elle étoit encore augmentée de quelques Troupes nouvelles, une partie commandée par le Général Rantzau, & l'autre par le Maréchal de Gassion. Le premier assiégea Dixmude, & la prit; & l'autre en même tems assiégea la Bassée, Place considérable & capable de réparer la perte de Landrecies. Il commença son Siege par une deffaite d'un grand Convoi que les Ennemis voulurent jetter dedans; ce qui fit voir clairement que cette entreprise lui réüssiroit, puisque les Ennemis manquoient de ce qui étoit necessaire à leur subsistance. En même-tems, nous perdîmes celle que nous avions voulu deffendre; & le Gouverneur se rendit sans attendre l'effet de la mine *.

Le Maréchal de Gassion, voiant que la prise de la Bassée étoit d'une grande conséquence, & qu'il étoit necessaire de s'en rendre le maître, avant que les Ennemis le pussent venir troubler, fit dire à celui qui la commandoit, que s'il ne rendoit la Place à l'instant même, qu'il alloit lui donner l'assaut, & qu'il ne pardonneroit ni aux femmes ni aux enfans. Cet homme, ne voulant point voir perir sa famille, pro-

* Le 15 ou 16 Juillet 1647.

posa de se rendre dans quatre heures, si dans ce tems il n'étoit secouru. Le Maréchal de Gassion, prenant courage sur cette proposition, dit tout haut, en mettant sa montre sur le fossé, que si dans trois quarts d'heures qu'elle sonneroit il ne se rendoit, il leur déclaroit qu'il n'y auroit plus de quartier pour lui, ni pour ses habitans. Le Commandant menacé par sa peur & par celle des Bourgeois qui ne vouloient point mourir, lui porta les clefs de la Ville, & s'estima heureux de pouvoir eviter ces menaces.

Le Maréchal de Gassion étoit vaillant, heureux, & hardi : il étoit craint des Ennemis, parcequ'il étoit homme à tout hazarder, & par consequent à réüssir en ce qu'il entreprenoit. Toute la Cour le loüa infiniment de sa fermeté : la Reine lui en sçût gré ; & le Ministre, qui voioit avec douleur la prospérité des Ennemis de l'Etat, fut content de cette Avanture, quoi que d'ailleurs il n'aimât pas l'Avanturier. Il étoit néanmoins si politique, qu'en recevant cette nouvelle, qui fut le remede de ses justes apréhensions, il s'arrêta tout court & demeura si froid & si serieux (à ce que me conterent depuis ceux qui étoient presents) que ses plus particuliers Amis crurent qu'il avoit

reçu

reçû quelque mauvaise nouvelle, & s'en allérent tous chacun de leur côté, n'ôsant lui demander la cause de son chagrin. Ils en furent si fortement persuadez, que la nouvelle aiant été divulguée, ils s'imaginerent encore, après avoir raisonné sur la mine du Ministre, qu'il y avoit quelque mal caché sous l'apparence de ce bien. La Duchesse de Mombazon, le voiant ce jour là chez la Reine, s'en alla à lui, avec cet air libre & hardi qui lui étoit naturel, pour se réjouir avec lui de la prise de cette Place; mais lui, en passant sans s'arrêter, lui dit que la chose ne méritoit pas d'en faire tant de bruit. Elle, sans s'étonner, à ce qu'elle me conta elle-même à mon retour de Normandie, se mit à rire, & lui dit en se mocquant de sa froideur, *Ho, ho, je vois bien qu'il vous faut des Provinces entieres, pour vous contenter.* Dans toutes les occasions de cette nature, on a toûjours remarqué que ce Ministre affectoit d'être gai, quand les Affaires alloient mal, pour montrer qu'il ne s'étonnoit point dans le péril; & triste, quand elles alloient bien, pour faire voir qu'il ne s'emportoit pas dans la joie & dans la prospérité. Sur ce sujet il avoit double raison de paroître glacé; car, il ne vouloit pas mon-

trer sentir le service que le Maréchal de Gassion venoit de rendre à l'Etat ; afin d'éviter l'obligation de la récompense que ce Général méritoit.

Le murmure étoit grand à Paris, sur toutes nos pertes. L'honneur de la prise de la Bassée étoit donné à Gassion, & on donnoit le blâme des Victoires que les Ennemis avoient remportées sur nous au Cardinal Mazarin. On les celebroit comme les marques de sa mauvaise conduite ; & ses Ennemis les donnoient au public comme des preuves évidentes de la doctrine qu'ils prêchoient. Ce murmure fut cause de quelques proscriptions. Le Comte de Fiesque fut le plus considérable des Exilez. Il avoit été bien traité du Cardinal ; mais, à la disgrace du Duc de Beaufort, dont il se disoit Ami, il déclama hautement contre lui, disant pour sa justification au Ministre, qu'entre deux Amis égaux, il falloit toûjours suivre le malheureux, & quitter le dominant. Il avoit donc partagé la disgrace de l'un par l'Exil, & montré de haïr la puissance de l'autre par ses discours ; mais, le Cardinal, pressé par les Amis du Comte de Fiesque, & voulant oublier les offenses qu'il croioit avoir reçues, l'avoit fait revenir de ce premier Exil,

Exil, avec toutes les marques d'une vraie reconciliation. Il suivit, en pardonnant, son inclination naturelle, qui le portoit facilement à la douceur & à la paix. Celui de cet Ennemi reconcilié étoit contraire au sien, & ne pouvoit souffrir de Favori, il n'étoit jamais content, & il desaprouvoit toûjours les actions de ceux qui gouvernoient. Son tempérament, par cette raison, l'empecha de proffiter de cette paix; & sa conduite força le Ministre de l'éloigner tout de nouveau. L'Abbé de Belébat le fut aussi, Sarazin pour avoir fait des Vers Satiriques, & quelques autres de peu de renom, qui dans des Cabarêts & dans des Lieux publics avoient dit quelques sottises. On fit une Ordonnance qui deffendoit de parler des Affaires d'Etat; & la Reine témoigna beaucoup d'aversion pour ceux qui parloient plus qu'ils ne devoient. Elle dit a la Maréchalle d'Estrées, voiant dans les ruës d'Amiens arriver Madame de Choisy, qui venoit parler pour Belébat son Frere, *cette pauvre femme me fait pitié: & son voiage sera inutile; car je suis résoluë de punir sévérement tous ceux qui parleront contre le Gouvernement.* En effet la Maréchalle d'Estrées, en me contant ce que j'écris, me dit que la

Reine avoit tenu bon contre les priéres de Madame de Choisy, & avoit blâmé publiquement le Cardinal Mazarin d'être trop bon & trop souffrant.

Quelque Evêques se sentirent de cette mauvaise influence, entre lesquels étoient celui de Rennes, Frere du Maréchal de la Motte, prisonnier dans Pierre-encise dès l'année 1644. Ce Général d'Armée fut arrêté à Lyon, par l'ordre de la Reine, à son retour de Catalogne, accusé de péculat, & menacé de perdre la tête. L'Evêque de Rennes, dans la douleur qu'il ressentoit du mauvais état où étoit son Frere, ne pouvoit se taire, & avoit attiré la colere du Ministre sur lui; & ce mécontentement causa son éxil avec quelque rigueur extraordinaire. On lui deffendit de solliciter le Parlement de Grenoble, où le Procès du Maréchal de la Motte devoit être jugé. L'Evêque de Grasse, Godeau, qui a donné à nôtre Siécle par ses beaux Ouvrages des marques de sa Piété & de la beauté de son Esprit, pour quelque dégout que le Ministre eût de lui, reçût commandement d'aller résider à son Evêché; ce qui ne devoit pas déplaire à un homme de bien comme lui, ni être tenu pour un commandement injuste, étant faite par une

Reine

Reine Chrétienne, aussi pieuse que la nôtre, qui voioit toûjours avec peine tant d'Evêques à Paris ne songer qu'à se divertir, à faire bonne chere aux gens de la Cour; car, ceux là ne sont pas les pauvres qu'ils sont obligez de nourir. J'excepte de ce nombre ceux dont je parle: il est à croire qu'ils y étoient pour de bonnes raisons, & qu'en cette occasion la Politique de celui qui gouvernoit avoit plus de part à leur bannissement, que la pieté de la Reine. Montresor, par une contraire destinée, sortit de prison. Il avoit été attaché au Duc d'Orleans, & avoit autrefois prétendu à sa faveur; mais l'Abbé de la Riviere son Rival l'avoit éloigné des bonnes graces de son Maître. Ce Gentilhomme avoit été contraire au Cardinal de Richelieu: il s'étoit fait connoître en tout tems pour être de Catons François, qui haissent ce qu'ils appellent la Tyrannie des Favoris; mais, outre ces raisons, il étoit Ami de Madame de Chevreuse, & de Mademoiselle de Guise, qui jusqu'alors n'avoient pas eu de part à la faveur. Le jeune Prince d'Orange, Gendre du Roi d'Angleterre, en considération de Saint-Ibal, Ami de Montresor, pria le Cardinal Mazarin de le mettre en liberté; & cette

priere eût beaucoup de force, parce que le Prince d'Orange étoit en grande considération. Mademoiselle de Guise parut aussi demander l'Amitié du Ministre, & s'étant racommodée à la Cour, elle contribua à l'adoucissement du bannissement de son Ami. Ainsi, par la vicissitude des choses de ce monde les uns souffrent, & les autres se réjouïssent.

La Reine aiant remis l'ordre dans nos frontieres, & laissé l'Armée du Roi en état de se bien deffendre, partit d'Amiens & alla passer quelques jours à Abbeville. De là, elle vint à Diepe, dans le dessein d'aller à Rouën; mais, nôtre Province fut si insensible à l'honneur que le Roi lui faisoit, & particulierement la Ville de Rouën, qu'elle évita avec tout le soin possible de la recevoir. La Reine, de son côté, fit semblant d'apréhender le tracas & l'importunité de cette visite, & des Harangues qu'il auroit fallu entendre. Elle se résolut de s'en retourner par Gournay, Gisors, & Pontoise. Elle ne tarda que trois jours à Dieppe, dont le séjour lui fut agréable. Elle se plut à la vûë de la Mer, qu'elle voioit des fenêtres de sa chambre, & d'où elle vit des brulots se consummer sur la Mer, pour la divertir. Le Roi alla voir un

Vaiss-

Vaisseau que la Reine de Suede lui avoit envoié, grand & beau; & on fit devant lui une espece de Combat Naval; mais, pour combler de joie les habitans, on leur fit cet honneur de leur laisser la garde de la Personne du Roi, quoi qu'il y eût nécessité d'en user ainsi, parce qu'il y avoit peu de Compagnie de Gardes auprès de lui. Ce Peuple, qui avoit été fidele à Henri IV, Grand-Pere du Roi, méritoit qu'on leur donnât des marques de la confiance qu'on avoit en eux, & comme ils ne manquerent pas de le prendre sur ce pied-là, ils alloient crians dans les rûës, qu'on faisoit bien de leur confier le Roi, & qu'il n'y avoit point parmi eux de Ravaillacs. Les femmes couroient après Leurs Majestez, & les Villageois de cette contrée en les suivant leur donnoient des bénédictions infinies, qui, malgré leur vilain langage Normand, ne laissoient point de leur plaire. J'ai oüi dire à la Reine même, que l'affection qu'elle avoit reconnuë en ce Peuple lui avoit été assez agréable, pour lui ôter la peine qu'elle ressentoit d'ordinaire par de telles importunitez.

Quoi que la Reine eût desiré de pouvoir éviter d'entendre des Harangues, elle ne pût néanmoins s'en exempter entiere-

tierement. Le Parlement de Normandie vint la saluer, la Chambre des Comptes, le Cour des Aydes. Dans cette journée nous vîmes ce qui n'est pas extraordinaire à voir; mais, qui de soi est toûjours terrible à l'esprit de l'homme. Le prémier Président de Rys, âgé de plus de soixante ans, mais d'une santé vigoureuse, en sortant de la Chambre de la Reine, mourut subitement sur le haut de l'Escalier; & si promptement, qu'il n'y eut nul intervalle entre sa vie & sa mort. Le Roi & la Reine y coururent, pour lui faire ouvrir la bouche, & lui faire prendre des remedes; mais, ils le trouvérent sans vie, & leur charité fut inutile. J'avois été trouver la Reine à Dieppe, pour y demeurer tant qu'elle seroit dans nôtre Province : j'eus part à ce spectacle, avec le sentiment d'horreur qu'on a quand on le voit de près. La Reine reprit le chemin de Paris avec plaisir; & bien tôt après je la suivis, & m'en retournai la trouver.

J'arrivai à Paris le 28. Août *, fort lasse de mon voiage, parce que j'avois toûjours couru. La Campagne n'est belle qu'avec le repos & la solitude, quand on y peut gouter les plaisirs innocens que la beauté de la Nature nous fournit dans

* 1647.

ſes bois & auprès des rivieres. Je trouvai la Reine dans la chambre du Duc d'Anjou : il étoit malade, d'une maladie aſſez conſidérable pour pouvoir donner de l'inquiétude à une auſſi bonne Mere qu'elle l'étoit. Il commençoit néanmoins à ſe mieux porter, & ſa chambre étoit pleine de perſonnes des plus conſidérables de la Cour. Ce chagrin, qui eſt inſéparable de la maladie, fit que ce petit Prince ſe trouva incommodé de la bonne compagnie, & qu'il ſupplia la Reine de les chaſſer tous, & de vouloir demeurer ſeule avec lui. La Reine lui dit qu'elle n'ôſoit pas le faire, parce que Madame la Princeſſe y étoit, & beaucoup de perſonnes qualifiées. Il lui répondit, *Eh! bon Dieu, Madame, moquez-vous de cela. N'êtes-vous pas la Maitreſſe? Et, à quoi vous ſert vôtre Couronne, ſi ce n'eſt à faire vôtre Volonté? Vous me chaſſez bien, quand il vous plait; moi, qui ſuis vôtre Fils : n'eſt-il pas juſte qu'un chacun ait ſon tour?* J'étois auprès de la Reine; & comme elle trouva qu'il avoit raiſon, elle me fit l'honneur de me dire, *Il faut le contenter : mais ce ne ſera pas à ſa mode : car il faut que je m'en aille, pour lui pouvoir ôter tout ce qui l'importune.* Elle emmena

na avec elle Madame la Princesse, & tout ce qu'elle n'avoit pû quitter. Ce Prince eût de l'esprit aussi-tôt qu'il sçeut parler. Sa netteté & ses pensées étoient accompagnées de deux belles inclinations, qui commençoient à paroître en lui, & qui sont nécessaires aux Personnes de sa Naissance, la libéralité & l'humanité. Il seroit à souhaiter qu'on eût travaillé à lui ôter les vains amusemens qu'on lui a soufferts dans sa jeunesse. Il aimoit à être avec des Femmes & des Filles, à les habiller & les coeffer; il sçavoit ce qui seioit à l'ajustement, mieux que les Femmes les plus curieuses; & sa plus grande joie, étant devenu plus grand, étoit de les parer, & d'achepter des pierreries pour prêter & donner à celles qui étoient assez heureuses pour être ses Favorites. Il étoit bienfait; les traits de son visage paroissoient parfaits. Ses yeux noirs étoient admirablement beaux & brillans: ils avoient de la douceur & de la gravité. Sa bouche étoit semblable en quelque façon à celle de la Reine sa Mere. Ses cheveux noirs à grosses boucles naturelles convenoient à son tein; & son nez, qui paroissoit devoir être aquilain, étoit alors assez bienfait. On pouvoit croire que si les années ne diminuoient point

la

la beauté de ce Prince, qu'il en pourroit disputer le prix avec les plus belles Dames ; mais, selon ce qui paroissoit à sa taille, il ne devoit pas être grand.

Ce même jour, sur le soir, les gens du Roi vinrent trouver la Reine par son commandement. Elle les avoit mandez, pour se plaindre à eux du Parlement, qui s'étoit opposé à certain Tarif qu'on avoit mis sur toutes les denrées, & qui jusques alors n'avoit point été établi, à cause que le President de Mêmes, tenant les vacations en 1646, en avoit deffendu l'éxécution ; mais, malgré cette deffense, on avoit remis l'Affaire en deliberation au Conseil, où, dans le besoin qu'on avoit d'avoir de l'argent, l'on avoit trouvé à propos de maintenir l'Autorité Roiale par cette voye. Le Parlement, qui pretendoit être en droit d'examiner les Edits qui étoient à la foule du Peuple, aiant maintenu ce que le President de Mêmes avoit fait, & ordonné que très humbles Remontrances seroient faites à la Reine sur cette Affaire, leur resistance fit resoudre la Cour à leur proposer quelques autres Edits plus faciles à faire passer. Il se fit sur ce sujet une Confe-

rence

rence au Palais Roial, où se trouva le Conseil du Roi & le Parlement. La Reine n'y assista point, parce que c'est l'ordre que les Sujets ne conferent point avec leurs Maîtres. Ils s'assirent tous auprès d'une grande Table. Le Duc d'Orleans à la premiere place, le Cardinal vis-à-vis de lui : au-dessous de Monsieur, étoit le Chancelier, & au-dessous du Cardinal le Premier President, & les autres ensuite selon leur rang. D'Hemery, alors Sur-Intendant des Finances, étoit au coin de la Table, comme n'aiant point de seance; & les quatre Secretaires d'Etat étoient en leurs postes ordinaires. On avoit crû que le Chancelier harangueroit; mais, le Cardinal lui avoit envoié un Mémoire fait par de Lyonne Secretaire où, par son ordre, les principaux points de son Discours étoient marquez. Le Chancelier, en s'assujetissant à cette Leçon, ne trouva pas qu'il pût soutenir la gloire qu'il avoit acquise toutes les fois qu'il avoit parlé en public : il aima mieux ne rien dire; & s'excusa sur quelque incommodité.

Dans cette Conférence on resolut enfin de passer le Tarif, parce que le Parlement

lement jugea, que dans les propositions qu'on leur fit, l'avantage du Peuple n'y feroit pas plus grand. Ils résolurent seulement de le modifier, & ordonnerent qu'il ne se leveroit que pour deux ans, au bout desquels le Parlement fit deffense de ne plus rien lever; & en même tems, deffenses à la Cour des Aydes de s'en mêler. Pour faire recevoir à la Reine la hauteur de leur procedé avec moins de peine, ils adoucirent cette amertume par quelques autres Edits, qu'ils joignirent au Tarif. Avec de l'argent le Cardinal Mazarin fut content, & la Reine le fut aussi; parce qu'elle évita par cet accommodement la fatigue d'aller au Parlement en personne faire passer ces mêmes Edits: ce qu'elle eut été forcée de faire, si la chose n'eut pris cette voie de douceur.

Il y avoit encore une Affaire sur les bras du Ministre, qui ne lui plaisoit pas, & dont le Parlement malgré lui avoit pris connoissance. On avoit donné pour Juges au Maréchal de la Motte le Parlement de Grenoble; & lui, comme Duc, par sa Duché de Cardonne, que le feu Roi lui avoit donnée sur ses Conquêtes en Espagne, & comme Ma-

Maréchal de France né dans le ressort de Paris, il pretendoit que le Parlément de Paris le devoit juger ; & refusoit de repondre devant d'autres Juges. Le Parlement, sur sa Requête, avoit ordonné qu'il leur seroit amené ; & deffenses furent faites à tous autres Juges d'en connoître. La Reine avoit envoyé Carnavalet, Enseigne des Gardes du Córps, pour le mener à Grenoble, & un Exempt à son Frere l'Evêque de Rennes, pour lui ordonner de ne point solliciter pour lui ; mais cette rigueur, qui venoit du conseil du Ministre, n'étant pas soutenable, parce qu'elle étoit contre les formes, fut cause qu'il prit la resolution de s'adoucir en faveur du prisonnier : & le Maréchal de la Motte profita de sa clemence, ou de sa foiblesse, ou de la hauteur du Parlement. Le Ministre, comme je l'ai dit, étoit accusé d'ignorer les Loix de l'Etat : & cette ignorance étoit cause qu'il entreprenoit toutes choses sans crainte ; & qu'à la moindre resistance qu'on lui faisoit, soit avec fondement, soit avec malice, il se troubloit facilement : & ce trouble produisoit presque toûjours en lui des actions de bonté & de douceur.

Il

Il n'avoit pas de peine à pardonner; & trouvant qu'il y en avoit beaucoup à soutenir une mauvaise Affaire, il choisissoit toûjours de sortir de ces embarras par la porte honorable de l'humanité & de la reconciliation.

Alors * nous vimes arriver d'Italie trois Nieces du Cardinal Mazarin, & un Neveu. Deux Sœurs Mancini, & lui étoient Enfans de la Sœur cadette de l'Eminence; & la troisieme Niece, étoit Martinozzi, Fille de la Sœur ainée de ce Ministre.

L'ainée des petites Mancini † étoit une agréable brune, qui avoit le visage beau, âgée d'environ douze ou treize ans. La seconde †† étoit brune, avoit le visage long, & le menton pointu. Ses yeux étoient petits, mais vifs; & on pouvoit esperer que l'âge de quinze ans leur donneroit quelque agrément. Selon les regles de la beauté, il étoit néanmoins impossible alors de lui en attribuer d'autres que celle d'avoir des fossettes à ses joües. Mademoiselle de Martinozzi étoit blonde. Elle avoit les traits du visage beaux, & de la dou-

ceur

* Le 11 Sept. 1647.

† Madame de Mercœur.

†† Madame la Comtesse de Soissons.

ceur dans les yeux. Elle faisoit esperer qu'elle seroit effectivement belle ; & si nous eussions été assez bons Astrologues pour deviner dans sa phisionomie les avantages de sa fortune, comme on jugea ceux de sa beauté, on eut sçû en ce tems-là, que sa destinée lui devoit donner une grande qualité *. Ces deux dernieres étoient de même âge, & on nous dit qu'elles avoient environ neuf à dix ans. Madame de Nogent les fut recevoir à Fontainebleau, par ordre du Cardinal Mazarin. Ce Ministre ne vouloit pas avoir des obligations trop fortes à une personne des plus considerables de la Cour, de peur d'être obligé à des reconnoissances incommodes. Il traitta cette affaire comme un homme dont le principal soin étoit de paroître desinteressé ; & le jugement, que ses Courtisans familiers en firent, fut qu'en les abandonnant entre les mains du Comte de Nogent, pour les conduire dans les premieres entrées, c'étoit un grand flateur, qu'il seroit capable de porter la flatterie jusqu'à l'extremité, & de s'empresser de leur faire les honneurs de tout le monde : sur quoi il pouvoit toûjours dire,

C'est

* Celle de Princesse de Conty.

C'est l'humeur du personage, & le tourner en ridicule avec la Reine, s'il le jugeoit à propos; car, il lui arrivoit de le traiter de cette maniere sur ses vains discours & ses boufonneries. Cet homme avoit toute sa vie contre-fait le plaisant: il affectoit de faire rire; parlant incessament, sans qu'on pût l'accuser de dire quelque chose. Il est parvenu par ce chemin au bonheur de faire une grande fortune. Il n'y a point de personne de qualité à la Cour, qui en ait reçu de plus grands avantages que lui, soit par la privauté, soit par les prerogatives & préferences aux graces de distiction, ou soit enfin dans les grands biens qu'il possedoit & qu'il avoit commencé d'amasser sous le feu Cardinal de Richelieu, qui avoit le plus contribué à le faire riche. Ce grand Diseur-de-rien, par la bassesse, a trouvé le moien de s'élever, & d'obtenir ce que sa naissance lui refusoit, & ce que la Vertu & le grand Mérite ne lui auroit pas donné si facilement. Il avoit de l'esprit à sa mode: il n'étoit pas méchant; & je ne lui ai jamais oüi dire de mal de qui que ce soit: peut-être que dans les grandes occasions le desir de plaire lui a fait commettre de grandes fautes devant Dieu; mais, selon ce qui en paroissoit

roissoit extérieurement, s'il ne protégeoit pas les miserables, il ne contribuoit pas à les perdre. Il faisoit plaisir quand il pouvoit, selon sa maniere, qui étoit de tourner toutes choses en railleries. S'il étoit difficile de l'estimer, il étoit encore plus difficile de la haïr; car, il n'en donnoit point de sujet véritable. Cet illustre Harangueur fut donc celui, qui, par les mains de sa femme, présenta à la Reine le Neveu & les Nieces de son Ministre. Elle les voulut voir le soir qu'elles arrivérent, & les vit avec plaisir. Elle les trouva jolies; & le tems que ces Enfans furent en sa présence fut emploié à faire des remarques sur leur personnes. Madame de Senecey offrit à la Reine de les aller voir le lendemain, & de leur aller faire un compliment de sa part;mais, on lui fit entendre que le Cardinal ne souhaitoit point qu'on les visitât; & qu'étant logées chez lui, dans sa maison, où il étoit bien aise d'aller quelquefois se reposer, s'il souffroit qu'on y allât, le monde l'incommoderoit trop. Il ne doutoit pas, sans trop se flatter, que s'il avoit montré d'agréer les visites, la presse n'y fût extrême.

Quand cet Oncle si révéré, si heureux, & si puissant fit arriver ses Niéces, il quitta

quitta la Reine auſſi-tôt qu'elles entrérent dans ſon Cabinet, & s'en alla chez lui ſe coucher. Aprés qu'elles eurent vû la Reine, on les lui mena ; mais, il ne montra pas de s'en ſoucier beaucoup: au contraire, il fit des railleries de ceux qui étoient aſſez ſots pour leur rendre des ſoins ; & malgré ce mépris, il eſt certain qu'il avoit de grands deſſeins ſur ces petites Filles. Toute ſon indifférence là deſſus n'étoit qu'une pure Comédie ; & par la nous pouvons juger que ce n'eſt pas toûjours ſur les Théatres des Farceurs, que ſe joüent les meilleures Pieces.

Le lendemain, on ramena les Niéces chez la Reine, qui les tint quelques momens auprès d'elle, pour les mieux conſidérer ; & le Cardinal Mazarin y vint auſſi, qui n'en parut pas plus touché que le prémier jour. On les montra enſuite en public : chacun ſe preſſa pour les voir, & les Spectateurs ſe forcérent de les traiter tantot d'agréables, & tantot de fort belles : même, on leur donna de l'eſprit par les yeux ; & toutes les choſes, qui peuvent être loüanges, leur furent amplement attribuées par leur liberalité. Pendant que les Courtiſans s'empreſſérent de parler ſur ce ſujet, le Duc d'Or-

leans s'approcha de l'Abbé de la Riviere & de moi, qui causions ensemble auprès de la fenetre du Cabinet, & nous dit tout bas, *Voilà tant de monde autour de ces petites Filles, que je doute si leur vie est en sureté, & si on ne les étouffera point à force de les regarder.* Le Maréchal de Villeroi s'approcha de lui en même tems, qui avoit une gravité de Ministre, il lui dit aussi, *Voila de petites Demoiselles, qui présentement ne sont point riches; mais qui bientôt auront de beaux chateaux, de bonnes rentes, de belles pierreries, de bonne vaisselle d'argent, & peut-être de grandes dignitez: mais, pour le Garçon, comme il faut du tems pour le faire grand, il pourroit bien ne voir la Fortune qu'en peinture;* voulant dire que son Oncle pourroit tomber, avant qu'il fût en âge de l'élever bien haut: en quoi sans y penser il prophétisa entiérement. Les Filles sont devenues plus grandes Dames qu'il ne croioit; & le Garçon n'a point en effet joüi de son bonheur, parce que la mort le déroba à la faveur de celui qui auroit pu le mettre en état d'être respecté en tout le Monde. Un Italien de mes Amis me dit quelque tems après, qu'on avoit été étonné à Rome, quand on avoit sû de quelle maniere ces

En-

Enfans avoient été reçus en France ; & sur tout, de ce qu'on leur écrivoit que les Princes & les grands Seigneurs pensoient à les épouser. Selon ce que ces Nieces étoient en leur Païs, & selon leur Naissance, elles auroient eu peu de prétendans, & peu de gens se pressoient à Rome pour les voir ; mais le rang qu'elles avoient à la Cour lors qu'elles y furent, peut faire juger de l'état où étoit celui qui leur donnoit ce lustre, que les Italiens ne pouvoient approuver. Ils se moquoient de nôtre Nation, de ce qu'elle se laissoit gouverner par un homme qu'ils n'aimoient point, par ce qu'ils le connoissoient trop, & qu'il est naturel aux hommes de n'admirer que les choses éloignées.

Fugga il tetto nativ
Chi Gloria brama *

La Princesse Palestrine, Dona Anna Colona, qui s'en retourna en Italie peu de tems après leur arrivée, m'assura que le Cardinal lui avoit dit en confidence, parlant de ses Nieces, que déjà les plus grands du Royaume les lui demandoient.

* Celui, qui aspire à la Gloire, doit fuir le lieu de sa naissance. *Arioste.*

Il avoit dit néanmoins, quelques années auparavant à ses Amis, leur montrant des Statues qu'il avoit fait apporter de Rome, que c'étoit là les seules parentes qu'il vouloit faire venir en France; mais, comme sage, il changea d'avis, & se laissa presser par la Reine de les faire venir, à qui il ne vouloit point refuser cette grace. Il ne fit rien de contraire à la raison : il étoit juste qu'il fit part aux siens de sa grandeur, & qu'il s'en servit pour affermir davantage la fortune. Si ceux, qui sont les Maîtres, ne s'appliquent à borner l'ambition de leur Ministre, ils sont excusables si pendant leur Puissance ils desirent audelà d'une juste recompense de leurs services. Il est naturel à l'Homme de vouloir plus de gloire, plus de bonheur, plus de bien, qu'il n'en a, & bien souvent plus qu'il n'en mérite.

Le lendemain, au lever de la Reine, il arriva une petite Avanture à une Dame de la Cour, assez dure & facheuse pour être mise au rang des amertumes qu'on goute souvent dans le cours de la vie. La Duchesse de Schomberg, en perdant le nom de Madame de Hautefort, ainsi que je l'ai dit, avoit quitté ses prétentions sur la Charge de Dame d'Atour, que possedoit encore sa Grand-Mere Madame de la Flotte, moiennant deux

cens mille livres de récompense ; mais, comme le desir de la faveur est une chaîne invisible qui attache tous les Hommes à la personne des Rois, les uns par inclination, les autres par intérêt, & que peu de personnes s'en separent volontiers, Me de Schomberg faisoit souvent ce qu'elle pouvoit, pour regagner les bonnes graces de la Reine, & auroit souhaité reprendre auprès d'elle cette familiarité du tems passé. Il est de l'ordre, que la Dame d'Honneur doit toûjours servir la Reine de droit, si ce n'est qu'elle cede cet honneur à une Princesse du Sang en lui présentant la chemise ; & quand la Dame d'Atour y est, elle partage avec elle le service sur certaines choses. Madame de Schomberg, depuis son Mariage, s'étant trouvée seule auprès de la Reine, avoit eu l'honneur de la servir, & la Reine l'avoit reçue agréablement, pour lui faire grace, & ne la pas rebuter ; mais, non pas comme aiant aucun droit de représenter la Dame d'Atour en cette occasion. Elle voulut joüir du même privilege, Madame la Princesse y étant présente, & Madame la Marquise de Senecey. La Reine lui dit alors, & assez sevérement (car l'ancienne Amitié étoit tout à fait effacée,) *Madame, vous*

ne voiez pas que Madame de Senecey est là, & que vous faites sa Charge. La Duchesse de Schomberg lui répondit assez brusquement, qu'elle la voioit bien ; mais, que ce qu'elle faisoit étoit la sienne. La Reine un peu émue repartit aussi-tôt, *Vôtre Charge ? Madame : & n'y avez-vous pas renoncé, en vous mariant, pour* 200000 *livres, que je vous fais donner de recompense ? Oui, Madame*, lui dit Madame de Schomberg ; *mais, je ne les ai pas encore reçues. C'est pourquoi je croiois être en droit de l'exercer. Ho bien, Madame, vous serez paiée*, lui répondit la Reine : *il y a assez d'argent en France, pour cela ; mais, cependant, sachez qu'il est difficile de rentrer dans mon cœur, quand une fois on en est sorti.* Cette Dame, touchée d'une sensible douleur, ne répondit alors que par des larmes, & ne laissa pas de suivre la Reine tout le jour, sans même se pouvoir empêcher de pleurer devant elle. Elle se fit cette violence, pour ne pas donner des embarras à son Mari, qui lui avoit souhaité le retour de sa faveur passée. La Reine attendrie de pitié, pour adoucir sa douleur, lui parla & lui fit quelques caresses ; mais, à ce que m'a dit depuis cette Dame, elle revint chez elle avec intention de ne plus pré-

prétendre aux bonnes graces de cette Princesse. Elle se contenta de la voir ensuite comme les Duchesses, qui ne viennent au Louvre qu'à l'heure du Cercle. Puis, quelque tems après, sans bruit ni sans plainte, elle & le Maréchal de Schomberg allérent dans leur Maison & dans leur Gouvernement vivre de cette vie Chrêtienne, qui seule peut donner le repos de l'Esprit & de la tranquilité de l'Ame. Cette petite Histoire fit un grand bruit à la Cour : chacun en cette occasion en parloit selon son sentiment particulier. Quelques-uns blâmérent Madame de Schomberg, d'imprudence d'avoir voulu se hazarder à recevoir ce déplaisir, & d'autres accusoient la Reine de trop de rudesse, vû qu'elle n'en avoit jamais pour personne. Quelques heures après, lui aiant demandé ce que c'étoit que cette Avanture qui faisoit du bruit, elle me dit tout ce que j'ai écrit, & me dit de plus avec bonté, qu'elle avoit été fâchée de ce que cette Dame l'avoit forcée contre son humeur de lui causer ce chragrin ; vû qu'elle n'aimoit point à faire de la peine à qui que ce soit : mais qu'elle n'avoit pas voulu être prise pour duppe, & qu'elle avoit bien vû qu'elle agissoit de cette maniere, non pas pour travailler à

regagner son Amitié, puis que ce motif eût été obligeant ; mais purement pour demeurer dans la prétention de sa Charge, malgré elle, afin de tâcher sans doute de la conserver à d'Escars sa Sœur, pour qui elle avoit toûjours eu une grande aversion ; & qu'il n'étoit pas juste, que pour être Reine, elle fut servie malgré elle de ceux qui ne lui plaisoient pas. La Duchesse de Schomberg m'a depuis confirmé les mêmes choses ; m'assûrant qu'elle auroit souhaité de conserver sa Charge à sa Sœur.

En ce tems, le Lantgrave de Hesse vint voir la France : il fut bien reçû de la Reine & de toute la Cour ; non seulement pour son mérite, mais parce que la Princesse sa Mere avoit toûjours tenu constament le parti de la France, & n'avoit jamais témoigné de foiblesse, ni de changement dans ce dessein. Elle s'étoit vûë par sa fermeté dans de grands périls, qui souvent l'avoient menacée d'une ruine entiere. La crainte de ces maux auroient pu étonner une ame moins forte que la sienne ; mais, elle avoit beaucoup de courage, avec une grande capacité. Son Fils étoit bienfait de sa personne : mais, il avoit le visage gâté de la petite vérole ; si bien qu'il ne pouvoit être loüé que de

a bonne mine. Je pense même qu'il n'étoit pas encore aussi habile que sa généreuse Mere, pour qui toute l'Europe avoit conçû tant de vénération. La Reine le fit asseoir devant elle, & lui fit tous les honneurs & les régales qu'il lui fut possible, afin de paier en sa personne les obligations que l'Etat avoit à la fidélité de cette illustre Veuve.

La Reine, pour trouver quelque plaisir dans le changement, partit de Paris * pour aller passer l'Automne dans cette belle demeure de Fontemebleau, & laissa le petit Monsieur a Paris, qui n'étoit pas encore assez bien gueri pour lui donner cette fatigue. Le Maréchal de Villeroi, qui vouloit plaire à celui qui l'avoit fait Gouverneur du Roi, inspira dans le cœur de ce jeune Prince le desir de mener le petit Mancini à ce Voiage. Le Roi le demanda instament à la Reine, qui volontiers pria le Cardinal Mazarin que le petit Mancini n'allât point aux Jésuites.

La veille du départ de la Reine, je m'approchai de ce Ministre, pour lui rendre les hommages qui étoient dûs à celui qui en recevoit des plus Grands du Roiaume. Il paia mes complimens par une fausse querelle, qu'il me fit à son or-

 dinaire

* Le 15. Septembre 1647.

dinaire (car c'étoit sa coutume de nous donner souvent des alarmes.) Il me dit qu'on l'avoit assuré que Sarazin, ce Poëte disgracié, avoit fait des Vers chez moi, malicieux & satiriques, qui attaquoient la personne de la Reine. J'avois l'esprit si éloigné de penser à une chose de cette nature, que d'abord je ne remarquai pas assez l'horreur de cette injure. Je lui répondis seulement, & comme en riant, que la raillerie même en seroit trop dure à une personne comme moi, qui ne prendroit pas plaisir à entendre des Vers satiriques contre mes plus grands Ennemis; que je croiois me faire tort de répondre sérieusement à cette fausseté; & qu'il y avoit quatre ans que je n'avois vû cet homme. C'étoit la vérité. Delà, je passai à d'autres affaires que j'avois à lui dire, & ne lui en fis pas plus de bruit. Je suis persuadé que je fis mal ma Cour; car, n'aimant pas à nous faire des biens véritables, il se plaisoit à nous donner des fausses inquiétudes, afin que nous lui fussions obligées, en nous pardonnant nos crimes imaginaires & en nous laissant en repos. D'autres fois aussi, il traitoit les gens avec tant de douceurs & d'apparente bonne volonté, qu'il étoit impossible d'éviter d'en être charmé: & quand

quand il vouloit plaire, il trompoit toûjours les personnes les plus détrompées; mais, à mon égard, ses faveurs étoient rares. Comme je fus revenue chez moi, me ressouvenant de cette malice, que la politique de nôtre Ministre, ou que la noirceur de quelque méchant esprit, m'avoit faite, je passai quelques heures de la nuit a murmurer contre le monde, contre l'ambition qui nous flatte, & la foiblesse qui nous y retient: je dis souvent en moi-même.

Molto avrai, se nulla speri *.

Mais, après toutes mes morales, je connus que nôtre Raison n'a aucune force, quand la Grace de Dieu ne s'en mêle point; & que c'est avec sujet, que par la connoissance de nôtre foiblesse, nous pourrions dire,

Que holgamos de hablar bien, quando hablamos
Magnificas sententias componiendo.
Pero quando a las obras nos allegamos
Renuimos todos de la carero,
Y consolo el hablar nos contentamos **.

* Tu auras beaucoup, si tu n'espere rien.

** Qu'on se contente de bien raisonner, mais que personne n'a le courage de bien faire.

Toute ma fausse sagesse ne fit donc aucun effet en moi, que celui de me faire penser de belles morales, qui ne me soulagérent point. Je m'en plaignis à la Reine, qui trouva que j'avois raison d'être affligée : & malgré l'approbation qu'elle avoit accoûtumé de donner à ce qui venoit du Cardinal, son équité naturelle fit qu'elle eut de la peine de voir qu'il eut écouté cette Fable, & qu'il eut voulu m'en parler comme d'une Histoire croiable. Elle m'assûra de plus, qu'elle lui en diroit son sentiment, & j'ôse croire qu'elle lui fit voir que l'accusation qu'il m'avoit faite étoit tout-à-fait déraisonnable. Cette Princesse étoit pleine de bonté & de justice : elle n'étoit point soupçonneuse, point facile à persuader; & quand on lui disoit du mal de quelqu'un dont elle avoit bonne opinion, elle y résistoit fortement. Nous aurions trouvé en elle une bonnace sans nulle tempête, si celui en qui elle avoit de la confiance n'eut point eu trop souvent le pouvoir de changer ses prémieres impressions, par le soin qu'il prenoit de mépriser devant elle ceux qu'elle estimoit; mais, quand il vouloit perdre quelqu'un, il falloit néanmoins, pour y réüssir, qu'il eut des matieres propres à la pouvoir

trom-

tromper par les apparences d'une cause véritable. Comme la mienne ne la pouvoit persuader, je sentis en cette occasion, comme dans les autres dont j'ai déjà parlé, qu'elle étoit la droiture de son Ame, quand ses lumieres naturelles ne pouvoient être obscurcies. Je puis encore dire avec vérité, que ce qui pouvoit nuire à ceux à qui elle vouloit du bien, elle ne le disoit jamais à son Ministre ; & parmi ceux qu'il a haï & voulu chasser de la Cour, il y en a eu qu'elle a soutenu contre lui par la seule raison de leur innocence, parce qu'elle lui a été mieux connue que celle des autres, ou parce-qu'en effet ils en avoient davantage. Le Cardinal a dit souvent à le Tellier, à ce que ce Ministre m'a dit lui-même, que la dévotion de la Reine l'embarassoit, & qu'elle ne se rendoit que difficilement sur ce qu'elle croioit être de la gloire de Dieu. Elle avoit assez de lumiere pour connoître le bien ; & si elle avoit eu de la force pour le deffendre toûjours, les plumes des Historiens ne pourroient lui donner assez de loüanges : mais, elle avoit trop de défiance d'elle-même, & son humilité la persuadoit aisément de son incapacité au Gouvernement de l'Etat. Ce sentiment en quel-

que

que façon injuste & déraisonnable a beaucoup servi à l'établissement de la Puissance de son Ministre, qui sans cet excès auroit rempli dignement la place où le feu Roi l'avoit établi, & où la Reine l'avoit maintenu. S'il avoit pu croire n'être pas si nécessaire à cette Princesse, il auroit pris plus de soin de mériter l'estime de tous les Peuples. S'il avoit apréhendé les mauvais offices qu'on lui auroit pu rendre auprès d'elle, il auroit eu plus de considération pour les gens de bien, qui auroient toûjours eu du crédit auprès d'elle; car naturellement elle avoit de la bonne volonté pour eux. Et, enfin, si la Reine avoit voulu s'estimer d'avantage, & soutenir plus souvent ses propres sentimens, comme elle le faisoit quelquefois, quand elle croioit y être obligée par son devoir, ses bonnes intentions auroient perfectionné celles du Ministre, qui en effet avoit de belles qualitez, & qui bien ménagées par une puissance au dessus de la sienne l'auroient pu rendre un Ministre digne de l'estime générale. La grandeur de son génie l'a mis au dessus des autres hommes, non seulement par bonheur, mais par supériorité de connoissance. Jamais nul de ceux qui ont eu sa familiarité & sa confidence

fidence n'a eu pouvoir sur lui, qu'autant que la nécessité de ses Affaires & de ses desseins l'y ont forcé. Il avoit une grande expérience pour les Affaires étrangeres ; & il étoit capable des plus hautes Entreprises. Il travailloit beaucoup. Sa Politique étoit fine : il étoit habile dans l'Intrigue ; il parvenoit à ses fins, par des détours & des finesses quasi impénétrables. Il n'étoit point méchant, ni cruel. Il n'a pas même eu d'abord une ambition démesurée ; car, jusques alors il s'étoit privé de grands Etablissemens que tous les autres Favoris avoient eus. Il n'avoit encore pris, ni Places, ni Gouvernemens, ni Dignitez, ni Charges, jusques-là. Aussi, son avidité pour les trésors n'avoit point encore paru telle qu'elle étoit en effet ; & ceux, qui l'accusoient d'en avoir, étoient injustes. Plusieurs de ceux, qui lui faisoient la Cour, lui devoient déjà de grandes graces ; & beaucoup de ceux-là étoient plus riches que lui. Il étoit assez aimable de sa personne ; & malgré ses deffauts, on parlera sans doute de lui comme d'un homme extraordinaire. Sa prodigieuse Puissance étonnera tout le monde ; & les merveilleux evenemens de sa fortune l'eleverent bien haut. Il a

eu

eu la destinée des grands hommes, tant par son bonheur que par ses infortunes: il en poura aussi avoir la réputation; & je doute si tous les siécles ensemble nous en pourront produire une plus grande.

Le Cardinal donna une marque de sa facilité à bien faire, en arrivant à Fontainebleau. Il se laissa persuader par les partisans de Château-neuf, de lui faire le plaisir qu'il pût faire la révérence à la Reine; ce qu'il fit de bonne grace, malgré les sujets qu'il avoit de le regarder comme son rival. La Reine vit cet ancien Ministre, le traita honnêtement: mais, par les choses qu'elle lui dit elle voulut qu'il comprît, que si le Cardinal Mazarin ne l'avoit point souhaité, elle ne l'auroit point vû; afin qu'il connût lui en avoir toute l'obligation. Châteauneuf fit dire au Chancelier, que le bon traitement qu'il recevoit alors de la Cour, & qu'il avoit souhaité pour ôter de dessus son front le bandeau de la disgrace, n'étoit en rien contre lui; qu'il étoit son Serviteur.; & qu'il l'en assûreroit lui-même, s'il avoit le bonheur de le rencontrer. Le Ministre, aiant néanmoins considéré l'embarras de ces deux hommes, s'ils se fussent vûs, fit venir Châteauneuf, avant que le Conseil arrivât à

Fon-

Fontainebleau. Cet Exilé avoit été autrefois Garde des Sceaux, & celui qui les possédoit alors auroit eu lieu de craindre le renouvellement de sa faveur ; mais, en effet, Châteauneuf n'avoit point cette prétention, parcequ'il n'étoit pas encore tems d'y passer, & qu'il ne les souhaitoit, que pour aller au Ministere. Le desir de la prémiere Place étoit si fortement établi dans son cœur, qu'en priant un de ses Amis de faire ce compliment au Chancelier *, il lui dit qu'il le pouvoit librement assûrer qu'il ne demandoit point sa Place; que sa destinée devoit être de commander, & non pas d'obeïr ; & que si la fortune le favorisoit, qu'ils ne seroient pas incompatibles : voulant par là lui montrer, qu'en arrivant au comble de ses souhaits, il deviendroit prémier Ministre, & peut-être Cardinal ; que, cela étant, il le laisseroit vivre dans l'état où il étoit. Il faisoit des desseins pour sa Grandeur, & pour celle des autres, avant que d'avoir de la Puissance. Cette ame hautaine ne pouvoit avoir de moindres pensées ; & bien loin d'être Philosophe, & d'aimer la Retraite, il s'imaginoit qu'il lui

* Cet Ami de Châteauneuf, qui fit ce compliment au Chancelier, étoit le mien ; & je le sçus par lui.

lui étoit honteux de vivre & de ne pas être en faveur.

Après ces Réflexions, il faut un peu parler de la Guerre que la France soutenoit avec un peu plus de gloire que dans le commencement de la Campagne. On fit une attaque à l'Armée des Ennemis, qui réüssit heureusement. On tua beaucoup de leur gens ; & de nôtre part Vardes seulement y fut blessé assez légérement. On fit dessein sur Ypres ; mais, le Maréchal de Gassion manqua au rendez-vous par la faute des Guides. Le Ministre en parut mal satisfait ; & il douta qu'il ne l'eut fait exprès, pour faire dépit au Maréchal de Rantzau, qui avoit proposé cette Entreprise. Au lieu d'Ypres, on alla assiéger Lens ; & pour prendre plûtôt cette Place, toute l'Armée, commandée par ces deux Généraux ennemis, prit cette route.

Pendant qu'on fait la Guerre en Flandre, & qu'on se divertit à Fontainebleau, il arrive qu'on donne une médecine à Monsieur *, pour le purger sur la fin de sa fievre. Ce remede lui donna six jours durant un petit flux, qui paroissoit d'abord peu de chose, & qui enfin se tourna à une dangereuse dissenterie. A cette nou-

* Philippe de France, Duc d'Anjou.

nouvelle, on commence à s'alarmer; mais, de peur que le bruit de cette maladie ne donnât de la joie aux Princes, & ne fît quelque mauvais effet, on ne temoigna pas chez la Reine, ni chez son Ministre, que la chose fût digne d'inquiétudes. Un soir, la Reine reçût un Courier, qui lui aprenoit qu'il avoit été saigné; ce qui marquoit qu'il avoit encore la fievre. L'Amour d'une Mere alors ne pouvant se cacher entiérement sous le voile de la grimace, elle dit tout haute, qu'elle vouloit aller à Paris le voir, & lui manda qu'il prit courage, & qu'elle iroit bien-tôt le guérir de tous ses maux. Ce mot fit aussi-tôt courir le bruit que la Cour partoit, & que ce Prince étoit extrémement malade. Le Cardinal, qui avoit déjà quitté la Reine, quand elle avoit reçu cette nouvelle, & qu'elle avoit parlé de voiage, vint le lendemain matin à son lever, lui faire quasi une réprimande, de ce qu'elle avoit dit: lui remontrant avec un visage severe, que ces bruits étoient d'une dangereuse conséquence. Il lui dit qu'il falloit pour le bien de l'Etat dissimuler son chagrin; que sans doute cette nouvelle alloit se répandre par toute la France; & qu'elle feroit dire à tous les mécontens que déjà Mon-

sieur

ſieur étoit à l'extrémité. La Reine reçeut cette correction avec ſa douceur naturelle, diſant elle-même qu'il avoit raiſon ; mais, que ce bruit ne ſeroit de nulle conſequence, pourvû que Dieu lui conſervât ſon Fils ; & que ſi elle étoit aſſez malheureuſe pour le perdre, cette indiſcretion ne feroit ſon mal ni plus grand ni plus petit. Suivant donc la Politique de ſon Miniſtre, deux jours ſe paſſerent encore, que tous les Couriers qui arrivoient de Paris diſoient qu'il ſe portoit mieux ; & les perſonnes de qualité qui en venoient le diſoient auſſi à la Reine : mais, tout bas ils nous diſoient qu'il étoit dangereuſement malade ; qu'il avoit ſa fievre bien forte ; & que dans la diſſenterie il y avoit un peu de ſang. Les Lettres, que le Medecin Vautier lui écrivoit, marquoient les mêmes maux ; & pourtant il aſſûroit toûjours la Reine ſur la fin de ſa Lettre, que le Prince étoit beaucoup mieux, & que ſon mal n'étoit rien. Cette Princeſſe, ſelon le bon ſens, ne pouvant comprendre comment un Enfant pouvoit avoir la fievre & le flux de ſang, ſans être en péril, ſe réſolut, malgré les regles de la diſſimulation ſi ſouvent pratiquée par les Rois d'y faire un petit voiage de deux jours,

Elle

Elle y devoit aller ; car, on commençoit déja de murmurer dans Paris, de ce qu'elle n'y étoit pas. Madame la Duchesse d'Orleans, par une raison toute contraire, observa la même politique. Pour montrer à la Reine, qu'elle ne croioit pas cette maladie dangereuse, surmontant sa paresse, partit de Paris, pour venir à Fontainebleau, où étoit Monsieur son Mari, avec intention de visiter la Reine. Et comme elle la trouva en chemin, pour lui montrer qu'elle étoit l'objet de son dessein, elle s'en retourna à Paris. Elle visita souvent la Reine au Palais Roial, non sans soupçon que ses civilitez procedassent plutot de curiosité pour sçavoir l'état du malade, que d'aucune amitié qu'elle eut pour la Reine.

Cette Princesse fut étonnée, quand elle vit Monsieur. Elle le trouva en état de lui dnnner une grande douleur, avec une pareille inquiétude.Ce Prince, la voiant arriver, se jetta à son col, & la tint longtems embrassée tout pâmé de joie & de plaisir de la revoir. Malgré la grandeur de sa maladie, il lui dit mille choses qui montroient assez que l'abattement de son mal ne lui avoit point ôté la vivacité de son esprit. La présence de la Reine apparemment lui fit du bien. Ce même

jour,

jour, son mal diminua beaucoup. Les deux jours passez, que la Reine avoit promis de lui donner, elle songeoit à retourner trouver le Roi, qui avoit beaucoup pleuré en la quittant. Monsieur alors appella une de ses Femmes & lui demanda confidemment, si elle croioit qu'il fût bien reçu à prier la Reine de lui donner encore un jour. Cette Femme lui aiant répondu qu'elle croioit que oui, *M'en assurez-vous?* lui dit-il, *Car, je serois bien fâché d'être refusé.* La Reine sachant son desir, s'approcha de lui, & lui donna le moien de lui faire sa demande, qui lui fut accordée avec joie. Le troisieme jour passé, elle le quitta, dans la créance certaine qu'il étoit en meilleur état, quoi qu'en effet il ne fût pas encore hors de péril. En arrivant à Fontainebleau, elle dit tout haut qu'il se portoit beaucoup mieux. A moi, elle me fit l'honneur de me dire que ce mieux n'étoit pas capable de lui ôter son inquiétude; mais, néanmoins, les Médecins l'avoient assurée qu'il n'y avoit plus de danger en sa maladie. Comme la Reine avoit sujet de craindre la perte d'un Fils qui lui étoit si cher, & qui par lui même étoit si aimable, le Duc d'Orléans avoit raison d'esperer que ce coup pouvoit le mettre

dans

dans le rang de présomptif Héritier de la Couronne, qui n'étoit pas une petite place pendant le tems d'une Regence. Mais, tous faisoient bonne mine, par des motifs differens; la Reine, qui auroit été au desespoir de perdre ce Prince, contrefaisant la gaie : & le Duc d'Orleans, qui s'en seroit consolé, n'osoit faire le mélancolique, de peur d'être soupçonné d'une trop grande affection; mais il avoit aussi une telle fraieur qu'il ne lui échapât de montrer de la joie, qu'il n'osoit parler ni rire sur aucun chapitre. Je n'ai jamais vû la Cour si grosse, excepté les premiers jours de la Régence, qu'elle fut alors. Beaucoup de gens trouvoient leur compte dans cette Avanture; & plusieurs venoient de Paris pour voir ce qui se passoit à Fontainebleau, & quelle mine on y faisoit.

Comme les hommes aiment naturellement la nouveauté, il sembloit à tous que la Puissance du Cardinal en diminueroit; que la Reine n'aiant plus que le Roi en deviendroit plus foible, & que la Puissance de ce Prince augmenteroit. Ce changement ne déplaisoit point à un grand nombre de Courtisans, il y avoit beaucoup plus de gens de qualité attachez au Duc d'Orleans & à M. le Prince, que non pâs au Ministre; car, étant haï par son

son avarice prétendue, la libéralité imaginaire de ce Prince faisoit esperer aux Fanatiques, que la France seroit leur proie. Il étoit du devoir d'un bon Ministre d'être avare en de certaines occasions, de ne pas faire profusion des Finances & de tenir la main à ce que son Pouvoir demeurât établi sous le nom du Roi Enfant, pour y trouver tous les intérêts de l'Etat. Les Princes, au contraire, s'ils eussent voulu suivre les méchantes maximes qu'on auroit voulu leur inspirer, en eussent demandé la dissipation, soit pour se faire puissans & en état de tenir tête à un Roi Majeur, soit pour faire des créatures & pour conserver leur crédit. Par toutes ces raisons, plusieurs personnes penchoient de leur côté, parce que peu de gens sont touchés de la raison, du devoir, & de la fidélité que nous sommes obligez d'avoir pour nos Maitres; mais, Dieu se moqua d'eux, & envoia tout d'un coup un changement notable à Monsieur, Frere du Roi; & quelques jours aprés, Madame la Duchesse d'Orleans vint achever son dessein d'augmenter la Cour, qui étoit déja fort grosse. Lors que l'inquiétude de la Reine fut tout à-fait passée, le Duc d'Orleans, la venant voir, entra seul dans son Cabinet,

net, & il la trouva quaſi ſeule. Il n'y avoit auprès d'elle que Mademoiſelle de Beaumont & moi. Comme elle étoit en aſſez bonne humeur, pour rire & railler ſur toutes choſes, ce Prince lui dit plaiſamment, parlant de la guériſon de Monſieur, qu'il commençoit à avoir une grande eſtime de ſa dévotion; qu'elle obtenoit du Ciel toutes les graces qu'il lui plaiſoit demander; qu'elle étoit belle, graſſe, & ſaine; que ſes affaires alloient bien, & qu'enfin rien ne manquoit à ſes deſirs: mais, que pour celle de Madame, qui étoit toûjours malade & chagrine, & qui n'avoit encore pû avoir que des Filles, on n'en faiſoit pas grand cas; & qu'il vouloit, s'il devenoit devot, ſuivre ſes leçons. La Reine lui répondit avec gaieté; & la converſation ce ſoir fut agréable. A dire le vrai, le Duc d'Orleans a bien vêcu dans les premieres années avec la Reine. S'il y a eu quelque changement, je croi que Dieu l'a permis, pour nous montrer que ſous le Ciel rien ne peut durer long tems dans le même état.

Le Maréchal de Gaſſion, étant au Siége de Lens, fut bleſſé d'une mouſquetade à la tête, & le 5 du mois * il mou-

* Octobre 1647.

rut de ses blessures. Il reçut la mort avec une fermeté d'ame & d'esprit, qui donna des marques visibles de son mérite & de son courage. Il étoit Huguenot : c'est pourquoi je ne puis comme Catholique le loüer d'une bonne mort, ni lui donner part au Sang de Nôtre Seigneur J. C. ; quoi qu'on m'ait assûrée, qu'en mourant, il eut reclamé sa misericorde. Il fut infiniment regretté de toute l'Armée, & particuliérement de ses Officiers, des Troupes ; & jusques aux simples Soldats en témoignérent de la douleur. Il étoit Fils d'un Président au Parlement de Pau, & il m'a conté lui même (quoi qu'il ne vint point à la Cour, & que je l'aie peu connu) qu'il quitta la maison paternelle à l'âge de quinze ans, pour aller à la Guerre, fuiant la Robe & l'Etude ; & qu'il en sortit avec vingt ou trente sols sur lui. Il me dit qu'il fut contraint de mettre ses souliers au bout d'un baton sur ses épaules, & de vivre sur le public, jusques à ce qu'aiant trouvé des Troupes il s'enrôla dans le service. Il y servit si bien, & fit de si belles Actions, qu'enfin il en étoit devenu Maréchal de France, sans avoir abordé les Favoris, que pour en recevoir des Eloges. Le feu Cardinal de Richelieu l'a-

voit en grande estime, & disoit de lui qu'il ressembloit à Bertrand de Guesclin, hormis qu'il n'étoit pas si grossier. Il ne fut pas regretté à la Cour, quoi que le Roi perdit un très vaillant & heureux Capitaine. Il embarassoit le Cardinal, par la haine qu'il avoit contre le Maréchal de Rantzau, que le Ministre aimoit davantage, & qu'il croioit plus attaché à ses interêts. Rantzau étoit un homme aussi estimé à la Guerre: mais, c'étoit un grand ivrogne, & ce deffaut a eu le pouvoir d'effacer ses autres belles qualitez.

On envoia Comminges de la part du Roi à l'Armée, pour rassûrer les esprits, & confirmer les Troupes du Maréchal de Gassion dans le dessein de servir le Roi aussi fidélement que par le passé. La Feuillade fut aussi tué à ce Siege, qui avoit du mérite & de l'esprit, & dont la perte affligea ses Amis, qui avoient pour lui une très particuliere estime. Il mourut Chrétiennement, en prononçant souvent ces mots qui marquoient son détrompement de la vanité des hommes, *Et! après quoi courois-je?*

M. le Prince étoit encore en Catalogne, attendant l'ordre de son retour avec une assez grande impatience. Ma-

dame la Princesse sa Mere n'étoit point à la Cour, à cause que Madame de Longueville sa Fille étoit en couche, & qu'elle étoit demeurée auprès d'elle à Paris; mais elle y arriva le 6 d'Octobre (*), amenant avec elle le Prince de Conti son Fils, qui étoit alors son bien-aimé. L'intérêt, qui sait desunir les plus fortes Amitiez, les avoit déja brouillez M. le Prince & elle, sur leurs Affaires domestiques. Il avoit retenu auprès de lui, contre son sentiment, le Président Peraut, Intendant de feu M. le Prince, qu'elle avoit toûjours haï. Cet homme trouva le moien de persuader à M. le Prince, qu'elle l'avoit toûjours haï, qu'il le serviroit de même qu'il avoit servi M. son Pere, en lui disant qu'il avoit fait sa fortune, & qu'il ne lui demandoit que l'honneur de passer sa vie à son service, selon les instructions qu'il avoit reçues de son Maître, qui ne devoient pas être meprisées par un Fils aussi sage que lui. En effet, il le garda, malgré les larmes de Madame la Princesse, & s'en servit depuis en de grandes occasions.

Le Prince de Galles vint à Fontainebleau voir le Roi & la Reine. On le regala

(*) 1647.

regala de Bals, Comédies, & Promenades. Il parut avoir beaucoup augmenté en bonne mine. Le malheureux état de sa fortune faisoit qu'on le regardoit avec tendresse qui accompagne la pitié, & par ce sentiment ses bonnes qualitez en recevoient plus de lustre. Il témoigna même quelque commencement d'inclination pour Madame de Chatillon; ce qui fut pris à bonne augure pour lui. Son esprit cependant ne brilloit point: & de plus il étoit un peu begue. Il ressembloit en cela au Roi d'Angleterre son Pere, qui, à ce que j'ai oüi, l'étoit un peu, & au feu Roi son Oncle, qui l'étoit beaucoup. Le Roi & lui s'accommodoient ensemble comme de jeunes Princes, qui se regardoient avec embarras: tous deux étoient encore timides, & n'avoient pas cette liberté d'esprit que le commerce du monde apporte aux particuliers. Le Roi, dont la beauté avoit des charmes, quoi que jeune, étoit déjà grand. Il étoit grave, & dans ses yeux on voioit un air serieux qui marquoit sa dignité. Il étoit même assez prudent pour ne rien dire, de peur de ne pas bien dire. Le Prince de Galles gardoit aussi le silence: mais, ils avoient du moins ce bonheur d'avoir banni les ce-

remonies de leur société ; & ce bien adoucissoit tout le reste. Après cette visite, on songea tout de bon à quitter Fontainebleau, pour revenir à Paris trouver Monsieur, qui se sentoit encore des restes de sâ maladie. Le Duc d'Orleans, qui eut la goute, s'y fit porter quelques jours avant que la Cour partit, & parut en être notablement incommodé. Le Ministre, qui avoit en ce tems-là autant de santé que de fortune, avant que de partir de ce beau lieu donna un magnifique repas à Madame la Princesse, & à toutes ses Favorites. Elle étoit revenue auprès de la Reine; & ce régal fut un plaisir pour elle accompagnée de beaucoup d'agrémés.

La Reine, en arrivant à Paris *, trouva Monsieur si changé de la longueur de sa maladie & si maigri, qu'il en étoit défiguré. Jamais on ne l'auroit pris pour ce Prince, qui avoit été trouvé si beau, par ceux qui le voioient; mais, comme il n'étoit plus en aucun péril, la Reine ne laissa pas de donner un Bal au Lantgrave, pour achever de lui faire voir les beautez de la Cour. Le Prince Palatin, Fils du Roi de Bohéme, établi en France, & le Prince Robert son Frere, qui étoit à la Cour du Prince de Galles, dont

* Le 17 Octobre 1647.

dont ils avoient l'honneur d'être Parens, ne s'y trouverent point, d'autant qu'en Allemagne ils prétendent avoir beaucoup d'avantages ſur ces petits Souverains.

La Guerre ſe faiſoit ſur nos Frontieres aſſez doucement, & les Ennemis eurent cet avantage de finir la Campagne par la priſe de Dixmude : le Maréchal de Rantzau avoit eu deſſein de ſecourir cette Place ; mais, en arrivant à leurs Lignes, il la trouva renduë du même jour : & comme la flatterie regne par tout, on cria dans l'Armée contre le feu Maréchal de Gaſſion ; & tous diſoient, pour plaire à ſon Competiteur vivant, qu'il étoit cauſe qu'on s'étoit arrêté à prendre Lens, cette Place où il avoit été tué, pendant que les Ennemis pour faire diverſion étoient venus attaquer Dixmude, plus conſidérable par la ſituation & le nombre des Troupes qui étoient dedans. Clanleu y commandoit, à qui le Duc d'Orleans avoit fait donner tout de nouveau ce Gouvernement. Son nom étoit de mauvais augure pour les Places. Il la rendit aux Ennemis, quaſi à la vuë de l'Armée du Roi.

L'Archiduc donna ſix mille écus à celui qui avoit deffendu Lens, pour avoit tenu deux jours plus qu'il ne l'avoit eſ

péré ; & avoit été cause de la perte de Gassion, qui eût la destinée de réjouïr par sa mort deux Partis. Leur joie ne lui fut point honteuse : celle des Ennemis étoit une marque de sa Valeur ; & celle du Ministre ne diminuoit point sa Gloire, parce que la cause en étoit connuë. On disoit publiquement, que le Cardinal Mazarin avoit sçû qu'un jour ce Maréchal recevant une de ses Lettres, où il lui donnoit des ordres qu'il n'approuvoit pas, avoit dit tout haut en jettant la Lettre par terre, que le Cardinal vouloit faire le Général, mais qu'il n'y entendoit rien. Cet emportement, avec les raisons que j'ai dites, étoit suffisant pour le faire haïr d'un Ministre qui prétendoit à juste titre que ceux qui commandoient les Armées du Roi lui devoient plus de respect que ce Gascon ne lui en vouloit porter. Mr. le Prince, après avoir emporté quelque petits avantages sur les Ennemis, & s'être opposé à un Siege que les Espagnols vouloient entreprendre, partit de Catalogne pour revenir à la Cour, & laissa pour peu de tems le Maréchal de Gramont commander à sa place. On attendoit l'arrivée du Cardinail d'Aix, Frere du Cardinal Mazarin, qui étoit nommé Vice-Roi en cette Province.

En

En même-tems, on reçût nouvelles à la Cour, que Don Juan d'Autriche, un jeune Bâtard du Roi d'Espagne, avoit été envoié à Naples, par le Roi son Pere, pour y punir les Rebelles. En arrivant en ce Roiaume, il leur avoit promis la Paix, & leur avoit protesté qu'il n'étoit venu là, que pour les remettre dans les bonnes graces de leur Roi. Après qu'il se fût rendu le maître des Châteaux de la Ville, il suivit l'exemple du Duc d'Albe, qui éxécuta sevérément les ordres qu'on lui donna contre les Flamans. Ce Prince, étant obligé à la même obéissance, se servit de la même rigueur, pour punir les Napolitains. Ce manque de foi de Don Juan fit révolter tout le Roiaume; & on conta à la Reine, que dans Naples il fut tué plus de quinze mille hommes. Les Révoltez maltraitérent aussi l'Armée d'Espagne: elle fut presque toute défaite, & leur tromperie fut paiée de cette monnoie. L'Avanture des Espagnols, & leur infidélité, donna de la joie au Ministre. On crut qu'elle auroit des suites qui pourroient être avantageuses à la France: on fit des desseins pour en pouvoir profiter.

Le Roi, au milieu de la plus grande santé du monde, le 10. Novembre quit-

ta le jeu, & se lassa de la Comédie, puis dit à la Reine qu'il se trouvoit mal, & qu'il avoit mal aux reins. On crut alors que ce ne seroit rien ; mais, le lendemain, la fievre le prit bien fort ; ce qui donna aussi-tôt une grande fraieur à la Reine, qui eut peur que ce ne fût la fievre continue. On dépêcha un Courier au Duc d'Orleans, qui étoit à une de ses Maisons, pour lui apprendre l'état où étoit le Roi. Cette maladie, deux jours après, dégénéra en petite vérole, dont la Reine s'affligea d'abord, craignant quelque chose de pis. Elle quitta son appartement le même jour, pour aller coucher dans celui du malade. Comme la fievre du Roi continua, l'inquiétude de la Reine croissoit de moment en moment ; & les Médecins n'eurent pas le pouvoir de la rassûrer. Toutes les jeunes personnes qui prétendoient en beauté, ou celles qui n'avoient point eu cette maladie, quittérent le Palais Roial. Je croi que je fus la seule qui n'avoit point renoncé à la jeunesse, qui ne voulût point quitter la Reine en cette occasion. J'avouë que je fis quelque effort sur moi-même, pour lui donner cette marque de mon zêle ; car, quoi que je l'eusse euë, il est assez ordinaire de l'avoir deux fois,

&

& plus ordinaire encore de penser à sa conservation propre. Ma Sœur, de plus, ne l'avoit point euë, à qui je pouvois porter le mauvais air; mais, Dieu nous en préserva. Monsieur, encore malade & foible de sa maladie, fut envoié chez de Mauroi, Intendant des Finances, dont la maison près de la Porte St. Honoré étoit en bel air & proche le Palais Roial. La Reine, dans cette occasion, emportée par ses sentimens, n'observa nulle politique à l'égard du Public; & par cet empressement, elle témoigna qu'elle avoit une tendresse infinie pour le Roi, plus grande que pour son second Fils qu'elle aimoit néanmoins beaucoup. Le prémier lui avoit été donné de Dieu, après mille desirs inutiles, & quand elle n'ôsoit plus en espérer, il l'avoit tirée du misérable état où les persécutions du Cardinal de Richelieu l'avoient envelopée. Il l'avoit fait Régente; & enfin il avoit le prémier occupé toutes ses affections: si bien qu'elle n'avoit plus à donner à Monsieur que ce que la Nature a fortement gravé dans le cœur d'une bonne Mere. Nous remarquâmes, que les commencemens de cette maladie lui avoient fait plus d'impression, que ne lui en avoit fait celle qu'avoit euë Monsieur,

sieur,

ſieur, qui avoit été longue & dangereuſe. Elle n'avoit pas interrompu à Fontainebleau les occupations ordinaires de ſa vie : elle n'avoit pas eu d'abord de revolte contre la Politique de ſon Miniſtre, & n'avoit été touchée d'aucune preſente inquiétude, que la vûë d'un peril évident. Mais en cette occaſion, elle s'affligea d'une maniere très ſenſible : le mal du Roi la rendit elle-même malade. L'état de ſon cœur ſe faiſoit voir à ſon viſage ; & jamais je ne l'ai vûë ſi changée, & en ſi peu de tems. Deux ou trois jours après, elle eût ſujet de ſe raſſûrer : la fievre du Roi diminua tout d'un coup ; & la petite vérole ſortit en abondance.

Le Roi, juſques au onziéme de ſa maladie, ne donna nulle inquiétude à la Reine, que celle qu'elle eût avant que la petite vérole eût paru. Elle ſouffroit de le voir ſouffrir ; mais, comme c'eſt un mal qui eſt commun à tous les Enfans, elle étoit toute réſolue de ſe conſoler de la perte de ſa beauté, pourvû que la vie lui demeurât. Le 21. du mois, ſur les neuf heures du matin, pendant qu'elle étoit allée à Nôtre-Dame faire ſes devotions, tout d'un coup le Roi ſe trouva plus mal. La fievre ſe re-

redoubla : il tomba en foibleſſe, & y demeura trois quarts d'heures. La Reine, à ſon retour, le trouvant en cet état eût le cœur pénétré d'une vive douleur; & peu s'en fallut qu'elle ne mourut elle-même. Tout le jour, au jugement des Médecins, fut en grand péril, & la Reine ne ceſſa de pleurer. Le Duc d'Orleans fut toûjours auprès d'elle; ce qui augmenta ſa peine : elle ne trouvoit pas de ſoulagement, ni de conſolation, à jetter des larmes devant lui. Le ſoir, juſqu'à minuit, le Roi ſe porta un peu mieux; mais, le lendemain matin ſon mal augmenta beaucoup d'avantage. Le Dimanche, quatorziéme jour de ſa maladie, il ſe trouva ſi mal, que les Médecins le crurent en état d'en craindre une prompte mort; parceque depuis le onziéme qu'il s'étoit évanoüi, toute la petite vérole étoit rentrée; & quatre ſaignées qu'on lui avoit faites ne lui avoient point diminué ſa fievre. L'ardeur en étoit ſi grande, qu'elle l'avoit entiérement déſeché par ce qui étoit ſorti de ſon corps. Tout ce jour, la Reine penſa étouffer; car, naturellement, elle ne pleuroit guere : & quand elle avoit de la douleur, elle la renfermoit en elle-même. Cette ſouffrance lui fit ſentir

vivement ce que l'amour & la crainte sçavent imprimer dans une ame possédée d'une violente passion, qui, par son excès en produit plusieurs autres. Quoi qu'elle n'eut observé aucune Politique en cette occasion, aiant naturellement l'esprit ferme, & beaucoup de retenuë dans toutes ses actions extérieures, elle ne vouloit pas montrer toute sa foiblesse, particuliérement devant ceux qui auroient pû profiter de son malheur. Mais, comme la Nature ne peut demeurer en tel état sans qu'il y paroisse, elle s'évanouit ce même jour au chevet du lit du Roi; & le soir fort tard étant retirée, & n'aiant de témoins que son Ministre, quelques unes de ses Femmes, & moi, elle pleura beaucoup. Comme nous la vîmes en cet état, nous la pressâmes de se mettre au lit, ce qu'elle fit; mais elle ne pouvoit avoir de repos en aucun lieu. Enfin, sur le minuit, Dieu lui redonna cet Enfant qui lui étoit si cher, & dont la vie étoit si nécessaire à la France. La fievre lui diminua, & la petite vérole sortit tout de nouveau. Le Lundi & le Mardi, on le purgea; & dès lors sa maladie commença à diminuer jusqu'à sa guérison entiére. Les fraieurs de la Reine étant passées, elle nous dit qu'elle a-

voit

voit senti dans cette occasion, que si elle eut perdu le Roi, elle n'auroit pû survivre à cette perte ; & que la soumission, qu'elle auroit voulu avoir aux Volontez Divines, n'auroit pû sans doute empêcher que sa douleur ne l'eut étouffée.

Dans cette maladie, le Roi parut à ceux qui l'approchoient un Prince tout-à-fait porté à la douceur & la bonté. Il parloit humainement à ceux qui le servoient : il leur disoit des choses spirituelles & obligeantes, & fut docile en tout ce que les Médecins désirérent de lui. La Reine en reçut des marques d'Amitié, qui la touchérent vivement ; car, à tout moment, il l'appelloit, & la prioit de se tenir auprès de lui l'assûrant que sa présence diminuoit beaucoup son mal : aussi, la Reine nous assûra que dans toute sa douleur elle n'avoit apréhendé de le perdre, que par la seule tendresse ; & qu'elle l'auroit regretté, parce qu'elle l'aimoit & par la qualité de Fils, sans mêler celle de Roi, dont elle nous dit n'être nullemen touchée.

Les François avoient sujet d'espérer qu'ils verroient un jour ce jeune Roi devenir aussi grand par les qualitez de l'ame, qu'il l'étoit déjà par sa Couronne. Ils le regardoient comme un Roi,

que Dieu leur avoit donné pour exaucer les prieres publiques, & comme un enfant de bénédiction, ses perfections remplissoient les yeux de ses Sujets, tant par sa personne, que par ses inclinations, qui paroissoient toutes bonnes & portées à la Vertu & à la Gloire. L'impression de la Puissance que Dieu lui destinoit étoit marquée dans toute sa personne, & dans toutes ses actions. Nous ne lui avons jamais vû de ces sentimens opiniatres, qui sont naturellement dans les enfans. La Reine, par raison, & par l'obéïssance qu'il avoit pour elle, le conduisoit toûjours à ce qu'elle vouloit de lui. J'ai souvent remarqué avec étonnement, que dans ses jeux & dans ses divertissemens, ce Prince ne rioit guere. Ceux, qui avoient l'honneur de l'approcher, lui disoient trop souvent, ce me semble, qu'il étoit le Maître; & quand il avoit quelque petit différend avec Monsieur, en des occasions qui ne manquent jamais d'arriver dans l'enfance, la Reine vouloit toûjours qu'il fut obéi, & il sembloit qu'elle auroit désiré le pouvoir respecter autant qu'elle l'aimoit. Tant de grandeur anticipée ne lui pouvoit jamais paroître dangereuse, vû l'innocence naturelle dés mœurs de ce jeune Monarque.

narque, qui lui donnoit lieu d'espérer que Dieu, qui est l'Auteur de la Nature, en lui envoiant d'enhaut l'esprit de sa Sapience comme à Salomon, avec le don de persister dans l'usage de la Sagesse plus qu'à lui, rendroit sa vie agréable à ses yeux, & son Régne accompagné d'une prospérité continuelle. *La Principauté du Sage sera stable.*

Comme le Roi se porta mieux, l'esprit de la Reine reprit sa tranquilité ordinaire; & la Cour, avec l'arrivée de M. le Prince, fut remplie d'une nouvelle grandeur, & parée d'une nouvelle beauté, par la quantité d'honnêtes gens qu'il y amena. Il avoit sçû l'extrémité de la maladie du Roi, & n'avoit pas voulu hâter son retour; exprès pour ne pas témoigner d'empressement dans un tems où il auroit semblé qu'il fût venu pour partager la Puissance avec le Duc d'Orléans, dont apparemment il auroit eu la meilleure part. Il avoit observé cette modération, quoi que la Reine l'eut mandé par plusieurs Couriers, pour le presser de venir. Madame la Princesse se vantoit publiquement, qu'elle & toute sa Famille avoient fait paroitre un grand desinteressement, & disoit que la Reine avoit bonne mémoire; ce qui marquoit visiblement

ses

des ſentimens. Son deſſein étoit auſſi de reprocher par là au Duc d'Orleans, que pendant le péril extrême où avoit été le Roi, il s'étoit trouvé à un ſoupé qu'un de ſes Domeſtiques lui donna, & qu'il avoit ſouffert avec agrément quelque Prophétie ſur ſa Grandeur prochaine. En effet, l'hiſtoire du repas aiant été ſçue, cauſa du chagrin à la Reine. Elle ne put pas s'empêcher d'en témoigner quelque froideur au Duc d'Orleans; mais, elle ne dura guere: la joie qu'elle ſentit de la guériſon du Roi fut ſi grande, qu'elle occupa ſon cœur tout entier, & lui fit oublier une choſe où le Duc d'Orléans n'avoit nulle part que la condeſcendance. D'ailleurs, ce Prince avoit ſi bien agi à ſon égard, qu'il ſembloit qu'en lui les ſentimens des Oncles des Rois étoient changez, & que le Roi étoit devenu ſon propre Fils, & la Reine ſa véritable Sœur. La ſeule différence, qu'on y pouvoit alors remarquer, étoit le grand reſpect qu'il portoit à l'un & à l'autre.

Le Cardinal Mazarin avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour préparer le remede au mal qui penſa arriver à la Reine: il avoit fait tous ſes efforts, pour gagner l'Abbé de la Riviere, afin qu'il portât le Duc d'Orleans, en cas que le

Roi

Roi mourût, à ne rien innover. Car, comme il auroit fallu tout de nouveau élire la Reine à la Régence, & qu'elle n'étoit plus si aimée, il eut été facile au Duc d'Orléans d'y prétendre la part que la raison du plus fort lui auroit pû donner. Il promit positivement à son Favori le Chapeau de Cardinal ; & le flatta de cette esperance, qu'il lui donneroit part au Gouvernement. Il n'oublia rien pour porter cet homme à conseiller ce Prince selon ses desirs & selon la justice ; mais, l'intérêt de la Reine, en cette occasion opposé au Duc d'Orleans, & que les Serviteurs de cette Princesse auroient souhaité comme une chose raisonnable, n'eut point dû trouver d'approbation dans l'ame du Duc d'Orleans, ni des siens: car, sans doute il auroit dû comprendre cette justice d'une autre maniére, & le changement des esprits qui auroient peut-être diminué le droit de la Reine auroit aussi changé sa conduite. Je ne sçai pas si l'Abbé de la Riviere eut voulu faire ce que le Ministre avoit sujet de lui demander ; mais je sçai qu'il lui promit toutes choses, afin de se servir de cette occasion pour engager la Reine & lui, de lui donner le Chapeau, le seul & unique objet de ses desirs ; & qu'il voulut

lui du moins profiter par cette voie de la maladie du Roi D'autre côté, les Couriers qui avoient été envoiez au Prince de Condé l'avoient pressé de venir de la part de la Reine parce qu'elle vouloit le voir avant que ce malheur arrivât : c'est-à-dire, le Cardinal Mazarin vouloit l'entretenir, & prendre ses mesures avec lui, en le rendant susceptible de se lier aux intérêts de la Reine ; en cas que le Duc d'Orleans voulut se saisir de la Puissance ; mais, la guérison du Roi fit évanoüir toutes ces Intrigues, & consola la Reine, qui moins occupée de la Politique que de son Affection, ne pensoit qu'à rendre graces a Dieu, de ce qu'il lui avoit redonné ses deux Enfans une seconde fois, & en si peu de tems. Quelques jours après, l'heureuse guérison du Roi, la douleur que la Reine avoit eu de sa maladie, la violence qu'elle s'étoit faite pour ne la pas montrer tout-à-fait, ses veilles & ses inquiétudes lui donnerent le fievre, qu'elle eut pendant deux jours bien forte. Le Cardinal Mazarin en parut allarmé : & lors que les Médecins croioient qu'elle alloit avoir une grande maladie, la fievre la quitta tout-à-fait; ce qui redonna beaucoup de joie à ceux qui l'aimoient, & qui avoient sujet de s'in-

s'inquiéter de son mal. Le soir de son amendement, comme je m'aprochai d'elle, & que je voulus toucher son poux, pour voir si elle étoit en aussi bon état que nous le souhaitions, elle me fit l'honneur de me donner sa main dans la mienne; & moi la lui aiant baisé avec une sensible joie de la trouver fraiche, elle me dit qu'elle ne doutoit pas que je ne fusse bien aise de son amendement: puis, elle ajoûta ces belles paroles, que *la mort ne lui avoit jamais fait de peur; mais en l'état où elle auroit laissé le Roi & le Roiaume, ses Enfans & la France lui auroient fait pitié: que cela étoit capable de lui faire faire quelques souhaits pour la vie; mais, qu'en elle, le plus grand de tous étoit, que Dieu lui fit la grace de la bien emploier à son service.*

Pendant la maladie du Roi, les Couriers avoient apporté des Relations favorables de la suite de la Revolte de Naples. Ces Peuples mutins, avec une Armée nombreuse se deffendoient courageusement contre les trois Châteaux que les Espagnols tenoient dans la Ville, ou plûtôt faisoient mine de les vouloir attaquer: & eux se deffendoient foiblement; car leur Armée Navale, toûjours en crainte de la nôtre, se tenoit en Mer,

&

& ils ne pouvoient pas en recevoir un grand secours. Ce Peuple avoit élû pour Chef un nommé Torable. J'ai oüi dire au Maréchal de Villeroi, qu'il avoit été prisonnier en France, & qu'il avoit le cœur Espagnol : & néanmoins il s'étoit laissé élire pour Chef de ces desespérez, pour empêcher que quelque Mutin en cette Place ne gatât tout-à-fait les Affaires ; & travailloit sous main, par le moien des Jésuites, à soumettre ces Peuples à l'obéissance de leur Roi. Il est à croire néanmoins qu'aiant l'esprit de Paix, il n'avoit point approuvé la severité de Don Juan, & qu'aiant donné au Peuple sa propre Femme en ôtage, il agissoit de bonne foi envers les deux Partis, souhaitant que ces Peuples se remissent sous l'obéissance du Roi d'Espagne, & que son Roi leur pardonnât fidélement leur Révolte. Mais, ayant été assez malheureux, pour qu'une mine que les habitans avoient faite contre un des Châteaux fit son effet contre eux-mêmes, (ce qui selon les experts, à ce que j'ai oüi dire, est assez ordinaire,) ces Mutins, d'une barbarie inouie & naturelle à la populace sans discipline, le prirent & le dechirérent en mille morceaux, & quatorze ou quinze Jésuites qu'ils accuserent d'être ses

com-

complices, & d'avoir eu comme lui des intelligences avec leurs Ennemis. Ensuite de cette action, ils dépêcherent vers le Pape, pour le suplier de prendre leur Protection contre le Roi d'Espagne, dont ils avoient déchiré le Portrait, en faisant mille autres criminelles actions que j'ai dites; mais, le Pape, de cœur assez Espagnol, ne voulut point se hâter de donner audiance à leurs Envoiés Dans cette intervalle, ils allérent trouver l'Ambassadeur de France, le Marquis de Fontenaz-Mareuil †: ils lui demandérent la protection du Roi. Il la leur promit, & ils s'engagérent entierement à lui, pour devenir à certaines conditions les Sujets d'un même Maître. Il en écrivit à la Cour. Le Ministre lui donna ses ordres: il les suivit; & après plusieurs Négociations que je n'ai pas scues avec assez de certitude pour les pouvoir écrire, ils demandérent pour Chef le Duc de Guise, qui étoit alors à Rome pour faire rompre son Mariage avec la Comtesse de Bossu, afin d'épouser Mademoiselle de Ponts. Ils s'expliquérent, qu'ils lui donneroient sur eux le même pouvoir qu'a-

† Fontenay Mareuil, homme de bien aimé de ses Amis. Ils le visitoient souvent, & trouvoient toûjours en lui tout ce qu'une genereuse bonté pouvoit produire en leur faveur.

qu'avoit eu le Prince d Orange sur les Hollandois. Cette Proposition donna beaucoup de joie à la Reine, & particuliérement au Ministre, qui voioit en ses mains une occasion de pouvoir contribuer au bonheur de l'Etat, à la gloire de la France, & à la sienne particuliere. Ce ne fut pas sans admirer l'étoile favorable du Duc de Guise, qui étoit allé en Italie pour faire une action toute ridicule & injuste en soi, & qui trouvoit dans la Révolte de Naples une belle matiere pour acquérir de l'honneur, & selon toutes les apparences une grande Dignité, vû les anciennes pretentions de sa Maison, qui veulent qne ce Roiaume leur appartienne. On disoit que ce Ministre n'auroit pas desiré que ce Prince y allât: je n'ai pas sçu les raisons; mais, des gens qui devoient sçavoir l'Histoire m'assûrérent que le Marquis de Fontenay, passionné pour la gloire de la France, & homme de bien, voiant qu'on ne pouvoit en envoier d'autre, pressa le Cardinal Mazarin d'y consentir, & conseilla ce Prince de rendre ce service à la Couronns, en se procurant lui-même celles qui sont destinées aux Héros.

Le Duc de Guise étoit digne d'une telle Avanture. Il étoit le véritable Portrait

trait de nos anciens Paladins; & sa valeur peut être comparée à la leur. Il parloit bien, il étoit éloquent, civil aux Dames, & bien fait de sa personne. Il avoit l'ame grande par certains endroits, & une mine toute martiale, qui paroissoit ne respirer que les Combats. Il ressembloit même dans ses plaisirs aux Chevaliers errants : il aimoit les Tournois, & les Combats à la Barriere, de la même façon que nous les voyons dépeints dans les Amadis & les Guerres de Grenade.

Madlle. de Ponts étoit depuis quelque tems sortie de la Cour, & vivoit sous les ordres de ce Prince. Elle étoit dans un Couvent irrégulier, depuis qu'elle n'étoit plus auprès de la Reine, servie par les Officiers du Duc de Guise, & deffraiée à ses dépens.

Quand elle sçût cette nouvelle, elle connut avec joie tous les avantages qui la regardoient, & attendoit sans doute avec impatience l'heure où son Héros la viendroit délivrer de cet enchantement. Il est à croire qu'elle rêvoit quelquefois à ce qu'elle feroit quand elle seroit Reine de Naples, à ceux qu'elle éleveroit aux grandes Charges,

& à la beauté de sa destinée; mais, comme tous les desseins des hommes sont souvent des chimeres mal fondées, les siennes furent détruites par bien des causes, & furent mises avec celles qui se faisoient alors dans le Cabinet sur cette grande Affaire, où se tenoient plusieurs Conseils pour aviser au moyen de la soutenir.

Le Duc de Guise, de son côté, parut vouloir hazarder toutes chosespour tenter cette grande Avanture; mais, il n'écouta nulle des maximes de la prudence pour y réüssir; & se confiant à sa bonne fortune, il partit de Rome,pour aller à Naples se faire le Chef des Révoltez. Il y alla seul, accompagné de l'Esperance & de son Courage. Il passa de nuit, au travers de l'Armée Navale d'Espagne, dans une Felouque dont la petitesse lui fit essuier plusieurs canonades, avec moins de péril que dans un plus grand Vaisseau, mais toujours avec un très grand danger de sa personne. Etant encore en pleine Mer, il fut poursuivi de cinq Vaisseaux,dont il y eut deux Galeres qui l'approcherent de près; mais enfin, il aborda à cette grandeVille;qui a coûté à nos Rois

tant de ſang & de Combats. Le Peuple courut le recevoir avec des Acclamations publiques, & des cris d'allegreſſe inconcevables. Ils prirent ce Prince, & le portérent ſur leurs Epaules dans l'Egliſe des Carmes, où ils lui donnerent le Scapulaire de Notre Dame ; &, pour marque de réjouiſſance, ils pendirent le Vaiſſeau qui l'avoit apporté, dans l'Egliſe même Ils lui préſentérent un Cheval, & ce Prince l'aiant monté ,il ſe promena dans la Ville, où ſa bonne mine fut admirée du Peuple; qui alloit criant dans les rues, *Vive France, & le Duc de Guiſe.* Tous jettoient leurs manteaux ſous les pieds de ſon cheval,& le regardoient comme un Ange qui les venoit ſauver. Ils firent enfin pour lui ce que des hommes emportez de paſſion, & qui ont beſoin de ſecours, ont accoutumé de faire à l'égard des perſonnes dont ils eſpérent leur remede. Ils lui preſentérent deux baſſins: dans l'un il y avoit des Armes, & dans l'autre de l'Argent. Il prit l'Epée, avec la qualité de General, aux Conditions qui lui avoient été propoſées,& fit diſtribuer la monnoie au Peuple qui l'environnoit, afin de faire re-

doubler leurs cris de joie. La femme du General Anneze, qui n'étoit ni belle ni propre, lui fit la chemise qu'il mit le lendemain ; & ils lui donnérent en petite quantité sans doute de toutes les choses dont il avoit besoin. Il s'étoit venu livrer à eux, sans équipage, sans Officiers, & sans Troupes; & , qui pis est, sans finances: ce qui donna lieu aux Etrangers comme à nous, d'admirer sa confiance & sa résolution Il alla aussitôt visiter le Fort St. Elme, que les Espagnols tenoient, & fit la revüe de ses gens. Il trouva qu'il pouvoit avoir 12000 hommes, & 200 chevaux ; & , quoique ses Soldats fussent peu aguerris, il ne laissa pas de se mettre à leur tête, espérant du secours de France, dont l'Armée Navale avoit ordre de combattre celle d'Espagne. Le Duc de Guise avec cette mauvaise Armée se mit en Campagne *, & prit Aversé, petite Ville qui pouvoit être propre à ses desseins. Nos Vaisseaux, cependant furent battus de la tempête, & furent contraints de se rafraichir à Portolongone, d'où ils faisoient dessein de reprendre la voie de Naples, pour aller secourir ce Prince téméraire. Il ne laissa

* Le 9. Decembre 1647.

pas

pas lui ſeul de prendre priſonnier le Marquis de Vaſto, le Comte de Verſanne, & le Duc de Montalone. Ces heureux ſuccès lui acquirent d'abord une grande réputation, & on parloit déjà de lui dans le monde, comme d'un ſecond Alexandre: mais, Alexandre avoit 30000. hommes de bons Soldats, & de bons Capitaines, & de l'Argent; & lui, n'avoit rien que ſa hardieſſe & ſa valeur.

Les Fêtes de Noël arrêtérent pour quelque tems les Affaires publiques & particulieres. La Reine étant au Val-de-Grâce, vit Monſieur, qu'elle n'avoit encore ôſé voir, de peur de lui donner du mauvais air. Elle le trouva en bon état, & bien remis de ſa maladie. Quelques jours après, il revint au Palais Roial, & on lui fit voir le Roi, qu'il ne reconnut point, tant il étoit changé. Toutes les Dames alors revinrent à la Cour, & on montra le Roi à tout le monde, qui étoit en mauvais état par l'enflure & la rougeur de ſon viſage. I gronda celles qui l'avoient abandonné; ce que l'on prit à bon augure: c'étoit une marque qu'il ne ſeroit pas auſſi indifferent à l'amitié, que le ſont d'ordi-

naire

naire tous les Princes. Quoi que je n'euſſe point quitté la Reine pendant ſa maladie, je n'avois pas approché de lui: la Reine, qui vit que je me faiſois quelque effort pour la ſuivre dans cette chambre, où malgré l'éclat de la Couronne on auroit trouvé du péril, me commanda de n'y pas entrer. J'eus donc ma part de ſa petite plainte, & je m'en conſolai avec les autres, qui n'en furent que médiocrement affligées, & qui s'eſtimérent honorées de ſon reſſentiment.

Ainſi finit cette année *, ſans beaucoup de bonheur ni de grands maux effectifs; & néanmoins, un des plus habiles hommes de la Cour & des mieux inſtruits †, me dit ce jour-là, qu'il craignoit qu'à l'avenir l'Etat ne fût troublé par beaucoup de malheurs, vu les mauvaiſes diſpoſitions qui étoient dans tous les eſprits. La Reine, tout au contraire, le ſoir de ce même jour, nous dit, comme elle ſe deshabilloit, aſſiſe à ſa toilette, *Qu'elle avoit de la joie d'entrer dans une nouvelle année; parce qu'en celle qui étoit paſſée elle n'avoit eu que du mal, peu de bon ſuccès à la Guerre, & beaucoup*

* 1647. † Le Marquis de Sennetterre.

coup d'inquiétude par la maladie de ses deux Enfans qu'elle avoit pensé perdre. Mais, elle se trompa dans son souhait, & eut sujet de regretter le repos dont elle avoit joüi jusqu'alors. Les peines, qui lui arrivérent dans la suite, lui firent, connoitre que la créature ne connoit ni ses forces, ni sa foiblesse ; que nos desirs nous trompent ; & que nous devons nous laisser mener par cette Puissance supérieure, qui nous régit. Autrement, nous trouvons que par notre choix nous nous conduirions plus souvent dans le mal que dans le bien.

Fin du prémier Tome.